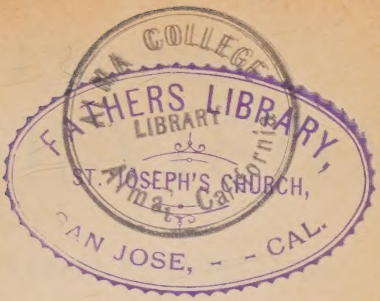


ŒUVRES

DU P. NOUET

XI

L'HOMME
D'ORAISON

SES

MÉDITATIONS ET ENTRETIENS
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

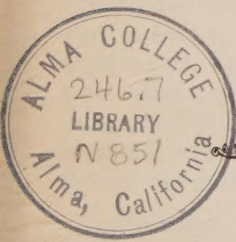
PAR LE P. JACQUES NOUET
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

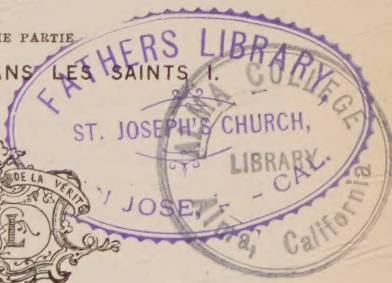
ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME NEUVIÈME

CINQUIÈME PARTIE

VIE DE JÉSUS DANS LES SAINTS. I.





PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1900

45688

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lhommedoriason0009lepj

COLLEGE
LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CALIFORNIA

PRÉFACE.

Voici la dernière partie de la Vie de Jésus ; elle durera tant qu'il y aura des Saints dans l'Eglise, jusques à la fin des siècles. Car il n'y en a pas un qui ne puisse dire comme S. Paul : « Je vis, non plus moi-même ; mais Jésus-Christ vit en moi (1). » Il vit dans leur entendement par la foi, qui est une participation de la vie éternelle. « Vous avez la vie éternelle, parce que vous croyez au nom du fils de Dieu (2). » Il vit dans leur mémoire, par le souvenir de ses grandeurs, de ses bontés et de ses bienfaits, dont la seule pensée les comble de joie ; d'où vient que saint Jérôme, qui en avoit goûté la douceur, dit excellemment : « Tout le bien que nous avons, a un certain goût de Dieu, qui en fait venir la soif. Plus je bois à cette source de vie, plus ma soif s'augmente. Car je lis dans les psaumes du Prophète-Roi : Goûtez et voyez que le Seigneur est doux (3). » Il vit dans leur cœur par la charité, qui se nourrit de ce pain céleste et qui y trouve des délices inexplicables (4). « Le cœur

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus. (*Gal.* 2, *v.* 20.)

(2) Vitam habetis æternam, quoniam creditis in nomine Filii Dei. (*Joan.*)

(3) Omne quod habemus bonum, gustus Domini est. Quantò plus bibo, tantò plus sitio. Legi enim à Psalmistâ cantari : Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus. (2 *epist. ad Ctesiphon.*)

(4) Est quædam voluptas cordis, aut dulcis est panis cœlestis. (*Tract.* 26, *in Joan.*)

qui goûte ce pain céleste, dit saint Augustin, y trouve de certaines délices qui surpassent tous les plaisirs des sens, parce que le cœur se plaît dans la vérité, dans la béatitude, dans la justice et dans la vie éternelle : et Jésus-Christ est tout cela en excellence (1). » Enfin il vit dans toutes les actions vertueuses, et dans toutes les facultés spirituelles de leur âme. C'est lui qui leur fait ouïr les vérités éternelles, qui leur fait entendre les inspirations divines, qui les attire par l'odeur de ses vertus, et qui les leur fait goûter. « Vous m'avez appelé, vous avez crié, et nonobstant ma surdité, vous m'avez fait entendre votre voix : vous vous êtes montré à moi tout brillant et resplendissant de lumière, et vous avez dissipé les ténèbres de mon âme : vous m'avez fait sentir l'odeur de vos parfums, et j'ai commencé à ne respirer que vous, et à soupirer après vous : vous m'avez fait goûter la douceur de votre esprit, et j'en ai une faim et une soif extrêmes : vous m'avez touché, et je me trouve épris d'un brûlant désir de la paix, que vous donnez à ceux qui vous aiment (2). »

§. I.

C'est pourquoi il est important avant toutes choses, pour tirer fruit de ces méditations, de bien établir cette vérité fondamentale, que c'est Jésus-Christ que nous devons chercher dans la

(1) Delectatur veritate, beatitudine, justitiâ, vitâ æternâ; quod totum Christus est. (*Ibid.*)

(2) Vocasti me, Domine, et clamasti, et rupisti surditatem meam: coruscasti, splenduisti et fugasti cæcitatem meam; fragrasti, et duxi spiritum, et anhelo tibi; gustavi, et esurio, et sitio: tetigisti me, et exarsi in pacem tuam. (*S. Aug. lib* 10. *Conf. ep.* 27.)

vie des Saints, parce qu'il en est le principe, la fin et l'original. Le royaume de Dieu est semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il avoit, et l'achète (1). « Pour en trouver une, dit saint Cyrille, il en faut chercher plusieurs. Il faut premièrement chercher plusieurs perles, et par ce moyen nous en trouverons une qui est d'un prix inestimable, savoir Jésus-Christ. Quelles sont ces perles précieuses qu'il faut chercher? Je dis que ce sont les Saints (2). Il faut donc, continue ce même père, rechercher avec soin les paroles et les actions des anciens. Car nous verrons en eux le sublime mystère de notre religion, qui est Jésus-Christ (3). » Origène est dans le même sentiment, et se sert, pour l'expliquer, de l'exemple de la Magdelaine, qui ne trouvant point Jésus dans le tombeau, demeura au dehors, et se mit à pleurer. « Si vous ne trouvez point Jésus dans votre cœur, demeurez dehors, et pleurez. Demeurez dans la foi, et regardez si vous ne le verrez point en quelqu'un de ceux qui sont dehors. Et alors priez Jésus avec larmes, qu'il daigne entrer chez vous, et qu'il y habite (4). » L'épouse suivit ce sage conseil

(1) *Matth.* 18.

(2) Necessum est à nobis quæri priùs bonas margaritas ità enim inveniemus unam, et preciosam, nempe Christum. Quales autem sunt bonæ margaritæ? Dixerim sanctos esse (1 *Glaphyrorum.*)

(3) Videbimus enim in illis altum Religionis nostræ mysterium, hoc est, Christum. (*Ibid.*)

(4) Si non inveneris in corde tuo Jesum, sta foris et plora. Permane in fide, et respice ad alios, si fortè in aliquo videris eum; et plorando ora Jesum, ut dignetur intrare in te, et habitet ibi. (*Orig.*)

pour trouver son divin époux, et elle dit en soi-même : « Je me lèverai, et je me tournerai de tous côtés : je chercherai par les rues, et par les places publiques celui que j'aime (1). » Pourquoi le cherche-t-elle par les rues ? Parce que, dit saint Grégoire (2), l'âme parfaite qui méprise les choses visibles, jette les yeux sur tous les Saints qui sont, et qui ont été dans l'Eglise, pour essayer de trouver quelque chose dans leur vie qu'elle puisse imiter, et par-là rencontrer l'époux qu'elle cherche. David en fit de même que l'épouse. « Je me suis tourné de toutes parts, et je lui ai offert des victimes avec des cris de joie : je chanterai des cantiques et des hymnes au Seigneur (3). » Vous voyez, dit saint Grégoire, que David pour sacrifier avec joie se tournoit de tous côtés ; parce que s'il n'eût porté son esprit à la recherche de la vie des Saints, il n'eût pas joui de ces délices qui accompagnent le sacrifice qui est dû au Seigneur (4). Si donc vous voulez comme lui trouver Jésus-Christ, et vous réjouir au Seigneur après l'avoir trouvé, vous devez souvent tourner le vol de votre esprit vers la céleste Jérusalem, et parcourir la vie des Saints, pour le chercher. Car en effet, si le soleil étoit caché, et qu'il le fallût chercher, où le cher-

(1) Surgam, et circuibo per vias et plateas : quæram quem diligit anima mea. (*Cant.* 3.)

(2) *Homil.* 17, *in Ezech.*

(3) Circuivi, et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis : cantabo, et psalmum dicam Domino. (*Ps.* 26.)

(4) Ecce ut immolaret jubilationis hostiam, circuibat ; quia nisi animam huc illucque ad bonorum vitam exquirendam mitteret, ipse usque ad jubilationis sacrificium non perveniret. (*Ibid.*)

cheroit-on que dans le ciel ? et où iroit-on prendre de la lumière, sinon dans les étoiles, pour le trouver?

§. II.

Elevez donc souvent votre cœur vers le ciel empyrée, où tous les Saints brillent comme des astres, et à la faveur de leur lumière cherchez le vrai soleil de justice qu'ils représentent comme ses plus vives et éclatantes images. Ils vous apprendront premièrement le respect que vous devez à sa souveraine grandeur. Car il l'a fait éclater dans le pouvoir admirable qu'il leur donne sur toutes les créatures, dans les miracles qu'il opère par eux, et dans l'honneur qu'il leur fait rendre partout où il est connu et adoré. On expose leurs reliques sur ses autels, on y montre leurs chaînes, on met les morceaux de leurs croix, et les instrumens de leurs supplices dans les trésors de son église. Les cilices dont ils se sont couverts, sont plus estimés que la pourpre des empereurs; les malades viennent chercher la santé et la vie dans les cendres de leur mortalité, les peuples accourent à leurs tombeaux, et les princes de la terre y mettent bas leurs sceptres et leurs couronnes, pour leur rendre hommage, et reconnoître le grand crédit qu'ils ont auprès de Dieu. O Seigneur, que vous êtes grand, puisque vous élevez vos serviteurs à un si haut point de gloire, au-dessus de toutes les grandeurs mortelles (1).

Secondement, ils vous enseigneront l'amour que vous devez à sa souveraine bonté. Car il

(1) Nimis honorati sunt amici tui, Deus. (*Ps.* 138, 17.)

la fait paroître dans la magnificence avec laquelle il récompense leurs services, en se donnant lui-même à eux, et les rendant participans de son bonheur éternel. « Nous serons immortels, dit saint Augustin, en participant à sa Divinité. Le fils de Dieu nous en a donné un gage assuré, en ce qu'il a voulu participer à notre mortalité, avant que de nous faire participans de son immortalité. Mais comme il n'étoit pas mortel selon sa nature divine, mais selon la nôtre; de même nous ne tenons pas notre immortalité de notre nature, mais de la sienne (1). » Les Saints sont donc participans : de quoi? De la béatitude de Dieu, de l'éternité de Dieu, de la vie de Dieu même. « O vie vraiment vie, vie éternelle, vie éternellement bienheureuse! où se trouve la joie sans tristesse, le repos sans travail, l'honneur sans crainte, les richesses sans perte, l'abondance sans disette, la santé sans maladie, la vie sans aucune atteinte de la mort, l'éternité sans changement et sans altération (2). »

Enfin ils vous feront concevoir une haute idée de sa sainteté, et un généreux désir de l'imiter. Car ils portent tous une excellente image et un

(1) Participando ejus divinitatem erimus immortales in vitam æternam. Et hoc nobis pignus datum est à Filio Dei, ut antequàm fieremus participes immortalitatis, ipse fieret particeps mortalitatis nostræ. Sicut autem ille mortalis, non de suâ substantiâ, sed de nostrâ; sic nos immortales, non de nostrâ substantiâ, sed de suâ. (*Ps.* 146, *ad hæc verba*: Cujus participatio ejus in idipsum.)

(2) O vita vitalis, vita sempiternè beata! ubi gaudium sine mœrore, requies sine labore, dignitas sine timore, opes sine amissione, abundantia sine defectione, sanitas sine languore, vita sine morte, perpetuitas sine corruptione. (*S. Aug. Serm.* 64, de verbis Domini.)

éclatant caractère de la très-sainte Trinité. La lumière de gloire les rend semblables au Père éternel, qui est la source de toutes les lumières La vision béatifique les rend semblables au fils, qui est le terme de la claire connoissance du Père. L'amour les rend semblables au Saint-Esprit, qui est le terme de l'amour mutuel du du Père et du Fils. Et l'union inséparable qu'ils ont avec les trois divines personnes, imprime en eux tous les attributs de leur gloire, dont la jouissance les fait également saints et bienheureux. Nous remarquons à la vérité quelques rayons de la divinité dans le reste des créatures qui nous donnent quelque connoissance, quoiqu'imparfaite et obscure, de la sagesse, de la bonté et de la sainteté de Dieu : mais il a voulu faire éclater toutes ses perfections premièrement dans l'adorable humanité de Jésus qui est le saint des saints (1), et par lui dans tous les bienheureux, qui reçoivent tous l'impression de ses vertus sur la terre, et de ses grandeurs dans le Ciel (2). De sorte que comme nous voyons en plusieurs miroirs le même soleil représenté plusieurs fois, ainsi le Fils de Dieu se fait voir dans tous les Saints, comme dans autant de miroirs éclatans, et se multiplie, pour ainsi dire, autant de fois en eux, qu'il en fait croître le nombre dans son Eglise. De-là vient qu'en lisant ou méditant leur vie, nous en tirons, comme j'ai dit, deux grands avantages, savoir que nous connoissons mieux les perfections et les vertus de leur original, et que nous sommes plus dou-

(1) Super ipsum efflorebit sanctificatio mea. (*Ps.* 131, 18.)
(2) Christus cùm apparuerit, similes ei erimus. (*I Joan.* 3. 2.)

cement attirés à l'imiter. Car il semble que chacun d'eux nous invite à le suivre, et que chaque vertu dont ils nous ont donné l'exemple nous dit, en nous les montrant, ce que la chasteté disoit à saint Augustin au commencement de sa conversion : « Pourquoi ne pourrez-vous pas faire ce que ceux-ci et celles-là ont fait (1) ? » « Ont-ils pu par eux-mêmes surmonter les difficultés qui se rencontrent au chemin du Ciel (2)? » N'est-ce pas par la grâce de Jésus-Christ et par la force de son esprit ? Peut-être qu'avant sa venue vous eussiez eu quelque prétexte plus apparent, lorsque le chemin du Ciel n'étoit pas encore ouvert (3) ? Mais maintenant que les portes de la céleste Jérusalem sont toujours ouvertes, que le Fils de Dieu vous en a frayé le chemin, que les Saints l'ont élargi, que des légions entières de martyrs y marchent de front, et que tant d'innocentes vierges y courent ensemble avec tant d'allégresse après leur divin époux, que craignez-vous ? Trouvez-vous étrange que vous tombiez, si vous croyez pouvoir vous soutenir par vous-même ? Jetez-vous entre les bras du Seigneur, n'ayez point de peur : il ne se retirera pas pour vous laisser tomber : jetez-vous y avec assurance, il vous recevra avec joie et vous guérira parfaitement (4).

(1) Non poteris quod isti et istæ? (*S. Aug.*)

(2) An verò isti et istæ in semetipsis possunt, ac non in Domino Deo suo? (*Ibid.*)

(3) Nondùm propalata via Sanctorum. (*Ibid.*)

(4) Quid in te stas, et non stas? Projice te in eum, noli metuere; non se substrahet ut cadas : projice te securus, excipiet te et sanabit. (*Ibid.*)

§. III.

Voila les principaux motifs qui vous doivent porter à la lecture et à la méditation de la vie des Saints. J'ajouterai seulement deux avis considérables qui vous serviront pour les rendre plus utiles et profitables.

Le premier est de saint Antoine, qui dit que nous devons imiter les abeilles, qui ne se contentent pas d'une fleur pour en cueillir le suc le plus pur; mais elles volent sur toutes les fleurs du jardin, afin d'en extraire l'esprit (1). Ainsi nous devons nous proposer les divers exemples des Saints, et prendre de chacun ce qu'il y a de plus excellent, la pureté de l'un, la chasteté de l'autre: l'obéissance de celui-ci, la mortification de celui-là; afin d'en composer une précieuse essence qui nourrisse nos âmes, et qui les fortifie contre les vices et les mauvaises habitudes qui nous empêchent d'aller à la perfection. « Les Saints, dit saint Chrysostôme, sont comme les étoiles du ciel qui font un merveilleux concert, pour publier la gloire de Dieu (2). » Le concert ne se fait que de l'accord de plusieurs voix, et notre progrès dans le service de Dieu ne vient que de l'imitation de plusieurs Saints, dont les exemples sont autant de voix harmonieuses qui nous excitent à la vertu. Saint Basile dit que comme les peintres,

(1) Dicebat Monachum spiritualia mella condere cupientem, velut apem prudentissimam debere unamque virtutem ab aliis qui eam familiariùs possident, decerpere et in sui pectoris vase diligenter recondere. (*Cassianus, lib.* 3, *c.* 4.)

(2) Cœli enarrant gloriam Dei. (*Ps.* 18.)

pour peindre un excellent tableau, recherchent avec étude les plus beaux visages pour en imiter les traits; de même, pour achever le tableau de la perfection, nous devons recueillir avec soin les plus beaux traits de vertu qui éclatent dans les actions des Saints (1). Cassiodore se sert d'une autre comparaison prise du parfum qui se fait de plusieurs aromates pulvérisés et mêlés ensemble. De même, dit-il, pour travailler utilement à notre perfection, il faut considérer avec un grand discernement les actions des Saints, afin de choisir celles qui sont plus convenables à notre état et plus faciles dans la pratique. Et c'est le sens qu'il donne à ces paroles du Cantique: « Qui est celle-ci qui monte par le désert, comme une fumée de parfum composée de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur (2)? Le Sage ne dit pas que ces aromates qui entrent dans le parfum de l'épouse, soient entiers; mais il dit qu'on les a mis en poudre, parce qu'il faut considérer les actions des Saints avec une grande prudence, et les faire passer par un sérieux examen; de peur qu'il ne s'y trouve quelque chose qui soit trop dur, ou qui ne convienne pas à notre état (3).

C'est le second avis qui me reste à donner

(1) Actuosas Sanctorum vitas velut simulacra quædam spirantia aspicere oportet, probaque illorum opera, sua imitando facere. (*Ep. ad S. Greg. Naz.*)

(2) Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii? (*Cant.* 3.)

(3) Nec enim integra fuisse aromata, sed in pulverem reducta dicit, quia Sanctorum actiones magnâ discretione considerandæ sunt, et tanquam cribro subtilissimæ meditationis eventilandæ, ne quid fortè in illis durum aut inconveniens existat. (*Cassiod. ad illa verba Cant.*)

pour faire un bon usage de ces méditations savoir que la prudence et la discrétion doivent régler le choix qu'il faut faire de ce qui nous est propre, en le séparant de ce qui ne l'est pas Car nous trouvons des choses dans la vie des Saints, qu'il faut se contenter d'admirer, comme les miracles et les grâces extraordinaires de Dieu ; d'autres qu'il faut imiter, comme les vertus ; d'autres qu'il faut éviter, comme les vices et les défauts où la fragilité humaine les a fait tomber. Car, comme dit saint Grégoire (1) l'Ecriture-Sainte ne raconte pas seulement les actions louables et vertueuses des Saints, mais encore leurs défauts ; afin de nous apprendre, par la victoire des forts, ce que nous devons imiter, et par la chute des foibles, ce que nous devons craindre ; et par-là tenir notre esprit dans une si juste égalité entre l'espérance et la crainte, que celle-ci l'empêche de s'élever par orgueil, et celle-là de tomber par pusillanimité et par désespoir, dit excellemment saint Jérôme. « David par ses vertus m'a appris à ne point tomber quand je suis debout, et par sa pénitence il m'a appris à me relever quand je suis tombé (2); » et saint Augustin : Que ceux qui ne sont point tombés, écoutent ce que l'on dit de la pénitence des Saints, de peur de tomber : et que ceux qui sont tombés, l'écoutent pour se relever (3).

D'ailleurs, quoique la sainteté consiste dans

(1) *Lib.* 2, Mor. *c.* 1.

(2) Docuit David virtutibus suis quomodò stans non caderem ; docuit me per pœnitentiam quomodo cadens resurgerem. (*In Epitaph. Fabiolæ.*)

(3) Audiant qui non ceciderunt, ne cadant ; audiant qui ceciderunt, ut surgant. (*In psal.* 50.)

assemblage de toutes les vertus, néanmoins saint Pierre Damien remarque fort sagement que les Saints se sont appliqués à quelques-unes en particulier, et s'y sont rendus plus excellens, sans toutefois négliger les autres. Ainsi, Abraham s'est signalé par la foi, Moïse par la douceur, Phinées par la ferveur de son zèle, saint Jean par la virginité, saint Pierre par son ardente charité. Encore donc que celui qui aspire à la perfection, doive aimer toutes les vertus, et tâcher de les pratiquer à l'imitation des Saints; néanmoins, comme dit ce père, il est de sa prudence d'en choisir quelqu'une en particulier pour laquelle il ait un plus grand attrait de la grâce, et qui soit plus conforme à son état, à son emploi et à son inclination; afin de se la rendre plus familière, et d'en produire des actes plus fréquens et plus parfaits, vu qu'il ne faut quelquefois que la possession d'une seule vertu pour acquérir toutes les autres, à cause de l'étroite alliance qu'elles ont toutes ensemble. Enfin, quoique l'exemple de tous les Saints soit très-utile pour nous porter à la perfection; néanmoins la même prudence qui règle le choix des vertus, dont la pratique nous est plus nécessaire ou plus convenable, doit aussi régler le choix des Saints, dont la vie est plus conforme à celle de notre profession et de notre état (1). Chaque institut et chaque profession, dit saint Jérôme, a ses premiers hommes, dont l'exemple sert de modèle sur lequel les autres se doi-

(1) Quamvis ergo unusquisque Sanctus omnibus florere virtutibus debeat, una tamen virtus cuique est præ cæteris eligenda, cui mens familiariùs inhærendo deserviat. (*Petrus Damiani, opusc.* 9, *c.* 1.)

vent former(1). Que les évêques et les prêtres prennent les apôtres et les hommes apostoliques pour leur modèle, et qu'ils s'efforcent d'en avoir le mérite comme ils en possèdent l'honneur. Et pour nous qui faisons profession d'une vie solitaire, formons-nous sur l'exemple des Paul, des Antoine, des Julien, des Hilarion et des Macaires (2). Suivant ce sage conseil, si vous êtes Religieux, prenez les Saints de votre ordre pour vos maîtres dans la vie spirituelle, et pour guides fidèles dans l'éternité; et si vous êtes séculier, proposez-vous pour modèle ceux qui ont vécu saintement dans le siècle : servez-vous de leur exemple, comme d'un clair miroir, pour effacer les taches de votre âme, et la parer de leurs vertus. Si vous en êtes encore fort éloigné, entrez dans une sainte confusion qui vous donne de la gloire devant Dieu, et du courage pour les suivre de plus près (3). Si vous vous défiez de vos forces, souvenez-vous de ce que disoit saint Fulgence au commencement de sa conversion pour s'exciter à la ferveur. Dieu est notre refuge. Ne nous excusons point sur la foiblesse de l'âge, ni sur la fragilité de la chair. Celui qui donne la chasteté à tant de jeunes hommes qui vivent dans la religion, me peut

(1) Habet unumquodque propositum principes suos. (*Ep.* 15, *ad Paulinum de inst. monach.*)

(2) Episcopi et Præsbyteri habeant in exemplum Apostolos et apostolicos viros, quorum honorem possidentes, habere nitantur et meritum. Nos autem habeamus propositi nostri principes Paulos, et Antonios, Julianos, Hilariones Macarios.

(3) Confundamur, quia eis tam sumus dissimiles; et sit confusio adducens gloriam, et accendens ad imitationem. (*S. Bern. in vigil. SS Petri et Paul.*)

faire la même grâce (1). « Que répondront au Fils de Dieu, dit saint Prosper, ceux qui négligent de se mortifier et de résister à leurs passions à l'exemple des Saints, lorsqu'il leur dira : Si vous avez pu étouffer ces désirs déréglés pourquoi ne l'avez-vous pas fait ; et si vous ne l'avez pu, pourquoi n'avez-vous pas imploré mon secours (2)? S'ils pensent recourir aux Saints, il ne sera plus temps : alors ils s'élèveront contre eux, et leur feront voir qu'en vivant comme eux dans la fragilité de la chair, et surmontant les tentations, nonobstant cette fragilité, ils leur avoient appris qu'il n'étoit pas impossible de le faire, puisqu'ils l'ont fait, vu principalement qu'ils n'ont pas résisté au péché par leurs propres forces, mais par le secours de Dieu, qui a compassion de nos misères, et qui se présente à ceux-mêmes qui ne le cherchent pas, afin qu'ils le cherchent, et défend par une invincible protection ceux qui se confient en lui, de peur qu'ils ne soient vaincus par le péché (3).

(1) Refugium nostrum est Deus. Nulla de ætatis vel carnis imbecillitate nascatur excusatio. Qui tot adolescentibus, quos videmus in Religione vivere, dat castitatem, potest et similem mihi donare gratiam. (*In vitâ S. Fulgentii.*)

(2) Quid ergò responsuri sunt, si eis Dominus dicat : Si potuistis, quare non restitistis desideriis peccatorum? Si non potuistis, quare meum contra peccatum non quæsistis auxilium? (*S. Prosp., lib. 3, de vitâ contemplativâ, c.* 18.)

(3) Reclamabunt omnium Sanctorum exempla, qui eum fragilitate carnis in carne viventes, et fragilitatem carnis in carne vincentes, quod fecerunt, utique fieri posse docuerunt; maximè quia nec ipsi peccato suâ virtute, sed Domini miserantis auxilio, restiterunt, qui se et non quærentibus ut quæratur, atque in eum credatur, ostendit, et

Recourez donc à lui, si vous voulez éviter ce reproche, prévalez-vous de la grâce qu'il vous offre pour fuir le mal, et pour pratiquer les bonnes œuvres : formez-vous, par la méditation de sa vie et de celle des Saints, une excellente idée de la vertu : invoquez leurs secours par de fréquentes prières, et tâchez de les suivre par une si fidèle et si constante imitation pendant que vous vivez ici-bas, que vous puissiez un jour en augmenter le nombre dans le ciel, et jouir avec eux du bonheur éternel qu'ils vous souhaitent. Ainsi soit-il.

credentes in se, ne à peccato vincantur, invictâ protectione defendit. (*S. Prosper., lib. 3, de vitâ contempl., cap.* 12 *et* 16.)

VIE DE JÉSUS

DANS LES SAINTS.

MÉDITATIONS
POUR LE MOIS DE JANVIER.

3 JANVIER. — Fête de sainte Geneviève.

(*Voyez la première partie des Méditations pour tout le cours de l'année, au 3 janvier.*)

MÉDITATION.

15 JANVIER. — Fête de saint Maur, disciple de saint Benoît.

Vir obediens loquetur victorias. PROV. 21.

L'homme obéissant remportera des victoires.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Maur a été une victime consacrée à l'obéissance dès sa plus tendre jeunesse, et que c'est-là la source de son bonheur, et le plus haut point de sa gloire. Car c'est à cette excellente vertu qu'il doit trois conquêtes signalées : la conquête des vertus, la conquête des cœurs, et la conquête du Ciel.

La conquête des vertus est le premier fruit de son obéissance. Car ses parens l'ayant mis sous la conduite de saint Benoît à l'âge de douze ans, il s'y assujettit si parfaitement, et s'appliqua avec tant de ferveur à la pratique de la perfection religieuse,

et à l'observation des règles, que saint Benoît le proposoit à ses disciples comme un modèle achevé des plus héroïques vertus : et ses disciples le regardoient comme une image vivante de leur maître, tant il approchoit de cet admirable original.

Son obéissance étoit si prompte, si simple et si soumise, qu'il marchoit sur les eaux sans s'apercevoir du danger.

Elle étoit si fervente, qu'encore qu'il fût d'une complexion fort foible et délicate, il gardoit néanmoins toutes les austérités de la règle; et il eût plus volontiers enduré la mort, que d'en violer la plus petite observance.

Elle étoit si élevée au-dessus des sens et de la raison humaine, qu'il n'agissoit que par l'esprit de Dieu, ne respiroit que Dieu, ne regardoit que Dieu : en toutes choses, vérifiant en sa personne ce que dit saint Grégoire, que l'obéissance est la vertu seule qui plante toutes les autres vertus dans nos âmes, et qui les conserve après les y avoir plantées (1). Faites-en donc l'estime qu'elle mérite, et soyez persuadé que tandis qu'elle fleurira en vous, les autres ne se flétriront point, mais qu'elles produiront les fruits que désire celui qui a réparé le genre humain perdu par le mépris de cette vertu, en se rendant lui-même obéissant jusqu'à la mort de la croix.

SECOND POINT.

Considérez que le second fruit de son obéissance est la conquête des cœurs qu'il gagnoit à Jésus-Christ.

Saint Benoît l'envoyant en France à la prière de l'évêque d'Angers, lui donna le livre de sa règle écrit de sa propre main, et lui recommanda de travailler courageusement à la conversion des âmes, et à l'avancement de la gloire de Dieu. Ce qu'il

(1) Obedientia sola virtus est quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit. (*S. Greg., lib.* 35, *Mor. cap.* 10.)

exécuta si heureusement, que le roi Théodebert ayant appris les merveilles qu'il opéroit dans l'Anjou, le vint visiter par honneur, et se prosterna a ses pieds, le conjurant de lui donner sa bénédiction, qu'il reçut avec un profond respect. Toute la cour suivant l'exemple du prince rendit honneur à sa vertu, et Flore, l'un des plus considérables de sa cour, quitta le monde, et prit l'habit religieux de la main de ce grand Saint. Le zèle qu'il avoit pour le salut des âmes étoit si ardent, qu'il auroit volontiers donné son sang et sa vie pour elles à l'imitation de Jésus-Christ : mais sa charité éclatait principalement dans les occasions qu'il avoit de rendre le bien pour le mal. Trois hommes médisans ayant attaqué sa réputation, éprouverent bientôt la vengeance de Dieu ; l'un d'entr'eux mourut, et les deux autres furent possédés du malin esprit. Mais le Saint touché de compassion ressuscita le mort par ses prières, et délivra les autres de la tyrannie du démon.

Apprenez de ce miracle le grand pouvoir que Dieu donne à ceux qui sont parfaitement obéissans et soumis à ses volontés. Toutes leurs soumissions, dit saint Grégoire, sont des victoires ; parce qu'en s'assujettissant aux hommes pour l'amour de Dieu, ils prennent l'empire sur les anges rebelles, et en deviennent victorieux. Les autres vertus combattent ces esprits superbes ; mais l'obéissance les dompte et les surmonte (1).

TROISIÈME POINT.

Considérez que le troisième fruit de son obéissance est la conquête du Ciel. Dieu lui fit la faveur de lui montrer lui-même le chemin par où il devoit aller, pour l'emporter. Car ce grand Saint venant en France par obéissance eut révélation le ven-

(1) Victoriæ sunt obsequia obedientium ; quia cùm hominibus pro Deo subjicimur, superbos spiritus superamus. Cæteris quidem virtutibus dæmones impugnamus, per obedientiam vincimus. (*S. Greg., in lib. 4 Reg., cap. 4.*)

dredi-saint (jour auquel Jésus-Christ se rendit obéissant jusqu'à la mort) que saint Benoît étoit proche de sa fin : et le lendemain, étant ravi en extase, il vit une éclatante lumière qui s'élevoit de la terre au Ciel, et il entendit une voix qui lui dit : C'est par ce chemin que le bien-aimé de Dieu saint Benoît est monté, pour prendre possession de la gloire. C'étoit lui dire : Si vous aspirez à la couronne, marchez sur les pas de votre père, suivez l'exemple de votre maître, vous arriverez au ciel par la pratique de vos règles, par la mortification intérieure et extérieure, par l'anéantissement de vous-même, et par un parfait abandon à la conduite de Dieu sur vous. C'est ce que saint Maur accomplit exactement, mourant, comme il avoit vécu, dans l'esprit de pénitence, couché sur un cilice, et muni de tous les sacremens.

O que l'obéissance est un puissant ressort de la perfection et du salut éternel! Adam est sorti du Paradis par sa désobéissance. Jésus-Christ y est entré par son obéissance. Suivez-le par ce chemin, regardez-le dans votre supérieur, écoutez-le, ne l'abandonnez point. Pouvez-vous être mieux qu'avec Jésus-Christ, soit en cette vie soit en l'autre. Y a-t-il rien de plus agréable que sa présence? n'a-t-il pas les paroles de la vie éternelle? Or c'est lui qui vous parle par vos supérieurs : vous êtes bien avec lui, si vous êtes bien avec eux.

MÉDITATION.

17 JANVIER. — Fête de saint Antoine.

Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in Cœlo; et veni, sequere me. MATTH. 19, ℣. 21.

Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez, et me suivez.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Antoine ne pouvoit choisir une plus excellente conduite que celle qu'il prit dès l'âge de dix-huit ans, pour atteindre à la perfection. Car il eut Jésus-Christ pour guide de l'éternité, et la parole de ce divin maître pour flambeau, qui éclaira ses pas, et lui découvrit les véritables richesses du Ciel. Il n'eut pas plus tôt entendu ce conseil de l'évangile qu'on lisoit à l'autel : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le Ciel; puis venez, et me suivez, » qu'il le prit pour soi, comme s'il fût sorti de la bouche de Jésus-Christ, et par une admirable fidélité à la grâce de sa vocation, il vendit tous ses biens, et les distribua aux pauvres pour acheter ce riche trésor qui lui avoit été montré.

Apprenez de-là que la parole de Dieu est un clair flambeau, qui conduit ceux qui lui obéissent à la plus haute sainteté (1).

Car, premièrement, elle leur fait connoître leurs défauts, et leur en donne une extrême aversion. Il nous semble que l'air de la chambre où nous sommes est pur et net, quand le soleil n'y donne pas; mais sitôt qu'il y fait paroître un de ses rayons,

(1) Lucerna pedibus meis verbum tuum. (*Ps.* 118, 105.)

nous y voyons une infinité d'atômes qui s'entrechoquent. Approchez-vous de la lumière de l'évangile, examinez vos actions à la clarté de ce flambeau, vous y remarquerez beaucoup d'imperfections, qui vous humilieront, et réveilleront le soin que vous devez avoir d'effacer les taches de votre âme.

Secondement, elle leur découvre la beauté des vertus, et leur en fait naître l'amour. Lorsque les Apôtres se dispersèrent par l'univers, pour y porter la parole de Dieu à tous les peuples, on vit aussitôt la piété, l'humilité, la modestie, la pureté, la charité, et toutes les vertus éclore comme les fleurs du paradis dans tous les lieux qu'ils éclairoient des rayons de la doctrine évangélique.

Troisiemement, elle n'a pas seulement de la splendeur pour les conduire dans le chemin de la perfection, mais encore de la douceur et de la force pour les y faire marcher avec allégresse. C'est pourquoi Origène la compare à la manne du désert, qui avoit toutes sortes de goûts, selon le désir des vrais enfans d'Israël. Aimez la parole de Dieu, elle vous donnera tout ce que vous pouvez souhaiter. Si vous êtes triste, elle vous consolera. Si vous êtes dans la joie, elle augmentera le contentement de votre esprit. Si vous êtes en colère, elle calmera le trouble de votre cœur. Si vous êtes blessé, elle guérira toutes vos plaies. Enfin, pour dire tout en peu de paroles, elle vous fortifiera contre toutes les tentations, et elle accomplira tous vos désirs. Le feu du Saint-Esprit, qui tombera dans votre cœur, l'embrasera de plus en plus, et en fera un holocauste digne d'être présenté à la divine Majesté.

SECOND POINT.

Considérez que la parole du Fils de Dieu a conduit saint Antoine à la perfection par le chemin le plus droit, et que c'est avec raison que l'église dit en sa louange : Le Seigneur a conduit le Juste

par des voies droites, et lui a fait voir le royaume de Dieu (1). La pensée de l'évêque de Paris (2) sur ce sujet est remarquable. « On dit qu'une ligne est droite, lorsque le milieu ne s'écarte point de ses deux extrémités. Notre vie n'est qu'une ligne entre deux points, dont le premier est celui de notre naissance, et le dernier est celui de notre mort. Or nous naissons tous sans richesses, sans honneurs et sans plaisirs, et nous mourons de même. Nous sortons tout nus de ce monde, comme nous y sommes entrés. Alors toute la gloire du monde s'évanouit comme la fumée, et tous les plaisirs nous abandonnent. Notre vie, qui est au milieu de ces deux extrémités, ne s'en doit point écarter, si elle est droite. » Nous devons faire un généreux mépris de l'honneur, des plaisirs et des richesses de la terre, si nous voulons être parfaits (3). C'est ce que saint Antoine a parfaitement accompli. A la première invitation de Jésus-Christ, il quitta tout jusqu'à soi-même, pour le suivre dans le désert, d'où il ne sortit qu'une fois en toute sa vie, durant la persécution de Maximin, pour encourager les martyrs, et pour chercher lui-même le martyre : mais ne l'ayant point trouvé, il retourna dans la solitude, comme dans le lieu le plus avantageux pour combattre le monde, la chair, et le démon, et pour mourir à lui-même par un martyre volontaire, qui attira l'admiration de tous les peuples, et changea le désert en un paradis. Il jeûnoit tous les jours au pain et à l'eau. Il ne dormoit point qu'il ne fût couvert d'un cilice : il n'avoit pour lit que la terre, et pour toit que le ciel, dont la vue le charmoit tellement, qu'il se plaignoit souvent du soleil qui lui venoit ravir le matin ce grand spectacle qu'il avoit contemplé toute

(1) Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei. (*Sap.* 10, 10.)

(2) *Guill. Arvenus*, serm. de S. Antonio.

(3) Si vis perfectus esse, vende quæ habes, et da pauperibus ; et habebis thesaurum in Cœlo.

.a nuit. Un jour il vit le monde tout couvert de pieges et de lacets ; et comme il demandoit qui pourroit éviter tant de dangers, il apprit que c'étoit l'humilité. C'est cette excellente vertu, jointe à la prière et au jeûne, qui le rendit victorieux des démons qui lui faisoient une cruelle guerre, dont se plaignant amoureusement à notre Seigneur, qui lui apparut à la fin d'un rude combat, il lui disoit : Où étiez-vous, ô bon Jésus! où étiez-vous (1) ? Mais Jésus lui répondit : j'étois ici, Antoine, et je vous voyois combattre ; et parce que vous avez bien combattu, je rendrai votre nom célèbre par toute la terre.

O que ces paroles d'Isaïe sont véritables : Le sentier du Juste est droit, le chemin du Juste le conduira droit à la perfection (2) ! Malheur à ceux qui quittent le droit chemin, et qui s'égarent dans les voies de l'injustice (3). Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, enseignez-moi vos vérités, afin que je vous suive partout (4). Nous avons attendu dans les voies de votre justice : votre nom et votre souvenir sont le désir et les délices de l'âme. Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et je m'éveillerai dès le point du jour, pour vous chercher de toutes les forces de mon esprit, et de toutes les affections de mon cœur (5).

TROISIÈME POINT.

Considérez que saint Antoine obéissant fidèlement à la voix de Jésus-Christ, qui l'appeloit à

(1) Ubi eras, bone Jesu! ubi eras?

(2) Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum. (*Is.* 26.)

(3) Væ illis qui derelinquerunt vias rectas, et divertunt in vias pravas. (*Eccl.* 2.)

(4) Deduc me, Domine, in viâ tuâ, et ingrediar in veritate tuâ. (*Ps.* 85.)

(5) In semita judiciorum tuorum, Domine, sustinuimus te : nomen tuum et memoriale tuum in desiderio animæ. Anima mea desideravit te in nocte : sed et spiritu meo, in præcordiis meis de mane vigilabo ad te. (*Is.* 26.)

sa suite, n'est pas seulement arrivé à la perfection; mais qu'il y en a une infinité d'autres qui l'ont suivi dans les déserts, et dans les maisons religieuses auxquelles il a donné un heureux commencement par son exemple. En quoi je ne sais si je dois plus admirer la sainteté, qui en a fait le père de tant de saints religieux, que sòn humilité qui en a fait le disciple. Car il tâchoit d'imiter par une sainte émulation toutes les perfections qu'il remarquoit dans ses frères; et en les imitant, sa sainteté le faisoit paroître comme un original sur lequel les plus grands Saints pouvoient trouver de quoi imiter.

Pesez les excellentes maximes de la perfection évangélique, qu'on a recueillies de sa vie et de ses sages conseils.

1. Pour être bientôt parfait, pensez que vous ne faites aujourd'hui que commencer à servir Dieu, et que ce sera peut-être aujourd'hui le dernier jour de votre vie.

2. Le démon ne craint rien tant que l'oraison des fidèles, le jeûne, et l'amour fervent de Jésus-Christ.

3. La discrétion est la maîtresse de toutes les vertus.

4. L'humilité est le plus grand de tous les miracles. Celui qui n'estime rien que Dieu, ne perd jamais la paix et la joie de l'esprit.

5. La confiance en Dieu, et la dépendance absolue de sa sainte providence rendent l'homme en quelque façon tout-puissant.

6. Le monde est un grand livre qui nous rend bientôt savans dans la science des Saints, quand on n'y regarde que Dieu. C'était le seul livre de saint Antoine, où il apprit tant de merveilles, qu'il ravissoit par ses entretiens les plus habiles docteurs, qui s'étonnoient de voir un homme si éclairé et si savant sans étude. « Heureux l'homme que vous instruisez, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi (1) ! »

(1) Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum! (*Ps.* 93. 12.)

MÉDITATION.

21 Janvier. — Fête de sainte Agnès.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Prov. ultim.

La force et la beauté lui servoient d'habillement; le jour de sa mort la comblera de joie.

PREMIER POINT.

Considérez que Jésus-Christ a choisi une fille de treize ans, foible d'âge, foible de sexe, mais non pas de courage, pour faire paroître la puissance de sa grâce et de son amour. Il n'y a sorte d'artifice et de violence que l'enfer n'ait employés pour ébranler sa constance : mais elle a rendu tous ses efforts inutiles, et elle est demeurée toujours fidèle à son époux. Le feu divin qu'il avoit allumé dans son cœur la rendoit également incapable de recevoir de la crainte et de l'amour d'aucun objet étranger. Il semble qu'il étoit plus aisé de la faire mourir dans la tendresse de son âge, que de faire tomber une fleur : il ne falloit que la vue d'une épée nue, sans y ajouter le coup. La seule vue lui devoit ôter la vie. Et néanmoins elle se moque de la fureur des tyrans; et, comme dit saint Ambroise, ayant à peine assez de place où recevoir le fer des bourreaux sur son petit corps, elle a assez de force dans son cœur pour les vaincre, et pour les faire trembler (1).

Si elle est inaccessible à la crainte des tourmens, elle est encore plus insensible aux attraits des créatures. Retirez-vous, dit-elle à ce jeune Seigneur qui la recherchoit avec une passion extrême; retirez-vous, funeste proie de la mort : j'ai pour époux le roi du ciel, à qui les anges servent, et dont le

(1) Quæ non habuit quò ferrum reciperet, habuit quò ferrum vinceret.

soleil et la lune admirent la beauté. Je lui ai promis la foi, je la lui garderai infailliblement. Il a mis sa croix sur mon visage comme le signe de la conquête qu'il a faite de mon cœur, d'où il bannit tout autre amour (1).

O divin époux, quand est-ce que vous gagnerez le mien? Quand est-ce que je n'aimerai que vous? Quand est-ce que le souvenir de votre croix éloignera de moi tous les vains respects du monde, et changera tous les plaisirs des sens en fiel et en absinthe à mon égard?

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que Jésus-Christ a revêtu son épouse de beauté aussi bien que de force. Je ne parle pas de cette fragile beauté du corps, dont elle faisoit mépris, et même qui lui donnoit de la honte, dit saint Maxime (2). Je parle de la beauté des vertus dont le ciel avoit paré son âme. Ecoutez ce qu'elle en dit; nul ne les peut mieux exprimer qu'elle-même: « Le Seigneur m'a revêtue d'une robe en broderie d'or de la plus pure charité, semée des fleurs des plus éclatantes vertus (3). Il m'a donné des bracelets et des colliers de perles, et des pendans d'oreilles d'un prix inestimable (4). » Paroles qui marquent la ferveur avec laquelle cette Sainte pratiquoit les bonnes œuvres, le zèle qu'elle témoignoit à publier les louages de son époux, et la fidélité qu'elle apportoit à obéir à ses inspirations. Ce qui a donné sujet à saint Ambroise de dire, qu'elle étoit belle à la vérité par les avantages de sa naissance, mais qu'elle étoit encore plus belle par sa

(1) Ipsi sum desponsata, cui angeli serviunt. Ipsi soli servo fidem. Posuit signum in facie meâ, ut nullum amatorem præter eum admittam.

(2) Erubescat se esse formosam. (*Serm. de S. Agnete.*)

(3) Induit me Dominus cyclade auro textâ : circumdedit vernantibus atque coruscantibus gemmis.

(4) Dexteram meam et collum meum cinxit lapidibus pretiosis, tradidit auribus meis inæstimabiles margaritas.

fidélité (1). Que si vous voulez savoir d'où lui venoit cet éclat de beauté, elle vous dira que c'est le sang que son époux a versé pour elle, qui lui a imprimé cette pudeur virginale, et qui l'a embellie d'un monde de vertus. « Son sang a relevé l'éclat de mon visage (2). » Mon bien-aimé est blanc et vermeil : il est vermeil par ses souffrances, il est blanc par sa pureté. Ce sont les deux couleurs qu'il m'a données pour embellir mon âme, et la rendre pure et fidèle. Quand je l'aime, je suis chaste : quand je suis près de lui, je suis pure : quand je l'embrasse, je suis vierge. Aimez-le comme moi, soyez-lui fidèle jusqu'à la mort, et ne préférez pas aux ornemens de votre âme une trompeuse beauté que le temps effacera bientôt.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ a comblé son épouse de gloire et de joie dans l'ignominie de son supplice. Entrant dans la prison elle changea par sa présence ce lieu infâme en un sanctuaire ; et répandant partout l'odeur de sa pureté, elle fit d'un grand nombre d'infidèles de généreux martyrs et de saints confesseurs de Jésus-Christ. Se voyant dénuée de tout secours, elle eut recours au Tout-Puissant, lui disant avec une confiance respectueuse : O Dieu tout-puissant, à qui toute créature doit hommage et obéissance, préservez de toute impureté votre servante, et l'épouse de votre fils. A ces paroles le Père éternel lui envoya un ange, qui la couvrit d'une robe plus blanche que la neige, et l'environna d'une lumière si brillante, que les plus insolens, tremblant d'une sainte frayeur, se retiroient promptement, et n'osoient s'en approcher. Le fils de Dieu lui servit d'un mur impénétrable, d'un gardien vigilant, et d'un défenseur fidèle qui ne l'abandonna jamais. Le Saint-

(1) Pulchra specie, sed pulchrior fide.
(2) Sanguis ejus ornavit genas meas.

Esprit, versant sur le bûcher où on la mit une céleste rosée, la préserva du feu, dont la flamme se divisa sous ses pieds sans la blesser, et s'élança sur les infidèles. La terre trembla à sa mort; mais le ciel parut si beau et si serein, que les fidèles qui admiroient cette émotion générale de la nature, ne savoient s'ils devoient se plaindre avec la terre de la perte qu'elle faisoit, ou se réjouir avec le ciel qui recevoit une si belle âme. Qui peut donc dire la joie avec laquelle cette incomparable Sainte disoit en tendant le cou au bourreau qui lui alloit ôter la vie : O Tout-puissant, tout adorable et redoutable père de mon Seigneur et mon époux Jésus-Christ, je vous rends grâces de ce que par la faveur de votre fils unique j'ai échappé aux embûches que le démon tendoit à mon honneur. Ma foi n'a point été vaine, mon espérance n'a point été trompée. Je vois maintenant ce que j'ai cru, je tiens ce que j'ai espéré, j'embrasse ce que j'ai souhaité (1). Ma bouche chante vos louanges, et mon cœur aspire à vous de toute l'étendue de ses forces. Recevez, ô Dieu tout-puissant, votre créature qui va vous glorifier avec votre Fils et votre Saint-Esprit dans l'éternité.

ENTRETIEN.

22 JANVIER. — Fête de saint Vincent

Fortis ut mors dilectio. CANT. 8.

L'amour est fort comme la mort.

JE ne doute point que saint Vincent ne tienne un rang tout particulier entre les martyrs, puisque la mort qu'il a soufferte pour la défense de la foi est tout-à-fait extraordinaire. Les autres

(1) Ecce jam quod credidi video, quod speravi teneo, et quod concupivi amplector.

meurent par l'excès de leurs tourmens, et saint Vincent meurt, comme vous savez, par la crainte des plaisirs. Les autres meurent par la continuation, et celui-ci par la cessation de ses peines. Les autres meurent, lorsque les forces du corps leur manquent dans la violence de leur supplice; et celui-ci, quand les supplices manquent à la grandeur de son courage. Mais il semble qu'il y a lieu de douter si c'est la crainte ou la hardiesse, qui est la cause d'un si rare et illustre martyr. Est-ce la crainte? Non; car, bien loin de craindre la mort dans les tourmens, les tourmens de la mort le font vivre. Est-ce la hardiesse? Non; car la crainte des délices le fait mourir. Est-ce la patience invincible qu'il témoigne dans les douleurs? Mais il les souffre sans mourir. Est-ce l'impatience qu'il fait paroître dans les délices? Mais il meurt aussi sans souffrir. Qu'est-ce donc qui le fait martyr? L'amour de Jésus-Christ qui unit dans le cœur de cet athlète incomparable la hardiesse et la crainte tout ensemble pour en faire un miracle de force, et doubler, pour ainsi dire, la gloire de son martyre. Pour être martyr, il faut souffrir, il faut mourir; il faut souffrir et mourir pour une bonne cause. La hardiesse le fait souffrir, la crainte le fait mourir. L'amour de Jésus-Christ le fait souffrir et mourir pour une bonne cause (1). Voilà le nerf de sa force, voilà la force qui soutient son esprit, voilà l'esprit qui anime son courage, selon cet oracle du concile d'Orange : « L'amour du siècle fait toute la force des païens, et l'amour divin celle des Chrétiens (2). »

La force est une vertu rare qui gagne l'admiration de tous les hommes, parce qu'elle fait profession de fouler, par un généreux mépris, ce que tous les hommes craignent, et ce qu'ils aiment le

(1) Ab ipso enim patientia mea. (*Ps.* 61. 6.)
(2) Fortitudinem gentilium mundana cupiditas, fortitudinem Christianorum Dei charitas facit. (*Can.* 17.)

plus (1). C'est par elle que les grands courages s'élèvent au-dessus des craintes et des espérances humaines, s'affranchissent de la tyrannie du monde, et se rendent victorieux des plus cruels assauts qu'il leur livre. Le monde, dit saint Augustin, attaque avec deux sortes d'armes les soldats de Jésus-Christ. Tantôt il les caresse pour les séduire, et tantôt il les menace pour ébranler leur constance. Mais nous en serons toujours les vainqueurs, pourvu que nous ne soyons point si lâches que de nous rendre esclaves de nos plaisirs, ni si timides que de céder à la cruauté d'autrui (2). L'un et l'autre est un effet de la force. Cette généreuse vertu triomphe de tous les maux que les hommes craignent le plus : elle aime le péril, elle aspire au martyre, elle ne regarde point ce qu'elle souffre, mais ce qu'elle gagne : elle ne se soucie pas par quel chemin elle marche, pourvu qu'elle arrive à sa fin : et tant s'en faut que les tourmens soient l'objet de sa frayeur, qu'ils font une partie de sa couronne. Les héritiers de Jésus-Christ crucifié, dit saint Cyprien, n'appréhendent point les supplices ni la mort, ils s'en repaissent. La mort est à leur égard une résurrection avancée, et les supplices des fleurs qui leur promettent le fruit de la gloire (3).

Le mépris qu'elle fait de tous les plaisirs de la vie, ne lui est pas moins glorieux que celui des souffrances et de la mort : et quoique la manière de les combattre soit différente, la victoire qu'elle remporte sur ses deux ennemis, est presque éga-

(1) Quod omnes timent, quod omnes amant, calcat fortitudo. (*Senec. Ep.* 43.)

(2) Duplicem aciem producit mundus adversùs milites Christi, blanditur ut decipiat, terret ut frangat : non nos teneat voluptas propria, non nos terreat credulitas aliena, et victus est mundus. (*S. Aug. Ser.* 1, *de S. Vincentio.*)

(3) Non torrent crucifixi hæredes mortis supplicia, sed pascunt; et reficiunt maturatæ resurrectionis lætabunda solemnia.

lement considerable. Elle triomphe des douleurs de la mort en attaquant, et des délices de la vie en fuyant. Mais sa fuite n'est pas moins généreuse que ses attaques, et jamais elle ne fait paroître plus de ermeté d'esprit, que lorsqu'elle craint davantage les foiblesses de la chair. Son premier mouvement est de courir à la croix, d'aller au-devant de la mort, de la regarder sans peur, et de la souffrir avec joie (1). Mais comme une belle retraite vaut souvent une victoire, il me semble que ce n'est pas une moindre gloire de se défendre de la volupté, que de combattre la douleur; de pouvoir mépriser tout ce qui flatte le corps, que de ne pouvoir craindre ce qui le blesse; de se sauver par une fuite honorable des impuretés qui le souillent, que de porter avec une constance invincible les tourmens qui le déchirent.

Je passe plus avant : et considérant le courage héroïque de saint Vincent, qui demeure ferme et vigoureux tandis qu'il est sur un lit de fer tout rouge de flammes, et qui expire sitôt qu'on le met sur un lit de roses; qui trouve toujours de nouvelles forces pour souffrir de nouvelles peines, et ne trouve pas un moment de vie pour jouir du repos qu'on lui présente ; je doute si la victoire qu'il a remportée sur les plaisirs, n'est point la plus belle partie de son martyre ; et si ce n'est point un moindre miracle de ne pouvoir mourir dans les tourmens, que de ne pouvoir vivre dans les délices. Vous en jugerez par la suite de ce discours, que je divise en deux parties. Dans la première, je représente un homme miraculeux que la souffrance des peines a fait vivre : dans la seconde, un ange que la fuite des délices a fait mourir.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a du plaisir à souffrir pour Dieu, mais c'est

(1) Pulcherrima pars ejus maximèque mirabilis est non cedere periculis, obviàm ire vulneribus, interdùm tela ne vitare quidem sed pectore excipere. (*Senec. Epist.* 57.)

un plaisir miraculeux qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, de qui l'Ecriture-Sainte dit qu'il a fait, des opprobres, sa plus délicieuse nourriture (1), et à ces hommes célestes, qui étant animés de la force de son esprit, vont aux supplices et aux tourmens, comme au centre de leur repos. Dieu qui est impassible par l'éminence de son être, demeurant dans la singularité de sa nature, peut bien agir avec sa toute-puissance; mais il n'est pas capable de souffrir. Sa béatitude l'éloigne si fort de la douleur, que tout ce qu'il peut faire pour lui donner accès auprès de sa personne, c'est d'en permettre la vue à ses yeux, et la complaisance à son cœur. L'homme au contraire qui n'est qu'un néant revêtu d'impuissance et de foiblesse, est capable de souffrir; mais il n'est pas capable de goûter le plaisir de la souffrance. Son cœur n'y trouve que de l'amertume; et comme il est obligé de juger des choses selon le sentiment qu'il en a, il ne peut par la raison naturelle se persuader que son corps soit aussi à son aise sur le chevalet, que s'il étoit sur les fleurs; que les ongles de fer qui le déchirent, le caressent; que les dents des lions le flattent en le dévorant; ou qu'étant étendu sur la croix, il y repose aussi doucement que sur le coton et sur la plume. Saint Pierre étoit le chef des apôtres, le premier témoin de la divinité de Jésus-Christ, le plus courageux et le plus fervent de ses disciples, et toutefois il ne pouvoit goûter l'ignominie de la croix : son zèle encore trop aveugle pour en connoître la beauté, se rebuta la première fois qu'il lui en entendit parler; mais en voulant le détourner d'un dessein si glorieux, il offensa son maître, et attira sur lui ce reproche plein de sévérité : Retirez-vous, vous êtes mon ennemi; vous ne goûtez pas les choses divines (2). Ce qui me fait dire que pour souffrir il suffit d'être homme; mais, pour

(1) Saturatus est opprobriis. (*Jer.* 3, 7.)
(2) Non sapis ea quæ sunt Dei. (*Matth.* 16, 23.)

goûter le plaisir de la souffrance, il faut être plu qu'homme, il faut avoir le cœur d'un Dieu. L'exercice de la patience est humain, mais le goût en est divin. Souffrir, c'est une foiblesse comme de la nature; mais souffrir avec plaisir, c'est un miracle de force, dont toute la gloire est due à l'amour de Jésus-Christ. L'amour, dit saint Chrysologue, est le principe de notre force. Rien n'est dur à qui aime tendrement; rien ne lui paroît fâcheux, ni difficile, ni mortel. Il défie les dangers, il méprise la mort, il surmonte toutes choses (1).

Tel étoit celui de notre Saint, que le ciel semble avoir choisi, par un dessein particulier, afin de faire voir jusques où pouvoit aller la force d'un courage chrétien, qui ne respire que la gloire de Jésus-Christ. C'étoit un homme miraculeux, qui étoit né pour souffrir et pour mourir; au lieu que les autres naissent pour jouir des biens de la vie. Entre les hommes, les uns vivent de plaisirs, les autres de gloire, les autres d'espérance et de désirs. Saint Vincent ne vivoit que de douleurs et de martyre. La souffrance étoit le seul objet de ses vœux, le but de son ambition, la source de ses joies; et, ce qui est singulier en ce grand saint, c'étoit la racine de sa force qui le faisoit subsister par tout ce qui a coutume de nous détruire et de nous faire mourir.

La première preuve de cette invincible force qui animoit son courage, est l'extrême désir de souffrir que l'amour de Jésus-Christ lui avoit inspiré dès sa plus tendre jeunesse, et qui s'étoit accru par des progrès continuels durant tout le cours de sa vie. C'est un trait de sagesse de prévoir de loin les malheurs qui nous peuvent arriver, et par cette prévoyance leur ôter la nouveauté, qui surprend ordinairement ceux qui ne s'y sont pas préparés.

(1) Fortem facit vis amoris; quia nihil durum, nihil amarum, nihil grave, nihil lethale computat verus amor. Periculis insultat, mortem ridet, vincit omnia. (*Serm.* 4.)

Ce conseil est généralement utile à tous les hommes pour s'armer contre la douleur, et donner, à leur esprit, une trempe qui soit à l'épreuve de toutes les disgrâces de la fortune. Mais de les désirer et de les demander à Dieu, d'aller au-devant des souffrances et de la mort, de l'appeler avant qu'elle vienne, de lui tendre les mains, de lui reprocher qu'elle est trop lente, de l'avancer par ses vœux, et d'en porter incessamment l'image dans sa pensée, comme l'objet du monde le plus agréable, ce n'est pas une vertu commune; c'est le dernier effort d'un courage héroïque, que tout le monde n'est pas capable de produire. Il y en a beaucoup à qui le cœur manqueroit, s'ils s'engageoient témérairement dans ces ferveurs, et qui seroient en danger de succomber sous la simple appréhension d'un mal, dont le poids effectif ne les incommodera peut-être jamais. Il suffit aux âmes foibles de souffrir sans murmure les afflictions que Dieu leur envoie, de les recevoir de sa main, et de les regarder comme des remèdes que nous prenons, non parce qu'ils sont à notre goût, mais parce qu'ils nous sont nécessaires. Il n'y a que la force de l'amour divin qui puisse changer l'objet de nos passions, et faire que le mal qui nous donne naturellement de la frayeur, excite nos désirs, et nous enflamme à sa poursuite; encore ne le fait-il pas souvent, parce que c'est un miracle de grâce qui passe toutes les règles ordinaires de sa conduite : et les miracles doivent être rares. C'est pourquoi nous admirons cette faveur comme un don extraordinaire que Dieu ne communique qu'à ses plus intimes amis, qui tiennent un rang éminent dans son royaume. Saint Vincent étoit de ce nombre. Il brûloit d'un si ardent désir de souffrir et de mourir pour la défense de la foi, qu'on eût dit que pour lui la mort avoit changé de visage; tant il trouvoit de beautés et de charmes, où nous ne voyons que des laideurs. C'étoit le plus doux entretien de son esprit, qui s'occupoit si dé-

licieusement de cet objet, qu'il ne s'en pouvoit presque divertir. Toutes ses pensées, semblables aux fleurs de la palme qui portent la figure de la croix quand elles sont épanouies, ne lui représentoient que des croix, des roues, des chevalets, des précipices et des flammes. Les mouvemens les plus amoureux de son cœur tendoient au martyre, comme les eaux douces vont à la mer quelque amertume qu'elles trouvent dans son sein. Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux, ne sortoient que des plaies de son cœur blessé du regret de ne pouvoir sitôt répandre son sang. Rien ne lui sembloit agréable, s'il ne portoit les marques de la croix; et la vie même ne lui étoit chère, que parce qu'il espéroit en faire un sacrifice d'amour, pour honorer celui que le Fils de Dieu avoit fait pour lui sur le Calvaire. C'est ce qu'il dit au tyran qui pensoit l'intimider par ses menaces, et dompter son courage par la grandeur des tourmens qu'il devoit endurer : « Vous ne savez pas, lui dit-il, par où il me faut attaquer pour me donner de la peur. » Vous me menacez de la mort, et vous croyez par-là m'effrayer, comme si la foi d'un Chrétien étoit capable de ces foiblesses. Je ne crains point la mort, je la désire : ç'a été jusqu'ici le plus haut point de mon ambition, et c'est encore aujourd'hui le comble de mes vœux (1). Je ne crains qu'une seule chose, qui est que vous me soyez trop indulgent, et qu'envieux de la gloire de mon martyre vous n'ayez point autant d'ardeur pour me tourmenter que j'en ai pour souffrir. Je ne veux point qu'on m'épargne. Déchirez, brisez, démembrez, ne relâchez rien de la rigueur des supplices, éprouvez ma constance par tout ce que la cruauté peut inventer, afin que je ne perde rien du fruit de la victoire qui doit terminer un si glorieux combat. O le généreux défi! ô le grand cœur,

(1) Hoc est quod semper optavi et votis omnibus concupivi. (*S. Aug. Serm. de S. Vincentio.*)

qui cherche la croix avec autant d'ardeur, que les plus avares un trésor, et qui la reçoit avec autant de joie que s'il avoit acquis une couronne!

Cette assurance qu'il témoigne en la présence de la mort, est la seconde marque de sa force, qui regarde avec des complaisances merveilleuses un objet qui n'a rien en soi qui ne soit effroyable, et qui ne puisse faire pâlir les plus assurés. Il est aisé de défier le péril quand nous sommes en assurance, et de provoquer la mort lorsque nous ne la voyons que de loin, et que notre esprit trompé par son propre artifice nous la représente sous de belles couleurs qui la déguisent. Mais qu'il est malaisé, quand elle a essuyé ce fard, et que, venant à nous environnée des plus funestes objets de la crainte, elle nous montre ce visage affreux qui fait horreur à tout le monde; qu'il est, dis-je, mal-aise de la voir seulement sans être ému, et qu'il y a peu de personnes qui le puissent faire! Le patriarche Noé étoit sans doute un prodige de force et de courage, puisqu'il se sauva avec un foible vaisseau du naufrage de l'univers, et qu'il résista lui seul aux fatales convulsions de la nature : et toutefois, comme s'il étoit plus aisé de vaincre son malheur que de le voir, l'Ecriture-Sainte m'apprend que Dieu ferma lui-même la fenêtre de l'arche, pour lui ôter la vue de tant de morts et de désastres qui l'environnoient, de peur que la crainte d'un si déplorable spectacle ne lui arrachât la vie. Mais on n'épargne pas ainsi notre Martyr, on lui fait voir d'abord des tenailles, des chevalets, des roues; on étale devant lui les plus horribles tourmens de son supplice; et son tyran, qui veut ébranler sa constance, n'oublie rien de ce qui peut rendre la mort plus effroyable, pour essayer de lui en donner de la peur. Le surprend-il par ce cruel artifice? l'étonne-t-il? le met-il en désordre? Rien moins. Il regarde froidement la mort sans changer de couleur, il l'attend sans se troubler; je dis trop peu, il la regarde avec joie, il l'attend avec impatience,

il l'appelle avec des tendresses amoureuses, il lui ouvre les bras et le sein pour la caresser et lui faire un favorable accueil. Pourquoi ? Parce qu'il aime : et qui a beaucoup d'amour, n'a point de peur. D'où lui vient cette assurance ? Est-ce que l'amour qui le transporte est aveugle, et qu'il ne voit point ces tristes images qui font trembler les plus grands courages en la présence de la mort ? Ou plutôt n'est-ce point qu'il est plus clair-voyant que le nôtre, et qu'il aperçoit sur son visage des beautés invisibles, qui sont inconnues au reste des hommes ? Quoi qu'il en soit, saint Vincent en est charmé, sitôt qu'elle l'approche ; et, bien loin de sentir son courage affoibli par les menaces de son injuste persécuteur, il en tire une nouvelle vigueur, et s'anime au combat par l'espérance de la victoire. Il ne ressemble pas à ces enfans d'Ephraïm, qui faisoient les braves avant la bataille, essayant leur arc et leurs flèches, et se glorifiant de leur dextérité ; mais au premier signal ils montroient le dos à l'ennemi, et s'abandonnoient à la fuite (1). Sa main ne trahit point son cœur : la foiblesse de ses actions ne dément point la force de ses désirs, ses vœux sont la mesure de son contentement ; et s'il a cherché la souffrance avec ardeur, il n'a pas moins de joie de l'avoir trouvée. Il s'offre aux tourmens avec une ferveur incroyable, il y entre avec une hardiesse admirable, il y demeure avec une fermeté invincible, il n'en sort jamais qu'avec un plein triomphe, après avoir lassé ses bourreaux, confondu son tyran, et couronné sa patience (2). C'est la troisième marque de sa force.

Saint Ambroise remarque très-à-propos, que ces sages profanes, qui ont dit de si belles choses de la patience, étoient forts de bouche et lâches de cœur

(1) Filii Ephraïm intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli. (*Ps.* 77.)

(2) Interritus adiit, modestus sustinuit, securus irrisit, sciens paratas esse ut resisteret, nesciens elatus esse quò vinceret. (*S. Aug. Serm. de S. Vincentio.*)

C'étoit un plaisir de les ouïr parler, mais c'étoit pitié de les voir souffrir. Ils se contentoient de donner des paroles pour des effets, et de beaux discours pour de grands exemples. Mais la patience chrétienne, dit ce Père, est une vertu effective, qui pratique ce qu'elle enseigne, qui joint les œuvres aux paroles, et qui fonde ses préceptes sur de fortes et généreuses expériences (1). Cette louange est due à tous les martyrs, qui ont été plus prodigues de leur sang que de leurs paroles : mais il s'en trouvera peu qui la méritent à si juste titre que saint Vincent. Jamais personne n'a souffert avec plus de force que cet incomparable martyr, jamais personne n'a parlé avec plus de liberté. Il y avoit, pour ainsi dire, un combat opiniâtre entre la fureur de Dacien, et la patience de Vincent; l'un à faire, l'autre à souffrir toujours de plus horribles tourmens et de plus cruels supplices : mais comme rien n'étoit capable d'abattre la constance du martyr, rien ne pouvoit aussi captiver sa liberté. Malgré la faim, le feu, le fer, et les chevalets, il insultoit au tyran, et lui reprochoit sa lâcheté, n'estimant pas moins glorieux de confondre son orgueil, que de lasser sa cruauté (2). Job se plaignant de l'excès de ses souffrances, disoit que sa chair n'étoit pas de marbre, ni d'airain pour résister à de si longues et si violentes douleurs (3) : Mais on peut dire, au contraire, que saint Vincent avoit la dureté de l'un, et la force de l'autre. Il souffroit avec autant de fermeté, que s'il eût été de marbre, et parmi ses tourmens il faisoit reten-

(1) Verba pro rebus meditati sunt, ad opinionum celebritatem : nobis res sociæ verbis, et verba rebus. (*S. Amb. Epistol. 7.*)

(2) Ridebat hic miles Dei,
Manus cruentas increpans,
Quòd fixa non profundiùs
Intraret artus ungula. (*Prudent.*)

(3) Nec fortitudo lapidum fortitudo mea, neque caro mea ænea est. (*Job. 6, 12.*)

tir les louanges de Jésus-Christ avec plus d'éclat, que s'il eût été d'airain. A voir d'une part la rigueur des peines qu'il portoit en ses membres déchirés, et de l'autre la résolution qu'il témoignoit dans ses paroles, on eût cru, dit saint Augustin, qu'il y avoit deux hommes en un seul martyr, l'un qui parloit, et l'autre qui enduroit (1). Et véritablement il en étoit ainsi; car il souffroit selon la chair, et il parloit selon l'esprit. Je me trompe, ce n'étoit pas Vincent, mais Jésus-Christ qui parloit et qui enduroit. Quand il est question de parler en la cause de Dieu, personne ne doit présumer de son esprit; et quand il est question de souffrir, nul ne doit présumer de ses propres forces: parce que, pour annoncer les merveilles de Dieu, il ne suffit pas d'avoir la sagesse d'un homme; mais pour souffrir les foiblesses de l'homme, il est nécessaire d'avoir la patience d'un Dieu. C'est donc le Fils de Dieu qui gouverne son esprit, et qui soutient la foiblesse de sa chair, c'est lui qui lui inspire des paroles, et qui lui fournit des forces: et il faut, comme dit ce savant père, reconnoître un Dieu souffrant dans sa créature, parce que jamais le cœur d'un homme, qui n'est qu'un peu de poussière, ne pourroit soutenir d'aussi violens assauts que ceux qui l'attaquent au-dehors, si Jésus-Christ, pour le secourir, ne s'étoit logé au-dedans (2).

Au reste, le secours qu'il reçoit du Ciel, en lui donnant du renfort, ne lui ôte rien de sa gloire. Il ne redouble la force de son courage, que pour la rendre miraculeuse, et il ne l'élève au-dessus de l'humaine que pour en faire un chef-d'œuvre de la puissance du fils de Dieu, qui travaille, comme j'ai

(1) Tanta pœnarum asperitas sæviebat in membris, et tanta securitas sonabat in verbis, ut miro modo putaremus, Vincentio patiente, alium non loquentem torqueri. Et verò, fratres, ita erat, alius loquebatur. (*S. Aug. Serm. de S. Vincentio.*)

(2) Quomodò enim corruptibilis pulvis contra tam immania tormenta duraret, nisi in eo Dominus habitaret? (*Ibid.*)

déjà dit, d'une manière extraordinaire avec notre Saint. Je sais que le triomphe des martyrs est toujours accompagné de miracles, qui en relèvent l'éclat et la pompe. Souvent Dieu les délivre des tourmens par des moyens qui surpassent toutes les forces de la nature, comme lorsqu'il adoucit la fureur des lions, qui les viennent caresser au lieu de leur nuire, ou qu'il suspend l'activité du feu, qui ne semble les envelopper que pour leur faire un habillement de lumière et un diadème de gloire. S'il ne les exempte pas des tourmens qu'on leur prépare, souvent il leur en ôte le sentiment, et les comble de si douces consolations, que toutes les douleurs du corps sont heureusement noyées dans les délices de l'esprit. Enfin, s'il ne leur ôte pas toujours le sentiment, toujours il leur donne des forces prodigieuses pour les vaincre ; et s'il permet que leur corps succombe sous la grandeur de leurs peines, il fait en même temps que l'esprit s'élève au-dessus par la grandeur de son courage : l'un est vaincu, et l'autre vainqueur ; l'un cède à la violence des tourmens, l'autre triomphe de la cruauté des bourreaux. Représentez-vous un Martyr dans le fort de son combat. Pendant qu'on démembre son corps, et qu'on va fouiller avec le fer jusques dans ses entrailles, il en fait des triomphes, il regarde d'un œil ferme et assuré les ruisseaux de sang qui sortent à gros bouillons de ses plaies (1). Où est alors l'âme de cet athlète victorieux ? elle est en assurance, elle est dans les entrailles de J. C., dont les plaies sont toujours ouvertes pour l'y recevoir (2). C'est de-là qu'il défie les tyrans, qu'il se moque de la rage des bourreaux, qu'il étonne même

(1) Stat Martyr Christi tripudians et triumphans, toto licèt lacero corpore ; et rimante latera ferro, sacrum è carne suâ circumspicit ebullire cruorem. (*S. Bern. Serm. in Cant.*)

(2) Ubi ego tunc anima Martyris ? Nempe in tuto, nempe in visceribus Jesu Christi, vulneribus scilicet patentibus ad introeundum. (*Ibid.*)

les tourmens. Car s'il tenoit encore à son corps, s'il étoit par quelque tendresse attaché à soi-même, il ne seroit pas, comme il est insensible à ses douleurs, invincible aux atteintes du feu, ferme et inébranlable dans la foi. Mais étant enfermé dans le roc, ne faut-il pas qu'il en retienne les qualités, et qu'il se trouve lui-même plus dur et plus impénétrable qu'un rocher (1) ?

Ces miracles sont véritablement grands, parce qu'il n'y a que Dieu qui les puisse faire ; mais quelque grands qu'ils soient, on ne peut dire qu'ils soient rares. Il n'y a point de sexe, tout foible qu'il soit, qui n'ait donné des preuves de cette force miraculeuse, point d'âge qui n'en ait produit des actions illustres, point de lieu dans le monde qui n'en conserve la mémoire. Mais le martyre de saint Vincent est un miracle sans exemple. Au lieu que tous les autres martyrs meurent dans les tourmens, les tourmens le font vivre; et, par un prodige inouï, on ne le peut faire mourir, que lorsqu'on cesse de le faire souffrir. Dacien le fait conduire à pied et chargé de fers, de Saragosse à Valence ; et après l'avoir inhumainement traité dans tout le cours de son voyage, il commande qu'on le jette dans une obscure prison, et qu'il y souffre une faim cruelle l'espace de plusieurs jours, afin d'affoiblir son cerveau, et d'abattre l'esprit en matant le corps. Mais la faim, au lieu de l'épuiser, le nourrit ; et cette longue soif qui devoit naturellement sécher ses os, brûler son sang, tarir ses veines, flétrir son visage, en rehausse la couleur, en conservant la fraîcheur de son teint. Le tyran, qui pâlit à la vue de ce prodige, ne pouvant vaincre saint Vincent par la faim, l'attaque par la force. On le dépouille, on l'étend devant lui sur le chevalet, on le tire par les pieds avec des cordes, on donne la gêne à toutes les parties

(1) Nam si in suis visceribus esset, scrutans ea ferrum profectò sentiret, succumberet et negaret. Nunc verò, cùm in petrâ inhabitet, quid mirum si in modum petræ durescit? (*Ibid.*)

de son corps, et puis on déchire ses membres disloqués à coups de fouets. Mais, par une merveille, la violence des coups lasse ceux qui les donnent, et fortifie celui qui les souffre; les bourreaux sont hors d'haleine, et le martyr les encourage : Vincent triomphe, Dacien désespère; et arrachant les fouets sanglans des mains de ses lâches ministres pour les frapper, donne à notre athlète le plaisir de se voir vengé par les armes de son ennemi, et reconnu vainqueur par son aveu. Les fouets, la gêne, la torture sont donc de trop foibles instrumens pour renverser cette colonne, il en faut venir au fer; et le fer n'y suffisant pas, il y faut employer le feu. On enfonce dans son corps déjà tout décharné des ongles tranchans, on lui découvre les os, on lui ouvre les entrailles, on va presque jusqu'à la source de la vie. Mais quelqu'effort qu'on fasse sur cette belle âme, on ne la peut arracher de son fort. Elle se fait un rempart de ses tourmens, elle se couvre de ses plaies; et quoique ce soient autant de portes ouvertes à la mort, la mort, tout intrépide qu'elle est, n'y oseroit pas entrer. Il ne reste que le feu, qui étant le plus violent de tous les supplices, ne devoit pas manquer au plus grand cœur de l'univers. On le met sur un gril ardent, on le couche sur ce lit de flammes; et comme si la peine du feu n'étoit pas assez sensible, on y mêle le sel par un cruel artifice, pour lui donner des élans plus vifs, des battemens plus douloureux, et des pointes plus pénétrantes. Qui ne croiroit que cette victime sacrée se va consumer dans ces brasiers, et que son esprit peut bien s'élever au-dessus des flammes, et prendre son vol vers le ciel, mais qu'il ne peut long-temps soutenir un corps qui n'est plus qu'un squelette douloureux, et qui ne sera bientôt que de la cendre? Cependant il demeure ferme; et tant s'en faut qu'il quitte le combat, il le recommence avec une nouvelle vigueur. Vous diriez que l'ardeur du feu ne fait fondre sa chair que pour lui ôter ce qui lui restoit de foiblesse.

Il est, dit saint Augustin, dans cette machine ardente, comme un vase d'argille dans le fourneau, il s'y endurcit, mais il n'y brûle pas; et quoiqu'il perde tout son sang, il ne peut toutefois perdre la vie (1). Chose admirable! le feu devient le supplice du tyran, et le triomphe du martyr. Dacien est plus tourmenté par la constance de Vincent, que celui-ci ne l'est par la cruauté de Dacien. Ce monstre, piqué de la liberté de notre saint qui se rit de ses foibles efforts, conçoit un désir ardent de s'en venger; mais il ne trouve plus aucune partie de son corps, qui puisse être le sujet de ses vengeances. Il cherche une chair sensible à la douleur, et il ne trouve qu'un esprit invincible, qui n'est point sujet à son pouvoir: il cherche des membres propres à être déchirés, et il ne rencontre que des plaies; et, ce qui le met hors de lui-même, il voit avec étonnement que toutes ces plaies sont mortelles, et que pas une ne lui peut donner la mort. Ayant donc perdu l'espérance de vaincre, il ne songe plus qu'à cacher la honte de sa défaite, et ravir l'honneur de la victoire au Martyr. Il renvoie Vincent dans la prison, qu'il fait parsemer de têts de pots cassés, sur lesquels on étend ce corps couvert de blessures; et, ne pouvant plus lui faire souffrir de nouvelles plaies, il trouve le moyen de lui faire ressentir de nouvelles douleurs, non en l'attaquant à force ouverte, mais en lui donnant une trève plus cruelle que tous les assauts qu'il lui avoit jusques alors livrés.

Mais en vain il emploie l'horreur des tenebres et du silence, pour obscurcir la gloire de son vainqueur. Le ciel est le théâtre de la vertu: les anges contemplent avec admiration ce rare spectacle, qu'il tâche de dérober aux yeux des hommes. Le fils de Dieu descend du ciel pour dissiper par sa

(1) Putares quòd, cùm duraret flamma, non ureret; et tanquam figuli fornax lutum molle suscipiens, duram redderet testam. (*S. Aug. Serm.* 1, *de S. Vincentio.*)

présence l'obscurité de sa prison : il porte le jour où le soleil ne peut porter sa lumière, et tire Vincent de ce lieu ténébreux comme un homme ressuscité, qui renaît du tombeau sans être mort, qui recouvre la vie sans l'avoir perdue, et qui reprend dans un corps nouveau son ancienne vigueur, non plus pour souffrir, mais pour faire peur aux tourmens; non pour combattre, mais pour triompher de la fureur du tyran.

Qui est-ce qui ne seroit surpris de ce prodige, et qui n'admireroit la force de l'esprit de Jésus-Christ jusques dans les plus grandes foiblesses de la nature? Les Théologiens semblent n'avoir reconnu que trois degrés de cette admirable vertu, qui fait gloire d'endurer toutes sortes de maux, pour s'unir au souverain bien. Le premier est de les souffrir sans impatience et sans murmure; le second, de les porter avec affection; le troisième de s'en glorifier et d'en tirer de la joie, changeant en couronnes les opprobres de la croix, et les supplices en délices. Quand elle est arrivée jusque-là, ils estiment qu'elle est au plus haut point de sa perfection, et que jamais elle n'est mieux parée, que lorsqu'elle est couronnée d'épines. Mais saint Vincent, par un prodige inouï, ne tire pas seulement de l'honneur et du plaisir de ses peines, il y trouve même la vie; et au lieu que tous les martyrs ont coutume de mourir par la grandeur de leurs souffrances, les souffrances donnent à celui-ci la force de ne point céder à la mort. Il faut, pour qu'elle s'approche de lui, qu'elle le trouve dans le repos, autrement tous ses traits sont inutiles; et comme la souffrance des douleurs le fait vivre, il n'y a que la crainte des plaisirs qui le puisse faire mourir. C'est le second combat où il se va engager, et le second miracle de la force, que nous allons représenter en la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Comme il y a un plaisir secret et divin dans la

souffrance, qui excite le courage des martyrs, il y a aussi dans la volupté un certain venin, un poison caché, dont les âmes charnelles ne s'aperçoivent pas, et une amertume qui rebute les saints, et qui leur en donne de l'horreur. C'est pourquoi ils la regardent comme le plus dangereux ennemi de la vertu, qui a de merveilleux artifices pour nous surprendre, et de puissans charmes pour nous vaincre. Mais si l'amour de Jésus-Christ qui les anime, est invincible à tous les tourmens, il est encore à l'épreuve de tous les plaisirs du monde. Il donne, selon le langage de saint Paul, le défi à la vie et à la mort, et par suite à tout ce qui peut flatter ou épouvanter la nature. Car, pour exprimer le plaisir qu'apporte la jouissance d'un grand bien, nous disons, au contraire, c'est ma vie; et pour déclarer l'horreur d'un mal effroyable, nous disons, au contraire, c'est ma mort. Soit donc que le monde le tente par ses caresses, soit qu'il tâche de l'étonner par ses menaces, il est toujours semblable à lui-même. Ni la vie, ni la mort ne le touchent point: ni l'adversité, ni la prospérité n'ont point de prise sur lui; et s'il les combat d'une manière différente, c'est toujours d'une force égale. Les eaux de la mer sont bien amères, et celles des fleuves sont fort douces: mais ni la douceur de celles-ci, ni l'amertume de celles-là ne peuvent éteindre un feu céleste que le Fils de Dieu est venu jeter sur la terre (1). Il s'élève au-dessus des plaisirs et de la douleur; et comme il ne cède point à la violence, il ne se laisse point aussi gagner par les félicités du siècle. Vous croyez peut-être que c'est une moindre merveille de résister aux délices qu'aux misères de la vie, au courant des fleuves qu'aux vagues de la mer, vous vous trompez. S'il en faut juger par le nombre de ceux qui s'y noient, les naufrages de la volupté sont plus fréquens et plus dangereux que

(1) Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. (*Cant.* 8, 7.)

les autres; et, comme dit S. Grégoire, la fortune ne peut vaincre par ses disgrâces celui qu'elle n'a pu corrompre par ses caresses (1). Ne sortons point des bornes que notre sujet nous prescrit, pour en faire la preuve. Vincent a combattu l'un et l'autre avec une force incomparable. Il a également vaincu la douleur et le plaisir : mais si l'on veut savoir lequel des deux est plus glorieux à sa mémoire, pour moi j'admire plus son dernier combat que le premier.

Quoique la douleur de son martyre soit aussi effroyable que nous l'avons montré, pour vaincre néanmoins ce redoutable ennemi, il n'a employé que le mépris. Mais quand il est question de combattre le plaisir, et de se défaire de ses charmes, il ne les surmonte que par la crainte. Les plus cruels supplices, dit Prudence, le craignent (2). Mais la douceur du repos l'épouvante; et les délices qui charment les âmes lâches, font trembler ce grand courage. Sa peur est-elle raisonnable? Oui certes, puisque c'est elle seule qui le peut mettre en assurance. Qui aime le péril, dit le Sage, y périra. Vous n'êtes pas plus saint que David, plus fort que Samson, plus sage que Salomon (3); et si leur chute ne vous étonne pas, sachez qu'elle vous est inévitable. Que si vous ne m'en croyez, interrogez les Martyrs, demandez à saint Vincent par quelle raison, après avoir souffert ce qu'il y a de plus horrible dans la nature, il craint encore les attraits et les charmes du plaisir dans un corps, qui est tout consacré plutôt que consumé par le feu de son martyre. Dites-moi, généreux Martyr, également intrépide dans les tourmens, et timide dans les douleurs, quel est le sujet de vos frayeurs et de ces saintes inquiétudes qui vous agitent? D'où vient que vous mesurez tous vos pas, et que

(1) Nulla adversitas dejicit, quem prosperitas nulla corrumpit. (*S. Greg. lib.* 28. *Mor.* 6, 24.)

(2) Tormenta victorem tremunt.

(3) (*S. Hieron. ep. ad nepot.*

vous vous ménagez avec autant de soin, que si vous marchiez sur un filet très-délié tendu sur un précipice, le pied pendant en l'air, balançant votre chair par le contrepoids de l'esprit, modérant par la foi les mouvemens de votre cœur, et gouvernant vos yeux par la crainte(1)? Je crains, dit-il, de faire une chute honteuse et mortelle. Qui veut éviter le danger où je suis, doit craindre tout, et tenir toutes choses suspectes; mais il ne doit rien craindre plus que lui-même. Il doit se défier de la chair, parce qu'elle est attachée au plaisir; de son esprit, parce qu'il est lié à la chair; de ses paroles, parce que c'est le souffle qui allume le feu de la concupiscence; de ses regards, parce que ce sont les premiers traits qui blessent la pureté, et qui enveniment le cœur de ses pas et de tous ses mouvemens, parce qu'il ne faut qu'un détour et une fausse démarche pour perdre tout.

Ce n'est pas assez de craindre pour surmonter cet ennemi, il faut fuir: l'éloignement l'affoiblit, la proximité redouble ses forces, dit excellemment saint Jérôme : Qui vous oblige d'être à tout moment dans la nécessité, ou de vaincre, ou de périr (2)? Qui est-ce qui peut dormir en repos auprès d'une vipère, qui le pique sans cesse, ou qui s'efforce de le piquer (3)? Il est plus sûr d'être loin du péril de se perdre, que d'être dans le péril, et de ne s'y perdre pas (4). C'est une témérité de mettre son innocence en danger, sur l'espérance d'en sortir avec honneur, et de hasarder un com-

(1) Age funambulæ pudicitiæ et castitatis, et omnis circa sexum sanctitatis, qui tenuissimum filum pendente vestigio ingrederis, carnem spiritu librans, animum fide moderans, oculos metu temperans, qui in gradu totus es. (*Tert. lib. de vudicitiâ, cap.* 10.)

(2) Quid tibi necesse habes quotidiè aut perire aut vincere? (*Epist.* 47.)

(3) Quis unquàm juxta viperam securos capit somnos; quæ etsi non percutiat, certè sollicitat? (*Ibid.*)

(4) Securius est perire non posse, quàm juxta periculum non periisse. (*Ibid.*)

bat, où le Fils de Dieu même n'a jamais voulu entrer. Tous les saints ont imité son exemple ; et ces grands hommes qui ont, comme dit l'Ecriture, des bras de fer et d'acier quand il faut combattre les souffrances, n'ont que des pieds de cerf pour s'enfuir quand il faut se défendre des plaisirs. Cette manière de combattre est commune à tous ; et, pour parler selon le Prophète, lorsque la volupté se présente avec ses charmes, les rois mêmes, je veux dire les plus grands saints tournent le dos, les plus vaillans et les plus forts prennent la fuite (1).

Mais il y a je ne sais quoi d'admirable dans le combat de saint Vincent, qui ne se trouve point en tous les autres. Ils se sont tous éloignés des objets qui pouvoient solliciter leurs sens, parce qu'ils sont aisés à corrompre, et qu'il n'est pas à propos de voir ce qu'on ne doit pas convoiter. Ils ont fui les compagnies, de peur que le démon qui préside au plaisir n'entreprît sur leur liberté, s'il les trouvoit sur ses terres et dans le lieu de son domaine. Ils ont fui le jeu, le bal, les divertissemens, l'oisiveté ; parce que c'est un tombeau, où l'on est enseveli tout vif, et où l'on ne trouve que les vers et la pourriture. Ils sont sortis du monde, et se sont confinés dans les cavernes de la terre, mourant ainsi à la société des hommes, pour mener la vie des anges. Mais saint Vincent est allé plus avant, il a trouvé le moyen de se fuir lui-même, et de se défaire d'un ennemi qui nous suit partout, et que nous traînons malgré nous jusques dans les plus profondes solitudes. Je n'ignore pas la rigueur que les Saints ont exercée sur leurs corps, pour en bannir la volupté. Les uns se sont arraché les yeux, qui n'étoient criminels que par l'excès de leur beauté, dont le regard pouvoit faire trop de coupables ; les autres ont tronçonné leur langue, pour

(1) Rex virtutum dilecti, dilecti. (*Ps.* 67, 13.) *Juxta hebræum*, fugerunt, fugerunt.

la jeter au visage d'une femme impudique, comme un trait sanglant capable de faire rougir l'impudence même ; les autres se sont coupé le nez et les lèvres, pour défigurer leur visage ; les autres ont affoibli leurs corps par des jeûnes, des cilices, des ceintures armées de pointes de fer, des chaînes, des disciplines, des veilles ; les autres ont préféré la perte de leur vie à celle de leur honneur. Ces actions sont héroïques, je le confesse. Mais S. Vincent a cela de particulier, que la mort des martyrs est un effet de la douleur, et que, pour lui, la douleur le fait vivre, et la seule crainte du plaisir le fait mourir. Dacien supris, comme l'on sait, de voir un homme, qu'il tenoit pour mort, plein de force et de vigueur, pensa mourir lui-même de dépit : mais, dissimulant sa douleur pour essuyer la honte de sa foiblesse, il s'avise de tenter par la douceur celui qu'il n'avoit pu gagner par la violence ; et croyant que ce cœur de diamant, que le fer et le feu n'avoient pu dompter, s'amolliroit dans les délices de la chair et du sang, il ne lui parle plus que d'emplois, que de charges honorables, et que de toutes sortes de contentemens dont il lui promet la jouissance. Il change les chevalets en des trônes de gloire, les prisons en de superbes palais, les fouets et les chaînes en des couronnes, les lits de fer et de flammes en des lits de roses, où il le fait coucher, pour y prendre un repos délicieux parmi les fleurs et les parfums ; en un mot, il n'omet rien de ce qui a coutume de vaincre les plus grands courages, de corrompre les plus sages esprits, d'affoiblir les plus forts, et des vainqueurs en faire des captifs et des esclaves. Que fait Vincent au milieu de ces charmes et de ces appas ? Il tremble, ce grand cœur, et je ne m'en étonne pas ; parce que c'est le propre de la force de craindre le plaisir, autant qu'elle est amoureuse des souffrances. Il fuit, mais il ne quitte pas pourtant le combat ; parce que la volupté est un ennemi qu'on ne combat qu'en fuyant et se donnant de garde

de ses approches. Il meurt dans cet effort; et son corps ne pouvant suivre le mouvement de son esprit, il le quitte sur la place, de peur qu'il ne retarde la vitesse de sa course. Perd-il la victoire en mourant? Bien loin de la perdre par sa mort, il la consomme, et ferme le cercle de sa couronne. S'il meurt sans douleur, son martyre en est plus rare, et n'en est pas moins méritoire. Comme sa vie n'a été qu'un sacrifice de douleurs, sa mort ne doit être qu'un triomphe de joie. S'il laisse son corps entre les mains de Dacien, ce corps miraculeux n'est point la dépouille du tyran, c'est son fléau, c'est son tourment. Et pour montrer qu'il a pu durant sa vie en être le meurtrier et le bourreau, mais qu'il n'en est pas le maître après sa mort, quoiqu'il emploie toute sa puissance pour lui ôter l'honneur de la sépulture, tout ce qu'il fait pour le perdre ne sert qu'à le rendre plus glorieux. Comme sa force a déjà triomphé de la fureur de Dacien, il faut que son innocence triomphe encore de son impiété. Toutes les créatures rendent hommage à la pureté des vierges; et la mort, qui corrompt tout ce qu'elle touche, n'oseroit entamer un corps que la volupté n'a point souillé durant sa vie. Saint François de Paule marche sur les eaux avec autant de sûreté que s'il eût été sur un pavé de marbre; il étoit vierge. La terre révère le corps de saint François Xavier : la chaux vive qui dévore tout, n'a point assez d'activité pour le consumer; il étoit vierge. Le feu que Nabuchodonosor avoit fait allumer dans la fournaise de Babylone, s'attache, par un sage discernement, aux ministres de sa fureur, et n'ose toucher aux Hébreux qu'on avoit jetés dans les flammes ; ils étoient vierges. Les serpens n'ont point de venin pour saint Paul, et la vipère qui s'attache à son doigt ne le pique point, ou elle le pique sans lui nuire; il étoit vierge. Les corbeaux nourrissent Elie, et les oiseaux les plus carnassiers lui portent le pain, et deviennent ses pourvoyeurs, quoiqu'ils

ne vivent que de rapine ; il étoit vierge. Dacien voit presque toutes ces merveilles réunies dans la personne de notre illustre martyr. Le ciel, la terre, la mer, les oiseaux, les bêtes farouches respectant son innocence, semblent reprocher à ce tyran son injustice et sa cruauté. Mais il est trop aveugle pour reconnoître le mérite de cette vertu, et trop impie pour céder à tant de prodiges. Sitôt que la mort eut arraché Vincent de ses mains, et qu'elle eut mis en liberté cette âme généreuse, qui n'avoit pas moins de dédain et d'horreur de ses caresses que de mépris de sa fureur (1), ne pouvant empêcher que tout le monde n'admirât son grand courage, il crut qu'il pourroit au moins faire en sorte que personne ne rendît honneur à son corps. Il commande pour cet effet qu'on le jette aux chiens et aux bêtes sauvages, et défend sous des peines très-rigoureuses qu'aucun n'entreprenne de l'enlever, ou de lui donner sépulture. Que l'impiété des hommes est foible contre les desseins de Dieu ! Que tous leurs efforts sont vains, et leurs espérances ridicules ! Il croyoit par-là faire pourrir ce chaste corps avec opprobre, en l'exposant tout nud sur la terre au pied d'une montagne où l'on déchargeoit toutes les ordures de la ville, et il ne voyoit pas que la pureté et l'innocence sont des parfums plus précieux et plus odoriférans que le baume, et le rendoient incorruptible. Il pensoit que les corbeaux en feroient leur proie ; et Dieu, qui contraint souvent les démons d'être les gardiens des âmes dont ils ne recherchent que la ruine, lui fait voir qu'un corbeau peut être le gardien des corps, dont il ne respire que le carnage. Il espéroit que les bêtes farouches sortiroient de leurs forêts pour le dévorer ; et Dieu, qui sauva le prophète Daniel de la dent des lions, lui montre qu'il ne lui est pas moins facile de dompter en faveur

(1) Contenta quòd fureret, dedignata quòd parceret. (*S. Aug. Sermo de S. Vincentio.*)

de son serviteur la faim des loups. O merveilleux effet de la sagesse du Créateur ! Il suscite un oiseau de rapine pour garder le corps de saint Vincent, et il permet en même temps à une bête carnacière de l'attaquer, sans lui pouvoir nuire. On voit un loup que la faim presse, que l'odeur d'un corps mort attire, que la vue de sa proie irrite, se retirer contre son inclination sans la toucher. Qui le repousse ? Qui l'oblige à se renfoncer dans sa caverne ? Un corbeau qui devient le dépositaire d'un cadavre dont il est ennemi, comme dit saint Augustin, et qui oublie son avidité naturelle, pour obéir aux ordres de la Providence divine qui l'a commis à sa garde. Que ce spectacle est ravissant, soit que l'on considère la retraite de l'un de ces deux animaux, ou la défense de l'autre. Le vaincu ne donne pas moins d'étonnement que le vainqueur, et je ne sais pour moi lequel des deux est plus admirable dans ce combat, celui qui s'enfuit, ou celui qui demeure maître du champ de bataille ; celui qui cède, ou celui qui le repousse ; celui qui voit sa pâture et ne s'en ose approcher, ou celui qui en est proche et ne l'ose pas toucher. Qu'il y a de plaisir de voir la fuite du premier, qui se retire tout honteux entre la crainte et le regret de quitter sa proie ! Qu'il y a de contentement de voir le courage de l'autre, qui de son bec, de ses ailes, et de son cri, l'épouvante, et lui donne la chasse ! Certes, je ne m'étonne pas si tout le peuple de Valence sortit hors de la ville pour être témoin de ce miracle : mais je ne puis assez détester la fureur et la stupidité de Dacien, qui ne reconnut pas la main de Dieu parmi tant de prodiges, dont l'éclat ne servit qu'à redoubler son opiniâtreté, et à rendre son aveuglement plus criminel. Cet impie, qui ne vouloit pas se repentir de son crime, et qui n'en pouvoit souffrir la honte, fâché de se voir vaincu par un homme mort, s'écrie au bruit de cette merveille : Vincent, tu veux donc avoir la victoire après avoir perdu la vie, et ton corps tout froid et tout nud, qui n'a plus

de mouvement ni de vigueur, a encore assez de force pour me faire la guerre, et je souffrirai cet affront? Là-dessus, plein de désespoir, il commande qu'on l'enferme dans un cuir de bœuf comme les parricides, qu'on le jette dans la mer, espérant par-là s'en défaire, et noyer la douleur avec son ennemi. Mais Dieu, qui avoit déjà reçu son bienheureux esprit dans le Ciel, tire son corps du fond de l'abyme, et le pousse si promptement au port, que les ministres de Dacien, qui l'avoient porté bien avant dans la mer, le trouvèrent sur le bord à leur retour, dont ils furent si effrayés, que n'osant plus le toucher, ils le laissèrent sur le sable, où les flots lui firent une fosse, non tant pour cacher ce précieux dépôt que saint Augustin appelle le trésor de Jésus-Christ, que pour apprendre aux hommes à le révérer. Rendons-lui donc nos respects; et puisque le culte le plus religieux que l'on puisse rendre aux saints, est l'imitation de leurs vertus, ne soyons pas seulement les admirateurs de ce courageux martyr, soyons aussi les imitateurs de sa force. Tirons de son exemple cette importante maxime, que pour être vraiment fort et généreux comme lui, il faut changer nos craintes et nos désirs; craindre ce que tous les hommes désirent, et désirer ce qu'ils craignent.

Vous croyez, mes frères, dit saint Augustin, que les disgrâces du siècle sont à craindre, et que ses faveurs ne le sont pas; c'est un abus. Je crains plus la prospérité du monde que ses malheurs. L'adversité ne peut nuire à celui que la prospérité ne peut corrompre (1). Que nous sommes éloignés du sentiment des martyrs! et que nous faisons un mauvais usage des passions et des mouvemens de notre âme! Saint Vincent a cherché avec ardeur les souffrances et la croix, et nous la fuyons avec

(1) Putatis, fratres carissimi, infelicitatem hujus seculi metuendam esse, et felicitatem non esse metuendam. Imò verò nulla infelicitas frangit, quem felicitas nulla corrumpit. (*S. Aug. in Psal.* 83)

horreur : il a fui les plaisirs et les a plus redoutés que la mort, et nous les cherchons avec une soif insatiable : hardis et téméraires où nous devrions être timides, lâches et timides où nous devrions être invincibles. Nous craignons la pauvreté qu'il a choisie pour son trésor, la faim dont il a fait ses délices, les douleurs qu'il a préférées aux plaisirs, les opprobres qu'il a plus estimés que les couronnes, la mort qu'il a embrassée comme son asyle Nous craignons la colère des grands qu'il a méprisée, leurs menaces dont il s'est moqué, leur puissance qu'il a vaincue par la grandeur de son courage, leur cruauté qu'il a lassée par sa patience, et nous ne craignons point de perdre la sainteté et l'innocence en les exposant témérairement à tant de dangers et d'occasions, dont la seule peur a été capable de lui arracher la vie. Mondains, ne rougissez-vous point de vos déréglemens ? Pendant que les enfans de Dieu cherchent de nouveaux martyres au milieu de la paix, et qu'ils pratiquent avec une admirable ferveur la prière, le jeûne, la retraite, les veilles, les mortifications de l'esprit et les austérités du corps, n'êtes-vous point honteux de vivre dans une vie si lâche, si voluptueuse, si sensuelle, et si contraire à celle de Jésus-Christ ? Tous vos soins et toute votre industrie ne tendent qu'à inventer tous les jours de nouveaux plaisirs, c'est-à-dire de nouveaux piéges de la vertu. Vous voulez être mollement couchés, mollement vêtus, mollement traités; vous fuyez avec étude toutes les incommodités du corps, vous craignez le soleil, la poussière, le vent : et vous ne craignez point ce feu qui vous dévorera dans les enfers, ce ver immortel qui vous rongera sans cesse, ces tristes et funestes désespoirs qui s'empareront de votre âme, ces ténèbres, ces pleurs, ces grincemens de dents, et tous ces effroyables tourmens que la justice de Dieu apprête à votre libertinage : ce désordre n'est-il pas tout-à-fait déplorable ? Mais si vos craintes sont déréglées, votre courage ne l'est pas moins.

Comparez un peu ce que vous souffrez pour des passions infâmes avec ce que vous faites pour votre salut. Vous serez sans doute surpris de voir, par une étrange contrariété, tant de foiblesse et tant de force dans un même cœur. Quand il est question du bien, de l'honneur ou du plaisir, rien ne vous est impossible. Que dis-je, impossible ? Rien ne vous paroît difficile. Mais quand il faut s'employer aux exercices de la piété chrétienne, la moindre difficulté vous effraye, et vous fait perdre courage. Voilà, dit saint Grégoire, le malheur des enfans du siècle (1) : ils sont infatigables pour les choses de la terre, lâches pour celles du Ciel. Pour avoir une œillade d'un grand, ils seront deux heures debout, plantés comme des statues : et pour attirer sur eux la miséricorde de Dieu, ils plaindront un quart d'heure de prière. Pour prendre le plaisir de la chasse, ils endurent la faim, le froid, la pluie, et toutes les injures de l'air avec une patience opiniâtre : et pour faire pénitence de leurs crimes, un jeûne leur est insupportable. Pour un misérable point d'honneur ils se font les victimes de la mort et de l'enfer, et pour une gloire immortelle ils ne voudroient pas souffrir la moindre contrainte. Quoi donc, mes frères, dit saint Augustin (2), sera-t-il dit que le monde désormais a ses martyrs, et que Jésus-Christ n'en a plus ? Croyons-nous qu'il puisse souffrir que ses serviteurs, qui font gloire de l'aimer, soient moins généreux que les esclaves du monde qui font profession d'aimer l'honneur, les délices et les richesses du siècle ? Hélas ! si ceux-ci s'exposent à tant de dangers et de tourmens pour quitter Dieu, que ne devrions-nous souffrir pour le

(1) Fortes sunt in terrenis rebus, in cœlestibus debiles : pro temporali gloriâ usque ad mortem desudare appetunt, et pro spe perpetuâ ne parùm quidem laborare sustinent. (*S. Greg. lib.* 19. *Mor.*)

(2) Nisi fortè amatores auri, amatores laudis, amatoribus suis Deus sinat esse fortiores, etc. (*S. Aug. lib. de moribus ecclesiæ, cap.* 22.)

suivre ? Faut-il que, pour manquer de cœur, nous soyons éternellement captifs et misérables, comme ces lâches soldats qui jettent les armes, et tendent les mains aux fers et aux chaînes, de peur de combattre ? Rougissons, ah ! rougissons d'aller à la vie avec plus de nonchalance que nous n'allions auparavant à la mort, et de travailler avec moins de ferveur à notre salut qu'à notre perdition (1). Elevons-nous un peu au-dessus des sens, au-dessus de la chair, au-dessus des intérêts temporels : regardons ce que Dieu mérite, ce que vaut la béatitude, ce que Jésus-Christ a fait pour nous l'acquérir, ce que saint Vincent a fait pour répondre à l'amour de son maître. Enfin, aimons Jésus-Christ comme lui, et nous ne trouverons rien d'amer ni de difficile dans son service (2).

O Jésus, le roi des forts et des grands courages, qui avez mis dans la croix le trésor de votre force, et qui de-là faites trembler la mort et l'enfer sous vos pieds, inspirez-nous cette merveilleuse ferveur qui anime vos fidèles serviteurs dans les combats, qui les fortifie dans les dangers, et qui leur fait trouver dans la plus cruelle mort une vie pleine de gloire et d'éternelles délices. Ainsi soit-il.

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu fait paroître sa force dans la punition des grands pécheurs. Pesez ce qu'il dit à Pharaon au chapitre 9 de l'Exode : J'ai résolu de faire éclater sur toi la puissance de mon bras, et

(1) Pudeat negligentiùs nunc in vitam, quàm priùs in mortem ire; et minori studio salutis, quàm perditionis augmentum acquirere. (*S. Bernard, Ep.* 341.)

(2) Amemus et nos Christum, et facile videbitur omne difficile. (*S. Hier. Ep ad Eustochium.*)

de rendre mon nom glorieux par toute la terre (1). O qu'il est redoutable de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! Gardez-vous d'attirer sa colère sur vous. Le Seigneur est un puissant vengeur de tous les crimes : il rendra avec une terrible rigueur le mal qu'on lui fait (2). S'il châtie si sévèrement ses plus grands amis, que ne doivent pas craindre ses ennemis.

SECOND POINT.

Considérez que Dieu fait paroître sa force dans la défense des grands saints. Les justes, dit le Prophète-Roi, ont beaucoup d'afflictions; mais le Seigneur les délivrera de toutes. Le Seigneur garde tous leurs os : il ne s'en brisera pas un seul. Il délivrera les âmes de ses serviteurs. Ceux qui espèrent en lui, ne pécheront point (3). Le Fils de Dieu nous en assure lui-même dans l'Évangile : Mes brebis, dit-il, entendent ma voix, je les connois, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais; et nul ne les ravira de mes mains. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que toutes choses : et nul ne les pourra ravir de la main de mon Père. Mettez donc votre âme dans ses mains par un saint abandon, vous serez en sûreté, rien ne vous pourra nuire.

TROISIÈME POINT.

Considérez la force que Dieu donne à ses bons serviteurs, soit pour agir, soit pour souffrir. Quels miracles ne font-ils pas? Quelles vertus n'exercent-ils pas? Quels tourmens peut inventer la cruauté des tyrans, qu'ils ne surmontent? Ne dites donc plus : Je ne puis porter la pesanteur de ma croix : votre foiblesse vient de votre lâcheté. Tenez-vous bien avec Jésus. Sans lui vous ne pouvez rien faire, avec lui vous pouvez tout.

(1) Posui te ut ostendam in te fortitudinem meam, et narretur nomen meum in omni terrâ. (*Jerem.* 55, 56.)

(2) Fortis ultor est Dominus, reddens retribuet. (*Ps.* 51.)

(3) Omnia possum in eo qui me confortat. (*Phil.* 4. 13.)

MÉDITATION.

25 JANVIER. — Fête de la Conversion de S. Paul.

Saule, Saule, cur me persequeris? ACT. 9.
Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?

PREMIER POINT.

SAINT Bernard dit que Jésus-Christ a fait magnifiquement éclater la grandeur de sa miséricorde et l'efficace de sa grâce dans la conversion de saint Paul (1).

Il a signale sa miséricorde, en l'attendant avec patience, et en le prenant avec amour.

Il a signalé la force de sa grâce, en changeant tous les mouvemens de son cœur.

J'ajoute qu'il a signalé la gloire de son nom, en le destinant à la conversion des Gentils.

Considérez donc, en premier lieu, que Jésus-Christ a signale sa miséricorde, en attendant saint Paul avec patience, et en le prenant avec amour. Quelques-uns estiment que notre Seigneur a différé si long-temps son premier avénement, parce qu'il prévoyoit l'endurcissement du cœur des hommes, qui ne l'eussent pas alors favorablement reçu. Mais j'aime mieux dire, avec saint Léon, qu'il a usé de ce délai pour faire paroître davantage l'excès de sa miséricorde qui a fait grâce aux pécheurs, lorsque personne ne pouvoit se glorifier de ses mérites (2).

(1) Magnificè in hac unâ conversione, et misericordiæ magnitudo, et efficacia gratiæ commendatur. (*S. Bern. ser. de convers. S. Pauli.*)

(2) Deficiente justitiâ, et toto mundo in vana et maligna prolapso, in indulgentiam ira translata est, ut clarior fieret exercendæ gratiæ magnitudo; tunc placuit abolendis peccatis hominum sacramentum remissionis afferri, quandò nemo poterat de suis meritis gloriari.

Admirez la bonté de Dieu, qui ne trouve point dans les hommes d'autre motif pour le porter à la clémence que la grandeur de leur malice et de leurs crimes. Demandez à saint Paul quel sentiment il a de soi? Il avouera qu'il est le premier de tous les pécheurs. Demandez-lui pourquoi Dieu lui a fait miséricorde? Il vous dira que c'est à cause de son ignorance et de son incrédulité (1). Ne pensez pas qu'il excuse sa faute par ces paroles, il l'exagère au contraire; car c'est comme s'il disoit : J'étois si aveugle que je ne voyois pas mon crime, et ne connoissois pas mon Sauveur. C'est pourquoi Dieu me voyant dans un si misérable état, où mon salut étoit comme désespéré, il a eu pitié de moi. En effet, saint Paul n'étoit-il pas un des premiers entre ceux pour lesquels notre Seigneur prioit, en disant Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font? Leur malice les a aveuglés. Le malade est désespéré lorsqu'il frappe son médecin par frénésie. Quel est donc le transport et la fureur de celui qui le tue (2)? Mais aussi quelle est la bonté et la puissance du médecin, qui fait de son propre sang un médicament pour son meurtrier? Car ce n'est pas en vain qu'il disoit, étant sur la croix : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Ce sont des malades qui sont devenus frénétiques, et je suis le médecin : ils m'outragent cruellement, mais je l'endure volontiers; et je les guérirai, lorsqu'ils m'auront ôté la vie (3). O inestimable condescendance de la bonté de Dieu! Gardez-vous bien de vous défier de sa

(1) Misericordiam consecutus sum, quia ignorans feci in incredulitate. (*Thim.* 1. 13.)

(2) Desperatè ægrotat, qui per insaniam medicum cædit. Qualis ergo ejus insania, qui medicum occidit?

(3) Quanta verò bonitas et potentia medici, qui de sanguine suo insano interfectori suo medicamentum fecit? Neque enim pendens sine causâ dicebat : Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt. Insani sunt, medicus sum : sæviant, patienter fero; tunc curabo, cùm occiderint.

clémence ; mais craignez aussi d'en abuser, de peur que la multitude de ses miséricordes ne comble enfin la mesure de votre juste réprobation (1).

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que Jésus-Christ a signalé la force de sa grâce en changeant le cœur de saint Paul. Les médecins, dit saint Augustin, ont coutume de montrer la force de leur art dans les maladies désespérées (2). Le Fils de Dieu, qui est le souverain médecin des âmes, a fait de même dans la conversion de saint Paul : d'un cruel persécuteur qui brûloit d'une soif ardente du sang des chrétiens, il en a fait tout d'un coup un très-zélé et très-fidèle prédicateur. O puissance admirable de la grâce ! En un moment il est abattu et relevé, aveuglé et éclairé ; et, de lion furieux qui ne respiroit que le carnage, il devient plus doux qu'un agneau. A peine a-t-il entendu cette voix : Je suis ce Jésus que tu persécutes (3), qu'il se rend à son vainqueur : Seigneur, que voulez-vous que je fasse (4) ? Voilà sans doute la forme d'une conversion parfaite. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt. Je suis tout prêt à garder vos commandemens : rien ne peut troubler ma résolution. Seigneur, que voulez-vous que je fasse (5) ? O parole courte, mais pleine, mais vive, mais efficace, et digne d'être favorablement reçue (6) ! O

(1) Ne multitudo exhibitæ miserationis fiat tandem cumulus justæ reprobationis. (*S. Bern. serm.* 1, *de convers. S. Pauli.*)

(2) Solent medici in desperatis artis suæ potentiam ostendere. (*In Ps.* 130.)

(3) Ego sum Jesus quem tu persequeris.

(4) Domine, quid me vis facere ?

(5) Hæc planè perfectæ conversionis est forma. Paratum, inquit, cor meum, Deus ; paratum est cor meum. Paratus sum, et non sum turbatus, ut custodiam mandata tua. Domine, quid me vis facere ? (*S. Bern. in conv. S. Pauli.*)

(6) O verbum breve, sed plenum, sed vivum, sed efficax, et dignum omni acceptione. (*Ibid.*)

qu'il y en a peu qui soient arrivés à ce haut degré d'obéissance ! Qu'il y en a peu qui aient tellement renoncé à leur propre volonté, qu'ils ne se soient pas seulement réservé leur propre cœur, ne regardant jamais ce qu'ils désirent, mais cherchant en toutes occasions ce que Dieu veut, et lui disant sans cesse : Que voulez-vous que je fasse ?

Apprenez que la force de la grâce victorieuse de Jésus-Christ est si grande, que personne, quelque endurci qu'il soit, ne la rejette : parce qu'elle est donnée à dessein d'ôter l'endurcissement du cœur (1).

Pesez cette sentence toute d'or de saint Augustin : Il ne faut point désespérer d'aucun pécheur, tout méchant qu'il soit, pendant qu'il est encore en vie ; et si on n'en désespère point, ce n'est pas un acte d'imprudence de prier pour lui (2). Saint Léon est dans le même sentiment. Pendant cette vie mortelle, on ne doit désespérer de la conversion d'aucun ; mais il faut souhaiter la correction de tous les hommes, avec le secours de Dieu, qui relève ceux qui sont brisés, qui délie ceux qui sont enchaînés, et qui éclaire ceux qui sont aveugles (3).

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ a signalé la gloire de son nom, en destinant saint Paul à la conversion de toutes les nations et de tous les peuples. C'est un vase d'élection, dit le Seigneur, que je me suis réservé pour porter mon nom devant les Gen-

(1) Ideò quippe tribuitur, ut cordis duritia auferatur. (*S. Aug. cap.* 8, *de prædest. Sanct.*)

(2) De quocumque pessimo in hâc vitâ constituto, non est utique desperandum : nec pro illo imprudenter oratur, de quo non desperatur. (*C.* 15 *de corrept. et grat., lib.* 1 *retract. cap.* 19.)

(3) Dum in hoc corpore vivitur, nullius desperanda reparatio ; sed omnium optanda est correctio, auxiliante Domino, qui erigit elisos, solvit compeditos, illuminat cæcos. (*S. Leo. serm. de Epiph.*)

tils, devant les rois, et devant les enfans d'Israël (1). Saint Paul converti est devenu l'instrument de la conversion de l'univers (2). Sa conversion a été la conversion de tout le monde. C'étoit son emploi pendant qu'il étoit sur la terre, c'est encore son grand ouvrage et sa plus chère conquête, maintenant qu'il est dans le Ciel. Il ne cesse point de s'employer à la conversion des hommes, et par son exemple, et par ses prières, et par sa doctrine (3). Le seul souvenir de sa conversion fait une puissante impression sur les cœurs, et c'est pour cette raison que l'Eglise en célèbre la mémoire: parce que, comme dit saint Bernard, le pécheur conçoit par-là l'espérance du pardon, qui l'excite à faire pénitence ; et celui qui en a déjà pris le dessein, y trouve le modèle d'une parfaite conversion (4).

Apprenez de ce grand apôtre à faire valoir la grâce de votre conversion, en travaillant comme lui à la conversion des autres. Car, comme dit l'Evêque de Paris, la gloire de celui qui se convertit est de travailler avec ferveur. Comme la vue s'affoiblit lorsqu'elle ne peut agir, ainsi qu'il arrive à ceux qui demeurent long-temps dans un cachot ténébreux ; de même la vertu se perd lorsqu'elle est sans action : l'exercice la soutient et la conserve (5). Ne vous contentez donc pas de vous convertir à Dieu, si vous n'en tirez beaucoup d'au-

(1) Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israël.

(2) Conversus Paulus conversionis minister factus est universo mundo. (*S. Bern. loco citato.*)

(3) Nec adhuc quidem cessat ab hominum conversione, dico autem exemplo, oratione et doctrinâ. (*Ibid.*)

(4) In hâc enim memoriâ et peccator spem veniæ concipit, et provocatur ad pœnitentiam, et qui jàm pœnitet, perfectæ conversionis accipit formam.

(5) Sicut enim visus deficit, nisi in actum exeat, sicut apparet in illis qui diù manent in tenebris ; sic virtus deficit, nisi operetur. Operibus enim quæ ab ipsâ exeunt, quodam modo sustentatur. (*Guil. Avernus, episc. Paris. serm. de conv. S. Pauli.*)

tres de l'abyme d'où vous êtes sorti. Aujourd'hui saint Paul a été seul renversé par terre, mais tout le monde s'est relevé avec lui (1).

MÉDITATION.

29 JANVIER. — Fête de saint François de Sales, évêque de Genève.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. MATTH. 5, 19.

Celui qui fera et qui enseignera, sera grand dans le royaume des cieux.

CONSIDÉREZ que la première preuve de la grandeur et de l'excellence de saint François de Sales est que Dieu, dont la faveur fait les grands du Ciel et les princes de l'éternité, l'a choisi, par un trait singulier de son amour, pour en faire l'oracle du dernier siècle, le père de la vraie dévotion, et le maître de la vie spirituelle dans tous les états de la perfection chrétienne.

C'est ce que signifioit ce mystérieux globe de feu qui tomba sur son oratoire le jour de l'Incarnation du Verbe, et qui, s'étant divisé en quatre parties, le couvrit d'étincelles, pour montrer que Dieu vouloit se servir de lui pour rallumer le feu de son amour dans les quatre parties du monde.

C'est ce que marquoient encore miraculeusement ces deux colonnes de feu, qui se mirent à ses deux côtés un jour qu'il se promenoit dans sa chambre, comme pour former un trône à cet ange du Ciel, qui devoit conduire tant de personnes de l'un et de l'autre sexe par le désert de ce monde.

C'est enfin ce que lui fit entendre cette admirable vision qu'il eut le jour de son sacre, lorsqu'il

(1) Unus quidem hodiè cecidisse Paulus, cæterùm surrexisse cum Paulo totus orbis videtur. (*Fasti Mariæ in conv. S. Pauli.*)

vit en esprit les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité opérer dans l'intérieur de son âme ce que les Evêques faisoient extérieurement, et l'ôter à lui-même, comme il dit dans une de ses lettres, pour le prendre à elle, et le donner au peuple, c'est-à-dire, à tout le monde. Car il avoit un cœur plus large que la mer, qui embrassoit tout l'univers, qui se donnoit tout à tous, et ne pouvoit rien refuser au prochain. En quoi véritablement il ne faisoit qu'imiter la bonté de Dieu à son égard, qui le combloit de tant de grâces, de consolations et de délices spirituelles, qu'il étoit quelquefois contraint de s'écrier : O Dieu ! vous êtes plus grand que mon cœur ; votre bonté m'accable, vos clartés m'éblouissent : retenez, Seigneur, ce déluge de vos consolations, je ne les puis porter. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si ce grand serviteur de Dieu, étant rempli d'une si grande abondance de grâce, en a répandu la douceur dans ses écrits, et s'il a rendu la vertu si aimable, qu'il fait naître l'envie de la poursuivre à tous ceux qui les lisent. C'est une riche effusion de l'onction du Saint-Esprit qui donnoit tant de douceur et de force à ses paroles, tant de bénédictions et de succès à son zèle, que l'on compte jusqu'à trente mille hérétiques qu'il convertit dans le seul bailliage du Chablais. Jugez par-là de la plénitude de la grâce dont Dieu l'avoit prévenu. Certes, le fruit que sa doctrine toute céleste a produit pendant sa vie, et qu'elle produit encore tous les jours, est si merveilleux, qu'il surpasse tout ce qu'on peut dire : et s'il se trouvoit maintenant des ouvriers évangéliques assez fidèles pour agir par son esprit, et pour se conduire par ses divines maximes, on ne peut croire les grands services qu'ils rendroient à Dieu, les grandes couronnes qu'ils gagneroient, et la multitude innombrable d'âmes qu'ils aideroient, et pour le spirituel, et pour le temporel tout ensemble. Il n'y a aucune sorte de bonnes œuvres ni d'affaires, dont ils ne vinssent à bout par ce moyen avec fa-

cilité, avec douceur, avec une profonde paix, et avec une grande tranquillité, sans aucun danger de vanité.

SECOND POINT.

Considérez que la seconde preuve de la grandeur et de l'excellence de saint François est que sa vie a été parfaitement conforme à sa doctrine, et qu'il a fait ponctuellement tout ce qu'il a enseigné. Car on peut dire qu'il étoit grand et admirable dans les plus petites choses; admirablement petit et humble dans les plus grandes, mais toujours égal à soi-même dans les unes et dans les autres.

Si c'est une grande vertu, comme dit saint Augustin, d'être fidèle dans les petites choses, notre saint s'est signalé en ce point. Il voyoit jusqu'aux moindres atômes de ses mouvemens, et il avoit une lumière si claire, une vue si pénétrante pour les choses qui regardent la pureté de cœur, qu'il apercevoit les plus légères taches, et ne les pouvoit souffrir dans son âme plus pure que le soleil, et plus blanche que la neige, en ses actions, en ses résolutions, en ses desseins, et en ses affections.

Autant il avoit d'aversion pour les plus petites fautes, autant il avoit d'amour pour ces vertus, qu'on appelle petites, mais que les grandes âmes estiment précieuses: soit parce que les occasions fréquentes d'en pratiquer les actes qui se présentent à toute heure leur donnent moyen d'amasser de grands trésors de mérites; soit parce que ne donnant point dans les yeux, comme les vertus d'éclat qui attirent l'admiration du peuple, elles sont moins sujettes au pillage des malins esprits qui nous épient, et au vent de la vanité qui brise souvent les cèdres du Liban, et fait tomber par terre les plus beaux fruits.

Ce n'est pas que les vertus héroïques qui font les saints ne reluisent en sa vie avec une merveilleuse splendeur. Tout étoit grand dans sa personne.

Sa foi étoit accompagnée de tant de clarté, de certitude, de goût, de suavité extrême, qu'elle sembloit tenir beaucoup de la lumière de gloire. Il voyoit les vérités et les mystères de la religion d'un regard si simple, si pur, si vif et si doux, qu'ils lui causoient des ardeurs, des ravissemens, des extases, qu'il ne pouvoit expliquer lui-même quand elles étoient passées : mais l'effet en demeuroit au centre de l'âme, qu'il appeloit pour ce sujet le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que Dieu et elle. Et c'étoit-là le lieu de ses retraites, et son plus ordinaire séjour, où il tenoit son esprit en solitude, nonobstant ses continuelles occupations extérieures.

Sa confiance en Dieu étoit inébranlable : jamais il n'étoit plus assuré d'une affaire, ni plus content parmi les hasards, que lorsqu'il n'avoit point d'autre appui que celui de la divine Providence, dans lequel il se reposoit avec plus de tranquillité, que jamais ne fit un enfant unique dans le sein de sa mère

C'étoit l'âme la plus hardie, la plus généreuse, la plus puissante à supporter les charges et les travaux, et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspiroit, que l'on eût su voir ; jamais il n'en demandoit, et il disoit que lorsque notre Seigneur nous commet une affaire, il ne falloit point l'abandonner, mais avoir le courage de vaincre toutes les difficultés.

Qui a jamais vu sa patience ébranlée, ni son âme altérée contre qui que ce soit ? A-t-il jamais fait aucun acte de malice ou d'amertume ? Son cœur tout-à-fait innocent n'en étoit pas capable non qu'il fût exempt du sentiment et de l'émotion des passions : mais il se plaisoit à les gourmander ; mais il s'en servoit à pratiquer les plus excellentes vertus, et à les établir plus solidement dans l'âme ; mais il les gouvernoit avec une autorité si absolue, qu'elles lui obéissoient comme des esclaves ; et même, sur la fin de sa vie, il n'en paroissoit presque plus.

La charité envers Dieu et le prochain, qui étoit sa vertu dominante, avoit tout consumé, et ne lui avoit laissé que de la tendresse pour les plus grands pécheurs, de la douceur pour ses plus grands ennemis, et un respect nonpareil pour tous les hommes, parce qu'il ne regardoit que Dieu en eux, et ne les regardoit qu'en Dieu. Il étoit parvenu à un si haut degré du pur amour, qu'il ne vouloit, qu'il n'aimoit, qu'il ne voyoit plus que Dieu en toutes choses. Il animoit toutes ses actions du seul motif du bon plaisir divin; et il ne demandoit rien ni dans le Ciel, ni sur la terre, que de voir la volonté de Dieu accomplie. Combien de fois a-t-il prononcé d'un sentiment tout extatique ces paroles de David : O Seigneur, qu'y a-t-il au Ciel pour moi? et que désiré-je sur la terre, sinon vous? Combien de fois lui a-t-on ouï dire : Ou mourir pour Dieu, ou ne vivre que pour Dieu? Si mon cœur n'aime Dieu, qu'on me l'arrache : si je savois qu'il y eût dans mon cœur une bluette, une étincelle d'affection qui ne fût pas à Dieu, ni de Dieu, je l'étoufferois tout à l'instant.

Tant de rares qualités ne nous permettent pas de douter de la grandeur de saint François, ni de son éminente sainteté. Il étoit grand en sagesse; car Dieu lui avoit donné une netteté d'esprit incomparable, et une lumière toute extraordinaire pour la conduite des âmes : grand en courage; car il étoit infatigable, et ses plus grandes délices étoient de travailler sans cesse pour le salut du prochain : grand en bonté; car il étoit tout à tous par une rare condescendance pour les attirer tous à Dieu : grand en toutes les vertus; car la charité qui les a toutes à sa suite, les avoit placées et rangées dans son âme avec un ordre admirable. La nature même travaillant de concert avec la grâce, avoit enchâssé cette belle âme dans un corps revêtu d'une majesté, qui avoit je ne sais quoi de divin. Son aspect étoit plein d'attraits, son abord affable, son entretien ravissant, avec un mélange

de modestie et de gravité presque inimitable. Mais il me semble que ce qui relève davantage sa grandeur, et fait plus éclater ses éminentes perfections, c'est son humilité, qui le rendoit aussi petit devant ses yeux qu'il étoit grand devant Dieu et devant les hommes. Car jamais il ne faisoit de mystères, il n'affectoit point de singularité, point d'action qui éblouît les yeux du vulgaire qui ne regarde que l'écorce et l'extérieur des vertus. Il se tenoit dans le train commun, mais d'une manière si divine, que ceux qui le connoissoient intimement ne trouvoient rien de plus admirable dans sa vie. C'est pourquoi je ne m'étonne pas s'ils disoient qu'en le voyant il leur sembloit voir Jésus-Christ en terre. Ce grand maître de la vie spirituelle en portoit les deux traits les plus naïfs, l'humilité et la douceur, qui lui donnoient droit de dire, à son imitation : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Son humilité le cachoit dans la grandeur de Dieu, de qui seul il désiroit d'être vu : sa douceur lui donnoit la clé des cœurs, où il entroit sans résistance : l'une et l'autre le rendoient maître de son propre cœur, et lui donnoient une égalité d'esprit, et un repos inaltérable, qui lui fit dire une fois : Qu'est-ce qui sauroit troubler notre paix ? Quand tout bouleverseroit sens dessus dessous, je ne m'en troublerois pas ; car que vaut tout le monde en comparaison de la paix du cœur ? Etudiez bien cette divine leçon ; et si les autres vertus vous manquent, soyez humble en récompense. Si vous gardez l'humilité, vous ne perdrez jamais la paix de votre âme.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la troisième preuve de la grandeur et de l'excellence de saint François est l'amour de la croix et des souffrances.

Tous les élus, dit saint Augustin, sont enfans de la croix, ils tirent tous leur naissance spirituelle des sacrées plaies de Jésus-Christ : mais il faut avouer que notre saint y a une relation toute par-

ticulière. Car il n'en tient pas seulement la vie de l'esprit, mais encore celle du corps. Dieu, qui l'accorda aux larmes et aux prières de sa très-vertueuse mère, voulut qu'elle le vouât à Jésus-Christ crucifié, à la vue du saint Suaire de Turin, avant même qu'il vînt au monde; afin qu'il n'y eût rien en sa vie et en sa personne qui ne respirât l'amour de la mortification, et qui ne portât partout l'image et la vertu de la croix.

Peu de temps après, il vint au monde au septième mois par une couche avancée, et comme provoquée par la vertu de cette précieuse relique. De sorte que, comme le rayon du soleil touchant ce petit arbrisseau qui porte la précieuse larme de la myrrhe, couvre ses veines par une simple impression de sa lumière, et en fait couler une liqueur qui adoucit l'amertume de son goût par la suavité de son odeur, de même cette vertueuse dame, qui portoit ce fruit céleste dans ses entrailles, frappée des rayons qui sortoient du saint Suaire tout ardens et tout embrasés du sang de Jésus-Christ, le donna aussitôt au monde, après l'avoir marqué de la ressemblance d'un Dieu mourant, qui lui fit répandre, depuis, une odeur admirable de sainteté durant le cours de sa vie, qui ne fut qu'une suite continuelle de consolations célestes et de souffrances.

En effet, il a toujours porté la croix, dès sa plus tendre jeunesse, avec un courage invincible, et une fermeté d'esprit si paisible et si tranquille, que rien ne pouvoit altérer la douceur et la force de son amour, qui s'enflammoit par les injures, par les contradictions, par les mépris, par les maladies, par les accidens les plus fâcheux, comme l'eau qu'on jette dans une fournaise ardente, allume son brasier au lieu de l'éteindre : grâce inestimable, qu'on ne peut mieux exprimer que par ses propres paroles, fidèles interprètes d'une âme la plus sincère qui fût jamais : Vive Jésus, dit-il, qui est mort pour notre cœur ! qu'à jamais notre cœur meure pour

vivre éternellement de la vie de Jesus, duquel l'amour est en sa mort, et la mort est en son amour. J'ai une affection infinie d'être à jamais crucifié au pur et saint amour du Sauveur. Que nous soyons à jamais attachés à la croix, et que cent mille coups de flèches transpercent notre chair, pourvu que le dard enflammé de l'amour de Dieu ait premièrement pénétré notre cœur, et que cette sagesse incarnée nous fasse mourir de sa sainte mort qui vaut mieux que mille vies! Ou mourir, ou aimer. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur : malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. Il faut consentir que notre tête soit entre les épines des répugnances, que notre cœur soit transpercé de la lance des contradictions. Il faut boire le fiel, avaler le vinaigre, et nous repaître d'absinthe, puisque Dieu le veut, et parmi tout cela conserver la paix et la douceur de notre âme, qui anime nos paroles, et compose notre extérieur. Voilà proprement l'esprit de ce grand homme, qu'il a transmis dans le saint ordre de la Visitation dont il est le fondateur. Voilà l'abrégé de ces belles et excellentes maximes de la vie intérieure, qu'il a si divinement pratiquées et enseignées, et qu'il a laissées par testament à ses chères filles, comme un riche héritage, qui consiste dans l'amour de Jésus-Christ crucifié, et dans la parfaite imitation de la douceur, de l'humilité, de l'obéissance, et de la charité d'un Dieu mourant qui leur donne la sublime qualité de filles du cœur de Jésus, cœur adorable, cœur souverainement aimant et souverainement aimable, où tous les élus doivent faire leur plus délicieux séjour, s'ils veulent conserver la paix de leur âme, et la solidité de la vertu.

LETTRE

DU PAPE ALEXANDRE VII

A SON NEVEU,

Contenant un excellent éloge de saint François de Sales, qui peut servir d'une très-utile lecture au jour de sa fête.

MON CHER NEVEU,

C'EST avec regret que j'ai souffert votre absence et notre séparation, mais il faut nous rejoindre par le commerce des lettres : et, pour commencer par un sujet digne de vous et de moi, je ne saurois, ce me semble, mieux faire que de vous continuer le discours que je vous faisois sur le point de votre départ. Je vous conjure donc, encore une fois, de faire vos délices et votre plus chère étude des œuvres de monsieur de Sales, d'être son lecteur assidu, son fils obéissant, et son imitateur fidèle. C'est à sa Philothée, qui est la meilleure guide qu'on puisse prendre pour se conduire dans le chemin de la vertu, à qui je dois, depuis vingt ans après Dieu, la correction de mes mœurs ; et s'il y a quelque chose en moi d'exempt de blâme, je lui en ai obligation. Je l'ai lue une infinité de fois, et je ne me saurois passer de la relire. Elle ne perd jamais pour moi la grâce de la nouveauté ; et toutes les fois qu'elle repasse sous mes yeux, il me semble qu'elle me dit toujours quelque chose de plus que ce qu'elle m'avoit dit auparavant. Si vous m'en croyez, ce livre sera le miroir de votre vie, et la règle sûre sur laquelle vous prendrez la mesure de toutes vos actions, et de toutes vos pensées. Il ne vous oblige pas à l'austérité et à la solitude d'un ermite il ne vous persuade pas d'entreprendre un genre de vie si extraordinaire Son dessein est

de vous mener au but de la perfection chrétienne, et de vous instruire dans la solide piété, par une voie douce et facile, qui s'accommode admirablement à toutes les différentes conditions des hommes, quelque basses ou relevées qu'elles puissent être. Si la vertu, disoit un ancien, pouvoit nous être représentée avec des couleurs assez vives et avec des traits dignes de son mérite, elle attireroit tous les mortels à son amour avec une ardeur et une passion extrêmes. Il me semble, certes, que le grand François de Sales a réussi parfaitement dans ce dessin. En effet, il nous la représente au vif avec tout l'éclat de sa majesté, et avec tous les attraits de ses beautés et de ses grâces. Mais ce qui est plus digne de louange, et plus agréable en cet excellent écrivain, c'est que se proposant notre Seigneur pour son modèle, il a commencé à bien faire, auparavant que de bien dire; et que son premier soin a été d'exécuter lui-même ce qu'il devoit enseigner aux autres : de sorte qu'on peut dire, avec raison, que ceux qui étudient ses livres, étudient encore sa vie, et que ses préceptes et ses avis sont d'autant plus faciles à pratiquer, qu'ils sont prévenus et autorisés de son exemple. Cet homme, né dans une famille noble et riche, élevé dans la vertu et dans les belles-lettres de la manière dont on a accoutumé d'instruire les enfans de bonne maison, a paru dans la cour des rois et dans les palais des princes, dans les maisons des particuliers, dans les compagnies de ses amis, dans les affaires du monde, dans les exercices de la dévotion, en un mot, dans tous les emplois de sa charge épiscopale, avec une conduite et une sainteté merveilleuses : tellement, que nous avons bien sujet de nous couvrir de rougeur et de honte et de condamner notre lâcheté, nous à qui le prétexte ou la coutume du monde, ou de l'occupation des grandes affaires, ou de la condition de notre naissance, sert d'excuse ordinaire pour nous dispenser de vivre dans les règles exactes de la piété chrétienne. Or, ce que le

dis de la Philothée, je le dis encore du Théotime, je veux dire de ce livre tout d'or de l'Amour divin, et enfin de tous les autres ouvrages de ce grand homme. Je vous avoue qu'en les lisant souvent et de jour et de nuit, je me suis fait comme une idée en moi-même, et un recueil de ses plus beaux sentimens et des points principaux de sa doctrine, que je médite ensuite à mon loisir, que je goûte, et que je fais passer, pour ainsi dire, dans mon estomac, afin de les transformer en mon sang et en ma substance. Voilà, mon cher neveu, mon sentiment touchant ce saint homme, dont je vous fais part, vous exhortant de tout mon cœur à le suivre. Car, en vérité, si vous le prenez pour le censeur et le guide de votre vie, si vous pratiquez en sa personne ce que Sénèque même nous enseigne, qu'il nous faut choisir l'exemple de quelque homme illustre, qui serve de patron à notre conduite, et en présence de qui nous nous imaginions d'être et d'agir en toutes occasions, ni je n'aurai sujet de me repentir du conseil que je vous donne, ni vous de l'avoir mis en exécution. Je finis, mon cher neveu, en vous disant, avec Horace :

Adieu, vivez content; et, si vous savez quelque chose de meilleur que ces avis, je vous prie de m'en faire part en toute sincérité : sinon, servez-vous comme moi de ceux-ci, et faites-en votre profit.

A Cologne, ce premier jour d'avril, 1642.

MÉDITATIONS
POUR LE MOIS DE FÉVRIER.

1.er FÉVRIER. — Fête de saint Ignace, martyr.

Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum; quia fortis est ut mors dilectio. CANT. 5.

Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur et sur votre bras; parce que l'amour est plus fort que la mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Jésus prit la possession du cœur de ce grand saint dès son enfance. Car c'étoit ce petit enfant qu'il embrassa, étant à Capharnaüm, et qu'il mit au milieu de ses apôtres, pour leur apprendre l'humilité, en leur disant : « Quiconque s'humiliera et se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume du Ciel (1). » Sans doute il lui imprima dès-lors l'amour de son saint nom, qui fut trouvé après sa mort gravé en lettres d'or dans son cœur, et qu'il porta toujours avec un zèle incroyable pendant sa vie. Les marques éclatantes qu'il en donnoit en le prononçant à toutes occasions, lui acquirent le nom de Théophore, c'est-à-dire, Porte-Dieu. L'Empereur Trajan lui en demandant la raison, il répondit avec un maintien respectueux et plein de majesté : C'est parce que je porte au fond de mon cœur Jésus-Christ, qui est mon Sauveur et mon Dieu. Et puis, remerciant Trajan de l'offre qu'il lui faisoit de la dignité de père du sénat et de prêtre de Jupiter, pourvu qu'il sacrifiât aux idoles, il lui dit avec une douceur d'agneau et un courage de lion : Je suis le prêtre de Jésus-Christ, auquel je présente tous les jours le sacrifice; et je

(1) Matth. 18

m'estimerois heureux, si je pouvois me sacrifier moi-même à son honneur.

Apprenez de-là, que le nom de Jésus est un nom d'humilité et d'amour, qui ne peut entrer dans le cœur s'il n'y trouve ces deux vertus, ou s'il ne les y introduit. Soyez humble, faites-vous petit comme un enfant, si vous voulez que Jésus vous aime. Aimez Jésus, si vous voulez être humble. Ayez souvent son nom dans la bouche, il la remplira d'une douceur céleste : ayez-le toujours dans le cœur, il le comblera de joie (1).

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que Jésus n'imprima pas seulement son saint nom dans le cœur de saint Ignace, mais encore sur son bras. Car le cœur étant la source de la vie et le principe de toutes nos actions, toutes les œuvres de ce grand saint portoient ce cachet d'amour imprimé en elles, aussi bien que ses pensées, ses affections et ses désirs. Le nom de Jésus étoit son bouclier, avec lequel il repoussoit les traits de ses ennemis invisibles, qui s'opposoient à ses travaux. C'étoit la flèche victorieuse avec laquelle il perçoit les cœurs, pour y faire entrer l'amour de son maître. C'étoit le flambeau céleste d'où il tiroit toutes les lumières nécessaires pour gouverner l'église d'Antioche, où saint Pierre avoit premièrement établi son siége, comme dans la plus florissante ville de l'Orient, et pour y conserver les conquêtes de ce prince des apôtres, en y continuant ses travaux : ce qu'il fit avec un merveilleux succès, que le nom sacré de Jésus donna à sa parole et à ses héroïques vertus

Apprenez que ce nom adorable est un soleil qui dissipe les ténèbres de l'erreur et du péché (2), qui produit tous les fruits de la grâce, qui est toujours en action et en mouvement, et qui n'est ja

(1) Jesus mel in ore, melos in aure, in corde jubilatus. (*S. Bern. serm.* 15, *in Cant.*)

(2) Sol oriens nomen ejus.

mais oisif. Voulez-vous savoir s'il est dans votre cœur? jugez-en par vos œuvres. Vos actions sont les plus certaines preuves de votre dévotion et de votre amour.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus, en imprimant son nom sur le cœur et sur le bras de ce généreux martyr, ne lui laissa pas seulement un désir ardent de l'aimer et de travailler pour son service, mais encore de souffrir toutes sortes de tourmens, afin de jouir de lui. L'épouse dans les cantiques dit que l'amour est fort comme la mort (1) : mais saint Ignace pouvoit dire que son amour étoit plus fort que la mort. Il la défioit, il l'appeloit, il alloit au-devant; et, bien loin de craindre qu'elle lui fût trop cruelle, il souhaitoit qu'elle vînt fondre sur lui avec tous les tourmens dont elle s'arme dans sa plus grande violence. Je suis prêt, disoit-il, à souffrir le feu, à être dévoré des bêtes sauvages, à être transpercé de mille coups d'épées, et à mourir en croix, pourvu que je puisse voir mon aimable Jésus qui a donné sa vie pour moi. Aimons Jésus, et ne respirons que pour lui. Car il est toute mon espérance, ma gloire et mon trésor inépuisable. C'est par son amour que je suis conduit à Rome, chargé de chaînes que je baise et que je chéris plus que toutes les richesses du monde. O si je les pouvois porter jusqu'à la mort! O mes frères, ne vous opposez point au chemin que je prends pour aller à la vie; car Jésus est la vie des fidèles. Ne soyez point cause de ma mort; car ma vie sans Jésus est une mort. Mon amour a été crucifié : comment pourrois-je vivre sans lui? Croyez-moi, j'aime Jésus; et j'aimerois mieux mourir pour lui, que de commander à l'univers.

L'effet répondit à ses paroles : et lorsqu'il fut exposé aux lions au milieu de l'amphithéâtre de Rome,

(1) Fortis est, ut mors, dilectio.

il ne changea, ni de couleur, ni de langage. Il remercia l'empereur, qui lui avoit donné une si belle occasion de rendre un témoignage public de sa foi et de son amour envers Jésus-Christ; et sitôt qu'il entendit le rugissement des lions, il s'écria de joie : Voilà la trompette de mon roi qui m'appelle au combat et à la couronne; son adorable nom est gravé au fond de mon cœur: et c'est de lui que je reçois cette force, et cette joie qui éclate sur mon visage. O Jésus! ô Jésus! je suis votre froment, je veux être moulu des dents de ces bêtes carnacières, pour être présenté comme un pain délicieux à votre table. En même temps un lion étouffa sa voix avec sa vie; mais son cœur parla par sa bouche, et fit paroître ce beau nom de Jésus, comme un éloge de ses vertus, fort court à la vérité, mais qui surpasse les plus superbes monumens des rois. Gravez-le donc à son exemple dans votre cœur, gravez-le sur votre bras, afin que toutes vos pensées et toutes vos actions tendent à la gloire et à l'amour de Jésus (1).

MÉDITATION.

3 Février. — Fête des martyrs du Japon, canonisés par le pape Urbain VIII.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. 1 Cor. 4, 9.

Nous avons servi de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

PREMIER POINT.

Considérez que la mort de ces généreux martyrs est un spectacle qui a étonné le monde, et qui l'a ravi en admiration par sa nouveauté. Ja-

(1) Semper tibi in sinu sit, semper in manu, quo tui omnes in Jesum sensus dirigantur et actus. (*S. Bern. serm.* 15 *in Cant.*)

mais le Japon n'avoit rien vu de semblable. Cette nation guerriére ne savoit ce que c'étoit que de combattre par la douceur, de vaincre par la patience, et d'aller à la mort comme au triomphe : mais elle fut contrainte d'avouer que tous les combats, et les victoires de ses héros n'avoient rien de si admirable. Elle vit avec étonnement, parmi cette glorieuse troupe de martyrs, un enfant de douze ans (Louis) mépriser la vie qu'on lui présentoit, et demander où étoit la croix qu'on lui avoit préparée, pour l'aller embrasser avec joie, comme ses plus chères délices. Elle en vit un de treize ans (Antoine) chanter sur la croix, comme sur un trône d'honneur, un cantique de louanges, et inviter les autres à bénir l'auteur de leur victoire, et à souffrir constamment la mort pour son service. Saint Anselme dit que la terre qui a été arrosée du sang des martyrs sera, après la fin du monde, parée de fleurs immortelles, et couverte de lis et de roses qui ne se flétriront jamais. Si cela est véritable, la terre du Japon, qui est maintenant un théâtre sanglant par la mort de presque autant de martyrs que de fidèles, sera alors un paradis délicieux, rempli d'une infinité de fleurs, entre lesquelles nos saints martyrs tiendront le premier rang, comme les premières fleurs du printemps, qui ont renouvelé de nos jours la ferveur de la primitive église (1). C'est dans cette pensée que le père Organtin, provincial de la compagnie de Jésus dans le Japon, ayant reçu quelques reliques de ces bienheureux, ne put retenir ses larmes ; mais sentant son cœur attendri de douleur et de joie, il les offrit à Dieu, en disant : « Voilà, Seigneur, les prémices de la compagnie dans le Japon : voilà les fruits de ses travaux : voilà les fleurs de cette nouvelle église, que je vous offre très-humblement. » Quand est-ce que votre cœur se laissera toucher de cet exemple, et que vous commencerez à courir dans le chemin

(1) Quasi flos rosarum in diebus vernis, et quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ. (*Eccli.* 39, 8.)

du ciel à l'odeur de ces roses et de ces lis ? N'êtes-vous point confus de votre tiédeur et de votre lâcheté, voyant tant de courage et d'ardeur dans ces nouveaux chrétiens, qui vous reprochent le peu de progrès que vous faites dans la vertu, et le peu de zèle que vous témoignez pour la gloire de Jésus-Christ ?

SECOND POINT.

Considérez que le martyre de ces glorieux athlètes est un spectacle qui a attiré les yeux des anges sur leurs héroïques vertus, et qui les a ravis de joie.

Si le plus grand, le plus beau, le plus admirable spectacle qui fût jamais, est celui d'un Dieu mourant sur le calvaire, jetez les yeux sur ces innocentes victimes, qui font un sacrifice de leur vie si solennel à la vue d'une grande ville, vous en verrez une excellente copie, qui représente naïvement son original. Ecoutez ce que dit l'un d'entr'eux (le bienheureux Paul Miki), bénissant Dieu de son bonheur :

Que j'ai de joie, lorsque je pense que je m'immole à l'âge de trente-trois ans, qui est le temps auquel mon Sauveur est mort pour réparer le genre humain ; que je partis d'Ozaca le jour de la Circoncision, auquel cet aimable rédempteur versa les premières gouttes de son sang, pour mériter le nom de Jésus ; qu'on m'a chargé de chaînes le jeudi, qui est le jour auquel il fut pris dans le jardin ; et et que demain, jour de vendredi, je serai conduit, comme lui, par les rues de Meaco avec la dernière ignominie (1). Il pouvoit encore ajouter qu'ils seroient tous crucifiés comme lui, percés d'un coup de lance comme lui, et enfin martyrisés comme lui, hors des murailles de la ville de Nangazaki, sur une montagne semblable à celle du calvaire. Car en effet c'est le lieu de gloire et de triomphe, où

(1) *Vide historiam martyrii* 16 *martii crucifixorum summâ fide conscriptam apud Bollandum*, 5 *febr.*

ils imitent si parfaitement toutes les vertus de leur maître, qu'on ne les peut assez admirer.

Le B. P. Philippe, religieux de l'ordre de saint François, qu'un vent contraire avoit amené au Japon, montant tout le premier, adore la divine Providence, qui l'avoit jeté par un coup de tempête si favorable dans le port de la béatitude, et par un vif sentiment de reconnoissance, il s'écrie: O l'heureux vaisseau! O l'heureuse perte, qui m'est plus avantageuse que le gain de tout le monde! ô l'aimable orage! ô mer fortunée, dont les flots, au lieu de m'abymer, m'ont porté jusques au ciel (1)!

Le B. Pierre Baptiste, religieux du même Ordre, mourant le dernier de la troupe, pour dire avec notre Seigneur: Tout est consommé; demeure sur la croix, comme sur l'autel des parfums, dans un grand silence et dans une haute contemplation, qui change sa mort en un doux sommeil, et lui fait goûter par avance les délices du Paradis.

Le B. Paul Miki, japonnais, de la compagnie de Jésus, prédicateur vraiment apostolique, fait de sa croix une chaire, à l'exemple du Sauveur qui scella son évangile du sceau de sa patience: et pour signaler son zèle, sa charité, et son courage, il élève sa voix dans la plus honorable assemblée où il se fût jamais trouvé; et, s'adressant premièrement aux fidèles: Ce jour, mes frères, leur dit-il, est un jour de Pâque pour moi, jour plus glorieux qui fût jamais. O que la grâce que Dieu m'a faite est grande! aidez-moi à le remercier (2). Puis, s'adressant aux infidèles, il leur dit avec une ferveur d'esprit incroyable: Vous voyez que je suis dans un état où je n'ai rien qui m'oblige à déguiser la vérité. Croyez donc à la protestation sincère que je fais devant vous, qu'il n'y a point de

(1) O fortunatam navem! ô jacturam minimè damnosam, sed omni lucro quæstuosiorem!

(2) Hodiè mihi Pascha est, ô quantâ me gratiâ dignatus est Deus!

salut éternel hors de la foi des chrétiens, dans laquelle j'ai toujours vécu, et pour laquelle je m'estime heureux de mourir. Et parce qu'elle me commande de pardonner les injures, je pardonne de grand cœur à tous ceux qui me font mourir, et je les conjure d'ouvrir les yeux à la lumière de la doctrine que je leur prêche, et que je vais signer de mon sang.

Le bienheureux Jean Goto, de la même compagnie, qui dès l'âge de deux ans avoit souffert l'exil avec ses parens pour la défense de la foi, mérite, en lui rendant ce dernier témoignage, de porter à l'âge de dix-neuf ans la fleur de sa jeunesse et de son innocence sur la croix, qu'il embrasse avec une merveilleuse tendresse, qui tire les larmes des assistans. Son père, surmontant sa douleur et sa vieillesse, se tient présent à son supplice, et ne s'en retourne qu'après être couvert du sang de son fils, qui lui fait plus d'honneur que la pourpre de tous les monarques.

Le bienheureux Jacques Kisaï, aussi jésuite, âgé de soixante-quatre ans, qui lisoit tous les jours la passion de Jésus-Christ avec une rare dévotion, trouve à la fin son trésor dans le lieu où son cœur avoit établi sa demeure; et, de peur de le perdre, son humilité le cache avec autant de soin, qu'il rebute même ses plus grands amis, qui lui demandent quelque linge, pour le garder après sa mort avec l'honneur qui est dû aux reliques des martyrs. Retirez-vous, leur dit-il, je ne suis qu'un pauvre pécheur. La couronne du martyre n'appartient qu'aux humbles; l'orgueil n'y a point de part: il est tombé du ciel, il n'y rentrera jamais.

Je ne dis rien de la ferveur de tous les autres martyrs, sinon qu'ils témoignent tous tant de joie et tant de courage, que les anges mêmes, qui les regardent avec admiration et qui se repaissent d'un si agréable spectacle, auroient peine à juger qui de tous mérite la préférence. Aussi n'est-il pas besoin de le savoir; notre devoir est de les hono-

rer, notre emploi de les imiter, notre bonheur de participer à leurs prières et à leur gloire.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la mort de ces bienheureux martyrs est un spectacle qui édifie les hommes, qui touche leur cœur, et qui les excite au mépris des choses de la terre, à l'amour des souffrances, et au désir des biens du ciel.

Le fils de Dieu a laissé sur la croix une secrète vertu qui attire tout à soi. Voulez-vous voir, dit saint Ambroise, comme elle attire tout à soi? Sitôt qu'il fut élevé sur la croix, toutes les nations de la terre commencèrent à croire en lui, et à se soumettre à son empire (1). La croix de nos glorieux athlètes eut quelque chose de semblable. Elle anima les fidèles au martyre; elle gagna plusieurs infidèles à la foi; elle causa une émotion générale dans toute l'assemblée, qui fit retentir en tous les lieux d'alentour les noms sacrés de Jésus et de Marie. Le ciel même, qui ne pouvoit entendre un plus agréable écho, en témoigne sa joie par les lumières miraculeuses qui parurent long-temps, en forme d'étoiles et de colonnes de feu, sur le champ de bataille où la foi des martyrs avoit remporté une si mémorable victoire.

Apprenez de-là, que Jésus-Christ ne voit rien de plus précieux que la croix qu'il a préférée à toutes les richesses et à toutes les grandeurs du monde; et que, lorsqu'il aime quelqu'un, non-seulement il la lui donne, mais qu'il la place sur la plus haute pointe de l'esprit, comme la plus éclatante marque de sa conquête. O que ce spectacle lui paroît aimable! O qu'il est glorieux à l'homme de porter Jésus-Christ crucifié dans son cœur, et d'abattre tous ses ennemis à ses pieds! Celui qui combat de la sorte, en rejetant les promesses du monde, en

(1) Advertite quomodò omnia trahat exaltatus in cruce, et totus mundus credidit. (*S. Ambr. in Ps.* 118, *serm.* 2.)

méprisant les tentations de l'ennemi, et, ce qui est plus glorieux, en triomphant de soi-même, et crucifiant tous les mouvemens déréglés de la concupiscence, n'est-il pas digne de la couronne (1)?

MÉDITATION.

5 FÉVIER. Fête de sainte Agathe.

Soror nostra parva, et ubera non habet. Quid faciemus sorori nostræ? CANT. 8.

Notre sœur est petite : elle n'a point de mamelles. Que ferons-nous à notre sœur?

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ces paroles conviennent fort bien à sainte Agathe, à qui on coupa les mamelles. Elles marquent sa pureté qui l'a rendue semblable aux anges; elles expriment son humilité qui l'a rendue semblable à Jésus-Christ; elles représentent sa force dans les tourmens, qui l'a rendue victorieuse du monde, de la chair et du démon, et qui lui a acquis une couronne de gloire immortelle.

Premièrement donc, sa pureté l'a rendue semblable aux anges qui l'ont chérie comme leur sœur, et qui ont fait son éloge après sa mort. Car, pour honorer la victoire qu'elle remporta sur le tyran qui tâchoit d'ébranler la fidélité qu'elle avoit promise à son divin époux, ils lui dressèrent un tombeau de marbre avec cette inscription : Elle a acquis par sa vertu la pureté que les anges possèdent par le privilége de leur nature. Elle a fait de son corps et de son âme un sacrifice volontaire à

(1) An non meritò coronabitur, qui sic certaverit, mundum abjiciens promittentem, irridens inimicum tentantem, et, quod gloriosius est, de semetipso triumphans, et crucifigens concupiscentiam prurientem? (*S. Bern. serm.* 5, *de omn. Sanctis.*)

l'honneur de Dieu ; et après avoir éteint en elle-même le feu de la concupiscence, elle a délivré sa patrie de l'incendie et de la désolation générale dont elle étoit menacée (1). O que les âmes pures et innocentes sont agréables à Dieu, aimables aux anges, vénérables aux hommes mortels (2) ! O chaste et fidèle amante du céleste époux, étouffez en nous, par vos puissantes prières, ces funestes brasiers que l'amour du siècle y allume, et faites descendre dans nos cœurs le feu du ciel qui éteigne celui de la terre.

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que la profonde humilité de sainte Agathe l'a rendue semblable à Jésus-Christ. Car elle a méprisé comme lui, et pour l'amour de lui, toute la gloire que sa noblesse, sa beauté, ses richesses et tous les avantages de sa naissance lui pouvoient faire espérer. Quelle indignité ne lui fit point souffrir l'infâme Aphrodisia, pour ébranler sa constance ! Mais cette grande âme faisoit gloire d'endurer toutes sortes d'injures et de mépris pour la défense de sa foi et de sa pudicité. Je suis noble d'extraction, disoit-elle à Quintian, qui lui reprochoit sa bassesse de cœur d'avoir embrassé une religion qui n'étoit bonne que pour des âmes serviles. Je suis sortie d'un sang illustre, mais j'estime infiniment plus la qualité de servante et d'esclave de Jésus-Christ, que tous les titres de ma noblesse. C'est sur l'humilité de la croix que je fonde toute ma grandeur. Car je sers un Dieu qui humilie les orgueilleux, et qui élève les humbles.

Admirez et imitez ce rare exemple, et souvenez-vous toujours que l'amour de Jésus-Christ est le gardien de la virginité ; mais que l'humilité est le

(1) Mentem sanctam, spontaneum honorem Deo, patriæ liberationem.

(2) O quàm pulchra est casta generatio cum claritate.

lieu de sa demeure, hors duquel il n'est point en sûreté.

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, que la force que sainte Agathe a fait paroître dans les tourmens, l'a rendue victorieuse de toutes les puissances du monde et de l'enfer. Quintian, qui la recherchoit en mariage, changeant son amour en fureur, pense l'intimider par ses menaces; mais elle lui répond avec un admirable courage : Mon âme est établie sur la pierre ferme, elle a Jésus-Christ pour son appui; rien ne la peut effrayer (1). Si vous m'exposez aux bêtes farouches, le seul nom de Jésus les adoucira : si vous me condamnez au feu, les anges feront tomber du ciel une pluie salutaire pour en éteindre l'ardeur : si vous déchirez mon corps, le Saint-Esprit, qui habite en moi, guerira toutes mes plaies. Des menaces le tyran en vient aux effets, et commande qu'on l'étende sur le chevalet : mais elle en fait ses délices. Je me plais autant, dit-elle, dans ces peines, que celui qui reçoit une agréable nouvelle, ou qui voit ce qu'il a longtemps désiré, ou qui a trouvé de grands trésors (2); car mon âme ne peut entrer dans le Paradis que par les plaies de mon corps. Ensuite il lui fait couper les mamelles; mais, en lui reprochant sa cruauté qui lui fait oublier la douceur du lait qu'il a sucé des mamelles de sa mère, elle lui dit avec un généreux mépris : C'est en vain que tu me fais couper ces mamelles, j'en ai deux autres intérieures que tu ne me peux arracher, ma foi et mon amour : ma foi qui attire toutes les grâces de Jésus-Christ en mon cœur; mon amour qui ne demande qu'à répandre le sang de mes veines pour

(1) Mens mea supra petram solidata est, et in Christo fundata.

(2) Ego in his pœnis tantùm delector, sicut qui bonum nuntium audit, et qui videt quæ diù desideravit, vel qui multos thesauros invenit. (*S. Laur. Justin. de lib. vitæ, c.3.*)

son honneur. Après ce tourment, il l'envoie dans une obscure prison : elle y va comme à un festin (1), et elle y trouve un merveilleux médecin du ciel qui guérit ses plaies, qui lui rend ses mamelles, et qui remplit son cachot d'une divine lumière. Enfin, après avoir été couchée sur les charbons ardens, étant déjà sous le fer du bourreau qui lui doit trancher la tête et consommer son martyre, elle lève les yeux au ciel, et, rendant grâces à Dieu de la force qu'il lui avoit donnée, elle lui dit : « Mon Seigneur Jésus, qui m'avez créée, et gardée dès mon enfance, et qui avez préservé mon corps de toute souillure en m'ôtant l'amour du siècle, ouvrez-moi les portes de votre miséricorde, et me recevez en votre gloire. » Il faut suivre l'exemple de Jésus-Christ, si vous voulez être admis dans la compagnie des saints : vous qui aimez la pureté, chassez de votre cœur tout ce qui le peut souiller ; parce que la cour céleste ne reçoit personne qui ne soit saint, juste, simple, et continent (2).

MÉDITATION.

6 Février. — Fête de sainte Dorothée.

Fulcite me floribus, stipate me malis ; quia amore langueo. Cant. 2.

Appuyez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, parce que je languis d'amour.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérez que sainte Dorothée est cette divine épouse des cantiques, qui a cueilli les fleurs du

(1) Lætissimè ibat ad carcerem, et sicut ad epulas invitata.

(2) Christi exemplo vivendum est tibi, ô pudicitiæ amator : si sanctorum cupis habere consortium, ab immunditiæ et turpitudinis cogitatione pectus emunda ; quoniam nullos nisi sanctos, et justos, et simplices, et continentes, cœlestis aula recipiet.

printemps, et les fruits de l'automne dans le jardin de son époux, au milieu de l'hiver, pour en faire un présent à Théophile, et l'attirer à l'amour de Jésus-Christ.

Les fleurs du paradis sont les saints désirs et les tendres affections de l'âme qui aime ardemment son Sauveur, et qui soupire incessamment après lui. Telle étoit sainte Dorothée, qui n'eut jamais ni de pensées, ni de désirs, ni d'inclination, ni d'estime que pour cette belle fleur de Jessé, qui fait toutes les délices des bienheureux. Elle aimoit parfaitement Jésus-Christ (1), elle l'aimoit uniquement, elle n'avoit que du mépris pour tout le reste, son cœur n'étoit point capable de recevoir d'autre amour. Le président Aprice lui promet de grandes richesses : mais elle dit que Jésus-Christ est son trésor, et que toutes les richesses de la terre ne sont qu'une véritable indigence. Il lui promet une vie heureuse dans la jouissance de tous les plaisirs d'une florissante fortune : mais elle lui répond, que la vie présente n'est qu'une mort, le plaisir sensuel une tyrannie ; et qu'elle a un époux immortel, qui seul tient les vrais plaisirs dans ses mains, et qui seul les peut donner. Enfin, il tâche de l'attirer par l'éclat de la gloire et de la grandeur mondaine dont la plupart des hommes se laissent éblouir : mais elle en fait un généreux mépris, et elle préfère l'opprobre de la croix à toute la pompe du siècle, qui n'est que vanité et que mensonge.

Admirez ce grand courage ; et voyez si vous êtes aussi fidèles dans l'amour que vous devez avoir pour Jésus-Christ. N'aimez-vous point le monde ? Ne cherchez-vous point votre propre gloire ? Ne tenez-vous point encore à la terre ? Ne mettez-vous point votre appui dans la vanité ? Eh ! qu'il y a de mélange dans votre cœur, et que votre amour est foible et volage !

(1) Erat in charitate Christi perfecta. (*In actis S. Dorot. 6 februar. cap.* 8.)

SECOND POINT.

Ne vous contentez pas des fleurs des bons désirs, si vous ne voyez autour de vous les fruits des bonnes œuvres. Sans cela, sainte Dorothée n'eût pas cru être en assurance. Sa vie n'étoit qu'une pratique continuelle d'humilité, de douceur, d'abstinence et d'oraison, qui servoit comme de rempart à sa pudeur virginale (1). Elle avoit uni, par une alliance fort rare dans son sexe, une excellente beauté avec une incomparable sagesse (2), qu'elle employa heureusement pour se défendre des artifices du tyran qui la vouloit séduire, et pour retirer de ses mains Christine et Caliste ses deux sœurs, que la peur des tourmens avoit vaincues et soumises aux volontés de ce barbare. Cette conquête lui donna tant de joie parmi les plus cruels tourmens, qu'étant sur le chevalet elle protestoit qu'elle n'avoit jamais eu en toute sa vie un si grand contentement (3). Ses chères sœurs s'écrioient aussi de joie à son exemple, et disoient : O Seigneur Jésus, recevez notre patience, et accordez-nous le pardon de nos offenses. O Seigneur, soyez béni à jamais (4)! C'est vous qui arrosez les montagnes d'en haut, et qui couvrez la terre des fruits que vous lui faites produire (5). O âme chrétienne, exercez-vous courageusement dans la pratique des bonnes œuvres, travaillez à la conquête des vertus, employez votre zèle au salut du prochain. Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies. Vous serez heureuse et comblée de biens, parce que vous man-

(1) Cum humilitate et mansuetudine, jejuniis et orationibus insistebat. (*Acta S. Doroth.*)

(2) Ejus aspectus gratus, et sapientia incomparabilis erat.

(3) Nunquam in omni vitâ meâ sicut hodiè.

(4) Domine Jesu, accipe patientiam nostram, et da nobis indulgentiam tuam.

(5) Rigans montes de superioribus suis : de fructu operum tuorum satiabitur terra. (*Ps.* 103, 13.)

gerez et vous vivrez du travail de vos mains (1).

TROISIÈME POINT.

Après avoir considéré les fleurs des saints désirs du cœur de sainte Dorothée, et les fruits de ses héroïques vertus, voyez quelles sont les langueurs de son amour.

Elle languit du désir qu'elle a de souffrir : elle languit du désir qu'elle a de jouir.

Aprice la menace de lui donner la torture. « Hâtez-vous, dit-elle ; hâtez-vous de déchirer mon corps, sans me faire languir. Je brûle du désir de mourir, afin que mon âme s'envole vers celui qui est le but de tous mes désirs, et l'unique objet de mon amour. » Le tyran lui demande qui est celui qu'elle aime avec tant d'ardeur. « C'est le fils de Dieu, dit-elle, que j'ai pris pour mon époux, et qui me fait espérer de le voir bientôt dans ce lieu de délices, où les lis et les roses ne se flétrissent point, où les arbres sont toujours chargés de fruits, où les sources d'eau vive ne tarissent jamais, où les âmes saintes jouissent de sa présence avec une joie inexplicable, que vous pourriez espérer, si vous vouliez croire en lui. » Théophile, qui avoit entendu ce discours, la voyant aller au supplice comme au festin, la pria par raillerie de lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de son époux. Dorothée lui promit sérieusement l'un et l'autre, et s'acquitta bientôt de sa promesse. Elle n'eut pas plutôt prié pour ce jeune avocat, qu'elle vit un ange en forme humaine, qui lui présenta trois roses fraîches, et trois pommes fort belles, qu'elle le pria de porter à Théophile, en un temps où toute la Cappadoce étoit converte de neiges. Ce miracle le surprit agréablement, et le ravit de telle sorte, qu'il ne se contenta pas de voir ces belles fleurs du paradis, mais il voulut y aller à travers les tourmens,

(1) Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es, et benè tibi erit. (*Ps.* 127.)

qu'il souffrit avec allégresse, ne craignant point de passer par les épines pour cueillir des roses si précieuses. O quelle force devroit avoir sur votre cœur le désir du paradis ! Etonnez-vous de votre tiédeur, et rougissez de vous voir si attaché à vos plaisirs, si lâche à souffrir, et si engagé dans l'amour des créatures et de vous-même.

MÉDITATION.

7 Février. — Saint Romuald.

Dedit Dominus ipsi fortitudinem, et usque in senectutem permansit illi virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hereditatem, ut viderent filii Israël quia bonum est obsequi sancto Deo. Eccli. 46, 11.

Dieu lui a donné de la force, et il a persévéré dans sa vigueur jusqu'à la vieillesse, afin de monter sur un lieu fort élevé. Sa postérité a conservé son héritage, et a fait voir aux enfans d'Israël, qu'il est bon d'obéir à Dieu qui est saint.

PREMIER POINT.

Considérez que saint Romuald a employé cent ans à servir Dieu dans la religion, à régler ses mœurs et à vivre de l'esprit. Car il se retira à l'âge de vingt ans dans un monastère de saint Benoît pour déplorer les vanités du siècle, et le malheur des duels où son père s'étoit engagé; et là, s'étant une fois consacré au service de Dieu, il continua toujours dans la pratique de toutes les vertus jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Si bien qu'il pouvoit dire, avec David : Vous avez comblé ma vieillesse de vos miséricordes (1), ô Dieu des vertus, et vous avez conduit tous mes pas dans le chemin de la perfection.

Admirez sa persévérance, et déplorez devant Dieu votre légèreté, et votre inconstance dans le bien.

(1) Senectus mea in misericordiâ uberi. (*Ps.* 91, 11.)

Ne souhaitez pas le grand âge de saint Romuald, mais sa grande sainteté (1). Que vous servira de vivre long-temps, si vous vous corrigez si peu? Hélas! la longue vie ne diminue pas toujours nos fautes, et souvent même elle les augmente. Plût à Dieu que nous eussions bien vécu un seul jour! Priez ce grand saint qu'il vous obtienne une telle vigueur d'esprit, que vous ne tombiez jamais dans le relâchement, ni dans l'oubli de Dieu et de votre perfection. Que si par malheur vous y étiez déjà retombé, relevez-vous dès ce moment; et ne différez pas un seul jour, puisque vous ne pouvez pas vous promettre une seule heure. Combien cette vaine espérance en a-t-elle trompé d'autres, qui ont vu finir leur vie lorsqu'ils y pensoient le moins?

SECOND POINT.

Considérez que ce grand saint a passé un siècle entier dans une si grande régularité, et dans une si rigoureuse mortification de son corps et de ses sens, qu'il paroissoit plutôt un ange qu'un homme. Il demeura sept ans enfermé dans une caverne, gardant un silence perpétuel. Il avoit trois haires fort rudes qu'il changeoit de mois en mois, il ne vivoit que d'herbes et de légumes; et il traitoit si rudement son corps, qu'il ne sembloit pas être de chair. Il brûloit du désir du martyre, qu'il alla chercher dans la Hongrie; mais ne l'y trouvant pas, il changea le martyre de sang en celui d'une très-longue et très-austère pénitence, qui attira beaucoup d'âmes à l'imitation de ses vertus. L'empereur même Othon III en conçut tant d'estime et de respect, qu'il alla nu-pieds de Rome jusques au Mont-Gargan, pour faire pénitence, et se retira au monastère Classense, où il passa le carême, jeûnant, portant la haire, et couchant sur une paillasse. Ce grand exemple en porta plusieurs de sa cour à se faire religieux; entre lesquels étoit

(2) *Lib.* 1, *de Imitat. Christi, cap.* 23.

Boniface son parent, et Busclavin fils du roi d'Esclavonie. Pour lui ayant un empire à gouverner, il ne quitta ce saint lieu qu'avec regret, enviant le bonheur de ceux qui vivoient sous la conduite de notre saint, et disant en soi-même : O mon âme, que tu serois heureuse, si tu logeois dans un corps aussi sain et aussi mortifié que celui de ce bon père ! Que tout le monde écoute cette voix. Un empereur ne croit pas que son âme puisse loger dans un plus auguste domicile, que dans le corps d'un religieux couvert d'un cilice, atténué de jeûnes, et accablé de maladies et de mortifications continuelles (1). Il ne se trompe pas, puisque c'est un temple digne de la présence de Dieu même, qui le choisit pour sa demeure. Celui de saint Romuald fut trouvé tout entier, près de cinq cents ans après sa mort. Peut-on douter, après cela, qu'il n'ait été le temple et la demeure du Saint-Esprit ?

TROISIÈME POINT.

Considérez que ce grand saint ayant exactement gardé la règle de saint Benoît jusqu'à l'âge de cent deux ans, mérita d'être lui-même fondateur d'un saint ordre, dont les religieux conservent depuis six cents ans l'héritage de leur père, vivant dans une exacte observance d'une règle très-austère, qui fait voir la force de la grâce, et la vigueur de l'esprit qui les anime. Ce fut sur le mont Apennin qu'il établit le premier monastère, au lieu même où il eut cette vision miraculeuse d'une échelle, par laquelle ses religieux vêtus de blanc montoient de la terre au ciel : lieu qu'il demanda au comte Maldule, et qui donna le nom de Camaldule à son ordre, qui l'a rendu célèbre par sa vertu.

Priez ce grand saint, qu'il vous obtienne l'esprit de mortification, pour châtier votre corps, et le soumettre à l'esprit. C'est assurément l'échelle par la-

(1) Audi, orbis. Cæsaris anima non credidit augustiùs se posse habitare, quàm in religiosi hominis corpusculo. (*Fasti Mariani*, 19 *junii*.)

quelle il faut monter au ciel, si vous voulez y être bien reçu. Si le maître a jugé que la mortification étoit digne de sa personne, comment est-ce que le serviteur l'estime indigne de lui ? Nous nous trompons, nous nous trompons. Celui qui ne garde pas les commandemens du Seigneur, ne doit pas s'attendre à ses promesses (1).

MÉDITATION.

9 Février. — Fête de saint Etienne, fondateur de l'ordre de Grandmont.

Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum. Ps. 72.

Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité.

PREMIER POINT.

Considérez que saint Etienne est un chef-d'œuvre de la grâce, qui ne tient rien de la nature. Car le ciel le donna aux prières de ses parens, pour montrer qu'il étoit tout à Dieu, et qu'il ne devoit avoir que Dieu pour son partage. En effet, ses parens lui ayant laissé de grands biens après leur mort, il les vendit tous, pour en faire le sacrifice, et se retira à Muret, près de Limoges, dans une forêt fort épaisse, où il se consacra aux trois personnes de la très-sainte Trinité par un vœu solennel, qu'il conçut en ces termes : « Je renonce au démon et à ses pompes, et me donne au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, seul vrai Dieu vivant en trois personnes. » Et, pour marque de cette donation irrévocable, il mit en son doigt une bague, qu'il s'étoit réservée de tous les biens paternels, pour montrer qu'il épousoit la pauvreté évangélique, et prenoit

(1) Si dignum Dominus pati duxit, pati servum quomodò videtur indignum? Erramus, erramus. Qui non facit quod jussit Dominus, gratis sperat quod Dominus promisit. (*S. Chrysolog. serm.* 2.)

la croix de Jésus-Christ pour son patrimoine. « O homme, envoyez votre trésor devant vous au ciel, de peur que votre âme ne s'enfonce dans la terre. L'or vient du fond de la terre, et votre âme du plus haut des cieux. Il vaut donc mieux porter l'or dans la demeure de l'âme, que d'ensevelir l'âme dans le sépulcre de l'or (1). »

SECOND POINT.

Considérez que la très-sainte Trinité est un fonds inépuisable de toutes sortes de richesses. Le Père est un trésor infini de gloire, de puissance et de grandeur : le Fils est un trésor de sagesse : le Saint-Esprit est un trésor de sainteté et de vertus. Saint Etienne ayant trouvé tous ces trésors dans le champ de l'évangile, y attacha fortement son cœur, pour les garder par la mortification, et pour en jouir par une continuelle oraison. Il récitoit tous les jours, outre le bréviaire, l'office de la Trinité, avec celui de la bienheureuse Vierge, et celui des morts. Il donnoit fort peu de temps au sommeil, qu'il prenoit sur deux ais enfoncés en terre. Il portoit une cotte de mailles sur son corps, il ne buvoit que de l'eau, et ne mangeoit qu'un peu de pain tout sec, et quelquefois même il passoit dix jours sans manger, ravi en contemplation; et quand on le vouloit détourner de ce divin emploi, il disoit en soupirant : Hélas! puis-je résister à Dieu, qui attire mon cœur si puissamment? Celui qui goûte Dieu, ne trouve rien trop long; mais qui ne le goûte pas, ne trouve rien trop court. L'odeur de sa sainteté se répandit bientôt par toute la province, et attira dans son désert un grand nombre de religieux, parmi lesquels il vécut toujours dans une profonde humilité, n'ayant point voulu par respect

(1) Homo, mitte, et præmitte thesaurum tuum in cœlos, ne cœlestem animam demergas in terram. Aurum de profundo terræ, anima ab excelsis cœli. Melius proinde est ad sedem suam deferri aurum, quàm in sepulcro auri anima demergatur.

prendre le sacerdoce, ni la qualité d'abbé, mais bien celle de serviteur de tous, et particulièrement des pauvres, qu'il chérissoit fort tendrement, parce qu'il regardoit Jésus-Christ en leur personne, comme le trésor caché qui étoit l'unique objet de son amour. O si nous savions chercher ce trésor, que nous y trouverions de richesses! C'est l'humilité qui le cherche, en creusant bien bas dans le néant; mais c'est l'amour qui le découvre. « Si quelqu'un disoit souvent en son cœur: Seigneur, quand est-ce que je vous aimerai? il se sentiroit bien plutôt enflammé par une heureuse expérience, que s'il méditoit et contemploit mille fois les plus grands secrets du ciel, comme la génération du Verbe, et la procession du Saint-Esprit (1). »

TROISIÈME POINT.

Considérez que notre saint ayant connu par révélation le jour de sa mort, appela ses religieux: et leur ayant recommandé l'union, la charité fraternelle, et l'observance régulière, il leur dit ces paroles remarquables avant que d'expirer: Si vous êtes bons religieux, je vous laisse Dieu tout-puissant pour héritage. Mais si vous le mettez en oubli, je n'ai rien à vous laisser; car je ne possède que lui. O le riche patrimoine! ô l'admirable testament d'amour! Heureux les héritiers d'un bien si précieux! O Jésus, écoutez la prière que je vous fais par les mérites de votre serviteur. Soyez, je vous supplie, mon unique et souverain bien. Donnez vous à moi, donnez-moi à vous; afin que je puisse dire désormais que vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage dans l'éternité (2).

(1) Si quis hoc dictum corde frequentaret: O Domine, quandò te diligam? citiùs se sentiret experimentaliter inflammari, quàm si de secretis cœlestibus, et æternâ generatione, vel processione millies cogitaret. (*S. Bonav. in theol. mystic. 4, ultima.*)

(2) Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. (*Ps. 72, 26.*)

MÉDITATION.

10 FÉVRIER. — Fête de sainte Scolastique, sœur de saint Benoît.

Quis mihi dabit pennas sicut columbæ ? et volabo, requiescam. Ps. 54.

Qui me donnera des ailes de colombe ? et je volerai et je me reposerai.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que sainte Scolastique a eu les qualités de la colombe, sous la figure de laquelle saint Benoît vit voler son âme dans le ciel.

1. La colombe aime la netteté, et ne peut souffrir la puanteur. Et sainte Scolastique, dès sa plus tendre enfance, eut une extrême horreur du péché et de tout ce qui peut salir la blancheur d'une âme pure et innocente. Aussi elle disoit que celui qui aime Dieu ne peut rien aimer dans le monde.

2. La colombe se plaît dans le creux des rochers, et y demeure volontiers. Et sainte Scolastique aimoit à se cacher dans les plaies sacrées de Jésus-Christ. C'étoit le lieu de ses délices, et elle disoit qu'un seul regard du crucifix effaçoit tout le mal qu'on peut souffrir en cette vie.

3. La colombe est aimable par sa simplicité et par sa douceur : elle n'a point de fiel ; et, comme dit saint Cyprien, elle ne se sert point du bec pour frapper, ni pour déchirer. Et notre sainte étoit sincère dans ses paroles, simple et innocente, ennemie de la médisance, de la duplicité et de tout ce qui peut blesser la paix et la charité du prochain. Elle avait consacré son cœur au pur amour de Jésus-Christ, et sa bouche à ses louanges : hors de-là elle se tenoit dans un silence religieux ; et sa maxime étoit qu'il n'y a rien dans le monde qui mérite qu'on en parle, par conséquent qu'il faut parler

de Dieu, ou se taire. Encore n'en parloit-elle qu'une fois chaque année avec son frère saint Benoît, dont elle avait embrassé la règle. Car, quand l'âme descend vers les créatures, elle a une multitude de paroles : mais quand elle s'élève à son Dieu, elle n'a plus qu'une parole, ou, pour mieux dire, elle n'a plus que le silence et le ravissement, parce que Dieu est ineffable, et surpasse tous nos discours. Qui s'avance beaucoup dans la vertu, parle peu. Qui parle beaucoup, profite peu.

4. Enfin, la colombe étant parfumée en attire beaucoup d'autres par la bonne odeur qu'elle répand. Et cette admirable épouse de Jésus-Christ étant embaumée des parfums sacrés de son époux, dont le nom est une huile répandue, a attiré une multitude innombrable de vierges dans la religion, et en attire encore tous les jours par ses prières et par ses vertus héroïques. Heureuses celles qui suivent ses attraits, et qui courent à grands pas à la perfection sous sa conduite et sous sa garde !

SECOND POINT.

Considérez que sainte Scolastique a eu les deux ailes de la colombe, avec lesquelles elle s'est élevée au plus haut degré du pur amour.

La première est l'oraison continuelle ; la seconde une mortification continuelle. Car la règle de saint Benoît qu'elle suivoit avec une parfaite exactitude, recommande étroitement l'une et l'autre, et ne se contente pas de porter les âmes à un médiocre détachement des créatures, elle les engage à un entier dénuement de toutes choses, afin que Dieu soit leur tout et leur partage. Le moyen, dit saint Denys, de parvenir à l'amour divin, ou plutôt à l'amour qui est Dieu même, c'est de quitter le monde et de s'élever au-dessus des sens, pour trouver celui qui surpasse tout le sensible d'une manière ineffable ; c'est de s'élever au-dessus des intelligences, pour trouver celui qui est par-dessus toute intelligence ; c'est de s'élever au-dessus de

soi-même et de sortir de son néant, pour trouver Dieu qui est la source de tous les êtres, et se perdre heureusement dans cet abîme. Vous vous plaignez, et vous dites que vous n'avez point d'amour; ne vous en étonnez pas : c'est que vous ne pratiquez pas la mortification ni l'oraison.

TROISIÈME POINT.

Considérez que sainte Scolastique a eu le vol de la colombe et son repos.

L'esprit de l'homme juste a son vol et son élévation vers Dieu, et le cœur a le sien. Le vol de l'esprit est de contempler la beauté de Dieu, le vol du cœur est de l'aimer. Le vol de l'esprit est d'avoir une haute estime de sa grandeur, le vol du cœur est de s'anéantir devant elle, et de s'abîmer dans le respect. Le vol de l'esprit est d'avoir de très-doux sentimens de sa bonté, le vol du cœur est de la rechercher et de s'y attacher. Le vol de l'esprit est de pénétrer dans les jugemens de Dieu, le vol du cœur est de s'y soumettre et de les craindre. Enfin, le vol de l'esprit est de former une excellente idée de ses perfections infinies, le vol du cœur est de s'y plaire et de les imiter. Mais il faut remarquer que durant le cours de cette vie le vol de l'esprit est fort foible, et ne peut pas arriver au parfait repos, non plus que celui du cœur. Il faut que la mort mette l'âme en liberté; et alors elle va d'un vol impétueux vers son centre, où elle se repose avec une paix inaltérable. L'esprit entre dans la lumière de gloire, et le cœur dans la joie de son Seigneur. C'est ainsi que saint Benoît vit voler cette chère colombe jusqu'au plus haut des cieux, où elle tient un rang éminent parmi les bienheureux. Priez-la qu'elle vous y attire après elle par une fidèle imitation de ses vertus.

MÉDITATION.

24 Février. — Fête de saint Mathias, apôtre.

Ecce servus meus, electus meus; complacuit sibi in illo anima mea. Isaiæ. 42.

Voici mon serviteur, voici celui que j'ai choisi : j'en ai fait l'objet de mes délices.

PREMIER POINT.

Considérez que l'élection de saint Mathias à l'apostolat a été sainte, et de la part des électeurs, et de la part de celui qu'ils ont choisi.

De la part des électeurs : car c'étaient les apôtres et les disciples de Jésus-Christ, légitimement assemblés par le chef de l'Eglise saint Pierre, qui, d'un commun consentement, le choisirent avec Joseph, dit Barsabas, surnommé le Juste à cause de son éminente sainteté. Et comme ils n'avoient point d'autre intérêt devant les yeux, que celui de la gloire de Dieu, ni d'autre appui qu'en sa bonté, ils s'adressèrent à lui avec d'instantes prières, afin qu'il leur montrât lequel des deux ils devoient mettre en la place de Judas. Seigneur, disoient-ils, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi, afin qu'il entre dans ce ministère et dans l'apostolat, dont Judas est déchu par son crime (1).

De la part de celui qu'ils ont choisi : car sa vertu le rendoit digne de sa charge; et, comme dit saint Laurent Justinien, il méritoit de commander à tous les peuples, et de tenir rang parmi les princes de l'Eglise, parce qu'il avoit acquis un parfait empire sur lui-même. Car c'est ainsi qu'il faut monter sur le siége du vrai honneur, en commandant à soi-même avant que de commander aux autres. Celui

(1) Act. 1.

qui ne peut se conduire lui-même, ne conduira jamais bien les autres (1).

SECOND POINT.

Considérez que son élection a été divine. Car, selon saint Denys (2), le sort qui tomba sur Mathias fut accompagné d'une splendeur divine qui l'environna; si bien que saint Pierre pouvoit dire à toute l'assemblée ce que Samuel dit au peuple d'Israël, lorsque le sort tomba sur Saül : « Certainement vous voyez celui que le Seigneur a choisi; car il n'a point son pareil dans tout le peuple (3). » Le Fils de Dieu eût pu lui-même le choisir avant son Ascension. On demande pourquoi il ne le fit pas? C'étoit, premièrement, pour montrer qu'il gouverne du ciel les affaires humaines, et qu'il porte ses volontés où il lui plaît. En second lieu, c'est qu'il vouloit autoriser l'économie de son Eglise qu'il avoit établie, et faire voir qu'il y préside encore invisiblement par une providence spéciale qui la maintient. En dernier lieu, c'est qu'il vouloit que l'humble Mathias, dont le nom marque la petitesse dans sa signification, fût élu par les apôtres qui étoient humbles et petits comme lui, pour nous apprendre que l'humilité est également nécessaire aux supérieurs qu'il choisit pour nous gouverner en sa place, et aux inférieurs qu'il soumet à leur conduite. Elle est nécessaire aux premiers, pour commander avec douceur; et aux derniers, pour obéir avec amour. Elle est nécessaire aux uns et aux autres, pour imiter celui qui,

(1) Primatum adeptus est gentium sanctus Mathias, quia priùs sibimet didicit principari. Sic namque ad veri honoris conscenditur cathedram, ut ante quis sibi, deinde dominetur et cæteris. Nunquàm aliis benè præerit, qui sibi extiterit nequam. (*S. Law. Justin. serm. de S. Mathiâ.*)

(2) *S. Dionys. apud Jacobum de Vorag. serm.* 1. *de S. Mathiâ.*

(3) Certè videtis quem elegerit Dominus, quòd non sit similis ei in omni populo. (1 *Regum*, 10.)

étant le premier et le plus grand de tous les hommes, s'est fait le plus petit de tous, pour les rendre participans de sa grandeur.

TROISIÈME PARTIE.

Considérez que son élection a été très-heureuse, et très-avantageuse à toute l'Eglise. Car la sagesse éternelle y ayant présidé, ce divin Sauveur ne manqua pas de lui fournir les moyens de s'acquitter parfaitement de toutes les fonctions apostoliques avec un fruit admirable. Il eut la Judée pour son partage dans la distribution des provinces, et il y signala son zèle par la conversion de plusieurs infidèles : mais ne pouvant se contenir en des bornes si étroites, il passa jusque dans l'Ethiopie, où, après avoir combattu courageusement l'ignorance, l'erreur et la cruauté des barbares, l'envie de ses ennemis jaloux de la gloire de ses conquêtes, en pensant l'anéantir, en augmenta l'éclat par la couronne du martyre.

Quel reproche pour ceux qui tirent tant de revenus de l'Eglise, et y font si peu de fruit ? Priez-le qu'il vous obtienne la grâce de vous acquitter dignement de votre emploi, et d'accomplir, suivant son exemple, le conseil de l'Ecclésiastique : Soyez excellent en toutes vos actions (1).

(1) In omnibus operibus tuis præcellens esto. (*Cap.* 33.)

MÉDITATIONS

POUR LE MOIS DE MARS.

6 Mars. — Fête de sainte Colette, vierge, qui a réformé l'ordre de sainte Claire.

Congratulamini mihi; quia cùm essem parvula, placui Altissimo (1).

Réjouissez-vous, avec moi, de ce qu'étant fort petite, j'ai plu aux yeux du Très-haut.

PREMIER POINT.

Considérez que sainte Colette était si petite de taille, que, pour être admise dans la religion, elle fut contrainte de demander à Notre-Seigneur, qu'il la fît croître, ce qu'elle obtint. Mais elle étoit encore plus petite dans son estime, par sa profonde humilité, qui, bien loin de demander son élévation, l'anéantissoit toujours de plus en plus, à mesure que Dieu la combloit de grâces et la portoit à un plus haut degré de sainteté.

A peine avoit-elle l'âge de discrétion, qu'elle se retira dans un monastère de religieuses, pour y être la servante de toutes les autres. Pendant qu'elle s'occupoit dans ce saint exercice de sa propre abjection, Dieu lui inspira le dessein de rétablir la discipline religieuse dans l'ordre de sainte Claire; mais s'en estimant indigne, elle se contenta de se présenter au pape, pour prier sa Sainteté de travailler à cette réforme, et de la faire elle-même servante de toute la maison, lorsqu'elle seroit rétablie dans l'ordre. Le pape ayant reconnu sa vertu, la fit abbesse et supérieure de toute la réforme : mais, ne pouvant se résoudre à accepter ce titre

(1) *Hoc de B. Virgine canit Ecclesia.*

d'honneur, et se jugeant incapable de cette charge, elle alla s'enfermer dans une cellule étroite, où elle demeura l'espace de quatre ans toujours couverte d'un rude cilice, et ceinte à nu sur son corps tendre et délicat de trois chaînes de fer. Son humilité passa encore plus avant : car ayant appris, par révélation, que Dieu l'avoit choisie, par les prières de saint François, pour réformer son ordre. elle y résista de toute sa force, s'excusant sur son indignité, jusqu'à ce qu'étant devenue muette et puis aveugle, elle fut obligée d'accepter cette commission, et aussitôt elle recouvra la parole avec la vue. Puissant exemple ! qui nous apprend que plus une âme est humble, plus Dieu l'élève : mais, comme c'est contre l'humilité de rechercher les charges honorables dans la religion, c'est aussi contre la soumission qu'on doit à la divine providence de les refuser, quand elle vous y appelle, et qu'elle vous fait connoître ses ordres.

SECOND POINT.

Considérez les singulières faveurs que notre Seigneur lui fit en considération de son humilité. Il la prit pour son épouse, et, pour gage de l'amour qu'il lui portoit, il lui donna un anneau que saint Jean l'évangéliste lui apporta du ciel. Il la communia de sa main par un rare privilége, il l'honora souvent de ses visites, il lui communiqua le don de prophétie et des miracles ; et, pour mettre le comble à ses grâces, il voulut que le même apôtre qui lui avoit apporté l'anneau, vînt l'avertir de son trépas, et la conduire au ciel, pour y recevoir la couronne. Mais, plus il redoubloit ses bienfaits, plus elle s'en estimoit indigne, et le prioit avec instance de ne lui donner aucune grâce extraordinaire, lui disant amoureusement : Seigneur, épargnez vos faveurs, ce m'est assez de vous connoître, et de pleurer mes péchés pour en obtenir le pardon de votre miséricorde.

O que les saints ont bien d'autres sentimens que

nous ! Les faveurs de Dieu les humilient ; et nos péchés, qui sont sans nombre, ne peuvent abaisser notre orgueil. O Dieu, que vous êtes élevé au-dessus de toutes les grandeurs du monde ! et néanmoins c'est dans le cœur des humbles que vous faites votre demeure.

TROISIÈME POINT.

Considérez que l'humilité de notre sainte ne la rendoit point pusillanime : au contraire, elle lui donnoit un courage admirable et une force invincible, soit pour agir, soit pour souffrir en toutes les occasions où il s'agissoit de la gloire de Dieu et de la conversion des pécheurs. Car, ne voyant en elle que la foiblesse et le néant, elle mettoit tout son appui en Dieu qui la fortifioit et l'élevoit au-dessus de toutes les persécutions des hommes et de toutes les tentations du démon. Les hommes la décrioient, et la faisoient passer pour une magicienne ; mais toutes leurs calomnies ne servoient qu'à exercer sa patience et faire éclater sa vertu. Les démons la battoient cruellement : mais leur fureur ne servoit qu'à contenter le désir d'endurer, et à seconder la sainte haine qu'elle portoit à son corps. L'amour qu'elle avoit pour Jésus-Christ, qui lui avoit appris lui-même toutes les particularités de sa passion dans un merveilleux entretien qu'il eut un jour avec elle, lui avoit inspiré un si ardent désir des souffrances, qu'elle mérita d'éprouver par une grâce spéciale l'impression de tous les tourmens des saints, et de souffrir en quelque façon autant de tourmens que le ciel compte de martyrs (1).

Apprenez de-là, que l'amour de Jésus-Christ est inséparable de la croix ; que, pour beaucoup aimer, il faut beaucoup souffrir ; mais que l'un et l'autre est une grâce que Dieu ne donne qu'aux humbles et qu'il refuse aux orgueilleux.

(1) Toties propè martyr dicenda, quot martyres cœlum numerat (*Fasti Mariani*, 6 *martii*.)

MÉDITATION.

7 Mars. — Fête de saint Thomas d'Aquin.

Vidi unum angelum stantem in sole. Apoc. 19.
J'ai vu un ange qui était dans le soleil.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'appartient qu'aux anges de régler le cours du soleil, et de lui marquer les routes qu'il doit tenir pour éclairer l'univers. Il s'est trouvé des hommes qui, par un pouvoir miraculeux, ont retardé sa course, et qui l'ont fait reculer pour quelque temps; mais, pour le gouverner et lui donner un mouvement régulier, c'est l'office d'une intelligence supérieure, qui préside à la lumière, et qui la distribue au monde, selon l'ordre qu'elle en a reçu de la divine Providence. Ce que le soleil visible est à la terre, la science des choses divines l'est à l'église; et il me semble qu'on doit regarder l'école de la théologie, comme la sphère céleste où ce soleil mystique fait sa course, et d'où il dispense la lumière si nécessaire pour la conduite de notre vie. C'est pourquoi il falloit lui donner un esprit plus angélique qu'humain, pour présider à cette sacrée et divine science, d'où le monde chrétien emprunte sa splendeur et sa clarté.

Or, c'est la gloire qui est due par préférence à saint Thomas, que la voix publique appela, avec beaucoup de raison, l'Ange de l'école; parce qu'il est dans l'église de Dieu ce que l'ange moteur du soleil est dans le monde, et qu'il en a les qualités et l'emploi. Dans le ciel tous les bienheureux seront comme les anges, selon la parole de la sagesse incarnée, et même dès cette vie nous pouvons et nous devons les imiter. Car si les anges, comme dit Tertullien, prennent quelquefois un corps humain pour le service des hommes, demeurant

néanmoins toujours dans la pureté de leur nature : pourquoi les hommes ne deviendront-ils pas comme des anges, quoiqu'ils demeurent encore dans leurs corps (1) ? Mais comme il y a, parmi les anges, des degrés d'excellence qui les distinguent les uns des autres : il y en a aussi parmi les hommes, qui, pour être d'une même nature, ne laissent pas d'être fort différens en mérite et en vertu. Et c'est ce qui relève infiniment la gloire de notre saint, qui tient dans le ciel un rang si éminent, et par la dignité de son office, et par la sainteté de sa vie, qu'on le peut comparer à l'ange moteur du soleil, dont l'emploi est si noble et si utile à l'univers. Voulez-vous participer à son bonheur ? Soyez humble comme lui, vous serez grand comme lui. Soyez pur comme les anges, vous aurez place parmi les anges.

SECOND POINT.

Considérez que l'emploi de l'ange moteur et directeur du soleil est d'éclairer tout le monde, de modérer la diversité des saisons, et de faire du bien à toutes les créatures. Si la lumière et la beauté sont des biens qui ne servent pas tant à celui qui les possède, qu'à tous ceux qui les regardent, l'une et l'autre est éclatante dans ce bel astre qui fait le jour par sa présence ; il ne les cache à personne, chacun en peut jouir, et en tirer autant d'utilité que de plaisir. La vie, le mouvement, l'action, et la conservation de toutes les choses visibles que le ciel enferme dans son enceinte, en dépendent absolument. Par conséquent il est vrai de dire que l'occupation de cette sublime intelligence qui le conduit, ne lui est pas moins glorieuse qu'elle est utile et nécessaire à l'univers. Mais si

(1) Si Angeli facti tanquàm homines, in eâdem substantiâ spiritûs carnalem tractationem susceperunt; cur non et homines facti ut angeli, in eâdem substantiâ carnis spiritualem subeant dispositionem ? (*Tertull. lib. de Resurrect. carnis.*)

son emploi est si noble et si relevé, celui que Dieu a donné à saint Thomas dans son église, ne l'est pas moins. Si la lumière du soleil n'a point d'autres bornes que celles du monde, la doctrine de ce grand saint ne lui cède point dans son étendue. Elle est universelle et pour tous les lieux, car elle est reçue par toutes les nations et pour tous les temps, car elle égalera la durée de tous les siècles; et pour les vérités qu'elle découvre, car rien ne peut se cacher à sa lumière. Il y en a pour combattre les hérésies : il y en a pour réfuter les erreurs du paganisme : il y en a pour bannir le vice, et pour renouveler la face de l'église : il y en a pour mettre les vertus en crédit, et pour en recueillir les fruits. Les théologiens remarquent cinq mondes tous différens, l'archetype, l'intelligible, le céleste, l'élémentaire, et le microcosme, qui est l'abrégé de tous les autres. Dans le monde archetype, ce saint nous fait voir, avec un merveilleux éclat, les perfections divines; dans le monde intelligible, les hiérarchies des anges; dans le monde céleste, l'ordre, le mouvement, l'influence et l'harmonie des astres; dans le monde élémentaire, tous les secrets de la nature; dans le petit monde, tout ce qui regarde les mœurs et la police des hommes. N'est-ce pas dans ses écrits que trois conciles généraux, de Constance, de Florence et de Trente, ont puisé des connoissances qui n'avoient point encore été approfondies? N'est-ce pas dans ces divines sources, que les plus savans docteurs puisent tous les jours de nouvelles lumières; les plus vertueux, de solides maximes pour leur conduite, et les plus vicieux, de puissans motifs pour leur conversion? Quelle obligation ne lui avons-nous donc pas dans ce siècle si corrompu, où la clarté de ce soleil nous est si nécessaire pour dissiper les ténèbres de l'erreur, et pour découvrir les impostures de cette infâme Babylone, que saint Jean vit assise sur une bête pleine de noms de blasphême, et portant dans sa main un vase d'or plein des abominations et de

l'impureté de sa fornication ; et néanmoins elle avoit ce nom écrit sur le front : Mystère (1). Que veut dire cela ? Comment s'accordent le mystère et le blasphême ? Le mystère est une chose sacrée : le blasphême est une parole impie. Cela veut dire que tout est mystérieux dans le monde, que tout est plein de déguisement, et que les plus énormes vices portent sur le front les couleurs de la vertu. L'hérétique tâche de répandre le venin de sa mauvaise doctrine, voilà le blasphême ; mais il cache son malheureux dessein sous la doctrine des anciens pères et des saintes écritures : voilà le mystère. L'hypocrite veut s'insinuer dans l'esprit d'une personne vertueuse pour la corrompre, voilà le blasphême ; et pour réussir dans son dessein, il ne lui parle d'abord que de la plus haute perfection, et du plus pur amour de Dieu, voilà le mystère. Esprit de ténèbres, que tu es mystérieux dans ta malice ! mais tu as beau te déguiser, tu ne peux tromper ceux qui s'attachent à la doctrine de l'Ange de l'école. Toutes ses paroles sont des oracles, qui nous apprennent à faire un sage discernement entre la vérité et le mensonge, entre les ténèbres et la lumière, entre le vice et la vertu.

TROISIÈME POINT.

Considerez que saint Thomas n'a pas eu seulement l'emploi de l'ange qui gouverne le soleil, mais encore les qualités et les vertus. Si l'ange du soleil est dans une action continuelle, la vie de ce saint n'a été qu'un progrès continuel dans la perfection. Si cet ange moteur tourne sans cesse autour de la terre pour nous faire du bien, sans jamais la toucher, le cœur de saint Thomas étoit comme une sphère céleste, qui embrassoit tout le monde, mais qui ne s'y attachoit jamais. Il étoit au-dessus des honneurs et des plaisirs de la terre ;

(1) Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium. (*Apocal.* 1.)

et même, à la table des rois, il s'élevoit à Dieu jusqu'à l'extase, et demeuroit aussi ravi en contemplation, que s'il eût été dans sa cellule. Si cette intelligence est toujours attachée à sa sphère, toujours réglée dans sa conduite, toujours veillant au bien de l'univers, saint Thomas étoit toujours attaché à son devoir, toujours exact à l'observance des règles, toujours appliqué à son avancement spirituel et au salut du prochain. On ne sait pas quel rang tient cette sublime intelligence entre les bienheureux esprits; mais de quel ordre qu'il soit, je trouve toutes les perfections des hiérarchies célestes très-heureusement recueillies dans la personne de notre saint.

1. Il avoit l'amour des séraphins, et son cœur embrasé de cette divine flamme ne respiroit que la gloire du Verbe incarné, l'honneur du très-saint-Sacrement, et le culte de la bienheureuse Vierge, dont il suça, pour ainsi dire, la dévotion avec le lait, en portant à la bouche le papier dans lequel le nom de Marie étoit écrit, et l'avalant comme il put, avant même que de le pouvoir prononcer.

2. Il avoit la science des chérubins; et les ouvrages qu'il nous a laissés, ont mérité trois fois ce bel éloge de la bouche même de Jésus-Christ : Thomas, vous avez bien écrit de moi (1).

3. Il avoit la sainteté immuable des trônes : son âme étoit véritablement le siége de la sagesse, et cette étoile lumineuse qu'il portoit sur son cœur, lorsqu'il apparut après sa mort, étoit une marque éclatante, comme il le déclara lui-même, de la pureté de son intention, qui n'avoit jamais envisagé en toutes ses actions que la gloire de Dieu, sur laquelle il avoit toujours fixé constamment tous ses regards.

4. Il avoit l'empire des dominations et des principautés, que sa mortification continuelle lui avoit acquis sur toutes ses passions, et la ceinture

(1) Bene scripsisti de me, Thoma.

miraculeuse dont les anges lui ceignirent les reins en récompense de la victoire qu'il avoit remportée sur la chair, en chassant une femme impudique qu'on avoit introduite dans sa chambre pour le tenter, lia si étroitement sa concupiscence, que jamais depuis il n'en ressentit aucun mouvement déréglé.

5. Il avoit le zèle des puissances et des vertus, dont le propre est de chasser les démons, et de faire des miracles en faveur du genre humain. Sa seule Somme qu'il a donnée à la postérité, est comme la tour de David : on y trouve des armes offensives et défensives contre tous les ennemis du salut; et quand il n'auroit point fait d'autres prodiges, on peut dire avec le souverain pontife (1), qui l'a mis au rang des saints dont on célèbre la mémoire dans l'église, qu'autant il y a d'articles dans cet excellent ouvrage, autant il y a de miracles.

6. Enfin il avoit la charité, la douceur et l'humilité des anges et des archanges, qui ne dédaignent pas de descendre du ciel pour le service des hommes, et qui veillent aussi volontiers à la garde du plus vil esclave, que du plus grand de tous les monarques. Il s'employoit à l'instruction des princes; et le roi saint Louis l'écoutoit avec plaisir, et le faisoit manger à sa table : mais il s'appliquoit plus volontiers à consoler et à secourir les pauvres. Cette inclination lui étoit si naturelle, qu'il sembloit, comme dit Job, que la miséricorde étoit née avec lui : et le ciel lui en rendit dès son bas âge un glorieux témoignage, lorsque le pain qu'il portoit secrètement à un pauvre se changea en fleurs, pour vérifier la réponse qu'il avoit faite à son père, qui lui demandoit ce qu'il portoit, en disant que c'étoient des roses.

Après cela, ne nous peut-on pas dire ce que les chroniques de l'ordre de saint Dominique assurent

(1) Joannes XXII

être arrivé à la naissance de ce docteur angélique, qu'on entendit la voix d'un enfant qui disoit, avec le charme d'un divin concert : Allez à l'école, votre maître est né (1). O grand saint, le maître des docteurs, l'ange de l'école, la lumière de l'Église, le trésor de la science des saints, qui du trône de votre gloire connoissez ce qui se fait ici-bas, et qui voyez nos besoins, je ne vous demande qu'une chose : Apprenez-nous à nous sauver : imprimez au fond de nos cœurs ces saintes maximes que vous avez si souvent prononcées : Qu'un chrétien sans oraison est un soldat sans armes. Qu'il est étrange qu'un pécheur qui est dans la disgrâce de Dieu, puisse vivre en repos, et avoir un moment de joie. Que la pauvreté d'un religieux impatient est une dépense inutile. Que c'est une chose monstrueuse de voir qu'un homme qui a renoncé au monde, pense à d'autres choses qu'à Dieu. Que l'oisiveté est l'hameçon avec lequel le démon prend les âmes. Que celui qui ne peut rien souffrir, est bien près de tomber. Que ce que l'on doit le plus souhaiter en cette vie, est de bien mourir ; et que, pour se sauver, il ne faut que le vouloir.

(1) Ite ad scholam, magister natus est.

MÉDITATION.

8 Mars. — Fête de saint Jean-de-Dieu, fondateur de l'ordre de la Charité.

Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni quod repromisit Deus diligentibus se? Jac. 2, 5.

Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres en ce monde, pour être riches en la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment?

PREMIER POINT.

Considérez que le bienheureux Jean-de-Dieu a été pauvre selon le monde, mais que sa charité l'a fait riche selon Dieu, et lui a acquis trois précieux trésors, savoir, le trésor des vertus, le trésor des souffrances, et le trésor de la gloire.

Premièrement, sa charité lui a acquis le trésor des vertus par la pratique des œuvres de miséricorde envers les pauvres et les malades. Après avoir été quatorze ans berger, puis soldat, et aussi petit marchand de livres et d'images, Dieu le choisit pour en faire un grand saint, et le combler de toutes les richesses du ciel. Entendant un jour le sermon de ce célèbre prédicateur, M. Jean Avila, dont Grenade a écrit la vie, il fut touché d'un si vif sentiment de ses péchés, que la prédication étant finie, il s'en alla par les rues de la ville de Grenade, en criant à haute voix : Miséricorde! Seigneur, miséricorde à ce pécheur qui vous a offensé! Le peuple étonné de l'entendre, et de le voir tout couvert de boue dans laquelle il se rouloit, le fit mettre par compassion dans l'hôpital des fous, croyant qu'il étoit hors de son bon sens. Mais Dieu, qui se sert de la sainte folie de la croix pour confondre la fausse sagesse du siècle, fit bientôt connoître que ce mouvement extraordinaire étoit un

coup de sa main, qui n'avoit conduit son serviteur dans ce lieu de miséricorde, que pour en faire le père des pauvres, et donner un emploi à sa charité qui depuis attira l'admiration de tout le monde. Car s'étant consacré au service des pauvres et des malades par le conseil de celui qui l'avoit converti, et ayant pris la bénédiction de l'évêque du Tuy, qui lui donna l'habit religieux, et le nomma Jean-de-Dieu, il s'appliqua à toutes sortes de bonnes œuvres avec tant de succès, qu'en peu de temps il jeta les fondemens d'un ordre, qui est aujourd'hui étendu presque dans tout le monde, qui reçoit un secours considérable de la charité de ses enfans.

Hélas! un sermon a été capable de faire le chef-d'œuvre de la grâce : est-il possible qu'après tant de sermons et de lectures spirituelles, je fasse si peu de progrès dans la vertu? N'écouterai-je jamais ce qu'il disoit souvent à ses frères, et qu'il pratiquoit encore mieux : Faites du bien, mes frères, pendant que vous en avez le temps.

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que la charité de ce grand saint lui a acquis le trésor des souffrances par l'exercice d'une patience invincible, que ni la malice des hommes, ni la rage des démons n'a jamais su ébranler. Quand on le battoit outrageusement, il disoit, avec un visage riant : Frappez, mes frères, frappez ce corps qui est la cause de mon malheur. Quand ses ennemis lui avoient fait quelque tort considérable, il leur disoit, avec un cœur plein de douceur : Tôt ou tard, si je veux me sauver, il faut que je vous pardonne. Il vaut donc mieux que ce soit dès maintenant. Quand les démons, envieux du bien qu'il faisoit, tâchoient de l'étouffer, il n'avoit point d'autre défense que la prière. Jésus, disoit-il, soit à mon aide! La douceur de ce nom sacré étoit le baume précieux qui guérissoit toutes ses plaies. Après tout, il n'avoit

point de plus grand persécuteur que lui-même. Car il ne donnoit point de trève à son corps : il ne couchoit que sur une natte, il n'avoit qu'un oignon cuit pour son repas, et, pour tout dire en un mot, il gardoit toute la douceur de sa charité pour le prochain, et ne s'en réservoit que la rigueur. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si Notre-Seigneur, le visitant une fois accompagnée de sa bienheureuse Mère et de saint Jean, lui mit une couronne d'épines sur la tête. C'est ainsi qu'il couronne ses favoris, qui tiennent à grande gloire de souffrir pour son amour. Quand est-ce que vous les imiterez, et que vous direz de cœur : Seigneur, vos épines sont mes roses, et vos souffrances mon paradis ?

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, que la charité de ce grand serviteur de Dieu lui a acquis le trésor de la gloire, qui n'est autre que Dieu même. Car, étant la charité par essence, il en est aussi la récompense par sa bonté. C'est le royaume qu'il promet à ceux qui l'aiment, et dont il déclarera un jour les premiers héritiers ceux qui le servent en la personne des pauvres. C'est à eux qu'il dira, par une singulière faveur : Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même. Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.

Or, ce que le fils de Dieu doit déclarer au dernier jour du monde en faveur de toutes les personnes charitables, il le dit par avance au bienheureux Jean-de-Dieu, lorsqu'il étoit encore en vie. Car, comme il lavoit un jour les pieds aux pauvres selon sa sainte coutume, Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit : C'est à moi, c'est à moi que vous lavez les pieds ; c'est moi que vous assistez en la personne des pauvres. O quelle gloire ! O quelle joie ! O paroles pleines de consolation !

Eh ! qui ne s'estimeroit désormais heureux de pouvoir faire du bien aux pauvres, de visiter les prisons et les hôpitaux, et d'assister les malades, puisque Jésus-Christ tient tout cela fait à sa propre personne ?

MÉDITATION.

9 Mars. — Fête de sainte Françoise, fondatrice des Oblates de la Tour des Miroirs.

Nostra conversatio in cœlis est, unde etiam salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum. Philipp. 3, 20.

Notre conversation est dans les cieux, d'où nous attendons aussi le sauveur notre Seigneur Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérez que Dieu a choisi sainte Françoise entre les plus nobles dames romaines, pour en faire un excellent modèle de la vie, tant séculière que religieuse, des personnes de son sexe, et leur apprendre quelle doit être leur conduite, soit qu'elles traitent avec le prochain, soit qu'elles conversent avec les anges et avec Dieu même. On peut dire en général que cette admirable sainte vivoit sur la terre comme si elle eût été dans le ciel, ou que tout le ciel eût été toujours avec elle. Considérez son oraison continuelle ; on eût dit qu'elle avoit quitté la terre, et que le paradis étoit sa demeure ordinaire : mais d'ailleurs, à voir les fréquentes visites qu'elle recevoit d'en haut, on eût dit que les anges et les saints avoient quitté le paradis pour converser familièrement avec elle sur la terre. Saint Alexis se fit son médecin, qui la vint guérir un jour lorsqu'elle étoit malade. Saint François voulut être le compagnon de son voyage, lorsqu'elle alloit à Assise. Saint Gabriel lui ouvroit tantôt le ciel pour y admirer la gloire de Dieu, tantôt

l'enfer pour y contempler sa justice. La bienheureuse Vierge la caressoit comme sa chère fille, et lui présentoit son fils qui étoit toutes ses délices. Sa passion faisoit le sujet ordinaire de ses méditations, ses plaies sacrées lui servoient de retraite : c'étoit le lieu de son repos et de ses souffrances tout ensemble, parce que souvent elle en portoit l'imitation ; ses plaies sacrées lui servoient de retraite, c'étoit le lieu de son repos et de ses souffrances tout ensemble, parce que souvent elle en portoit l'empreinte et la douleur sur son corps. Son divin cœur étoit la fontaine d'eau vive où elle alloit étancher sa soif, et puiser ces célestes liqueurs qui couleroient abondamment dans nos âmes, si nous n'allions point chercher la boue et les eaux troubles de l'Egypte. Son corps sacré et son précieux sang étoient la nourriture délicieuse qu'elle recevoit quelquefois de sa propre main ; et c'étoit ordinairement après la communion qu'étant ravie en extase, elle avoit ces merveilleuses visions et ces fréquentes révélations dont sa vie est remplie.

Après cela, ne peut-on pas dire que sa conversation étoit dans les cieux ? et n'est-ce pas aussi là, que devroit être la nôtre ? Le chrétien n'est point un homme de la terre, mais du ciel. Il en est citoyen, et par conséquent il y doit être de cœur et de pensée, il en doit observer les lois, et y contracter ses habitudes, de peur de perdre ses droits par un long oubli, et de souffrir un éternel exil en punition de son mépris.

SECOND POINT.

Considérez en particulier la familiarité admirable que sainte Françoise avoit avec son ange tutélaire, et les faveurs signalées qu'il lui faisoit. C'étoit un archange que Jésus-Christ, par une grâce spéciale, avoit commis à sa garde, pour la porter, comme il fit, au plus haut point de la perfection. Il avoit des soins inexprimables pour elle et

pour tout ce qui la touchoit. Il paroissoit jour et nuit auprès d'elle, sous la forme d'un enfant dont le port étoit admirablement grave et modeste, et la beauté naissante. Ses deux yeux éclatoient comme deux soleils : et la splendeur qui sortoit de tout son corps étoit si grande que la sainte n'avoit pas besoin d'autre flambeau durant la nuit pour l'éclairer.

Il ne pouvoit souffrir le moindre défaut en sa personne, qu'il ne l'en reprît aussitôt, soit en la regardant d'un œil sévère, soit en la frappant, soit en se séparant d'elle, et se cachant dans un nuage obscur, jusqu'à ce qu'elle eût effacé par ses larmes et par ses prières cette légère tache qui souilloit la pureté de son cœur. Il la portoit à la pratique de la plus haute sainteté, et lui imprimoit une si claire connoissance des perfections de la nature angélique, que, toute remplie de la pensée, de l'estime et de l'amour de ces esprits bienheureux, elle se transformoit en ange, pour ainsi dire, par l'imitation de leurs vertus.

Il bannissoit de son cœur tout ce qui pouvoit troubler la paix de son âme et la parfaite conformité qu'elle devoit avoir avec la volonté de Dieu, dans tous les accidens de la vie ; et il fit tant par ses soins charitables, qu'à la fin tout lui étoit indifférent, et rien ne la touchait que le bon plaisir de Dieu.

Mais plus il témoignoit de zèle pour son repos, aussi bien que pour sa perfection, plus les malins esprits, jaloux de son bonheur, redoubloient leurs efforts pour la tourmenter, tantôt en la menaçant, tantôt en l'accablant de coups, tantôt en l'importunant par des spectres effroyables, capables d'ébranler sa constance, si, outre l'archange qui l'assistoit, Dieu ne lui en eût donné encore un autre de l'ordre des puissances, qui avoit plus de force et d'empire pour les chasser. Car le premier les repoussoit, en se mettant entr'eux et la sainte, comme pour lui servir de rempart contre les at-

taques des esprits infernaux, et les mettre en fuite ; mais celui-ci, comme étant d'un ordre supérieur, faisoit trembler les démons par sa seule présence, et les précipitoit dans les enfers.

Admirez ici le soin que les anges prennent de nos âmes, et le peu de zèle que nous avons pour les défendre, et procurer notre salut. Reconnoissez les obligations que vous avez au roi des anges, qui vous a donné pour protecteur un prince de sa cour, pour vous assister à chaque moment de votre vie. Portez-lui du respect, obéissez à ses inspirations, et souvenez-vous que celui qui veut contracter un étroit commerce avec les anges, ne doit point se plaire aux charmes trompeurs des démons. Quiconque veut être le temple de Dieu, doit surtout se garder de devenir la retraite du démon, en suivant la vanité, dit saint Maxime (1).

TROISIÈME POINT.

Considérez la sage conduite que sainte Françoise garda dans tous les états de sa vie, et les vertus héroïques qu'elle exerça par le secours et l'assistance de son cher gardien, et de tous les esprits bienheureux, de la vue et de l'entretien desquels elle jouissoit continuellement, comme il en est parlé dans sa vie (2). Elle vécut quarante ans avec son mari sans lui donner jamais sujet de déplaisir, ni altérer tant soit peu la paix de sa maison. La crainte qu'elle avoit d'offenser Dieu, lui faisoit aimer la solitude et la prière qui étoit son plus agréable emploi : mais néanmoins elle ne s'y attachoit pas tellement, qu'elle ne le quittât volontiers quand il falloit vaquer aux affaires du ménage et de sa famille. Son principal soin étoit d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Elle traitoit ses domestiques avec la charité et la douceur d'une mère. Elle étendoit sa charité sur les malades qu'elle servoit, sur les pauvres pour lesquels elle vidoit

(1) *S. Max. de Circumc.*

(2) Fruebatur famula Christi continuâ visione angelorum.

ses coffres et ses greniers, que Dieu remplissoit miraculeusement; sur les pécheurs qu'elle excitoit a la pénitence par ses prières et par ses remontrances, et sur ses ennemis, dont elle enduroit les injures, les persécutions et les calomnies, sans plainte, sans murmure et sans aigreur.

Mais elle n'avoit que du mépris et de la rigueur pour sa personne. Le cilice perpétuel, les disciplines sanglantes, la dureté de sa couche, le service pénible des malades, l'oraison presque continuelle ne lui étoient rien en comparaison de ce qu'elle eût voulu faire, si son ange tutélaire n'eût retenu sa ferveur dans les bornes de la prudence chrétienne.

Faites réflexion sur vous, et regardez dans cet éclatant miroir les taches de votre âme, afin de les ôter, et d'y apporter un prompt remède.

MÉDITATION.

12 Mars. — Fête de saint Grégoire-le-Grand, pape, et docteur de l'Eglise.

Fuit magnus secundùm nomen suum, maximus in salutem electorum. Eccli. 46.

Il a été grand selon son nom, très-grand pour le salut des élus.

PREMIER POINT.

Considérez que saint Grégoire a mérité le nom de Grand, parce qu'il a été effectivement grand pape, grand docteur, grand saint, et très-grand serviteur de Dieu pour le salut des élus. La charité en a fait un grand pape, l'oraison un grand docteur, l'humilité un grand saint, la patience un très-grand serviteur de Dieu, pour le salut des élus.

Premièrement, la charité en a fait un grand pape. Car, pour juger du mérite d'un grand prélat, il faut,

comme il le dit lui-même dans son Pastoral, considérer par quelle voie il est parvenu à cette haute dignité, de quelle manière il y a vécu, comment il y a enseigné, et s'il y est entré bien avant dans la connoissance de ses infirmités (1). Or c'est ce qu'il a fait d'une manière si excellente qu'on peut dire qu'il n'a point son semblable (2). La miséricorde qu'il exerçoit envers les pauvres, les logeant dans sa maison, et les faisant manger à sa table, mérita d'y recevoir Jésus-Christ et son ange tutélaire, qui l'assura que sa charité l'avoit élevé sur le trône, et que c'étoit pour cela que Dieu l'avoit choisi pour gouverner son Eglise. Sa conduite dans cette charge ne fut pas moins miraculeuse que son élection. La colonne de feu qui le découvrit lorsqu'il se cacha pour fuir son exaltation, que la profonde connoissance de sa foiblesse lui faisoit appréhender, n'étoit qu'une figure de la sainteté de sa vie et de l'éclat de sa doctrine, qui devoient servir de flambeau pour éclairer tous les peuples, et de colonne pour soutenir la maison de Dieu et le siége de saint Pierre, dont le ciel, en confirmant le suffrage des hommes, le déclaroit successeur. O si les riches de la terre savoient ce que vaut une œuvre de charité, leurs maisons seroient ouvertes à tous les pauvres; et s'ils ne recevoient pas en récompense la thiare des papes, ni le diadême des empereurs mortels, la couronne du ciel, qui est infiniment plus précieuse, ne leur pourrait pas manquer.

SECOND POINT.

SECONDEMENT, l'oraison en a fait un grand docteur de l'Eglise, qui avoit, comme dit Ildephonse, la sainteté des Antoine, l'éloquence des Cyprien, et

(1) Pensandum est, ad culmen regiminis, quisque qualiter perveniat, atque ad hoc ritè perveniens qualiter vivat, et benè vivendo qualiter doceat, et benè docens infirmitatem suam quantâ consideratione cognoscat. (*S. Greg.*)

(2) Non est inventus similis illi

.a doctrine des Augustin, et qui, dans les choses morales, selon le huitième concile de Tolède, les a tous surpassés, et a mérité la préférence presque sur tous. Or l'oraison est l'école du Saint-Esprit, où il apprit la science des saints de ce divin maître que Pierre diacre assura, avec serment solennel, avoir vu souvent en forme de colombe sur la tête du saint, lorsqu'il écrivoit ses livres. Job demande où l'on trouve la vraie sagesse, et quel est le lieu de sa demeure (1). Mais saint Grégoire pourroit répondre, avec Salomon, qu'il l'a trouvée à l'oratoire, et que c'est un fruit de la prière. « J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée. J'ai prié, et l'esprit de la sagesse est venu en moi. Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étoient rien au prix d'elle (2). » Car, en effet, comme dit un de ses panégyristes, « il a principalement excellé en trois choses : à prier, à lire et à méditer (3). » Et c'est pour vaquer à ce divin exercice, qu'après la mort de son père, qui avoit interrompu le cours de ses études pour le faire préteur de Rome, il se défit de sa charge, et employa son bien à bâtir plusieurs monastères à Rome et en Sicile, en l'un desquels il se fit religieux, et s'adonna tellement à la contemplation des choses divines, que son esprit, élevé au-dessus de tout ce qui est périssable, ne s'occupoit plus d'autre pensée que du ciel, et ne respiroit que la mort qu'il regardoit comme l'entrée du paradis et la récompense de ses travaux, au lieu que la plupart des hommes l'appréhendent comme un supplice (4).

(1) Sapientia ubi invenitur? et quis est locus intelligentiæ? (*Job.* 28, 12.)

(2) Optavi, et datus est mihi sensus : invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ. Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. (*Sap.* 7, 8.)

(3) In his tribus maximè emicuit, scilicet in orando, in legendo, et in meditando. (*Jacobus de Vorag. Archiep. Jannens. serm. 2. de S. Gregorio.*)

(4) Infelix animus meus! memini qualis fuit, quomodò

l'ant il est vrai, comme il le dit lui-même, qu'il n'est rien de plus fort que celui qui soumet tous les mouvemens de son cœur à la raison, et qui sait mépriser les choses visibles pour aimer celles qui sont invisibles

TROISIÈME POINT.

En dernier lieu, l'humilité en a fait un grand saint, et la patience un très-grand serviteur de Dieu pour le salut des élus. Car d'un côté, pour être saint, il faut être humble. L'humilité est la source de la vertu; et l'on peut dire que la vertu est vraie, quand elle dure et continue dans sa source. D'ailleurs, pour sanctifier les autres, il faut être fort patient; et pour faire de grands fruits, il faut se résoudre à de grandes souffrances (1). Or, entre toutes les vertus de saint Grégoire, l'humilité et la patience ont été les plus éclatantes. Il est vrai qu'il étoit grand en toutes les autres, et qu'il les possédoit toutes en éminence. Sa dévotion envers la sainte Vierge, dont il fit porter l'image peinte par saint Luc dans les processions solennelles qu'il ordonna, fit cesser la peste à Rome, et désarma l'ange qui lui apparut sur le château de l'empereur Adrien, qu'on appela depuis Château-St.-Ange. Sa libéralité se répandoit sur tous les pauvres, dont il avoit les noms écrits dans un livre; et, dans la seule ville de Rome, il fournissoit la subsistance à trois mille religieuses. Son zèle s'étendoit par tout l'univers, et spécialement sur l'Angleterre, où, n'ayant pu aller lui-même comme il l'avoit désiré, parce que le pape Benoît I.er le rappela à l'instance du peuple romain, il envoya depuis en sa place Augustin, ce grand apôtre des

ei labentia cuncta suberant in monasterio, quòd nulla nisi cœlestia cogitare consueverat, quòd mortem, quæ cunctis pœna est, scilicet ut ingressum vitæ et laboris sui præmium amabat. (*S. Greg. in prolog. super dialog.*)

(1) Benè patientes erunt, ut annuntient. (*S. Greg. lib. 29. Moral.*)

Anglais, qui convertit le roi de Cantorbéry, saint Helbert, avec un grand nombre d'infidèles. Sa rare prudence établit un ordre admirable dans toutes les cérémonies de l'église, régla l'office divin, réforma le chant, qu'il apprenoit lui-même aux enfans de chœur, et mit une belle police en tout ce qui regarde les mœurs et les biens des ecclésiastiques. Mais enfin il faut avouer que son humilité, en s'efforçant de couvrir toutes ses grandes qualités, leur donna le plus vif éclat, et que sa patience les couronna d'une gloire immortelle, après avoir triomphé par sa douceur de l'insolence des Lombards qui lui firent la guerre à outrance, réprimé l'orgueil du patriarche de Constantinople, résisté aux injustes entreprises de l'empereur Maurice, supporté toutes les calomnies et les outrages de ses ennemis, et enduré constamment les plus sensibles douleurs de la goutte et des autres maladies, qui rendirent son corps si sec et si aride, longtemps avant son trépas, qu'il ressembloit plutôt à un mort déterré, qu'à un homme vivant. Voilà le caractère de ce grand homme, qui prit le premier la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu : voilà ce qui le fit saint, et ce qui vous sanctifiera, à son exemple, si vous voulez l'aimer.

(*Voyez la fête de saint Joseph, à la fin des méditations de la Passion*, Tome VIII.)

MÉDITATION.

20 Mars. — Fête de saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge.

Paravi lucernam Christo meo. Psal. 131.

J'ai préparé une lampe à mon Christ.

PREMIER POINT,

Considérez le bonheur de ce grand saint, qui a donné au Père éternel une fille très-sainte, au Fils de Dieu une mère très-pure, au Saint-Esprit une très-digne épouse, aux anges une reine, aux hommes une avocate, au ciel et à la terre une souveraine maîtresse. Réjouissez-vous de ce qu'il a contribué à préparer cette mystérieuse lampe d'où est sortie la lumière du monde. Car c'est vraiment la préparation du Seigneur, selon la signification de son nom, qui lui convient très-bien; puisque la fille qu'il a mise au monde, est plutôt un miracle de la grâce, qu'un ouvrage de la nature. Admirez le rang qu'il tient dans l'ordre éternel de la divine providence, qui l'a choisi pour être le digne père de la Vierge, par le même décret par lequel il a prédestiné la Vierge pour être digne mère de Jésus-Christ. O que ce choix lui a été avantageux! Si l'eau est d'autant plus pure, qu'elle approche plus de sa source, Jésus et Marie étant les deux sources de la grâce, quelle pureté, quelles faveurs, quels priviléges n'ont-ils pas communiqués à saint Joachim, qui leur est si proche, et qui a l'honneur d'avoir l'une pour fille, et l'autre pour petit-fils? Remerciez-les tous deux, et tâchez de vous tenir le plus près que vous pourrez de leur personne, par pensée, par respect et par amour. Plus vous serez ami de Jésus, et plus vous serez proche de ce soleil de justice, plus vous en recevrez de lumière. Honorons la divine Marie du fond de nos

cœurs, et de toute l'étendue de nos affections et de nos vœux, parce que tel est le bon plaisir de celui qui veut que nous ayons tout par l'entremise de Marie (1).

SECOND POINT.

Considérez le mérite de ce grand saint, et les vertus qu'il a pratiquées, pour se préparer lui-même, et se rendre digne du choix que Dieu a fait de sa personne, afin de nous donner, par lui, la mère du Sauveur et la médiatrice du salut de tous les hommes. Sa stérilité naturelle n'a pas empêché sa sainteté : mais sa sainteté a beaucoup contribué à guérir sa stérilité. Il le falloit ainsi, pour la gloire de Jésus et de Marie. C'étoit l'honneur de Jésus d'avoir un aïeul qui fût saint, et l'honneur de Marie d'avoir un père très-vertueux. Or, saint Joachim l'a été à un tel point, qu'on peut dire, avec saint Epiphane, que la Vierge est la fille de toutes les vertus (2).

Il l'a obtenue par son humilité, souffrant avec douceur le mépris qu'on faisoit de lui, jusqu'à être obligé de se retirer dans la solitude, pour éviter le reproche et la confusion de sa stérilité, comme dit saint Jérôme.

Il l'a obtenue par ses aumônes : car il divisoit ses biens en trois parties ; l'une pour les autels, l'autre pour les pauvres, la troisième pour l'entretien de sa famille.

Il l'a obtenue par ses prières : car il passoit sa vie en continuelle oraison, demandant, avec abondance de larmes et de soupirs, la venue du Messie qui étoit l'attente de tous les siècles.

Il l'a obtenue par son abstinence : car il accompagnoit sa prière de la mortification et du jeûne,

(1) Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus Mariam veneremur ; quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. (*S. Bern. de Nat. B. Mariæ Virg.*)

(2) *S. Epiph. hæres.* 78.

sachant bien que ce sont les armes des saints, avec lesquelles ils remportent la bénédiction de Dieu, et la victoire sur tous leurs ennemis.

Enfin il l'a obtenue par sa persevérance : car il demeura stérile jusqu'à la vieillesse, sans se refroidir dans la dévotion, ni perdre la confiance qu'il avoit en la bonté de Dieu, qui ne le faisoit passer par une si longue épreuve, que pour récompenser plus magnifiquement sa patience, et donner plus d'éclat à sa vertu.

Adorez la toute-puissance du créateur, qui fait ce qu'il veut de sa créature : fiez-vous en sa bonté, qui peut vous combler de mérites, et vous faire porter des fruits de toutes sortes de vertus, quoique vous soyez si stérile de vous-même, que vous ne puissiez pas seulement produire une bonne pensée sans son secours. Recourez donc sans cesse à lui ; et quoiqu'il ne vous écoute pas sitôt, ne quittez pas l'oraison, mais redoublez plutôt votre ferveur, et priez avec plus d'instance. Car Dieu veut être prié, et il veut être gagné par force, et vaincu, pour ainsi dire, par notre importunité (1).

TROISIÈME POINT.

Considérez le pouvoir de ce grand saint, et le crédit qu'il a auprès de Jésus et de Marie. Premièrement, Marie lui appartient comme sa fille, et Jésus appartient à Marie comme son fils. Quel pouvoir n'a-t-il donc pas sur eux ? N'a-t-il pas droit d'en disposer, pour ainsi dire, tenant lieu de père sur tous les deux ? Secondement, Jésus aime Marie comme sa mère : Marie aime Joachim comme son père. Que peut donc refuser Jésus à sa mère, et qué peut refuser Marie à son père ? Troisièmement, si les bienfaits ont tout pouvoir sur un bon cœur, que ne peut saint Joachim auprès de la Vierge, à

(1) Si primò non exaudierit, ab oratione non deficias, imò precibus et clamoribus insistas. Vult enim Deus rogari, vult cogi, vult quâdam importunitate vinci. Ideò tibi dicit : Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.

qui il a donné la vie, et auprès de Jésus qui tient la vie de la Vierge, ayant pris d'elle son corps sacré, qui est par conséquent une partie de sa substance unie à la personne divine? Adressez-vous donc à cet incomparable saint avec toute confiance, et ne doutez point qu'ayant un si grand pouvoir sur la personne et sur le cœur de Jésus, il n'ait aussi pouvoir sur les sujets de son royaume. Priez-le qu'il étende sa protection et ses soins charitables sur vous, et qu'il vous obtienne la grâce d'être tout sans réserve à Jésus et Marie, et de vivre éternellement sous la douceur de leur empire.

MÉDITATION.

21 Mars. — Fête de saint Benoît.

Attendite ad Abraham patrem vestrum et ad Saram quæ peperit vos. Quia unum vocavi eum, et benedixi ei et multiplicavi eum. Isaiæ 51, 2.

Faites une sérieuse réflexion sur votre père Abraham, et sur Sara qui vous a engendré. Je l'ai pris seul, et je l'ai appelé à mon service par une vocation spéciale : je l'ai béni, et j'ai multiplié ses enfans.

APPLICATION A SAINT BENOÎT.

La bénédiction que Dieu a donnée à saint Benoît est fort semblable à celle d'Abraham, aussi-bien que sa vocation. Celui-ci est le père des croyans, et celui-là est le père des spirituels et des religieux (1). C'est pourquoi nous lui pouvons appliquer ces paroles qui conviennent littéralement à Abraham, et dire avec vérité que Dieu l'a appelé, qu'il l'a béni, et qu'il a béni et multiplié son ordre d'une manière admirable. C'est le sujet de cette méditation.

(1) Quem Spiritus Sanctus hominum spiritualium auctorem et rectorem de mundo eduxit, et in solitudinem duxit. (*Guill. Avern. episc. paris. serm.* 51, *dess.*)

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ la vocation de votre père, et admirez les grands desseins de Dieu sur lui. Le Saint-Esprit, dit l'évêque de Paris, l'a tiré du monde, et l'a conduit dans le désert, pour en faire le chef et le père des religieux, et des hommes spirituels; afin de leur apprendre, par son exemple et par ses enseignemens, à aimer Dieu et Jésus-Christ son fils unique, à le bénir, et chanter ses louanges, en un mot, à représenter sur la terre la vie des anges dans le ciel. Le ménologe des saints de l'ordre (1) nous assure qu'avant sa naissance, étant encore dans le ventre de sa mère, on l'entendit psalmodier et chanter les louanges de Dieu, par un heureux présage de ce qu'il devoit faire pendant toute sa vie, et de ce qu'il devoit enseigner à l'univers. C'est pourquoi ses parens lui donnèrent le nom de Benoît, dans la croyance qu'ils avoient qu'il devoit un jour bénir Dieu d'une manière excellente, et être réciproquement béni de Dieu. Et certes, leur croyance ne fut pas vaine, ni leur attente trompée. Car c'est lui qui a rendu l'usage du psautier de David, et de celui de la bienheureuse Vierge, qui est composé de cent cinquante *Ave Maria*, et fort commun dans tout l'Occident.

Admirez la grâce d'une si excellente vocation : estimez-vous heureux de ce que Dieu vous a créé pour cette fin : souvenez-vous que c'est pour cela qu'il vous a mis au monde, et que vous n'y êtes que pour cela.

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ la bénédiction de votre père, et admirez les grâces dont Dieu l'a favorisé, pour en faire un digne instrument de ses louanges et de sa gloire.

S'il est vrai, ce que dit saint Grégoire, que sa règle, qui a conduit tant de saints dans le ciel, est

(1) *Menol. Bened.* 21 *martii*

une parfaite expression de ses mœurs, et qu'il n'a rien enseigné qu'il n'ait pratiqué durant sa vie avec une souveraine éminence, il ne faut que mesurer la hauteur de cette échelle mystique de l'humilité qu'il a dressée pour arriver au plus sublime degré de l'amour divin, pour vérifier en sa personne que Dieu donne sa grâce aux humbles, et que, par un retour légitime d'amour, les humbles lui rendent la gloire qui lui est due. Voulez-vous voir par où le Saint-Esprit, qui étoit son véritable guide, l'a élevé au comble de la perfection? Jetez les yeux sur les douze degrés de l'humilité qu'il appeloit l'échelle de Jacob.

1. Craindre Dieu sur toutes choses, et marcher toujours en sa présence.

2. Mortifier ses désirs déréglés, et résister à sa propre volonté.

3. Obéir à son supérieur en esprit d'amour et de soumission, à l'exemple de Jésus-Christ qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort.

4. Garder une patience invincible dans les rencontres fâcheuses et contraires à la sensualité.

5. Découvrir au supérieur tous les replis de son âme, et les défauts les plus cachés.

6. S'estimer digne de tout mépris, et se contenter du plus bas et du plus vil office.

7. Se croire le dernier de tous les hommes.

8. Fuir la singularité, et suivre la communauté.

9. Aimer le silence, et l'observer exactement.

10. Modérer le ris, et n'éclater, ni ne s'épancher jamais.

11. Parler peu, avec gravité, modestie, et beaucoup de sens.

12. Porter la vue comme un pauvre criminel, prêt à paroître devant le tribunal de Dieu, et témoigner l'humilité intérieure du cœur, par l'humilité extérieure du corps. Car les deux côtés de l'échelle sont le corps et l'esprit qu'il faut humilier pour arriver à la vraie sainteté

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ la bénédiction que Dieu a donnée à la religion de saint Benoît qui est votre mère, qui vous a engendrés à Jésus-Christ, et admirez la multitude prodigieuse de papes, de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de martyrs, de confesseurs et de Vierges qui ont monté par cette échelle mystique, sous la conduite de votre saint patriarche; et si vous en demandez la cause, écoutez ce qui fut dit à saint Maur, lorsqu'il vit l'âme de saint Benoît monter au ciel toute rayonnante de gloire, par un chemin éclairé de mille flambeaux et tendu de précieuses tapisseries, depuis le mont Cassin jusqu'au plus haut de l'empirée : Voilà le chemin par où le bien-aimé de Dieu saint Benoît est monté pour prendre possession de la gloire. Suivez-le constamment : ne descendez point, ne demeurez point en arrière, ne vous écartez point, montez : et, s'il est possible, volez avec allégresse jusques à ce que vous soyez arrivé au terme de la vie éternelle.

MÉDITATIONS
POUR LE MOIS D'AVRIL.

3 AVRIL. — Fête de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes.

Ego minimus in domo patris mei. JUDIC. 6, 15.

Je suis le plus petit dans la maison de mon Père.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il ne faut qu'une vertu pour faire un saint. L'amour des pauvres a fait un saint Jean l'Aumônier, l'amour de Jésus un saint Ignace martyr, la foi un saint Grégoire Thaumaturge. Mais, si l'on vouloit rechercher quelle est la vertu qui a

élevé saint François de Paule à ce haut degré de sainteté auquel il est parvenu, on feroit naître un différend qui seroit difficile à décider, si l'humilité ne faisoit céder à toutes les autres vertus le droit qu'elles ont à ce grand ouvrage, par rapport à l'honneur de Jésus-Christ, qui en est le principal auteur. Il faut donc mettre toute la gloire de saint François entre les mains de sa très-profonde humilité, qui ne la dérobe à ses yeux que pour la rendre plus éclatante aux yeux des anges et des hommes.

« Les plus grandes choses dans la nature, dit un philosophe platonicien, commencent par les petites, subsistent dans les petites, s'avancent par les petites, et retournent enfin dans les petites (1). Otez les petites choses, il n'en restera plus de grandes (2), parce que les grandes ne se font que de l'amas et de l'assemblage des plus petites. Qui compose les plus grandes sommes ? l'unité. La plus longue durée des temps ? un moment. Les plus grands corps ? un atome (3). » Par où commencent les plus grands fleuves ? par une petite source. Les plus grands arbres ? par un petit pepin. Les plus grands hommes ? par un petit corps qui n'est pas plus grand qu'une abeille.

La providence divine garde la même conduite dans l'ordre de la grâce et dans la gloire des saints. L'humilité est le principe de leur élévation ; et Jésus-Christ, qui est la vérité même, nous apprend que les plus petits, sur la terre, sont les plus grands dans le ciel. Car, pour devenir grands, il faut qu'ils s'approchent de Dieu, qui est la véritable source de la grandeur ; et ils ne peuvent s'en approcher sans

(1) Minimum substantia rerum est ; quia maxima quæque ex minimo, in minimo, ad minimum, per minimum.

(2) Tolle undique minimum, et maximum ubique nihil erit.

(3) Maximum nihil est aliud, quam minimum iteratum et multiplicatum. Monas essentia est numeri, punctum lineæ, momentum temporis, atomus corporis.

devenir humbles, parce que plus ils sont près de lui, plus ils découvrent sa grandeur; et plus il leur paroît grand, plus ils se trouvent petits et méprisables devant lui. Ajoutez à cela, que les vertus qui font les saints doivent être dans un degré d'éminence qui les relève au-dessus du commun. Or, à mesure qu'elles s'y élèvent par le mouvement de la charité qui les y porte, il faut qu'elles s'abaissent par le mouvement de l'humilité, qui est comme le fondement qui les soutient, la racine qui les fait croître, la règle d'or qui mesure la sainteté angélique et humaine (1). C'est donc par-là qu'il faut juger de l'excellence de notre saint: et le plus glorieux témoignage qu'on puisse rendre à sa vertu, est de dire qu'il a été très-petit en la maison de Dieu (2). Car, s'il y a été très-petit, il faut aussi qu'il y soit très-grand par une suite infaillible; et l'on peut dire qu'il ne seroit pas si grand qu'il est, s'il n'avoit été très-petit.

SECOND POINT.

Considérez que le premier caractère de l'humilité de saint François de Paule est d'avoir uni en sa personne une très-rigoureuse pénitence avec une très-parfaite innocence. Celui qui est véritablement humble, est moins sujet à faillir; parce que se mettant au plus bas lieu, sa chute ne peut pas être profonde: et d'ailleurs, ayant pour son appui la faveur de Jésus-Christ qui donne sa grâce aux humbles, elle ne peut pas être dangereuse. Et néanmoins, avec cela, il s'estime le plus grand pécheur de la terre; et fermant les yeux à l'innocence de sa vie pour suivre le sentiment qu'il a de ses péchés, il mesure la pénitence qu'il embrasse à la haine qu'il a conçue contre soi-même. De-là vient que les saints qui ont été les plus humbles, ont aussi été les plus austères; soit parce qu'ayant plus de lu-

(1) Mensura hominis, quæ et angeli.
(2) Ego minimus in domo patris mei.

mière pour connoître leurs défauts, ils avoient aussi plus de ferveur pour les punir, soit parce qu'en prenant la vengeance sur leurs corps par de plus grandes rigueurs, ils nourrissoient et augmentoient sensiblement la haine et la douleur que l'humilité leur en imprimoit dans le cœur.

Ce fut sans doute ce qui porta saint François à choisir un genre de vie si rigoureux aux sens, et si délicieux à l'esprit, joignant étroitement tout ce que les plus austères pénitens ont jamais pratiqué de plus contraire à la nature, avec la pureté que la plus haute innocence peut acquérir par la force de la grâce. On sait qu'ayant commencé à servir Dieu parfaitement à l'âge de treize ans, il lui fut fidèle jusqu'à la mort; et que sa vie, qui avoit été un miracle de nature dans sa naissance, fut depuis un miracle de vertu dans son progrès qui dura près de cent ans. On sait que son âme innocente demeura dans son corps, comme l'ange de l'Apocalypse dans le globe du soleil, et qu'il avoit la pureté de ce bel astre, sans en avoir les taches. On sait que tous les élémens le respectoient comme s'il eût été formé d'une matière plus pure et plus précieuse que l'ordinaire; que le feu n'avoit point d'action sur lui non plus que sur le ciel, qui est si proche de sa sphère et qui n'en sent point les ardeurs; que l'eau le portoit aussi facilement que s'il n'eût point eu de pesanteur ni de masse; que les épines, les glaces, les pierres aiguës et tranchantes, sur lesquelles il marchoit les pieds nus, ne le blessoient non plus que s'il eût été impénétrable; que la fange et la boue le salissoient aussi peu que s'il n'eût pas été susceptible des impressions de la terre; que la mort ne l'osa attaquer qu'après avoir fait de grands préparatifs l'espace d'un siècle, comme s'il eût été déjà immortel et glorieux, et que la terre qui reçut ce dépôt précieux, en fut toute embaumée, bien loin de lui faire sentir la pourriture. Et toutefois l'humilité couvrant de son voile toutes ces prérogatives pour lui mettre son néant et ses foi-

blesses devant les yeux, du plus pur et du plus innocent de son siècle en fit le plus grand pénitent, et mêla tellement les jeûnes et les macérations du corps avec les délices de l'esprit, qu'il est difficile de dire lequel est le plus admirable dans ce grand saint, d'une pénitence de quatre-vingt-dix ans, ou d'une innocence de quatre-vingt-dix ans, exempte de toutes sortes de vices et d'imperfections.

A l'âge de quatorze ans, l'esprit de Dieu, qui vouloit conserver cette belle fleur, l'arracha du monde et la transplanta dans le désert, où il demeura six ans dans une austérité prodigieuse, qui passoit les forces d'un enfant.

Il en sortit, depuis, comme l'écho qui ne s'enfonce dans la concavité des rochers que pour se multiplier et se réfléchir vers celui qui l'envoie, comme par une collusion concertée. Il semble que l'humilité ne l'avoit engagé dans la solitude, que pour le renvoyer avec plus d'éclat dans le monde, et faire revivre la pénitence dans un siècle où les conversions étoient rares et les désordres trop communs. Chose étrange! l'abstinence, que tous les hommes admirent de loin et qui les fait trembler quand elle s'approche et se présente à eux, trouva tant de charmes dans l'exemple de ce saint, qu'en peu de temps elle fut reçue avec honneur dans l'Italie, dans l'Allemagne, dans la France et dans l'Espagne, et remplit toute l'Europe de saints religieux, dont la vie est un carême perpétuel, qui épouvante l'enfer et condamne l'intempérance des pécheurs.

Mais ce que l'on doit le plus admirer, est qu'il porta la pénitence jusque dans la cour des rois, et qu'elle ne perdit rien de sa force dans cet élement contagieux, où les saints ne vivent que par violence, et ne se conservent que par miracle. Cependant saint François fut toujours égal à lui-même: la solitude, la religion et la cour furent trois épreuves bien différentes de sa vertu, mais sa constance ne changea point. Le désert n'effraya point la tendresse de son enfance: la religion redoubla son courage,

épuisant les forces de son corps : la cour de Louis XI, où la politique étoit si raffinée, trouva mille artifices pour le tenter, mais nul ne fut suffisant pour le surprendre. Jamais il ne but de vin durant tout le cours de sa vie : jamais il ne mangea de chair : jamais il ne coucha que sur des ais ou sur la terre : jamais il ne quitta le cilice qui étoit cousu à sa chair : jamais il ne relâcha rien ni de ses veilles qui lui déroboient les meilleures heures de son sommeil pour les donner à la prière, ni de ses jeûnes qu'il continuoit souvent quatre jours entiers sans prendre de nourriture, et même quelquefois quarante jours ; ni de ses sanglantes disciplines qui lui tenoient lieu de martyre, ni de ses larmes continuelles qui lui servoient de préservatif dans un air aussi contagieux qu'est celui de la cour et du grand monde. « O que l'amour divin est un doux persécuteur ! ô que les plaies qu'il fait dans un cœur humilié, sont belles et honorables ! Les pécheurs sont blessés, les uns des traits envenimés d'un amour sensuel, les autres de la convoitise des biens du monde. Mais, pour vous, présentez votre cœur à cette belle et divine flèche de la charité. Car Dieu est un merveilleux archer, qui ne blesse que pour guérir un cœur pénitent, et pour lui redonner la vie (1). »

TROISIÈME POINT.

Considérez que le second caractère de l'humilité de saint François est d'avoir uni un profond sentiment de son néant et de son inutilité avec les fruits miraculeux d'une très-sublime charité. Celui qui est vraiment humble, croit être le plus inutile de tous les hommes ; et toutefois il fait du bien à tout le monde. Il fait de grandes choses, et il les estime petites : il en fait beaucoup, et il se plaint de ce

(1) Quàm pulchrum est à charitate vulnus accipere ! Alius jaculum carnei amoris accepit : alius terrenâ cupidine vulneratus est. Tu nuda pectus tuum, et præbe te jaculo formoso ; siquidem Deus sagittarius est. (*Origen. serm.* 2, *in Cant.*)

qu'il en fait peu ; mais son humilité qui l'apauvrit ainsi en lui ôtant la vue de ses actions héroïques, ne lui dérobe, pour ainsi dire, ses richesses, que pour en faire largesse aux autres. L'arbre stérile, dit sainte Dorothée, élève ses branches et les tient hautes et droites : mais celui qui est chargé de bons fruits, les baisse si fort, qu'elles touchent presqu'à terre, et quelquefois même elles se rompent. Ainsi ces grandes âmes portent des fruits excellens à proportion qu'elles s'abaissent par le mépris d'elles-mêmes : et, par un merveilleux retour, plus elles portent de fruits, plus elles s'humilient par le poids de leurs propres mérites. Il n'est pas en cela de la grâce comme de la nature, qui ne peut souffrir le vide, parce qu'elle n'y peut agir : mais la grâce au contraire le recherche, comme le fonds sur lequel elle travaille, et d'où elle fait sortir ses plus beaux ouvrages. La raison est, que l'humilité est inséparable de la charité, qui est la racine des bonnes œuvres, et le principe du mérite : elles marchent toutes deux d'un pas égal, ou, pour mieux dire selon la pensée du grand évêque de Genève, elles ne sont qu'une même chose. L'humilité n'est autre chose qu'une charité abaissée, et la charité n'est autre chose qu'une humilité exaltée.

On n'en peut pas trouver une preuve plus éclatante que l'exemple de l'humble François de Paule, dont la vie est un cercle parfait où la charité tient le plus haut degré et l'humilité le plus bas. Car, en effet, qui a jamais uni ces deux vertus dans une plus étroite alliance ? L'humilité a donné son nom, et la charité son écusson qu'un ange lui apporta du ciel. L'humilité lui a attiré la charité, la charité a couronné son humilité. L'humilité l'a mis sous les pieds de tous les hommes, la charité l'a élevé jusques au sein de la divinité. Qui pourrait expliquer le vol de son esprit porté sur les ailes de l'amour divin, lorsqu'il étoit en oraison, et que son corps demeurant immobile pendant que son âme s'approchoit de Dieu,

il s'écrioit, avec des transports et des ardeurs extatiques : O charité ! ô charité ! comme s'il eût voulu dire : O charité de mon Dieu, que vous êtes ancienne, puisque vous nous avez aimés avant tous les siècles et de toute éternité ! O charité, que vous êtes magnifique et libérale envers vos élus, puisque vous les comblez ici-bas de vos bienfaits, et leur préparez une couronne de gloire immortelle dans le ciel ! O charité, que votre pouvoir est grand, puisque vous avez attiré le Tout-Puissant de son trône à notre néant, pour nous tirer de nos misères ! O charité, que vous êtes ardente, puisque vous êtes Dieu même, qui est un feu consumant ! O que mon cœur ne brûle-t-il de vos divines ardeurs ! ô que ne se consume-t-il dans vos amoureuses flammes ! O cœur sans cœur, que n'allez-vous promptement vous rendre au maître de tous les cœurs !

Mais si la charité lui donnoit de si sublimes sentimens de la grandeur de Dieu, et de si brûlans désirs de sa gloire, elle ne lui inspiroit pas moins de zèle pour le salut des âmes, ni moins de forces et d'attraits pour les gagner. Quels fruits n'a-t-il pas faits partout où la providence divine l'a envoyé ? On peut bien dire qu'il a rendu la vie à sept morts, la santé à plusieurs malades, la vue et la parole à un enfant qui étoit venu au monde sans bouche et sans yeux : mais il est impossible de dire le nombre de pécheurs qu'il a convertis, de religieux qu'il a conduits à la perfection sous l'étendard de la charité, d'âmes qu'il a mises dans le ciel, de bonnes œuvres qu'il a faites par ses mains, ou qu'il a procurées par son exemple, et par ses sages conseils, et surtout de saints qu'ont donnés à l'Eglise les trois règles qu'il a faites, et qui lui ont sans doute acquis ces trois brillantes couronnes que trois de ses enfans virent descendre du ciel sur sa tête. Et néanmoins ce père de tant de saints religieux, ce guide de tant de personnes vertueuses, ce fondateur de tant de maisons consacrées à Dieu, cet

ouvrier de tant de merveilles, se regarde comme un serviteur inutile, se traite comme un néant, se gouverne comme le plus petit de tous ses frères, s'estime trop honoré de les servir à table ; et, si l'on peut parler ainsi, comme le minime des minimes, pour nous apprendre cette importante maxime : Qu'afin de conserver le feu du saint amour, il faut le cacher sous la cendre de l'humilité ; et que, pour nous rendre utiles au prochain et puissans en œuvres et en paroles, il faut nous tenir dans le néant, et dire toujours avec sincérité : Je ne suis rien, je ne puis rien, je ne suis utile à rien.

QUATRIÈME POINT.

Considérez que le troisième caractère de l'humilité de saint François est d'avoir attiré sur lui toute la gloire du monde, en la fuyant et en la foulant aux pieds. Car il n'est pas possible de trouver un homme mortel, qui ait reçu tant d'honneur sur la terre, et qui en ait fait tant de mépris.

Plus un homme est véritablement humble, plus il a de gloire devant Dieu et devant les hommes ; mais il la goûte moins. Bien loin de la goûter, il la fuit avec autant d'empressement que les plus ambitieux sentent d'ardeur à sa poursuite. Mais en fuyant l'honneur, l'honneur le fuit ; et, par un combat tout divin, la couronne fait son martyre, et son martyre rend sa couronne plus précieuse. Ce contre-poids est d'autant plus nécessaire aux saints, que leur vocation est plus éclatante aux yeux des hommes : telle a été celle de notre saint.

Car, s'il faut en juger par les desseins que le Fils de Dieu avoit sur lui, il l'avoit choisi pour être la lumière de son siècle, le maître des rois, l'oracle des peuples, l'apôtre de la France, et le patriarche d'un ordre qui n'a rien de petit que le nom, qui est, après tout, la marque de sa véritable grandeur. Si l'on considère les lumières extraordinaires qu'il avoit répandues dans son âme, il semble qu'il n'y avoit rien de secret pour ce favori dans les trésors

de la sagesse. Il prédit au roi de Naples la perte de sa couronne, à Louis XI la perte de sa vie, à Charles VIII ses aventures heureuses et malheureuses dans l'entreprise de Naples, au roi Ferdinand la victoire contre les Maures, et à Jules II son exaltation au faîte de la monarchie de l'église. S'il faut parler de ses miracles, c'étoit, comme l'on a déjà dit, le thaumaturge de son siècle, dont le pouvoir extraordinaire s'étendoit sur toute la nature. Il marchoit sur les eaux comme sur la terre ferme, il faisoit reculer les montagnes, il arrêtoit la chute des rochers, il manioit le feu et les charbons comme des roses, il entroit dans les fourneaux ardens sans se brûler, il apaisoit les orages de l'air, il demeuroit ravi et élevé dans cet élément du monde, à la vue de toute la cour de Louis XI; il ressuscitoit les morts, il chassoit impérieusement les démons; sa présence, ses regards, sa parole, ses pieds, ses mains, ses habits, tout ce qui étoit à lui faisoit des miracles : mais principalement ce doux nom de *Charité* étoit, dans sa bouche, ce que la baguette de Moïse étoit dans ses mains; il le prononçoit souvent, mais il ne l'employoit jamais, qu'il ne fît quelque prodige extraordinaire. Un jeune homme, qui étoit lépreux, se présente à lui, et lui dit : « Vous pouvez me guérir, s'il vous plaît. » Par charité, lui repart-il, lavez-vous dans cette eau qui coule devant le monastère, vous serez guéri : aussitôt sa parole a son effet. Un laboureur ayant mis le feu dans son champ, le vent porte la flamme dans une forêt prochaine. Par charité, dit le saint, brûlez ce qui est à vous, et ne faites tort à personne. Il ne l'a pas plutôt dit, qu'il arrête ce funeste embrasement. Pendant que ses ouvriers étoient engagés au travail sous le pied d'une montagne, une partie du rocher se détache de la cime prête à tomber sur leur tête. Par charité, s'écrie le saint qui aperçut le danger, par charité, demeure ferme : le rocher au même instant s'arrête au milieu de sa chute, et se tient sur son penchant. Il voit un arbre

au milieu d'un chemin qu'il faisoit aplanir pour donner un plus libre accès à ceux qui visitoient son monastère. Par charité, dit-il, faites-nous place : et il est promptement obéi. Que cette sainte simplicité est aimable, et admirable tout ensemble! Certes, il ne faut pas s'étonner si ce grand saint, remplissant le monde de miracles, s'étoit acquis, sans y penser, une estime si universelle, que les plus grands rois de la terre disputoient à qui le possèderoit dans son royaume. Mais ce qui surpasse notre admiration, est de dire que ce grand saint étant si grand dans l'opinion des hommes, et si digne de leur estime, croyoit fermement être la plus petite et la plus méprisable de toutes les créatures, et en portoit le nom, l'emploi, le traitement, le sentiment, et l'habit. Le nom; car il obtint du pape, comme une grande faveur, de porter le nom de Minime : l'emploi; car il travailloit avec les manœuvres étant général de son ordre : l'habit; car il choisissoit toujours le plus vil : le traitement; car il ne vivoit que d'herbes et de racines : le sentiment; car les plus petites marques d'honneur lui étoient insupportables. Voilà, à vrai dire, le haut point de sa vertu : et s'il falloit faire en deux mots le raccourci de ses louanges, il suffiroit de dire que jamais homme n'a fait plus de gloire de son mépris, et plus de mépris de la gloire. Les rois l'honorent comme leur père, les papes le font asseoir à leur table, les peuples l'écoutent comme un oracle, la terre lui obéit sans résistance, l'eau le porte sans danger, l'air le soutient sans artifice, le feu l'environne de ses flammes sans brûler un seul de ses cheveux. Le ciel jaloux de son bonheur fait des miracles à sa conception, miracles à sa naissance, miracles presque à chaque moment de sa vie, miracles à sa mort, miracles à son tombeau. Et toutefois cet homme miraculeux, ce saint incomparable, ce bien-aimé de Dieu et des hommes ne peut se souffrir lui-même; et il a tant de confusion de ses défauts, il est si pénétré

de la pensée de son néant, si convaincu de sa bassesse, qu'il n'ose s'approcher des autels, s'estimant indigne du sacerdoce, et qu'il s'étonne même que la terre puisse le porter. En vérité la charité peut-elle élever un homme plus haut ? L'humilité peut-elle le mettre plus bas ?

O grand saint, de quelque part du ciel que vous regardiez la France, je ne doute pas qu'elle vous soit encore aussi chère qu'elle a jamais été. Vous l'avez honorée de votre présence l'espace de vingt-cinq ans, vous y avez laissé vos précieuses dépouilles ; et quelque rage que l'hérésie ait pu exercer sur vos reliques sacrées, en brûlant votre corps avec le bois de la croix, elle n'a servi qu'à vous donner après la mort la couronne du martyre, que vous aviez tant désirée durant la vie. Vous avez fait descendre cent fois les bénédictions du ciel sur nos lis, sur nos rois et sur leur royaume. Vous n'avez pas maintenant moins de pouvoir et d'amour, que vous en aviez sur la terre. Par charité, grand saint, écoutez donc nos prières : vous à qui la charité a tout accordé, et qui n'avez jamais rien refusé à la charité, recevez favorablement nos vœux, et arrêtez vos yeux sur la France, qui est le plus digne objet de l'amour et de l'admiration de tous les peuples. Soyez son protecteur, comme vous l'avez été autrefois. Faites que la guerre, l'hérésie et le vice viennent mourir à ses pieds, et que la piété se joignant avec la paix par un aimable accord, rende le peuple aussi saint sur la terre, qu'heureux dans l'éternité. Ainsi soit-il.

MÉDITATION.

25 Avril. — Fête de saint Marc.

Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloriâ sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Eccli. 45.

C'est le bien-aimé de Dieu et des hommes, dont la mémoire est en bénédiction. Dieu l'a égalé à la gloire des saints : il l'a rendu redoutable à ses ennemis, et sa parole a arrêté le cours des vices les plus monstrueux.

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, que saint Marc a été le bien-aimé de Dieu, des anges et des hommes, et que sa mémoire est encore en bénédiction dans toute l'église. Saint Pierre l'aimoit comme son fils. Mon fils Marc vous salue (1), dit ce prince des apôtres écrivant aux fidèles dispersés en diverses provinces. C'étoit son bien-aimédisciple, qui avoit appris l'évangile de sa bouche, et la pratique de la vertu de ses exemples : c'est pourquoi il le chérissoit comme son fils. Saint Paul l'aimoit comme un excellent ministre de l'évangile, qui lui étoit très-utile dans l'exercice de sa charge. C'est pourquoi il ordonne à Timothée de l'amener avec lui. Prenez Marc avec vous, et amenez-le ; car il peut beaucoup me servir pour le ministère de l'évangile (2).

Les anges l'aimoient comme leur frère qui menoit une vie céleste et angélique sur la terre. Aussi l'un d'entr'eux le visita la veille de son martyre, et lui montra son nom écrit dans le ciel parmi les saints.

Jésus-Christ l'aimoit comme son fidèle secrétaire,

(1) Salutat vos Marcus filius meus. (1 *Petr.* 5.)

(2) Marcum assume, et adhuc tecum : est enim mihi utilis in ministerium (2 *Timot.* 4.)

qu'il vint lui-même consoler dans sa prison, en lui disant : La paix soit avec vous, Marc évangéliste (1).

Enfin, sa mémoire est encore en bénédiction dans toute l'église, non-seulement parce qu'il a écrit l'evangile, qu'elle conserve comme un trésor, mais encore parce qu'il l'a pratiqué le premier, et l'a fait pratiquer aux fidèles dans toute l'Egypte qu'il a remplie de saints, dont les païens ont admiré la vertu, et dont les Juifs mêmes ont fait l'éloge.

Apprenez de-là qu'il n'y a rien de plus aimable que la vertu : et néanmoins il n'y a peut-être rien que vous aimiez moins. Et, pour preuve de cela, n'est-il pas vrai que, lorsqu'elle se présente à vous, au lieu de l'embrasser, vous en fuyez la pratique, ou vous délibérez, ou vous ne vous y portez qu'avec peine ? Si je vous offre de l'or, dit saint Ambroise, vous ne me dites pas, je viendrai demain ; mais vous le recevez à l'heure même : personne n'use de délai, ni d'excuse. Et quand on promet la délivrance de l'âme, la sainteté, la perfection, qui est un bien inestimable, personne ne se presse (2).

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que saint Marc a égalé la gloire des plus grands saints en toutes sortes de perfections et de vertus. Il a eu la force des martyrs, la science des docteurs, la mortification des confesseurs, l'innocence et la pureté des vierges, et le zèle des apôtres ; zèle si ardent, que partout où il alloit, il enflammoit tous les cœurs du mépris de tous les biens périssables, de l'amour des choses célestes, et de la poursuite de la plus haute perfection.

(1) Pax tibi, Marce evangelista.

(2) Si aurum tibi offeram, non mihi dicis, cras veniam ; sed jam exigis : nemo differt, nemo excusat. Redemptio animæ promittitur, et nemo festinat. (*S. Ambr. serm. de ie junio et eleemosynâ.*)

Ce fut lui qui établit l'église patriarcale d'Alexandrie, dont tous les fidèles vivoient comme des religieux, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, et conversant plus avec Dieu et avec les anges qu'avec les hommes.

C'est pourquoi saint Jérôme fait, en ces termes, son éloge rapporté par un savant archevêque : Saint Marc évangéliste sème la doctrine évangélique après saint Matthieu, dont il a abrégé l'évangile ; il rugit comme un lion, il vole comme un aigle, il a l'esprit de l'homme pour apprendre les mystères de la vie de Jésus-Christ, et les transmettre à la postérité ; il sacrifie comme prêtre, et, en offrant le sacrifice de la messe, il est fait lui-même victime, et conduit au supplice pour la défense de la foi ; il arrose l'Egypte comme un fleuve plus fécond que le Nil ; son corps étant apporté en Europe répand par-tout une très-douce odeur, semblable à celle d'un champ couvert de fleurs odoriférantes ; et la ferveur de son esprit, ou plutôt de l'esprit divin qui anime ses écrits, est comme un vin toujours nouveau qui nous échauffe et qui excite en nous l'amour de la croix par le souvenir de la passion de Notre-Seigneur, la joie spirituelle par le récit de sa résurrection, et le désir du paradis par celui de son Ascension (1).

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ, en dernier lieu, que saint Marc a été redoutable aux ennemis de Dieu, et qu'il a dompté la fureur des monstres par l'efficacité de sa parole. C'est pourquoi on nous le représente sous la figure d'un lion, parce que, comme le lion épouvante les autres animaux par son rugissement, de même ce grand saint a effrayé les démons, et arrêté le cours des vices les plus monstrueux par la force de l'évan-

(1) Marcus evangelista seminat post Matthæum, fremit ut leo, volat ut aquila, discit ut homo, immolat ut sacerdos, irrigat ut flumen, florescit ut ager, fervet ut vinum (*Jacob. de Vorag. archiep Janu.*)

gile. Quelle région de son temps étoit plus féconde en monstres que l'Afrique? N'étoit-ce pas le siége de l'idolâtrie, l'empire des démons, et, pour ainsi dire, l'égout de tous les vices? Et néanmoins il en fit un temple de sainteté, une école de vertus, et une parfaite image du paradis; et, comme dit le cardinal Pierre Damien, Dieu donna une telle force à sa parole, que tous ceux qu'il convertissoit, voloient aussitôt jusqu'au sommet de la perfection régulière et monastique (1).

Admirez ici la force de l'évangile, qui est la source de tous les biens de l'âme. Il est fondé sur l'amour divin, il a pour principe les mérites de Jésus-Christ, et la béatitude pour sa fin. En un mot, il contient tout ce que l'on peut souhaiter: les mystères de la foi, le pardon des péchés, la sanctification des pécheurs, l'adoption des enfans de Dieu, la pratique de toutes les vertus, et toutes les richesses de la grâce et de la gloire.

Demandez à Notre-Seigneur, par les prières de ce saint, qu'il vous donne son esprit, qu'il le grave dans votre cœur, et qu'il l'exprime dans vos mœurs. Lire souvent la vie de Jésus dans l'évangile, et l'imiter, c'est lui rendre un honneur qui lui est dû: mais la lire sans vouloir y conformer ses actions, c'est l'offenser.

(1) Ut omnes qui ad rudimenta fidei tunc confluerent, mox per continentiam, ac per totius sanctæ conversationis instantiam, tanquàm ad monasticæ conversationis fastigium evolarent.

MÉDITATION.

30 AVRIL. — Fête de sainte Catherine de Sienne.

Dilectus meus mihi, et ego illi. CANT.
Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Jésus-Christ s'est donné à sainte Catherine de Sienne par des communications si intimes et si merveilleuses, qu'elle pouvoit dire avec une spéciale prérogative : il est à moi. Il lui donna sa bénédiction à l'âge de six ans, et la prévint d'un regard si favorable et si doux, en se montrant à elle dans la gloire de son Ascension, qu'elle en conserva le souvenir toute sa vie, et lui consacra dès-lors toutes ses affections. Il lui communiqua en même temps le don d'oraison dans un degré de perfection si sublime que son esprit étoit presque continuellement élevé en Dieu, et si pénétré de l'éclat, de la beauté et de la splendeur infinie de ses perfections, qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre pensée, ni donner son attention, et moins encore son estime et son affection à aucun autre objet. Il lui donna la couronne d'épines, qu'elle préféra à l'or et à tous les joyaux qui éclatent sur la couronne des plus grands monarques. Il lui donna ses plaies comme un trésor caché, qui n'étoit sensible que par les excessives douleurs qu'il imprimoit sur son corps et qu'elle tenoit fort secrètes, se contentant de les porter dans son sein comme un bouquet de myrrhe dont l'amertume lui étoit plus agréable que toutes les délices du monde.

Aimable Jésus, que vous avez de bonté pour vos créatures ! Eh ! que je suis inexcusable, si je ne vous cherche pas avec confiance, vous qui me prévenez si amoureusement, pour m'enrichir de vos bienfaits ! « O mon âme, comment reconnoî-

trez-vous par un amour réciproque celui qui vous a donné gratuitement la vie, celui qui pourvoit libéralement à vos besoins, qui vous console avec douceur, qui vous gouverne avec soin, qui vous a rachetée à un si grand prix, et qui vous conserve, vous enrichit et vous glorifie éternellement (1) ? »

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que sainte Catherine s'est donnée à Jésus-Christ par une si fidèle correspondance à la grâce, qu'elle pouvoit dire avec assurance : Je suis à lui. Elle fit de son cœur un oratoire, et un autel sur lequel elle s'offroit continuellement à sa plus grande gloire, comme une victime de pureté que le feu de l'amour divin consuma entièrement. La solitude qu'elle aimoit extrêmement, étoit son paradis et son purgatoire tout ensemble. Elle y souffroit mille tourmens de la part des démons qui la persécutoient à outrance ; et, d'ailleurs, elle faisoit elle-même une guerre cruelle à son corps. Car elle ne couchoit que sur deux ais ; elle ne dormoit qu'une demi-heure ; elle portoit toujours, sur sa chair tendre et délicate, ou le cilice, ou une chaîne de fer. Elle prenoit la discipline trois fois chaque jour, l'une pour elle, l'autre pour tous les vivans, et la troisième pour les morts. Son abstinence étoit si grande, que son estomac, rétréci par ses longs jeûnes, ne pouvoit presque plus supporter le viande. Mais, si toutes ces peines lui tenoient lieu de purgatoire, les délices du ciel qu'elle goûtoit dans l'étroite union qu'elle avoit avec Jésus-Christ, faisoient en même temps son paradis, où son âme éclairée des lumières du Saint-Esprit, contemplant sans cesse les grandeurs de son divin époux, se transformoit heureusement en lui, et se revêtoit

(1) Quomodò redamabis, anima, vitæ tuæ gratuitum largitorem, largissimum administratorem, pium consolatorem, sollicitum gubernatorem, copiosum redemptorem, æternum conservatorem, ditatorem, glorificatorem. (*S. Bern. opusc. de charit. c.* 5.)

e la clarté de ses vertus. Voyez combien vous êtes éloigné de cette perfection. Humiliez-vous dans la vue de votre bassesse et de vos défauts. Aspirez désormais avec plus de ferveur à la parfaite union avec Dieu ; en sorte que vous puissiez dire, avec cette chaste épouse : Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui. La joie, la peine, la vie, la mort : tout m'est indifférent, pourvu que je l'aime, et qu'il soit content de moi.

TROISIÈME POINT

Considérez par quels moyens sainte Catherine est arrivée à une si étroite communication avec le Verbe incarné. Arrêtez-vous particulièrement à ceux-ci, et tâchez de les pratiquer :

1. Le bon usage des grâces, qui devenoient plus abondantes à mesure qu'elle les faisoit valoir.

2. La mortification continuelle, universelle et actuelle, de tous les sens, et de toutes les puissances de son âme.

3. L'exacte observance des règles, la parfaite dépendance dans laquelle elle vivoit de ses supérieurs.

4. Le grand courage qu'elle employoit à se vaincre, et à surmonter ses répugnances, jusques à boire l'eau avec laquelle elle avoit lavé les ulcères des malades.

5. Sa profonde humilité, dont Jésus-Christ lui fit une excellente leçon, lorsqu'il lui apparut un jour, et lui dit : Je suis la parole substantielle de mon Père, qui ne parle qu'une fois ; mais si vous m'écoutez, je vous apprendrai deux vérités qui vous rendront bienheureuse : la première, que je suis celui qui est ; la seconde, que vous êtes celle qui n'est point. Je suis tout, et vous n'êtes rien.

Recevez ces deux maximes avec un profond respect. Priez-le qu'il vous les fasse goûter. Demandez-lui une goutte de cette liqueur sacrée, que sainte Catherine puisa de la plaie de son cœur, qui est la vive source de toutes les grâces du ciel. Dites-lui, avec saint Augustin : « Seigneur, faites

que je vous connoisse et que je me connoisse moi même. Que je vous aime et que je me haïsse, et que je n'aie que de la défiance et du mépris de mon néant (1). »

MÉDITATIONS
POUR LE MOIS DE MAI.

1.er MAI. — Fête de saint Philippe et de saint Jacques, apôtres.

Omnia opera illorum sicut sol in conspectu Dei. ECCL. 17, 16.

Toutes leurs actions éclataient comme le soleil en la présence de Dieu.

PREMIER POINT.

L'EGLISE nous présente aujourd'hui deux grands apôtres, comme deux parélies, qui expriment parfaitement le vrai soleil de justice dans toutes les actions de leur vie.

Saint Jacques avoit cela de particulier qu'il ressembloit de visage au Fils de Dieu, et par cette raison on peut dire qu'il étoit l'image du soleil de justice, puisqu'il en avoit tous les traits. Car il lui étoit si semblable, que Judas, craignant que les Juifs ne le prissent pour Jésus-Christ, leur donna pour signal le cruel baiser avec lequel il le trahit.

Mais il lui ressembloit encore d'une manière plus glorieuse par l'innocence et la sainteté de sa vie. Il fut sanctifié dès le ventre de sa mère, il garda la fleur de sa virginité pendant tout le cours de sa vie ; il ne vivoit que de légumes ; il ne mangeoit point de chair, il ne buvoit point de vin, il étoit presque toujours dans le temple, et il avoit seul le pouvoir d'entrer dans le sanctuaire, priant la face contre terre avec tant d'assiduité pour le salut de ses ouailles, et pour la conversion de ses frères

(1) Noverim te, noverim me. Diligam te, oderim me.

selon la chair, qu'il lui en étoit resté un calus au front et aux genoux, aussi dur que la peau des chameaux. C'est pourquoi ces paroles de l'Ecclésiastique lui conviennent très-bien : « Il a paru brillant comme un soleil dans le temple de Dieu (1). » Aussi le peuple l'avoit en telle vénération, qu'on alloit en foule pour toucher le bord de sa robe, tant on étoit prévenu de l'opinion de sa vertu qui lui avoit acquis le nom de Juste : nom qu'il remplissoit dignement par le grand zèle qu'il avoit du salut des âmes, par la prédication de l'Evangile, par sa charité envers les pauvres, et par toutes les fonctions de sa charge pastorale dans la ville de Jérusalem.

Apprenez, de son exemple, qu'il n'est rien de plus glorieux que de porter les livrées de Jésus-Christ, et d'être, pour ainsi dire, une image de ses vertus. « Rien n'est plus digne de l'homme, dit saint Léon, que d'imiter son créateur, et d'être l'exécuteur de l'œuvre de Dieu, selon la mesure de son pouvoir. Car lorsque l'on donne à manger à ceux qui ont faim, et que ceux qui sont nus sont vêtus, n'est-ce pas Dieu qui donne ce secours par la main de son ministre, et la bonté du serviteur n'est-elle pas un bienfait du maître (2) ? »

SECOND POINT.

Considérez que saint Philippe est, dans l'Eglise, comme un autre soleil qui éclaire l'univers. Il n'eut pas plutôt connu Jésus-Christ, qu'il se donna à lui pour le suivre et pour recevoir l'impression de sa grâce, qui forma aussitôt en lui l'image de son divin maître, et en fit un de ses premiers dis-

(1) Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei. (*Eccli.* 50.)

(2) Nihil est dignius, quàm ut homo sit sui auctoris imitator, et secundùm modum propriæ facultatis divini sit operis executor. Nàm cùm aluntur esurientes, et vestiuntur nudi, nonne auxilium Dei manus explet Ministri, et benignitas servi munus est Domini? (*S. Leo serm. de Quadrag.*)

ciples. A peine avoit-il reçu les premiers rayons du soleil de justice qu'il devint lui-même la lumière du monde, et commença à donner aux autres la connoissance du Messie. Il lui amena Nathanaël, qui fut une riche conquête, que la sagesse incarnée estima digne de ses louanges. Les païens désirant de voir Jésus s'adressèrent à lui pour les présenter, et le Sauveur même le consulta sur les moyens de nourrir cette grande multitude de peuple, qui l'avoit suivi dans le désert. Le grand amour qu'il avoit pour son cher maître, lui fit souhaiter de voir son Père céleste, et prendre la liberté de lui demander cette grâce, comme le comble de ses vœux (1). Mais après que le Saint-Esprit fut descendu sur les disciples, le zèle de cet apôtre devint si ardent, qu'il fit fondre les glaces de la Scythie, qui lui échut en partage; et passant de-là dans la ville d'Hiérapolis, il fit mourir une vipère que ces idolâtres adoroient comme leur Dieu. Priez-le qu'il réchauffe votre tiédeur et qu'il étouffe votre amour-propre, dont le venin est plus dangereux que celui des aspics et des vipères.

TROISIÈME POINT.

Considérez que saint Jacques et saint Philippe ayant parfaitement imité le soleil de justice dans sa course, l'ont encore heureusement imité dans son couchant; qu'ils prièrent tous deux, comme lui en mourant, pour leurs persécuteurs, pendant que ces meurtriers les assommoient tous deux à coups de pierres, après avoir précipité le premier du haut du temple, et attaché le second à une croix. Hélas! où est aujourd'hui la charité? où est le zèle des âmes? où est le désir de la gloire de Dieu? Qui s'attriste de le voir offensé? Qui se contente de son amour et de sa grâce? Et qui dit, comme saint Philippe : Seigneur, montrez-nous votre père, et cela nous suffit? On ne trouve que trop d'ambitieux,

(1) Domine, ostende nobis Patrem; et sufficit nobis. *Joan.* 14. 8

qui demandent des emplois et des charges honorables, comme les enfans de Zébédée (1); de curieux qui s'empressent de savoir les choses futures (2); de vindicatifs qui respirent la ruine de leurs ennemis et qui les voudraient tous foudroyer (3). Mais qu'il y en a peu qui puissent dire avec sincérité : Je ne veux que Dieu ; pourvu que je l'aime en cette vie, et que je le voie en l'autre, je suis content, cela me suffit ! Toutefois c'est dans cette amoureuse vue, et dans cet amour clairvoyant que consiste la souveraine joie (4), l'accomplissement de tous les désirs et la vie éternelle (5).

MÉDITATION.

2 Mai. — Fête de sainte Avoie.

Charitas non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt. I. Cor. 13. 5.

La charité n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts.

PREMIER POINT.

Considérez que l'amour de Jésus-Christ est un trésor inestimable, avec lequel le pauvre, comme dit saint Augustin, est véritablement riche, et sans lequel le riche est véritablement pauvre (6). Car, premièrement, celui qui aime Jésus-Christ est assuré

(1) Da nobis ut unus ad dexteram tuam, et alius ad sinistram sedeamus in gloriâ tuâ. (*Marci* 10.)

(2) Dic nobis quandò hæc erunt. (*Matth.* 24.)

(3) Domine, vis dicamus ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos? (*Lucæ* 9.)

(4) Adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo ; satiabor, cùm apparuerit gloria tua. (*Psal.* 16.)

(5) Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum. (*Joan.* 16.)

(6) Sine charitate dives est pauper, et in charitate pauper est dives. (*S. Aug. serm de charit. S Laur Just. lib. de ligno vitæ, cap.* 4.)

qu'il possède Dieu, et qu'il le porte dans son cœur. « Si quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera mes commandemens, et mon Père l'aimera et nous viendrons chez lui, et nous y ferons notre demeure (1). » Or, celui qui possède Dieu n'est-il pas infiniment riche, puisque Dieu est un bien infini? Qu'y a-t-il de plus heureux dans le monde, que celui qui a pour son revenu celui qui est son Seigneur et son rédempteur, et à qui la Divinité même veut tenir lieu d'héritage (2)? Voulez-vous être riche? Aimez celui qui est tout, qui peut tout, et qui fait tout. Ou ce tout, ou rien; parce que sans lui tout n'est rien.

Secondement, celui qui aime Jésus-Christ possède assurément toutes les vertus, qui sont les véritables richesses, que la bonne conscience, comme dit saint Bernard, porte avec soi jusques dans le ciel, pour devenir riche dans l'éternité (3). Car l'amour de Jésus-Christ entrant dans notre cœur, y amène infailliblement avec soi la grâce sanctifiante, et, avec elle, toutes les vertus infuses, tous les dons du Saint-Esprit, et le Saint-Esprit même, qui les répand dans l'âme par sa présence, comme la lumière se répand dans le monde à la présence du soleil (4). Non-seulement il les amène de compagnie, mais il les entretient, il les anime, il les fait croître, il en facilite la pratique par des motifs plus purs et plus doux; et enfin, il leur donne un caractère de mérite qui les rend dignes du ciel, au lieu que sans lui elles ne peuvent s'élever de la poussière, elles s'y perdent et s'y anéantissent.

(1) *Joan.* XIV, 23.

(2) Quid potest esse in mundo felicius, quàm qui efficitur suus imperator et redemptor censûs, et hæreditas dignatur esse ipsa divinitas? (*Auctor de salut. docum. cap.* 10, *apud D. Aug.*)

(3) Veræ divitiæ non opes sunt, sed virtutes quas secum conscientia portat ut in æternùm dives fiat. (*S. Bern., serm.* 4. *de Adventu.*)

(4) Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. (*Rom.* 5.)

En troisième lieu, celui qui aime Jésus-Christ peut s'approprier toutes les richesses des saints sans leur faire aucun préjudice, et il peut dire avec assurance : Seigneur, j'ai part aux biens et aux mérites de tous ceux qui vous révérent, et qui vous servent avec une crainte filiale (1). Car tous biens sont communs entre amis, sur-tout entre les amis de Jésus-Christ. L'amour divin établit entr'eux un commerce si charitable, et une liaison si étroite, qu'un seul profite de tout le bien que font les autres, et participe à leurs richesses, par le contrat légitime de société que le Saint-Esprit autorise entre les membres d'un si aimable chef. Bien davantage, il ne participe pas seulement aux richesses des membres, il participe encore aux biens du chef, qui lui donne libéralement tous ses travaux, tous ses mérites, et tous les fruits de sa vie et de sa mort. Eh! qui n'aimeroit un ami si libéral et si magnifique? Qui ne s'estimeroit heureux de posséder un aussi riche trésor que celui de sa faveur? « Aimons-le donc cet adorable Sauveur, mais aimons-le sans intérêt, aimons-le sincèrement, aimons-le sans réserve et sans partage; parce qu'en l'aimant, nous aimons un si bon maître, que nous ne pouvons rien trouver ni souhaiter de meilleur (2). »

SECOND POINT.

Considérez que de toutes les compagnes de sainte Ursule, celle qui a donné de plus éclatantes preuves de son amour envers Jésus-Christ, est sainte Avoie; soit parce qu'elle a plus quitté pour lui, soit parce qu'elle a plus souffert pour son service, soit parce qu'elle a plus attiré d'âmes à sa connoissance et à son amour.

1. Elle a plus quitté pour lui; car, l'ayant choisi dès sa plus tendre enfance pour son époux et pour

(1) Particeps ego sum omnium timentium te. (*Ps.* 118.)
(2) Amemus, gratis amemus, Dominum amemus, quo nihil melius invenimus. (*S. Aug. serm.* 256, *de Temp.*)

l'unique objet de son amour, elle lui fit un sacrifice de sa noblesse, de sa beauté, de sa liberté et de sa vie. De sa noblesse; parce qu'étant fille de roi, elle renonça à toutes les grandeurs du siècle pour embrasser l'humilité de la croix. De sa beauté; parce que craignant de plaire aux yeux des hommes, elle demandoit à Dieu instamment qu'il lui ôtât tous les attraits que la nature avoit mis sur son visage, et elle tâchoit, par ses larmes, par ses prières, par ses veilles, par ses jeûnes, par ses mortifications continuelles, de flétrir et de perdre ce que les autres filles s'efforcent de cultiver par toutes sortes de moyens, au préjudice de leur perfection et du soin qu'elles devroient avoir de la beauté intérieure de leur âme. De sa liberté; parce que le tyran qui l'enleva, ne pouvant lui ôter du cœur l'amour de Jésus-Christ, ni de la virginité qu'elle lui avoit consacrée, résolut de lui ôter la liberté, et de l'enfermer dans une étroite prison, qu'elle changea, par sa piété, en un sanctuaire où les anges venoient la visiter, et où la reine du ciel descendoit elle-même pour pourvoir à sa nourriture. Enfin de sa propre vie; car son cruel persécuteur voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son courage, ni par la faim, ni par la soif, ni par la fureur des lions affamés qu'il avoit fait entrer dans la prison pour la déchirer en pièces, fut contraint d'employer le fer, qui lui rendit la liberté en lui ôtant la vie du corps.

2. Elle a plus souffert pour l'amour de Jésus-Christ. Car, outre tout ce que je viens de dire, on trouve dans l'abrégé de sa vie, qu'elle fut si cruellement fouettée qu'on lui pouvoit compter les os, qu'ensuite son corps tout déchiré fut frotté avec des haires piquantes, et lavé avec du sel fondu et tout bouillant, qu'elle eut les mamelles coupées avec des couteaux émoussés, et qu'enfin on lui déchira la chair avec des scorpions de fer, qui ouvrirent mille portes à son âme innocente pour s'envoler dans le ciel

3. Elle a plus attiré d'âmes à la connoissance et à l'amour de Jésus-Christ. Car il ne faut point douter que son divin époux n'ait parfaitement accompli la promesse qu'il lui fit en lui donnant le nom d'Avoie par le ministère de l'ange, qui l'assura qu'elle conduiroit avec sainte Ursule un grand nombre de vierges, qu'elle seroit leur guide dans leur voyage, et leur compagne au martyre ; qu'elle seroit couronnée avec elles, qu'elle retireroit beaucoup d'âmes qui s'étoient égarées de la voie du salut, et qu'elle les feroit entrer dans le chemin royal des commandemens de Dieu. Promesse qui la combla de joie, et qui lui fit dire avec une admirable ferveur : J'aimerai mon Seigneur Jésus-Christ de parole, de cœur et d'effet (1). O bon Jésus, commandez-moi d'aller à vous : montrez-moi la voie de vos commandemens, et je m'exercerai à méditer et à publier vos merveilles (2). J'enseignerai vos voies aux pécheurs, et les impies se convertiront à vous.

Admirez le courage et le zèle de cette grande sainte : priez-la de vous conduire dans les voies du ciel, de vous introduire par la dévotion et par l'oraison dans la joie du Seigneur après le cours de cette misérable vie (3).

TROISIÈME POINT.

Considérez que sainte Avoie ayant donné de plus grandes preuves de son amour envers Jésus-Christ que les autres, elle a par conséquent amassé plus de richesses. On peut dire qu'en prenant le nom d'Avoie, comme le signe de son emploi et de

(1) Diligam Dominum meum Jesum Christum verbo, corde et opere. (*Sic canitur in ejus officio.*)

(2) O bone Jesu, jube me ad te venire ; et viam justificationum tuarum instrue me, et exercebor, et confitebor in mirabilibus tuis.

(3) O felix virgo atque martyr Avia, in devotione et contemplatione nos perduc ad superna gaudia, post præsentis vitæ atque miseriæ curricula. (*Ibid.*)

sa vocation, elle ne perdit pas celui d'Aurée qu'elle portoit auparavant, mais au contraire elle le rendit plus précieux. Car ceux qui aiment Jésus-Christ, comme elle, d'œuvres, de cœur, et de bouche, ne font rien qui ne soit d'un prix infini. Leurs œuvres sont toutes d'or, leurs paroles toutes d'or, leurs pensées toutes d'or, c'est-à-dire toutes dignes d'une couronne immortelle. Nulle action qui parte d'eux n'est inutile. L'amour de Jésus les purifie, les sanctifie, les divinise toutes ; parce qu'il les unit à celui qui est le principe du mérite, la source de la grâce, et la racine de l'immortalité glorieuse. On dit que l'arbre qui porte le baume a cela de propre, qu'il n'a rien de superflu, rien qui ne soit salutaire. Il est tout bon, tout odoriférant et tout médicinal, dans sa racine, dans son tronc, dans ses branches, dans ses feuilles et dans son écorce. De même celui qui aime ardemment Jésus-Christ, ne fait rien qui ne soit saint, rien qui ne soit d'un rare mérite et d'une excellente perfection. Les feuilles de ses paroles, les fleurs de ses pensées, les fruits de ses mérites, la racine de ses intentions, l'écorce même, pour ainsi dire, de sa conversation extérieure, en un mot, tout ce qui sort de lui est précieux, et tout sert à une infinité d'usages, soit pour consoler les affligés, soit pour convertir les pécheurs, soit pour édifier les justes, soit pour procurer la gloire du Fils de Dieu, et le salut des âmes qu'il a rachetées de son sang.

Telle a été sainte Avoie ; telles doivent être celles qui font profession de se former sur son exemple, et de succéder à son emploi, pour partager ses richesses et ses couronnes. Donnez-moi l'amour de Jésus, tout m'est utile : ôtez-le moi, tout le reste ne me sert de rien. O mes frères, quel bien que l'amour de ce chaste époux ? Qu'y a-t-il de plus précieux ? Qu'y a-t-il de plus éclatant, de plus solide, de plus utile, et de plus sûr (1) ?

(1) Adde charitatem, prosunt omnia : detrahe charitatem

MÉDITATION.

3 Mai. — Fête de l'Invention de la sainte Croix.

Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis; ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam. Joan. 3. 14. 15.

Comme Moïse éleva en haut le serpent d'airain dans le désert; de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut; afin que tous ceux qui croient en lui, ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle.

PREMIER POINT.

Considérez que la croix est une admirable invention de la sagesse de Dieu pour sauver les pécheurs, suivant ce que dit toute l'Eglise à cette fête : Le Verbe du Père attaché à la croix a trouvé le chemin de notre salut (1), parce que, pour convertir les pécheurs et les attirer à la pénitence, il faut premièrement, comme dit le concile de Trente, leur imprimer la crainte des jugemens de Dieu, et puis leur inspirer la confiance en sa miséricorde, et enfin les porter à la contrition et à l'amour de sa souveraine bonté, qui les détache de toutes les affections de la terre. Voilà sans doute le vrai chemin du salut. Or la croix est la plus admirable invention pour produire efficacement tous ces effets.

Premièrement, le Sauveur du monde ne pouvoit trouver un moyen plus puissant que la croix pour nous imprimer la crainte de la justice de Dieu, et la fuite du péché, seul objet de sa colère. Car, si le Père éternel exerce de si sévères vengeances sur son propre Fils, quoique très-innocent et très-saint, seulement parce qu'il s'est porté pour garant des pécheurs, que doit craindre un

nihil prosunt cætera. Quale bonum est ista charitas, fratres? Quid pretiosius? quid luminosius? quid firmius? quid utilius? quid securius?

(1) In ligno pendens nostræ salutis semitam Verbum Patris invenit.

criminel qui, par son impénitence et par l'abus qu'il fait de la miséricorde, tombe entre les mains de la justice divine ? Si celui qui est l'arbre de vie, chargé des fruits de toutes les vertus, est si rudement traité, que sera-ce du bois mort qui n'est bon qu'à brûler au feu de l'enfer (1) ? Saint Dorothée raconte qu'un grand pénitent, visitant les lieux saints, se convertit sur la montagne des Oliviers par une vision merveilleuse qui lui représentoit dans ce lieu de miséricorde les supplices effroyables des réprouvés, et que, touché de ce spectacle si surprenant, il commença sa pénitence au lieu même où Jésus-Christ avoit commencé sa passion. Cela nous apprend qu'il n'y a point de miroir qui nous fasse mieux voir la rigueur de la justice vindicative de Dieu dans les enfers, que l'état pitoyable d'un Dieu agonisant. Car, si elle n'épargne pas le saint des saints qui tremble sous la pesanteur de son bras, et qui se prosterne en terre tout baigné dans son sang pour en détourner le coup; quelle doit être la frayeur d'un pécheur endurci à l'heure de la mort, lorsqu'il voit l'enfer ouvert sous ses pieds, et ce bras foudroyant sur sa tête, qui va le renverser et le précipiter dans les abîmes ?

Ame lâche, qui négligez votre salut sous prétexte que Dieu est un bon père qui ne veut pas perdre ses enfans, regardez votre Sauveur expirant sur la croix dans de si cruelles douleurs. Venez, approchez-vous, touchez ses plaies. C'est son Fils qu'il traite de la sorte ; que fera-t-il à ses ennemis ? Tremblez d'une sainte frayeur, et prenez une forte résolution de quitter cette vie lâche qui vous éloigne de Dieu, et vous conduit au chemin de la perdition.

SECOND POINT.

Considérez que la sagesse incarnée ne pouvoit inventer un moyen plus propre que la croix pour

(1) Si in viridi ligno hoc faciunt, in arido quid fiet ? (*Luc* 23.)

nous porter à la confiance en la miséricorde de Dieu. Car c'est le trône de la grâce, où le bon larron obtint l'abolition des plus énormes crimes, en disant seulement : Seigneur, souvenez-vous de moi (1) ; je n'oserois vous demander autre chose, parce que je me suis rendu indigne de toutes vos grâces. Mais voyez ce que le Fils de Dieu lui répondit : « En vérité je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis (2). » Pourquoi cette grâce si considérable, si prompte, si inespérée, sinon pour exciter les pécheurs à recourir à sa bonté avec une ferme espérance d'obtenir le pardon de leurs péchés, pourvu qu'ils le demandent avec l'humilité et la douleur que requiert l'excès de leurs désordres? « Allons donc nous présenter avec confiance devant le trône de sa grâce, afin d'obtenir miséricorde, et d'éprouver dans ce temps favorable les effets de sa bonté (3). » Ne craignons point qu'on nous rebute, dit saint Chrysostôme : quelque grandes que soient nos dettes, Jésus-Christ a payé pour nous beaucoup davantage. Tout ce que nous pouvons devoir, comparé à ce qu'il a payé, est moins qu'une petite goutte d'eau en comparaison de toute la mer (4). Son sang nous purifie de tout péché (5) : il n'y a point de tache si grande qu'il n'efface. Seigneur, vous m'arroserez avec votre précieux sang, et je deviendrai plus blanc que la neige. Unique force de mon âme, entrez en elle, et rendez-la semblable à vous, afin qu'elle soit sans tache et sans ride, étant toute occupée et possédée de vous. Voilà

(1) Domine, memento mei. (*Luc.* 23. 42.)

(2) Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso. (*Ib.* 43.)

(3) Adeamus ergo cum fiduciâ ad thronum gratiæ ejus, ut misericordiam consequamur. (*Hebr.* 4.)

(4) Christus multò plura exsolvit, quàm debeamus; tantòque plura, quantò guttulam exiguam pelagus universus excellit. (*S. Chrysol. serm.* 10. *in cap.* 5. *ad Rom.*)

(5) Sanguis ejus emundat nos ab omni peccato. (*S. Aug.* 10. *Cant. cap.* 1.)

mon espérance. Voilà ce qui me donne la confiance de vous parler: et cette confiance est le sujet de ma joie, lorsque ma joie est véritable et légitime (1).

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ que la sagesse incarnée ne pouvoit inventer un moyen plus propre que la croix pour nous témoigner son amour et le nôtre. Car, comme dit saint Augustin : « Il faut qu'un cœur soit excessivement dur pour ne correspondre pas au moins a l'amour qui le prévient, s'il a manqué d'aimer le premier (2). » Or, quelle plus grande preuve d'amour nous pouvoit donner le Père éternel, que de livrer son Fils pour nous à la mort ? Et à quel plus grand excès pouvoit aller l'amour du Fils, que de souffrir pour nous l'ignominie de la croix ? « O le meilleur de tous les pères, jusques à quel excès nous avez-vous aimés, puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique; mais vous l'avez livré à la mort pour nous autres impies et méchans (3) ! » Jusques à quel excès nous a aimés votre Fils, qui s'est rendu pour nous obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; lui qui n'a point cru ravir votre gloire en se disant égal à vous; lui qui étant le seul libre entre les morts avoit la puissance de quitter son âme et de la reprendre; lui qui pour nous s'est offert à vous comme vainqueur et comme victime, et qui n'a été vainqueur que parce qu'il a été victime; qui pour nous s'est offert à vous comme sacrificateur et sacrifice,

(1) Virtus animæ meæ, intra in eam, et coapta tibi, ut habeas et possideas sine maculâ et rugâ. Hæc est spes mea: ideò loquor, et in eâ spe gaudeo, quandò sanum gaudeo. (*S. Aug. 10. Cant. cap. 1.*)

(2) Nimis durus est animus, qui, si nolebat impendere amorem, nolit et rependere. (*S. Aug. lib. de Catech. rud. cap. 4.*)

(3) Quomodò nos amasti, Pater bone, qui Filio tuo unico non pepercisti, sed pro nobis impiis tradidisti illum ? (*Idem. lib. 10. cap. 45 et ult.*)

et qui n'a été sacrificateur que parce qu'il a été sacrifice ; « d'esclaves que nous étions nous rendant vos enfans, et de vrai Fils qu'il est par la naissance qu'il tire de vous, se rendant serviteur pour nous (1) ! » C'est donc avec raison que j'établis en lui la ferme espérance que j'ai conçue, que vous guérirez toutes mes langueurs. Car, sans cela, je me laisserois emporter au désespoir. Etant épouvanté de la multitude de mes péchés, et accablé sous le poids de mes misères, j'avois comme résolu en moi-même de m'enfuir ; mais vous m'en avez empêché en disant : Jésus-Christ est mort pour tous les hommes ; afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux. Je remets donc entre vos mains le soin de tout ce qui me regarde ; afin que je vive désormais pour celui qui m'a aimé, et qui s'est livré pour moi. Ce Fils unique dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, m'a racheté par son sang. Que ces esprits superbes et rebelles ne me calomnient plus. Car je reconnois le prix de ma rançon : je mange son corps, je bois son sang, je le distribue aux autres, et comme pauvre je désire être rassasié de ce pain céleste avec les pauvres qui le mangent, et qui en sont rassasiés. Car ceux qui le cherchent, publieront ses louanges (2).

(1) Faciens tibi nos de servis filios, de te nascendo, nobis serviendo.

(2) Ille tuus unicus, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, redemit me sanguine suo. Non calumnientur mihi superbi, quia cognosco pretium meum, et manduco, et bibo, et erogo, et pauper cupio saturari ex eo inter eos qui edunt, et saturantur, et laudant Dominum qui requirunt eum.

MÉDITATION.

4 Mai. — Fête de sainte Monique, mère de saint Augustin.

Quæ verè vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. 1. Tim. 5.

Que la veuve qui est vraiment pauvre et affligée, mette son espérance en Dieu, et s'applique jour et nuit à la prière et à l'oraison.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit saint Augustin de l'éducation de sa sainte mère, lorsqu'elle étoit encore jeune. « La direction de votre Christ, et la conduite de votre fils unique l'instruisirent dans votre crainte en une maison fidèle, et qui étoit une des mieux réglées de votre Eglise (1). » Ce fut dans une si bonne école et sous un si bon maître qu'elle apprit à mépriser dès sa plus tendre jeunesse les vanités du monde, à fuir les compagnies, qui la détournoient de la prière et de la communication familière avec Notre-Seigneur, et à s'adonner à la pratique des vertus qu'elle cultivoit avec soin par l'exercice de l'oraison. Car c'étoit son principal emploi, où elle trouvoit tant de délices, qu'elle ne pouvoit s'en retirer ni se lasser de redire certaines prières que sa mère, nommée Faconde, lui avoit enseignées.

Heureux ceux qui sont nés de parens vertueux, dont le bon exemple et les salutaires instructions portent les enfans à la piété et à la vertu, et par le mouvement de la grâce, et par l'inclination naturelle qu'ils ont à imiter ce qu'ils voient. « La sainteté des parens est une lumière céleste, devant la-

(1) Erudivit eam in timore tuo virga Christi tui, regimen unici Filii tui, in domo fideli, bono membro Ecclesiæ tuæ. (*S. Aug. lib.* 3. *Conf. cap.* 80.)

quelle le vice n'oseroit paroître. Leurs yeux sont autant de flambeaux, dont il ne peut souffrir la clarté. La vue d'une mère est un grand jour, qui éclaire ces jeunes esprits ; et le visage d'un père est un soleil qui les couvre de ses rayons, et qui conduit leurs pas dans les voies du ciel (1). C'est pourquoi les ténèbres du péché ne trouvent point d'accès auprès d'eux parmi tant de guides des vertus qui les environnent. Nous prenons ordinairement avec la nourriture du corps celle de la vertu à la table de notre père, et nous y trouvons l'aliment du salut et les délices d'une vie honnête et glorieuse (2). »

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ ce que dit saint Augustin de la conduite admirable de sainte Monique envers Patrice son mari, pendant qu'il vécut avec elle. « Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, dit ce saint, elle obéit, comme à son maître, au mari qui lui fut donné, et elle travailla de tout son pouvoir pour l'acquérir à Dieu (car il étoit païen), en lui parlant de la sainteté de notre religion par la pureté de ses mœurs, comme par un langage muet qui avoit de puissans charmes pour l'obliger à l'aimer avec respect et avec admiration. Elle souffrit ses infidélités avec tant de douceur et de patience qu'elle ne lui en fit jamais de reproches. Car elle attendoit de la miséricorde de Dieu que sa conversion à la foi le rendît chaste. Comme il étoit de très-bon naturel et tout plein d'affection, il étoit aussi extrêmement prompt, et elle s'étoit accoutumée à ne lui résister jamais, ni par ses actions ni par la moindre de ses paroles, lorsqu'il étoit en colère. Mais quand il étoit revenu à lui et qu'elle trouvoit une occasion favorable,

(1) Inter propinquorum lumina non valent delicta versari. Propinquorum quot oculi, tot lucernæ. Dies est aspectus matris, sol patris rutilat in vultu. (*S. Chrysost. serm.* 1.)

(2) Unde viventi inter virtutum duces criminum tenebræ propinquare non possunt : sed mensa patris nos alit virtutis cibo, salutis epulo, deliciis honestatis et gloriæ. (*Ibid.*)

elle lui rendoit raison de sa conduite, s'il étoit arrivé qu'il se fût emporté inconsidérément contre elle. Les dames qui la connoissoient et qui savoient combien Patrice étoit violent, ne pouvoient assez admirer qu'on n'eût jamais entendu dire qu'il eût frappé sa femme, ou qu'il y eût durant un seul jour le moindre mauvais ménage entr'eux. Et lorsqu'elles lui demandoient confidemment comment cela se pouvoit faire, ou qu'elles se plaignoient du traitement de leurs maris, en l'attribuant à leurs débauches, elle leur disoit : attribuez-le plutôt à votre langue; et ajoutoit, comme en riant, avec beaucoup de sagesse, que dès le moment qu'elles avoient entendu lire leur contrat de mariage, elles l'avoient dû considérer comme un titre qui les rendoit sujettes à leurs maris : qu'ainsi, se souvenant de leur condition, elles ne devoient pas s'élever contre leurs maîtres. C'est par la pratique de ce sage avis qu'elle gagna à la fin son mari tout à Dieu : et si la plupart des femmes mariées suivoient son exemple, elles s'épargneroient de grands chagrins, et rendroient de grands services à Jésus-Christ, en convertissant, comme elle, leurs maris par leur patience et par leurs prières. » Que les vierges qui n'ont point d'autre époux que ce tout aimable Sauveur, admirent ici leur bonheur, en regardant le mariage comme une dure servitude, dont elles sont délivrées, n'ayant qu'à plaire à Dieu qui a pour elles des bontés infinies, pourvu qu'elles ne mettent point d'obstacle à ses grâces.

TROISIÈME POINT.

Considérez ce que saint Augustin dit de la sainteté de sa mère, et de son admirable conduite dans tout le reste de sa vie. « Elle étoit, dit-il (1), ô mon Dieu, la servante de vos serviteurs ; et tous ceux d'entr'eux qui la connoissoient, vous louoient, vous honoroient et vous aimoient beaucoup en elle ;

(3) *S. Aug. lib.* 9. *Conf. cap.* 9.

parce que la sainteté de sa vie leur faisoit assez connoître que vous étiez présent dans son cœur. Elle n'avoit eu qu'un mari : elle avoit rendu à son père et à sa mère tous les devoirs de la piété filiale ; elle avoit gouverné sa famille avec une grande bonté : elle avoit donné par ses bonnes œuvres des témoignages d'une vertu exemplaire : elle avoit élevé ses enfans avec grand soin, les enfantant de nouveau autant de fois qu'elle les voyoit s'éloigner de vous. » Voilà un excellent modèle de ce que l'apôtre désire des plus saintes veuves, et tout ensemble un grand reproche pour celles qui vivent dans les délices, et qui négligent également leur salut et celui de leurs enfans. Eh ! que n'a pas fait sainte Monique pour obtenir de Dieu la conversion de saint Augustin ? Pesez les paroles de ce cher fils qui est le fruit de ses prières aussi bien que de ses entrailles. « Ma mère, dit-il (1), me pleuroit avec une douleur plus sensible que les mères ne pleurent leurs enfans lorsqu'elles les voient porter en terre, car elle me voyoit mort devant vous, Seigneur, non des yeux du corps mais par l'œil de la foi et par la lumière de l'esprit que vous aviez répandu en elle. » Et un peu plus bas : « Cette veuve chaste, sobre et dévote, telle que vous les aimez, ne cessa point de gémir pour moi devant vous, s'animant de telle sorte par la vive espérance de vos promesses, que bien loin d'en devenir plus négligente, elle ne donna jamais ni de relâche à ses soupirs, ni de trêve à ses larmes, ni de fin à ses vœux et à ses prières, jusqu'à ce que vous lui en accordâtes l'effet. Alors voyant tous ses désirs accomplis, et n'ayant plus rien à souhaiter sur la terre, elle ne soupiroit plus qu'après le ciel. Et comme on lui demandoit si elle n'appréhendoit point de mourir en un lieu si éloigné de son pays : On n'est jamais loin de Dieu, disoit-elle, en quelque lieu du monde que ce puisse être ; et il ne faut pas appréhender

(1) *S. Aug. lib. 9. Conf. cap.* 11.

qu au jour du jugement il soit en peine de trouver le moyen de me ressusciter (1). » Quand serez-vous ainsi détaché du monde, et uni à votre souverain bien ?

MÉDITATION.

6 Mai. — Fête de S. Jean devant la Porte Latine.

Impinguasti in oleo caput meum : et calix meus inebrians quàm præclarus est ! Ps. 22, 7.

Vous avez oint ma tête dans l'huile : et que le calice qui enivre, est précieux !

PREMIER POINT.

Considérez que la croix de Jésus-Christ est un calice infiniment précieux, pour trois raisons : parce qu'elle vient du souverain bien, parce qu'elle a été donnée pour un souverain bien, parce qu'elle nous conduit au souverain bien (2). Le Père éternel l'a donnée à son Fils : le Fils l'a reçue avec respect, et l'a embrassée de tout son cœur : le Saint-Esprit en a imprimé l'amour dans tous les élus, et par ce moyen il les conduit à la perfection et au salut éternel. Or, entre tous les saints, le bien-aimé disciple y a une part très-avantageuse et une liaison toute particulière. Car il a suivi son très-cher maître jusqu'à la croix ; et le voyant mourir, il a souffert avec lui le martyre d'une très-sensible et pénétrante douleur, par la compassion qu'il avoit de ses tourmens.

Pesez ici les paroles du cardinal Pierre Damien : « Nous devons imprimer Jésus-Christ comme un sceau sur notre cœur, en sorte que nul effort de nos ennemis ne le puisse jamais effacer. Il faut aussi

(1) Nihil longè est à Deo, neque timendum est ne ille non agnoscat in fine sæculi, unde me resuscitet.

(2) Quia est à summo bono, quia in summo bono fuit, quia ad summum bonum ducit. (*Jacobus de Vorag. archiep. Janu. serm.* 1. *de S. Joanne ante Portam Latinam.*)

le graver sur nos ouvrages, afin de faire voir, en tout ce que nous faisons, que nous sommes les disciples d'un maître qui a été crucifié (1). »

Demandez cette grâce par l'intercession de la bienheureuse Vierge, et priez-la de vous donner cette épée de douleur, qui lui a percé le cœur (2)

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que le désir de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, et d'être crucifié avec lui, est un calice infiniment précieux, puisque c'est un martyre d'amour, qui fait que les saints s'offrent courageusement aux plus effroyables supplices, et cherchent la mort comme un trésor, pour parler selon les termes de l'Ecriture.

Saint Jean et saint Jacques se signalèrent en ce point, lorsqu'étant interrogés par le Fils de Dieu, s'ils pouvoient boire son calice, ils répondirent avec un grand courage : Nous le pouvons. Admirez cette généreuse résolution, et apprenez, de cet exemple, que c'est le propre des grandes âmes, lorsqu'on leur parle d'offenser Dieu, de dire avec le patriarche Joseph : Comment pourrois-je faire un si grand mal, et pécher contre mon Dieu (3) ? Je ne le puis : ce pouvoir est trop funeste, si toutefois c'est un pouvoir, et non pas plutôt une malheureuse impuissance, que d'abuser du pouvoir de notre libre arbitre pour offenser celui qui nous l'a donné. Mais quand il s'offre quelque occasion de souffrir, ou de faire une bonne œuvre, elles s'y portent avec ar-

(1) Christum tanquàm signaculum in corde nostro debemus imprimere, ut nulla hoc valeat hostilis irruptio violare Christum etiam operibus nostris debemus insculpere ; ut per omne quod agimus, crucifixi nos præceptoris discipulos demonstremus. (*Petr. Dam. serm.* 67.)

(2) Sancta Mater,
Istud agas :
Crucifixi fige plagas
Cordi meo validè.

(3) Quomodò possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum ? (*Gen.* 19.)

deur, et elles disent, avec les enfans du tonnerre : Nous le pouvons et nous le ferons volontiers, disoit saint Paul. Je puis tout en celui qui me fortifie (1). Eh! Seigneur, que je suis éloigné de ces sentimens! Je suis tout confus de me voir si prompt à malfaire, et si lâche à vous servir. Ayez pitié de ma foiblesse.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le martyre effectif, et la souffrance actuelle des tourmens et de la mort pour la défense de la foi, est un calice infiniment précieux, qui mérite une attention particulière, et donne un rang très-éminent aux martyrs auprès de Jésus-Christ. Il semble d'abord que saint Jean n'y a pas eu de part, puisqu'il n'est pas mort dans l'huile bouillante où on l'avoit jeté; au contraire, il en sortit, comme dit saint Jérôme, plus fort et plus vigoureux qu'il n'y étoit entré. Mais que deviendra donc la promesse du Fils de Dieu, qui lui prédit, aussi-bien qu'à son frère, qu'il boiroit son calice (2)? Assurément la parole de Jésus-Christ, qui est la vérité même, n'a pas été sans effet. Il faut donc remarquer qu'on peut gagner la palme du martyre de deux manières. La première, en souffrant et mourant pour la foi : la seconde, en souffrant pour la foi ce qui devroit sans miracle causer la mort. Or, c'est ainsi que saint Jean a bu le calice du Seigneur, et qu'il a mérité la palme des martyrs, non en mourant, mais en souffrant les fouets, l'exil, l'huile bouillante et le poison qui devoient le faire mourir plusieurs fois. Jésus-Christ, dit un grand prélat, a bu deux calices le jour de sa passion, l'un de sang, l'autre de myrrhe. Il a donné le premier à saint Jacques, qui a répandu son sang pour son amour; l'autre à saint Jean, qui a bu du poison très-amer (3). Mais Jésus-Christ, dont l'esprit est plus doux

(1) Omnia possum in eo qui me confortat.
(2) Calicem meum bibetis.
(3) Bibit Christus duplicem calicem, sanguinem scilicet et

que le miel, changea cette amertume mortelle en douceur; et, par un insigne miracle, ce poison qui devoit le faire mourir, lui servit à ressusciter deux morts, et à convertir plusieurs infidèles. Si bien qu'il pouvoit dire, avec le prophète Jérémie : « Seigneur, l'accomplissement de votre parole m'a réjoui : votre calice, où vous avez trouvé tant de fiel et d'absinthe, a rempli mon cœur de joie, au lieu de me donner la mort (1). » Ne craignez donc point, âme chrétienne, de boire le calice du Seigneur : il ne vous sera pas mortel, si vous aimez celui qui vous le présente. Quand il seroit plein de venin, il ne vous nuira point, au contraire il vous donnera une vie immortelle (2).

MÉDITATION.

8 Mai. — Fête de l'apparition de saint Michel Archange.

Ecce Michaël, unus de principibus primis, venit in adjutorium meum. Dan. 10, 13.

Michel, un des premiers princes, vint à mon secours.

Nemo est adjutor meus in omnibus his, nisi Michaël princeps vester. Dan. 10, 21.

Personne ne m'aide en toutes ces choses, sinon Michel votre prince.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu voulant montrer le soin que sa providence prend de nos âmes, nous a donné saint Michel pour défenseur et protecteur uni-

myrrhatum vinum. Sanguineum communicavit Jacobo, qui sanguinem suum fudit; alterum Joanni, qui amarum venenum bibit. (*Jacob. de Vorag. serm.* 1, *de S. Joan. ante portam latinam.*)

(1) Factum est verbum tuum in gaudium, et in lætitiam cordis mei. (*Jerem.* 15.)

(2) Et si mortiferum quid biberis, non tibi nocebit.

versel, sous lequel nos anges tutélaires veillent à notre conduite : et parce que le secours charitable que ce prince du ciel nous prête, est spirituel et invisible, il a voulu, pour s'accommoder à la foiblesse de nos esprits, le rendre sensible par plusieurs apparitions merveilleuses, dont les unes marquent le soin qu'il a de toute l'Eglise, les autres font voir la protection spéciale qu'il prend de toute la France, les autres montrent le zèle qu'il a pour le salut de chacun de nous en particulier. Premièrement donc, l'Eglise universelle célèbre pour ce sujet l'apparition de saint Michel au mont Gargan, afin de reconnoître les faveurs continuelles qu'elle en reçoit. Car, comme il étoit autrefois l'ange protecteur de la Synagogue et du peuple de Dieu, il est aussi le tutélaire de l'Eglise, qui exerce à son égard les trois offices hiérarchiques que saint Denys attribue aux anges. Le premier est de purifier nos âmes; le second, de les illuminer; et le troisième, de les perfectionner.

Joignez vos respects et vos hommages envers ce premier ministre de la divine providence à ceux de tous les fidèles ; et, comme membre de l'Eglise, priez-le de prendre soin de votre âme. S'il s'est tellement intéressé à la conservation d'un rocher, et si le taureau qui s'y étoit retiré n'a pu être blessé de la flèche qu'on avoit tirée contre lui; combien plus devez-vous espérer de sûreté et de bonheur, étant sous une puissante protection ? Si vous savez vous prévaloir de sa faveur, toutes les tentations de l'ennemi ne vous nuiront point, ses traits les plus acérés rejailliront sur lui à sa plus grande confusion.

SECOND POINT.

Après avoir considéré saint Michel comme protecteur de l'Eglise, regardez-le comme protecteur de la France, suivant le sentiment commun, qui est fondé sur plusieurs apparitions très-célèbres. Il suffira de marquer ici la plus ancienne de tou-

tes et la plus récente. La plus ancienne est celle qui arriva du temps de Childeric II, lorsque saint Michel apparut à l'évêque d'Avranches, nommé Aubert, et lui commanda de bâtir une église en son honneur sur un rocher de son diocèse, appelé la terreur de l'Océan. Depuis ce temps-là, les rois de France l'ont toujours honoré d'un culte particulier, lui donnant le titre et la qualité de prince de l'empire français (1). Charlemagne ordonna qu'on en fît la fête dans tous ses états. Charles VI fit mettre son image sur le pinacle de l'église de Notre-Dame-des-Champs, et changea le nom d'une des portes de Paris, qu'on appeloit la Porte d'Enfer, en celui de Saint-Michel. Charles VII fit porter en triomphe son étendard, lorsqu'il entra dans Rouen, lui attribuant, après Dieu, toute la gloire de ses victoires. Et Louis XI établit en son honneur des chevaliers de Saint-Michel, et ordonna que les assemblées de l'ordre se tiendroient dans l'église du Mont-Saint-Michel, qui, par une spéciale faveur du ciel, n'a jamais été soumis au pouvoir des ennemis de la France.

La plus récente apparition qui soit marquée dans les annales de France, est aussi la plus mémorable. Ce fut lorsque les Anglais croyant emporter la ville d'Orléans par un assaut général, furent visiblement repoussés par ce prince de la milice du ciel, qui parut sur le pont de la ville, et les mit tous en déroute. Cette victoire rétablit heureusement les affaires du roi Charles VII, qui dès-lors fit peindre dans ses drapeaux l'image de son cher protecteur, avec les deux devises prises de l'Ecriture (1). Remerciez cet archange du soin qu'il a de la France et des rois qui la gouvernent. Priez-le qu'il continue sa favorable assistance, et qu'il détruise par son zèle tous les scandales de ce royaume, et tout ce qui s'oppose à la gloire de Dieu et au progrès de la religion.

(1) Princeps gallici imperii.
(2) *Voyez l'Epigraphe.*

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, les apparitions de saint Michel, qui font voir le soin qu'il prend de chacun de nous en particulier, comme chef de tous les anges tutélaires que Dieu commet à la garde des hommes. C'est lui qui entre tous les anges préside, comme dit saint Jérôme (1), par une députation spéciale, aux prières des fidèles, et qui a le crédit de les faire agréer à la divine majesté. C'est l'ange que vit saint Jean, qui se tint devant l'autel ayant un encensoir d'or, et à qui on donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône. Et la fumée des parfums des prières des saints, s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu (2). C'est lui qui préside à leurs combats contre les ennemis de Dieu et de leur salut: c'est ainsi qu'il vint au secours de ce bon religieux dont parle saint Anselme (3), que le démon tentoit de désespoir, lui reprochant, premièrement, les péchés qu'il avoit commis avant le baptême, et puis ceux qu'il avoit commis depuis son baptême, jusqu'à sa profession, et enfin ceux dont il étoit coupable depuis les vœux qu'il avoit faits. Mais saint Michel répondit, pour lui, que les premières fautes dont il étoit accusé, avoient été remises par le baptême; les secondes, par la profession de ses vœux; et les dernières, par les fortifications de la vie religieuse, par la grâce des sacremens, et par les langueurs de sa maladie.

C'est lui qui les assiste à la mort, et qui leur obtient une heureuse fin par ses prières, comme il fit en faveur de Ferdinand prince de Portugal. C'est lui qui les avertit du jour et de l'heure de leur trépas, témoins les saints évêques Arnoux et Valfride,

(1) *S. Hieron. in cap.* 8. *Dan.*

(2) Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.

(3) *S. Anselm. lib. de Sanct. cap.* 191.

qui reçurent de sa bouche l'heureux avis de leur départ pour le ciel.

Enfin, c'est lui qui préside à leur jugement, et qui les présente devant Dieu, selon les paroles que l'Eglise emploie dans son office (1). C'est par cette raison que saint François d'Assise lui portoit un admirable respect, pour le zèle ardent avec lequel il procure le salut des âmes que Dieu lui a confiées, pour les conduire au ciel (2).

Tâchez de gagner sa faveur par vos services, il y conduira votre âme. Comme c'est le comble de tout bonheur, ce doit être aussi le but de tous vos désirs.

MÉDITATION.

10 Mai. — Fête de saint Isidore, laboureur.

Non sum propheta, homo agricola ego sum; quoniam Adam exemplum meum ab adolescentiâ. Zach. 13.

Je ne suis point un de ces prophètes et de ces savans du monde. Je suis un simple laboureur; et dès ma jeunesse j'ai cultivé la terre, comme Adam qui m'a servi de modèle.

PREMIER POINT

Considérez que Dieu ayant créé le premier homme dans l'état d'innocence, et l'ayant mis dans le paradis terrestre, l'obligea à cultiver ce lieu de délices : mais l'en ayant chassé depuis, à cause de sa désobéissance, il le renvoya à la campagne, et lui commanda d'y faire l'office de laboureur, afin de gagner son amitié, avec toutes les richesses du ciel qu'il avoit perdues. Il s'occupa à cet emploi l'espace de neuf cents ans, avec tant d'hu-

(1) Archangele Michaël, constitui te principem super omnes animas suscipiendas.

(2) Cui tradidit Deus animas sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis.

milité, et de ferveur, et de regret de sa faute, qu'il acquit une éminente sainteté, et, par un heureux présage il mourut, comme l'on croit, le même jour qu'il avoit été créé, et que le Fils de Dieu devoit mourir pour réparer sa faute, et racheter sa postérité. Voilà l'exemple que saint Isidore s'est proposé dès sa jeunesse, et qu'il a suivi toute sa vie avec cet avantage, que sans perdre l'innocence des justes, il a pratiqué toutes les austérités des pénitens.

De-là vient que son corps fut trouvé tout entier quatre cent cinquante ans après sa mort, sans autre baume que celui de la mortification et de la sainteté de sa vie, qui l'avoit préservé de la pourriture du tombeau.

« Malheur à nous en qui la principale partie de l'âme sert à la chair, qui est l'esclave; en qui l'esclave commande à la partie supérieure : et ainsi, jamais elles ne s'accordent ensemble pour servir Dieu (1). Pendant que vous êtes ici bas, vous devez vous préparer une demeure dans le ciel pour y vivre heureux dans l'éternité (2). » Imitez donc un sage père de famille qui, voulant bâtir une maison, amasse premièrement les matériaux; après il choisit un bon fonds, et puis il fait creuser les fondemens, sur lesquels il élève son édifice. Le fonds sur lequel vous devez bâtir, c'est votre corps. Il faut que la mortification en ôte toute la terre mouvante et inutile, qu'elle retranche cette vie lâche, ces délices sensuelles, ces superfluités et ces recherches secrètes de vos commodités; et lorsque vous l'aurez parfaitement assujetti à l'esprit, et endurci à la peine, vous pourrez vous élever à la pratique des plus excellentes vertus : autrement, il y a dan-

(1) Væ nobis! quia princeps animæ pars carni quæ ancilla est, servit; et pars deterior imperat præstantiori : neque ambæ concordes atque unanimes procreatori suo serviunt Deo. (*Isaïas abbas. Orat.* 29.)

(2) Præpara foris opus tuum, et diligenter exerce agrum tuum, ut posteà ædifices domum tuam. (*Prov.* 24, 14.)

ger que votre maison ne tombe en ruine, n'étant pas établie sur un solide fondement.

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que ce saint laboureur, ayant uni la pénitence avec la sainteté d'une vie innocente, joignit encore la pauvreté avec la libéralité, par une merveilleuse alliance.

Car il étoit si pauvre, qu'il fut contraint de se mettre au service d'un bourgeois de Madrid, nommé Dom Jean de Vergas, où il souffrit beaucoup pendant sa jeunesse; puis s'étant retiré aux champs, il s'adonna à cultiver la terre, et passa le reste de ses jours dans cet emploi. Comment donc pouvoit-il exercer sa libéralité envers les pauvres, étant si pauvre lui-même? C'est qu'étant pauvre par vertu, il étoit charitable et libéral par miracle. Il ne travailloit pas tant au labourage pour avoir de quoi vivre, que pour avoir de quoi donner; et Dieu, qui se plaît à la miséricorde, employoit souvent sa toute-puissance pour seconder son affection, et lui donner moyen de secourir son prochain. Un jour il fit sortir une fontaine en frappant seulement la terre avec son bâton, et disant: Dieu est assez puissant pour tirer de l'eau de ce lieu. Ce n'étoit pas pour lui, c'étoit pour soulager son maître qui brûloit de soif pendant les plus cuisantes chaleurs du jour. O riches, que vous êtes pauvres avec toutes vos richesses, si vous êtes sans charité! O pauvres, que vous êtes riches, quand vous êtes contens de votre pauvreté! Une autre fois, après qu'il eut donné tout ce qu'il avoit alors dans sa maison, il se presenta encore un pauvre qui lui demanda l'aumône: aussitôt il fit chercher partout s'il ne restoit plus rien pour lui donner, et l'on trouva par merveille une abondante provision. Tant il est vrai que Dieu ne se laisse jamais vaincre par libéralité. Faites-en l'expérience. « Donnez, et il vous sera donné. On vous versera dans le sein une bonne

mesure, pressée et entassée, et qui se répandra par-dessus (1). »

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ que ce saint homme se rendit encore admirable en joignant la dévotion et l'oraison avec le travail de ses mains. Il se levoit tous les jours de grand matin ; et, avant que d'aller au travail, il visitoit les églises de Madrid, et principalement celle de Notre-Dame, où il entendoit la messe avec une singulière dévotion ; et sa ferveur le transportoit tellement dans l'amour de Dieu, qu'il ne pouvoit finir ses prières. Et néanmoins, quoiqu'il commençât à travailler plus tard que les autres serviteurs, il faisoit plus de besogne qu'eux, et rendoit plus de service à son maître. De quoi cet homme s'étonnant, et étant résolu de l'observer pour en savoir la cause, il vit à ses côtés deux anges qui labouroient la terre avec lui, dont il fut merveilleusement surpris, et il connut, par-là, que Dieu est la source de tous les biens, que c'est lui qui bénit tous nos travaux, que son service est notre principale affaire, et qu'il ne faut jamais préférer le temporel au spirituel, ni faire l'accessoire du principal. « Cherchez premièrement le royaume d Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seron données par surcroît (2). »

(1) Date, et dabitur vobis : mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum.

(2) Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus; et hæc omnia adjicientur vobis

MÉDITATION.

19 Mai. — Fête de saint Pierre Célestin.

Nostra conversatio in cœlis est. PHILIP. 3. 20.
Notre conversation est dans les cieux.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce grand saint a montré, dès son enfance, qu'il n'étoit point de la terre, mais du ciel. Il n'eut pas plutôt appris à parler, qu'il fit connoître à sa mère les sentimens de son cœur, en lui répétant souvent ces paroles toutes célestes : Je veux être bon serviteur de Dieu : ce qui obligea cette sainte veuve à le faire soigneusement élever dans la piété et dans les bonnes lettres ; mais, afin que son éducation fût plus divine qu'humaine, le fils de Dieu voulut être son premier et principal directeur, descendant visiblement du ciel en forme de crucifix, pour le visiter et l'éclairer de ses lumières. Les anges, à l'exemple de leur maître, conversoient familièrement avec lui ; et comme les enfans sont sujets à faillir par la foiblesse de leur âge, ils l'avertissoient de ses petits défauts. La bienheureuse Vierge prit soin de sa santé ; et, le comblant par sa présence, elle le guérit d'un mal d'yeux : ce qu'il alla aussitôt rapporter à sa mère avec une simplicité d'enfant, en lui disant : J'ai vu aujourd'hui la reine du ciel, et la mère du fils de Dieu.

« C'est un grand avantage d'avoir appris dès sa jeunesse à porter le joug de Jésus-Christ (1). Ceux qui sont avancés en âge ne sont pas propres pour obéir ; ils ne portent le joug de l'obéissance qu'avec peine. Celui qui le porte de bonne heure n'en sent pas

(1) Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ. (*Thren* 3)

la pesanteur : le progrès qu'il fait dans la vertu, lui fait trouver la charge légère (1). » Pesez toutes ces paroles. « Il se reposera, dit saint Ambroise, et jouira d'une grande tranquillité d'esprit, étant exempt du tumulte des passions, des vices et des soins de la terre qui troublent la paix de l'âme. Il se distinguera du commun, et fera un progrès notable dans la vertu, qui le rendra singulièrement recommandable. Il s'occupera de Dieu seul qui lui révélera les plus secrets mystères dans un profond silence de toutes les créatures visibles et invisibles. Parce qu'étant encore jeune sur le penchant d'un âge fort glissant, il s'est élevé au-dessus de son âge en prenant la conduite des vieillards, et en s'oubliant soi-même, pour ne voir que celui qui est par-dessus toutes choses (2). »

SECOND POINT.

Considérez que cet admirable saint étant en âge de choisir un genre de vie tel que Dieu désiroit de lui, pour arriver au degré de la perfection

(1) Onus istud maturi ad obediendum anni ægrè ferunt; ætas tenera gravis oneris molestiam per virtutis incrementa non sentit. (*Vide S. Bonav. serm.* 1. *in I. Dom. Adv. S. Hilar. in psal* 118. *Lit. Beth.*)

(2) Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit se super se. Sedebit feriatus, et quietus ab omni interpellatione mundanæ sollicitudinis et voluptatis. (*S. Ambr. serm.* 2. *in psal.* 118.)

Si quis, antequàm gravi oneretur peccatorum sarcinâ, tulerit jugum in juventute, singulariter sedebit, non cum plurimis conferendus. (*Idem, orat. in obitu Valentiniani.*)

Elias sæpè solus sedebat, non solùm secretus à turbis, verùm etiam segregatus à conspectu plurimorum. (*Idem, serm.* 2. *in psal.* 118.)

Tacebit ab strepitu diabolicarum suggestionum, ab strepitu carnalium desideriorum, ab strepitu mundi. (*Idem, serm.* 1, *in festo SS. Petri et Pauli.*)

Cùm adolescens esset, et ætatis lubricæ sentiret ardorem, senem induit; relinquens quod erat, assumens quod non erat. Levavit se super se; quià non respexit ad se, sed ad illum qui est super se. (*Idem, ibid.*)

qu'il lui avoit marqué de toute éternité, résolut de mener une vie solitaire, et de se retirer dans un désert, pour continuer avec plus de liberté ce doux commerce qu'il avoit avec le ciel. Car c'étoit là son attrait particulier, et il avoit coutume de dire, que pour traiter familièrement avec Dieu, il falloit se plaire à la retraite; qu'il est difficile d'entendre sa voix lorsqu'on se plaît dans le grand monde, et qu'on ne peut goûter en même temps les plaisirs de la terre et les délices du paradis. Cet amour de la solitude, qui avoit gagné l'empire de son cœur, en fit un homme céleste et un parfait imitateur de Jésus dans le désert. Il y fut poussé, comme lui, par le Saint-Esprit, qui lui apparut durant trois ans en forme de colombe sur la montagne de Magelle. Il y fut tenté par l'esprit de ténèbres, qui tâchoit par des spectres horribles et infâmes de le détourner de son dessein. Il y fut visité des anges, qui lui donnèrent de grandes lumières pour sa conduite, et de salutaires conseils. Un jour même, avant dressé une chapelle, un peu avant la fondation de son ordre, il les vit descendre du ciel pour en faire la dédicace. L'oraison et la mortification étoient ses deux compagnes inséparables: le silence, son élément; la solitude, son paradis; les jeûnes, les veilles, les disciplines, sa vie.

Admirez cet homme du ciel, et voyez si vous portez comme lui l'image de l'homme céleste, ou si vous n'avez point encore celle de l'homme terrestre. Pesez ces paroles de saint Augustin: « L'amour des choses terrestres est un piége et une attache dangereuse, qui arrête le vol de l'esprit. Si vous les désirez, vous êtes pris. Eh! qui vous donnera les ailes de la colombe? Quand est-ce que vous ferez un effort pour voler au lieu du véritable repos, vous qui avez jusqu'ici cherché un repos criminel dans un objet auquel vous vous êtes attaché mal à propos (1)? »

(1) Amor rerum terrenarum viscum est spiritualium pennarum. Ecce concupisti, hæsisti. Quis dabit tibi pennas ut

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ la violence que ce saint solitaire souffrit, lorsqu'après la mort du pape Nicolas IV, les cardinaux le choisirent dans leur conclave pour lui succéder au siége de saint Pierre. Il reçut cette nouvelle comme un coup de tonnerre qui lui fit prendre la fuite : il fut arrêté par les gardes, et conduit sur le trône comme en triomphe. Mais ce triomphe, qui ravit tous les peuples d'étonnement et de joie, fut pour lui une pompe funèbre, et qui lui fit verser beaucoup de larmes. Il regarda son exaltation comme une chute, et se croyant tombé du ciel, il prit le nom de Célestin pour conserver le souvenir de sa perte, et tâcher de la réparer, comme il fit bientôt après, par une démission volontaire qui fut approuvée du ciel par un miracle qu'il fit le jour suivant, en guérissant un pauvre estropié de tous ses membres, et acceptée en terre avec admiration pour une vertu plus rare que les miracles. Après une action si héroïque il se retira à Muton, pour ne plus penser qu'à l'éternité; mais n'ayant pu vivre dans les palais, il ne restoit plus au comble de sa gloire, que de mourir dans une prison, après y avoir fait plusieurs miracles, comme un homme de Dieu et souffert comme un martyr d'humilité.

« Combattons à son exemple contre les attraits mortels de ce siècle, sachant bien que les chrétiens peuvent être tous les jours martyrs en ce combat (1). »

columbæ ? Quandò volabis ubi verè requiescas ? Quandò hîc ubi malè hæsisti, perversè requiescere voluisti ? (*S. Aug. serm.* 33, *de verb. Domini.*)

(1) Contra blandimenta mortifera luctemur, scientes in eo quotidiana martyria Christianis deesse non posse. Sicut enim castitas, et veritas, et justitia Christus est; sic et ille qui ea insidiatur, persecutor est : et qui ea in aliis defendere et in seipso custodire voluerit, martyr est. (*S. Aug serm.* 250, *de tempore.*)

MÉDITATION.

20 Mai. — Fête de saint Bernardin de Sienne.

Gloriabuntur in te omnes qui diligunt nomen tuum; quoniam tu benedices justo. Psal. 5. 15.

Tous ceux qui aiment votre nom, se glorifieront en vous; parce que vous bénirez le juste.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérez que saint Bernardin s'est donné à la bienheureuse Vierge Marie dès son enfance, ou plutôt qu'il a ratifié la donation que ses parens en avoient faite, dès le jour de sa naissance, à la reine du ciel, parce qu'ils l'avoient obtenu de Dieu par son intercession. Il vint au monde le jour de la Nativité de la bienheureuse Vierge Il fut baptisé ce jour-là. Il quitta le monde le même jour pour entrer dans la religion. Il fit ses vœux, et il offrit à l'autel le premier sacrifice ce jour là même, qui est le jour natal de la joie commune du monde (1), et qui fut pour lui une source de bénédictions toutes particulières.

Le grand amour qu'il portoit à sa souveraine maîtresse, imprima bientôt sur son cœur une excellente image de toutes ses vertus. Il apprit de la plus humble des créatures cette profonde humilité, qui lui mettoit continuellement sa bassesse et son néant devant les yeux avec un si grand mépris de lui-même, qu'il s'estimoit le plus grand pécheur du monde (2).

Il apprit de la mère de miséricorde la charité et la compassion envers les pauvres, ce qui l'obligea, à l'âge de vingt ans, de prendre la charge de l'hôpital de Sienne, dédié à l'honneur de la bienheu-

(1) Vocatur à B. Petro Damiano dies natalis lætitiæ. (*Serm. de Nat. B. Virg.*)

(2) Seipsum omnium peccatorum vilissimum atque teterrimum existimabat. (*Auctor ejus vitæ.*)

reuse Vierge, où il assista les pestiférés durant la contagion générale qui désola toute l'Italie en l'année 1400, qui fut l'année du grand Jubilé.

Il apprit de la plus sainte et de la plus pure de toutes les vierges à aimer la pureté qu'il garda inviolablement toute sa vie, usant de tous les préparatifs nécessaires pour la défendre, d'une mortification continuelle, d'un courage invincible, d'une prudence rare et surtout d'une modestie et d'une pudeur merveilleuse qui le faisoit rougir à la moindre parole contre la bienséance qu'on disoit devant lui, et se retirer de la compagnie. De-là vient qu'étant encore jeune, ceux de son âge qui l'aimoient à cause de la douceur de sa conversation, et de l'estime qu'ils avoient de sa vertu, s'abstenoient de tout discours peu honnête, de peur d'être privés de son entretien; et sitôt qu'il paroissoit ils s'entredisoient : « Silence, voici Bernardin qui vient (1). Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un jeune homme qui a de la pudeur? O que cette vertu, qui éclate sur son visage et dans ses mœurs comme une pierre précieuse, a de charmes et de beauté! O qu'elle donne de grandes espérances à l'avenir! O que c'est une marque certaine d'un bon naturel! Qui est-ce qui fuit avec plus de soin les entretiens trop libres, et tout ce qui est contre la modestie? C'est la sœur de la continence : c'est une aurore qui dissipe les ténèbres de l'âme, et qui sème le ciel de lis et de roses (2). »

SECOND POINT.

Considérez que la bienheureuse Vierge ayant accepté la donation que saint Bernardin lui avoit faite de son cœur et de sa personne, le donna bien-

(1) Silete, Bernardinus adest.

(2) Quid amabilius verecundo adolescente? Quàm pulchra hæc gemma morum in vitâ et vultu illius! Quàm vera et minimè dubia bona nuncia spei, bonæ indolis index! Quis ita turpiloquia et omnis turpitudinis opera fugitat? Soror continentiæ est. (*S. Bern. serm.* 86, *in cant.*)

tôt à son Fils, comme un vase d'élection fort propre pour porter son nom par toute l'Italie, et pour en imprimer l'amour dans tous les cœurs. Aussi le Sauveur du monde montra par une vision miraculeuse que ce présent lui étoit agréable. Car notre saint s'étant retiré dans une solitude pour délibérer sur l'état de vie qu'il devoit embrasser, Jésus-Christ lui apparut tout couvert de plaies et lui dit : « Bernardin mon fils, vous voyez comme je suis ici attaché tout nu à la croix. Si donc vous m'aimez, et si vous voulez m'imiter, attachez-vous nu comme moi à la croix, et me suivez ainsi; vous me trouverez infailliblement (1). » Il le trouva en effet dans l'ordre de saint François, qui lui étoit marqué par la nudité de la croix qu'il prit pour son partage, comme un trésor d'où il puisa depuis des richesses inestimables, non-seulement pour sa propre perfection, mais encore pour le salut d'une infinité de personnes qu'il gagna par ses prédications apostoliques. C'est dans cet emploi qu'il fit paroître le zèle incomparable qu'il avoit pour la gloire de Jésus et de Marie, car il commençoit tous ses sermons par les louanges et l'invocation de Marie, et il les finissoit en montrant à ses auditeurs le nom de Jésus écrit en lettres d'or sur un carton, environné de rayons éclatans comme un soleil, et le leur faisant adorer. Car il disoit que pour se sauver il falloit chercher Jésus et graver en notre cœur l'amour de son nom, sans lequel il n'y a point de salut; mais que pour trouver Jésus, il falloit aller à Marie, parce que tôt ou tard elle y conduit ses serviteurs et les fait entrer dans son royaume. « Celui qui porte Jésus et Marie dans son cœur, marche en assurance par le plus droit et par le plus court chemin du ciel (2). »

(1) Fili Bernardine, cernis hîc me nudum in cruce suspensum. Si ergo me amas, et me imitari vis, affigaris et ipse nudus cruci tuæ, sicque me sequaris; meque haud dubiè invenies.

(2) Benè ergo et securè ambulat, qui Jesum et Mariam in

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ le grand succès que Jésus et Marie donnèrent aux prédications de leur fidèle serviteur. Il s'adressa à Marie pour le prier de fortifier ses poumons et sa voix, qui étoit si foible que plusieurs le détournoient d'une fonction si pénible. Mais cette mère de la parole éternelle lui fut si favorable et lui obtint une voix si forte et si puissante qu'elle se faisoit entendre au milieu des plus vastes campagnes, où il étoit souvent contraint de prêcher, à cause de l'affluence du peuple qui le suivoit.

Le Fils de Dieu de son côté lui donna son Esprit-Saint, qui l'animoit et lui suggéroit des pensées et des paroles de feu, pour pénétrer les cœurs les plus durs, échauffer les plus froids, fléchir les plus opiniâtres et leur imprimer la crainte des jugemens de Dieu et les sentimens de la pénitence dont il faisoit le sujet le plus ordinaire de ses discours. Favorisé d'un si puissant secours du Fils et de la Mère, il réconcilia une infinité de personnes qui étoient en discorde, il convertit plusieurs femmes débauchées, il réforma les mœurs en toutes sortes d'états et de conditions; et, ce qui est considérable, il porta un si grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe à la poursuite de la perfection, que, dans le seul ordre de saint François, où il ne trouva en entrant que cent vingt religieux de l'Observance dispersés en vingt maisons dans l'Italie (1), il en laissa en mourant plus de cinq mille dans trois cents couvens qui étoient autant d'illustres monumens de sa vertu et de son zèle. O que l'amour de Jésus et de Marie a de force quand il trouve un bon cœur qui le reçoit! O qu'il y opère de merveilles, et qu'il fait par lui de grandes choses! Que n'a-t-il pas fait par saint Bernardin de

corde portat. (*Thomas à Kempis, in Valle liliorum, cap.* 13.)

(1) *Fasti Marian.* 20 *maii*

Sienne ! A quel degré de gloire ne l'a-t-il pas élevé ! « Comme il parloit souvent du sacré nom de Jésus dans ses sermons, il paroissoit quelquefois sur sa tête comme un astre plus éclatant que le soleil qui le couronnoit de ses rayons. A-t-on jamais vu un plus illustre prédicateur (1) ? »

MÉDITATION.

25 Mai. — Fête de Ste. Marie-Magdelaine de Pazzi.

Dilexit multùm. Luc. 7. 47.
Elle a beaucoup aimé.

PREMIER POINT.

Considérez que la bienheureuse Magdelaine de Pazzi quitta le monde pour entrer dans la religion des Carmélites le même jour que sainte Thérèse quitta la terre pour entrer dans le ciel. On peut dire que cette bonne mère laissa en mourant son double esprit à sa chère fille, savoir l'amour de Jésus crucifié et l'amour des souffrances et de la croix. Elle aima beaucoup Jésus-Christ crucifié. Dès qu'elle prit l'habit, sitôt qu'on lui mit le crucifix en main, elle sentit au fond de son âme un puissant attrait à l'amour de ce divin époux, qui s'enflamma en peu de temps de telle sorte qu'elle étoit presque en de continuelles extases. L'auteur qui a écrit sa vie (2) dit qu'un jour étant ravie en esprit, elle apprit du père des lumières que les séraphins communiquent aux épouses du Verbe quatre sortes d'amour. Le premier est l'amour unitif qui les purifie de certaines taches et imperfections qui leur restent, afin de les unir plutôt à Jésus-Christ. Le second est l'amour communicatif,

(1) Cùm de nomine Jesu sæpè sæpiùs diceret, supra caput suum sidus quandoquè conspicuum habuit sole splendidius. Superi ! quis unquam clarior extitit prædicator?
(2) *Buccinus in ejus vitâ.*

qui fait qu'elles brûlent d'un désir ardent de voir leur époux aimé de toutes les créatures, à l'exemple de saint Paul, qui désiroit d'être anathème pour ses frères. Le troisième est l'amour transformant, qui déifie l'âme, pour ainsi dire, par une parfaite conformité de sentimens et de désirs. Le quatrième est l'amour préservatif, qui fait agir la volonté avec sagesse et prudence : avec sagesse, par la pureté de ses intentions : avec prudence, par la défense de toutes les vertus qui servent à l'exercice de tous ces amours, dont l'alliance fait un très-précieux anneau pour les noces de l'épouse. A la vérité, je ne sais pas si ce fut le même séraphin qui perça le cœur de sainte Thérèse et qui imprima ces quatre amours en celui de sainte Magdelaine ; mais je sais bien qu'elle les posséda dans un très-haut degré de perfection.

L'amour unitif la dégagea de toutes les recherches de l'amour-propre, à qui elle disoit qu'il falloit arracher les deux yeux, c'est-à-dire le soin de sa réputation et de ses commodités ; et qu'alors il ne seroit plus à craindre. L'amour communicatif la faisoit souvent entrer en des ferveurs si excessives, qu'encore qu'elle fût extrêmement malade, elle se levoit de son lit, et tenant en main un crucifix, elle alloit par tout le monastère, et crioit : O amour, ô amour, ô amour, jamais je ne cesserai de vous aimer et de vous appeler amour ! Puis se tournant vers ses sœurs : Ne savez-vous pas, disoit-elle, que mon Jésus n'est qu'amour ? Un jour de l'Invention de la Sainte-Croix, étant ravie en extase, elle disoit en soupirant : O amour, que vous êtes peu connu et aimé ! Si vous ne trouvez point où reposer, venez en moi, et je vous logerai. Puis étendant les bras et frappant des mains, elle appeloit tous les mortels et leur disoit : Venez, âmes, venez aimer notre Dieu. Par ce même excès d'amour elle demandoit une voix assez forte pour se faire entendre de l'orient à l'occident, et du septentrion au midi, afin d'exciter tout le monde à aimer Dieu : et lorsqu'elle rencontroit une des religieuses, elle

la prenoit par la main, et lui disoit : O âme, aimez-vous l'amour comme vous aimez la vie ?

L'amour transformant avoit lié si étroitement son âme à Jésus-Christ, qu'elle sembloit n'être plus avec lui qu'un même esprit par la participation de sa vie divine et de toutes ses vertus : et l'amour préservatif lui en faisoit pratiquer les actes avec une si sage conduite et une si grande pureté d'intention, qu'elle pouvoit dire avec saint Paul : « Je ne vis plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. »

SECOND POINT.

Considérez que sainte Magdelaine de Pazzi aima beaucoup les souffrances et la croix. Notre-Seigneur dit une fois à sainte Brigitte : « L'amour divin est un bel arbre qui produit toutes les vertus, entre lesquelles la première est l'obéissance, pour laquelle je n'ai point fait de difficulté, moi qui suis votre Dieu, de souffrir la mort de la croix (1).

C'est dans cette vue d'un Dieu souffrant et mourant sur la croix, que notre sainte conçut un désir ardent de souffrir pour son amour. A l'âge de douze ans elle se fit une couronne de quelques branches d'orangers fort piquantes qu'elle lia étroitement sur sa tête, et passa ainsi toute une nuit dans de très-sensibles douleurs. Elle prenoit ordinairement la discipline avec des chaînons de fer. Elle portoit une haire fort rude, avec une ceinture armée de pointes aiguës ; et lorsque les religieuses du monastère vouloient la soulager, elle leur disoit avec un visage riant : Laissez-moi souffrir pour mes péchés ; Jésus mon cher époux le veut ainsi.

Qui peut dire ce qu'elle souffrit dans cet état de délaissement, qu'elle appeloit le lac des lions, où elle demeura sans consolation l'espace de cinq ans,

(1) Charitas est quasi arbor, de quâ omnes virtutes procedunt, inter quas primatum tenet obedientia, pro quâ ego ipse Deus subire crucem et mortem non dubitavi. (*S. Brigit. lib. 6, revel. cap.* 120.)

au milieu de tentations si violentes contre la foi, contre l'espérance, contre la pureté, et dans des ténèbres si effroyables, qu'elle disoit quelquefois : Je ne sais si je suis une créature raisonnable ou insensible! Qui peut s'imaginer ce qu'elle endura dans ce grand abandon, où elle entra un peu avant que de mourir et qu'elle porta avec une patience si héroïque et un si grand désir d'imiter son divin époux expirant sur le Calvaire, que son confesseur lui disant pour la consoler que ses douleurs passeroient, elle lui répartit : Ce n'est pas la consolation que je cherche, mon père, mais de souffrir, comme mon Sauveur, jusqu'à la mort.

Comparez ce sentiment avec celui de sainte Thérèse. Ou souffrir, ou mourir, disoit celle-ci. Et souffrir et mourir, disoit celle-là. Lequel des deux est le plus généreux et le plus saint?

TROISIÈME POINT.

Considérez que le Saint-Sacrement est la fournaise de la charité où sainte Magdelaine de Pazzi s'embrasa de l'amour des souffrances et de la croix. Elle choisit l'ordre des Carmélites, parce que les communions y sont plus fréquentes : et ce motif fut un puissant attrait qui la fit résoudre à embrasser la croix de la religion avec allégresse, parce qu'elle espéroit y trouver le fruit de vie, qui étoit toutes les délices de son âme. Car elle n'eut pas plutôt l'usage de la raison, que Dieu lui fit connoître que pour trouver Jésus-Christ, il falloit le chercher dans l'oraison et dans le Saint-Sacrement de l'autel. De-là vient que ne pouvant encore communier à cause de son bas âge, elle s'approchoit de sa mère lorsqu'elle communioit, et se tenoit auprès d'elle durant tout le jour, soit par respect, soit par la douceur intérieure qu'elle ressentoit auprès d'une personne qui avoit reçu le précieux corps de Jésus-Christ. Aussi disoit-elle depuis aux novices qui étoient sous sa conduite, qu'il n'y avoit point de moyen plus efficace, pour arriver à un haut degré

de sainteté, que le très-saint Sacrement. Voici ses paroles qui méritent d'être sérieusement considérées : « Si vous désirez parvenir bientôt à une grande perfection, prenez Jésus-Christ crucifié pour votre maître et rendez-vous attentives à ses divins entretiens ; car il parle continuellement à votre cœur, mais surtout lorsque vous avez reçu la sainte Eucharistie. Si vous saviez faire un saint usage d'un si grand bien, vous seriez remplies de l'amour céleste en peu de jours. Souvenez-vous que Dieu est une charité immense qui veut se communiquer par amour avec cette viande divine. C'est pourquoi le temps le plus précieux et le plus propre pour s'avancer dans la sainteté est celui d'après la communion. N'en perdez donc pas un seul moment, et gardez-vous de vous divertir sitôt de sa présence et de l'entretien de votre époux, sous quelque prétexte que ce soit, si l'obéissance ne vous appelle. » Prenez cet avis pour vous, âme chrétienne, avec celui qu'elle donna en mourant à ses chères sœurs : d'aimer Jésus, de souffrir volontiers pour son amour et d'avoir une ferme espérance en lui. Heureux celui qui peut dire, comme cette sainte, à l'heure de sa mort : « Je meurs sans avoir jamais pu comprendre comment un homme qui a la foi peut consentir à un péché mortel. »

MÉDITATION.

26 Mai. — Fête de saint Philippe de Néry, fondateur des prêtres de l'Oratoire, à Rome.

Elegit sacerdotes sine maculâ, voluntatem habentes in lege Dei. Mach. 4, 42.

Il a choisi des prêtres dont la vie est sans tache et sans reproche, et qui ont mis leur affection dans la loi de Dieu.

PREMIER POINT.

Considérez saint Philippe de Néry comme un excellent modèle de la sainteté des prêtres, dont

il a établi une célèbre congrégation à Rome, remplie de personnes illustres et de parfaits imitateurs de ses vertus. C'est pourquoi on lui peut approprier ce glorieux témoignage que la Sainte-Ecriture rend à Judas Machabée : Il a choisi des prêtres qui sont sans tache, et qui aiment la loi de Dieu, et il leur a tracé dans sa vie un parfait modèle de la sainteté qu'ils doivent avoir pour se disposer à une si haute vocation, de celle qu'ils doivent pratiquer dans l'exercice de leur charge, et enfin de celle qu'ils doivent chercher à l'autel en célébrant les divins mystères, et consacrant le corps de Jésus-Christ, qui est la source de toutes les grâces, et le principe de la perfection de tous les saints.

Sa vocation au sacerdoce fut un ouvrage du Saint-Esprit, qui lui en fit porter la parole par son directeur, afin qu'il entrât dans cet état par obéissance, à l'exemple du Fils de Dieu, qui n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais qui l'a reçue de celui qui lui a dit : « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech (1). » Pour le préparer à ce saint ministère, il lui donna d'excellentes qualités de nature et de grâce. Il montra dès son bas âge un si beau naturel et de si bonnes inclinations, que tous ceux qui le voyoient, ravis de sa douceur, l'appeloient le bon petit Philippe. Il étoit si chaste, que l'espace de trente ans il ne sentit pas un seul mouvement déréglé de la concupiscence, non pas même en dormant. Il s'exhaloit de son corps une si douce vapeur, pour marque de la virginité qu'il garda toute sa vie, qu'elle excitoit à l'amour de cette vertu ceux qui traitoient avec lui. Il s'adonnoit avec tant de ferveur à l'oraison, qu'il y passoit quelquefois quarante heures sans interruption ; et son cœur s'échauffoit tellement dans ce saint exercice, qu'il étoit contraint de se jeter par terre, et de chercher du rafraîchissement pour modérer ses ardeurs. Dieu qui a cou-

(1) *Hebr.* 5, 6.

tume de combler de consolations ceux qu'il favorise de ce don, remplissoit son âme de tant de délices spirituelles qu'il s'écrioit souvent: C'est assez, Seigneur, c'est assez. Mais un jour qu'il demandoit les dons du Saint-Esprit, il sentit tout d'un coup un si grand assaut de l'amour divin, qu'il couroit risque de perdre la vie, si deux côtes de celles qui couvroient son cœur tout pénétré de ces divines flammes, ne se fussent désunies et soulevées, pour lui donner moyen de respirer.

Que dites-vous de votre froideur, en voyant ce noble cœur tout en feu? Aimons, aimons celui qui nous a tant aimés; c'est notre devoir. Baisons ses plaies sacrées; c'est être chastes. Unissons-nous à ce divin époux; c'est être vierges. Assujettissons-nous à ce roi des cœurs; c'est notre gloire. Mourons avec lui, c'est notre vie (1).

SECOND POINT.

Après avoir considéré la manière dont ce grand saint est entré dans les ordres sacrés, comme le modèle de la vocation des prêtres, considérez la manière dont il a vécu dans cette haute dignité, comme le modèle de leur sainteté dans l'exercice de leurs charges.

L'office des prêtres est semblable à celui des anges, dont les trois actes hiérarchiques sont de purifier les pécheurs, d'illuminer les justes, et d'enflammer les parfaits. Saint Philippe de Néry s'est acquitté de ce ministère d'une manière toute angélique.

Ce séraphin, tout brûlant du zèle de la gloire de Dieu, avoit résolu d'aller aux Indes pour convertir les infidèles: mais une voix du ciel lui fit entendre que Dieu vouloit qu'il demeurât à Rome pour tra-

(1) Illum amemus, quem amare debitum est: illum osculemur, quem osculari castitas est: illi copulemur, cui nupsisse virginitas est: illi subjiciamur, sub quo jacere, supra mundum stare est: illi commoriamur, in quo vita est. (*S. Paulin. ep.* 4.)

vailler à la conversion des impies, des hérétiques et des Juifs, dont un nombre prodigieux renonça à ses infidélités et à ses désordres par le moyen de notre saint. Il n'avoit pas moins de talens pour élever les âmes à la perfection, et, pour cet effet, Dieu lui avoit donné un grand discernement des esprits, et une admirable lumière pour découvrir ce qui se passoit dans le secret des consciences, jusqu'à connoître, à l'odeur des personnes qui s'approchoient de lui, le degré de leur pureté, et jusqu'à voir par une pénétration intime de quel esprit ils étoient conduits, et à quoi Dieu les appeloit. C'est pourquoi saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, qu'un même zèle avoit lié avec lui d'une étroite amitié, disoit que c'étoit la grande cloche de Rome, qui appeloit les fidèles, et les envoyoit aux églises ou aux religions dans lesquelles ils pourroient vivre plus saintement. Une grâce si rare demandoit sans doute une pareille correspondance qui ne manqua pas à ce grand serviteur de Dieu. Car il étoit si fidèle et si assidu au confessionnal et à ses autres emplois, que le jour même de sa mort il entendit les confessions, il récita son office, il célébra la messe, se fit lire la vie des saints, et finit heureusement sa course de quatre-vingts ans, qu'il avoit employés dans le service de Dieu sans se démentir jamais. Ouvrons les yeux à la lumière d'un si grand exemple. « Nous avons donné au corps des années entières, donnons au moins quelques jours au soin de notre âme. Nous avons employé à nos intérêts de longs espaces de temps : donnons au moins quelques momens à notre créateur. Nous avons tout donné au monde, donnons à Dieu ce peu qui nous reste (1). »

(1) Dedimus corpori annum, demus animæ diem. Impendimus nobis tempora, tempus deputemus auctori. Vivamus Deo paululùm, qui sæculo viximus totùm. (*S. Chrysol. serm* 12.)

TROISIÈME POINT.

Considérez saint Philippe de Néry comme un modèle de la sainteté, que tous les prêtres et tous les fidèles doivent apporter au sacrifice de l'autel.

Il se prépara à sa première messe par tous les moyens que sa dévotion vers le très-saint Sacrement, qui étoit tout extraordinaire, lui put suggérer : par la retraite, par la prière, par le jeûne, par la mortification, et surtout par une excellente pureté de cœur. Car il regardoit cette action comme la plus sainte, la plus agréable à Dieu, la plus salutaire aux hommes, et la plus importante que l'on puisse faire ici-bas, puisque le prêtre au moment de la consécration est associé aux trois divines personnes : au Père éternel, en produisant son Fils sur l'autel par les paroles sacrées; au Fils, en lui servant d'organe, et parlant en sa personne; au Saint-Esprit, en mettant sous les espèces le corps de Jésus-Christ, qui est le chef-d'œuvre de son amour, qu'il forma dans le sein de la bienheureuse Vierge.

Depuis ce premier sacrifice jusqu'à la fin de sa vie, Dieu le remplit de tant de grâces et de bénédictions, qu'à peine pouvoit-il élever la sainte hostie qu'il ne fût ravi en extase, et qu'il ne se sentît lui-même élevé par une vertu secrète. Mais quand il approchoit de la consommation des divins mystères, tout son corps tressailloit de joie, ses yeux faisoient couler des ruisseaux de larmes; son cœur palpitoit et bondissoit, comme s'il eût voulu sortir du corps; la terre où il étoit trembloit avec lui, pour ainsi dire; et ce feu céleste, qui le dévoroit intérieurement, se poussoit si impétueusement au-dehors, qu'étant octogénaire il avoit besoin de se rafraîchir, d'ouvrir les fenêtres pour prendre l'air, et de découvrir sa poitrine, de peur d'étouffer dans ce brasier.

Il mourut le jour du très-saint Sacrement, comme il l'avoit prédit, et trois jours auparavant il reçut

le saint Viatique de la main du cardinal Baronius avec une joie inexplicable. Car, sitôt qu'il vit entrer le Saint-Sacrement dans sa chambre, il s'écria en soupirant et pleurant tendrement : Voici celui en qui j'ai mis tous mes plaisirs. Voici mon amour et mes chères délices : hors de lui rien ne me paroît précieux. Donnez, donnez-moi celui que j'aime, donnez-le-moi promptement. Et puis, l'ayant reçu, il ajouta : J'ai maintenant en moi le vrai médecin de mon âme, je suis content.

Eh ! qui ne seroit content de vivre et de mourir de la sorte ?

MÉDITATIONS

POUR LE MOIS DE JUIN.

2 Juin. — Fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. 1. Cor. 11, 1.
Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Considérez que saint Norbert, vivant encore dans le siècle, a été un parfait imitateur de Jésus-Christ, par le mépris des vanités du monde, et par l'amour du mépris. Car il quitta généreusement la cour de l'empereur Henri second, où il tenoit un rang considérable ; et, pour jeter les fondemens d'une vie céleste, il fit d'abord une retraite de quarante jours dans un saint monastère, d'où il sortit plein de l'esprit apostolique, et commença à prêcher avec tant de ferveur, qu'en peu de temps d'un grand homme de cour il devint un excellent prédicateur. Ce merveilleux changement qui méritoit l'admiration de tout le monde, attira sur lui l'envie, le mépris, les railleries des méchans, qui, voyant qu'ils ne pouvoient ébranler sa vertu par

leurs calomnies, lui suscitèrent un clerc de basse condition pour lui faire insulte; il lui couvrit le visage de boue, ce qu'il endura sans plainte et sans émotion, avec une douceur semblable à celle du Sauveur (1), qui ne rendoit point injure pour injure, et, quand on le maltraitoit, qui n'usoit point de menaces, mais qui se livroit lui-même entre les mains de celui qui le jugeoit injustement, et se laissoit conduire à la mort comme un agneau. C'est un grand art que de savoir garder la paix, et posséder son âme par la patience. C'est une merveilleuse prudence que de se taire lorsqu'on est offensé, et retenir en son cœur la douceur de Jésus, qui est l'auteur de la paix.

« Soyez humble et ami de la paix, et Jésus sera avec vous. Soyez dévot et tranquille, et Jésus demeurera avec vous. Vous chasserez bientôt Jésus hors de vous, et vous perdrez bientôt sa grâce, si vous vous laissez aller aux choses extérieures. Et quand vous l'aurez chassé et perdu, à qui aurez-vous recours, à quel ami vous adresserez-vous (2)? »

SECOND POINT.

Considérez que saint Norbert a été un parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'état religieux. Pour imiter sa pauvreté, il vendit tous ses biens, et les distribua aux pauvres. Pour pratiquer l'obéissance à son exemple, il s'en alla nu-pieds en plein hiver trouver le pape Gelase pour recevoir sa bénédiction, et obtenir la permission de prêcher l'évangile par tout le monde. Pour imiter son zèle, il assembla douze disciples avec lesquels il alloit prê-

(1) 1. *Petr.* 2.

(2) Esto humilis et pacificus, et erit tecum Jesus. Sis devotus et quietus, et manebit tecum Jesus. Potes sitò fugare Jesum, et gratiam ejus perdere, si volueris ad exteriora declinare : et si illum effugaveris et perdideris, ad quem fugies, et quem tunc quæres amicum? (*De Imit. Christ. lib.* 2. *cap.* 8.)

cher de ville en ville avec un merveilleux succès, et une grâce particulière pour apaiser les discordes, et porter les plus grands ennemis à la réconciliation. Enfin, pour imiter sa pureté, et s'attacher parfaitement à la croix par la mortification de son corps, il se retira à Prémontré, qui étoit un lieu désert dans l'évêché de Laon, où il établit son ordre par révélation divine, et le consacra à la bienheureuse Vierge, qui lui donna de sa propre main un habit blanc comme la neige, afin que les religieux de son ordre se souvinssent, par la blancheur de leur vêtement, de conserver la blancheur et l'innocence de leur âme. On dit aussi que saint Augustin lui apporta en même temps les règles qu'il devoit prescrire à ceux de son ordre, écrites en lettres d'or, pour marque de la loi d'amour que Jésus-Christ vouloit graver dans leurs cœurs, sans laquelle toutes les règles extérieures n'ont point de force ni de vigueur.

O mon aimable Sauveur, donnez-moi votre Esprit-Saint, qui m'apprenne à vous aimer uniquement; car je trouve en vous tout ce qu'on peut aimer. Avec votre amour rien ne m'est difficile. Sans vous je n'ai jamais été content; avec vous je n'ai jamais été mécontent.

TROISIÈME POINT.

Considérez que saint Norbert a été un parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'état ecclésiastique. Le pape Honoré II, ayant confirmé son ordre, le fit, quelque temps après, évêque de Magdebourg, où ce saint prélat, sans oublier le soin de son ordre, employa utilement les grands talens qu'il avoit reçus de Dieu, pour le bien de son Eglise. Il retira les biens ecclésiastiques qui avoient été aliénés, il ôta les scandales, il combattit les hérésies, il alla à Anvers pour confondre l'impie Tanchelin; de-là, il retourna à Rome pour éteindre le schisme qui étoit arrivé à l'élection du pape Innocent second; et après avoir traité cette affaire si considérable

avec une grande sagesse, il revint à Magdebourg, où il continua de travailler, et de veiller sur son troupeau jusqu'à la mort. Quelques personnes vertueuses virent, le jour de son trépas, un beau lis qu'on enlevoit dans le ciel. « La terre ne pouvoit-elle pas alors se réjouir de porter des fleurs dignes d'être cueillies par les mains des anges, et transplantées dans les parterres du paradis (1) ? » Quelques autres le virent monter dans le ciel avec un rameau d'olivier, symbole de la douceur, et de la paix intérieure qu'il avoit conservée chèrement pendant sa vie. Imitez-le particulièrement en ce point, comme il a imité Jésus-Christ, et retenez cette grande maxime qu'il recommandoit si souvent, et qu'il observoit encore mieux : Que celui qui a Dieu pour soi, ne doit se troubler de rien.

MÉDITATION.

11 Juin. — Fête de saint Barnabé, apôtre.

Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Act. 13.

Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les veux employer.

PREMIER POINT.

Ces Paroles marquent trois circonstances considérables dans la vie de saint Barnabé : son élection à l'apostolat; sa séparation et la consommation de l'œuvre à laquelle Dieu l'avoit appelé.

Considérez, en premier lieu, son élection à l'apostolat. Saint Luc dit que pendant que les chrétiens de l'église d'Antioche sacrifioient au Seigneur, et qu'ils jeûnoient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-

(1) An non gratulari sibi terra tunc potuit, cùm flores habuit, quos in sua rosaria transferre superi amabant? (*Fasti Mariani* 6 *Junii.*)

moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés, et qu'après qu'ils eurent jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller.

Quelle grâce plus signalée pouvoit recevoir saint Barnabé que d'être déclaré apôtre par le Saint-Esprit, destiné à la conversion du monde, et associé à saint Paul pour la conquête de l'univers! Quand est-ce que ce bonheur lui arrive? Pendant qu'il jeûne avec toute l'église d'Antioche, pendant qu'il prie avec l'assemblée des chrétiens, et pendant qu'ils offrent tous ensemble le sacrifice. O si vous étiez homme d'oraison et de mortification, que vous recevriez de grâces et de faveurs au sacrifice de la messe et dans vos communions! Sainte Gertrude vit un jour, pendant qu'on élevoit la sainte hostie, Notre-Seigneur qui portoit dans sa main l'arbre du divin amour qu'il planta dans le cœur de la sainte, comme dans un jardin délicieux. Il étoit chargé de très-beaux fruits et couvert de fleurs luisantes et rayonnantes comme des étoiles qui réjouissoient toute la cour céleste (1). Ces fruits marquoient les bonnes œuvres, et ces fleurs les saints désirs que l'amour divin produit dans les fidèles qui communient dignement. Priez Notre-Seigneur qu'il plante ce bel arbre au milieu de votre âme. Il le fera, s'il la trouve bien préparée.

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, la séparation de ce apôtre qui devoit précéder son élection et son envoi, pour en faire un des conquérans de l'univers. Le Saint-Esprit qui l'avoit choisi de toute éternité pour un si glorieux dessein, le sépara premièrement du commun des hommes, le faisant naître de la tribu de Lévi, qui étoit consacrée au ministère du temple. Secondement, il le sépara de son pays et de ses proches dès son bas âge, inspirant à ses parens la pensée de l'envoyer à Jérusalem, pour y être élevé dans la vertu et dans la science

(1) *Insinuat. lib.* 3. *cap.* 15.

de l'Ecriture, sous la conduite de Gamaliel, où il eut le bonheur de rencontrer pour condisciples saint Etienne martyr, et saint Paul, qui fut depuis compagnon de ses travaux dans l'Évangile. Ensuite il le sépara du monde pour l'attacher à Jésus-Christ qui le reçut au nombre des septante-deux disciples, lesquels lui donnèrent le nom de Barnabé, qui signifie consolation, au lieu de celui de Joseph qu'il avoit auparavant, qui signifie accroissement, parce qu'ayant fait un grand progrès dans la vertu, et s'étant élevé à un haut degré d'oraison et d'union avec Dieu par l'innocence de ses mœurs et par la pureté de son corps qu'il garda inviolablement toute sa vie, il y trouva une source inépuisable de consolations célestes, non-seulement pour lui, mais encore pour tous ceux avec lesquels il conversoit, et surtout pour les pauvres pour lesquels il avoit une tendresse incroyable. Cette extrême bonté l'avoit rendu si aimable à tous les fidèles d'Antioche, qu'afin de le faire consentir à son éloignement il falloit un ordre exprès du Saint-Esprit pour achever cette dernière séparation qui les privoit de la joie de sa présence, de la douceur de son entretien, des fruits de sa charité et de la lumière de son exemple. Faites ici réflexion sur vous, et voyez si vous êtes parfaitement séparé du monde, de l'amour des parens et de vous-même, et si vous prenez plaisir à vous incommoder et à quitter vos intérêts pour soulager et consoler les autres, vous gardant bien de donner aucun sujet de peine à personne; ou si, au contraire, pour chercher votre satisfaction, vous ne vous faites point de scrupule d'affliger votre prochain, et de couvrir votre amour-propre du prétexte du zèle, ce qui est une double iniquité. Ne dites point que Jésus-Christ n'est pas venu apporter la paix, mais l'épée. Cette épée ne doit vous séparer que du vice et de l'amour-propre. Vous ne devez pas regarder le vice du pécheur pour l'imiter; mais vous devez regarder sa misère et son besoin pour le consoler et le soulager.

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ, en dernier lieu, l'exécution et la consommation de l'œuvre à laquelle saint Barnabé fut destiné avec saint Paul. « Étant envoyés par le Saint-Esprit, ils s'en allèrent. » Où ? Partout où celui qui les avoit faits apôtres les poussoit par son inspiration, prêchant avec tant de ferveur, et faisant tant de miracles que les gentils les prenaient pour des dieux, l'un pour Mercure, l'autre pour Jupiter. Pendant tous leurs voyages ils firent un fruit inestimable, non sans beaucoup de peines et de traverses, vivant du travail de leurs mains, et souffrant de grandes persécutions de la part des juifs. Mais, après avoir été long-temps ensemble dans une parfaite intelligence, ils se séparèrent à la fin, à l'occasion de Marc cousin de saint Barnabé, dans la maison duquel Jésus-Christ avoit fait la cène, et où les apôtres reçurent le Saint-Esprit. Celui-ci les ayant lâchement abandonnés, touché du repentir de sa faute, retourna vers eux pour rentrer dans leur compagnie. Saint Paul en fit refus, saint Barnabé le reçut. L'un et l'autre avoit quelque raison de son côté. L'un étoit porté par le zèle de la justice et du bon exemple, l'autre par la douceur de la charité. Cette diversité d'opinions arrive quelquefois entre les saints, sans blesser l'union de leurs cœurs, et Dieu même s'en sert pour en tirer de grands biens ; comme il arriva au sujet de ce bon disciple, qui rendit depuis de grands services à saint Barnabé et à saint Paul même. Car quelques-uns estiment que c'est ce Marc que l'apôtre appelle son coadjuteur, et qu'il rappela de l'orient étant à Rome, comme un homme très-utile aux œuvres de Dieu.

Pour saint Barnabé, il est constant qu'il le suivit jusqu'à la mort. Car ayant repris avec lui son cousin, il alla premièrement dans l'île de Chypre, de là à Rome et à Milan, et enfin il retourna en Chypre,

(1) Ipsi quidem missi à Spiritu sancto abierunt.

où ayant eu révélation de sa mort il en donna avis à Marc son compagnon, le priant d'ensevelir son corps après sa mort. Sa prédiction fut bientôt suivie de son effet. Car étant un jour entré dans la synagogue des juifs, et leur ayant prouvé par de fortes raisons la divinité de Jésus-Christ, il les irrita tellement contre lui, qu'ils le lapidèrent et jetèrent son corps dans le feu ; mais il n'en fut point endommagé

Voilà la récompense que Dieu donne en ce monde à ceux qu'ils aime, après qu'ils ont bien travaillé pour son service. Car la patience est la clef du paradis ; et le plus grand honneur qu'une âme puisse recevoir en cette vie, est de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ.

MÉDITATION.

13 JUIN. — Fête de saint Antoine de Padoue.

Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium. Lex Dei ejus in corde ipsius. PSALM. 36.

La bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera de la justice. La loi de Dieu est dans son cœur.

PREMIER POINT.

PRENEZ pour sujet de votre méditation le miracle qui arriva le jour de la translation du corps de saint Antoine de Padoue, trente deux ans après sa mort. Saint Bonaventure général de l'ordre, qui assistoit à cette cérémonie, trouva la langue du saint aussi fraîche que s'il eût été encore en vie ; et, la baisant par respect, il la mit dans la sacristie du monastère. Considérez les raisons et les convenances de cette merveille.

La première est que Dieu vouloit faire voir, par là, l'éloquence, le zèle et la sainteté de ce prédicateur évangélique, en préservant sa langue de corruption. Il s'adonna à la vertu dès son enfance ; et pour conserver l'innocence et la pureté de ses

mœurs, il quitta le monde à l'âge de quinze ans, et se fit religieux de l'ordre des chanoines réguliers de saint Augustin. Son zèle s'enflamma tellement par le recit du martyre de cinq religieux de saint François qui étoient allés prêcher l'évangile parmi les Maures, que, pour les imiter, il changea d'ordre à l'âge de vingt-six ans, et prit l'habit de saint François.

A peine eut-il achevé son noviciat, qu'il obtint de ses supérieurs la permission de passer dans l'Afrique pour convertir les infidèles, et donner sa vie pour Jésus-Christ. Mais ses continuelles maladies l'obligèrent à repasser bientôt la mer; et comme il pensoit retourner en Portugal, il fut jeté par la tempête dans la Sicile, et de-là il vint dans l'Italie, où la divine providence fit éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles, et lui attira l'estime et la vénération de tous les peuples, qui recourent à lui encore aujourd'hui dans leurs besoins, surtout pour retrouver les choses qu'ils ont perdues ou égarées.

Faites-en l'expérience à la première occasion. Le crédit qu'il a auprès de Dieu pour ce sujet, condamnera sans doute l'impiété de ceux qui consultent les devins, et qui perdent leur âme pour recouvrer une chose de néant qu'on leur aura dérobée, et qu'ils pourroient retrouver par des voies saintes et légitimes. Hélas! souvent nous perdons la présence de Dieu, souvent notre esprit s'égare, et perd l'attention dans nos prières; souvent nous perdons la charité, la dévotion et la grace par notre négligence, sans nous en mettre en peine. Que nous serions heureux, ô grand saint, si nous pouvions la retrouver par l'entremise de vos prières! Cette faveur seroit d'autant plus considérable, que les biens de l'âme sont plus précieux que ceux du corps.

SECOND POINT.

La seconde raison pour laquelle il semble que Notre-Seigneur a préservé la langue de saint Antoine

de Padoue de corruption, par un miracle de tant d'années, est pour montrer la force et l'efficace de ses prières. Car il étoit convenable que cette langue qui avoit servi d'organe pour chasser les démons, et pour ressusciter les morts, demeurât incorruptible, et qu'ayant vaincu la mort, elle fût exempte de ses atteintes. Or l'histoire de sa vie nous assure qu'étant porté, par un ange, de Padoue à Lisbonne en un instant pour délivrer son père qui étoit accusé d'avoir tué un homme, il ressuscita par ses prières le mort, qui témoigna devant la justice que ni le père de notre saint, ni ses serviteurs n'étoient point coupables du meurtre pour lequel ils étoient condamnés. Alors les juges l'ayant prié de savoir, de la bouche du mort, qui étoit donc son meurtrier, il répondit qu'il n'étoit point venu pour faire mourir le criminel, mais pour délivrer les innocens. Son oraison n'avoit pas moins d'empire sur l'enfer que sur la mort. Le démon le prit une nuit à la gorge pour l'étrangler; mais le saint le mit en fuite sitôt qu'il eut recours à la prière, en récitant ce beau cantique en l'honneur de la bienheureuse Vierge : « O glorieuse reine, élevée au-dessus des astres, etc. (1) » O que la prière a de force lorsqu'elle part d'un bon cœur, et qu'elle est appuyée de la faveur de la mère de Dieu! « Recommandons-nous de tout notre cœur aux prières de la bienheureuse Vierge, implorons son secours et sa protection de toute l'étendue de nos forces : afin que lui rendant souvent ici-bas nos humbles respects, elle ait la bonté de prier pour nous avec affection dans les cieux (2). »

(1) O gloriosa Domina, excelsa super sidera, etc.

(2) Toto mentis affectu, beatissimæ Virginis nos intercessionibus committamus, ejus patrocinia toto nisu imploremus; ut dum supplici obsequio eam frequentamus in terris, ipsa nos sedulâ prece commendare dignetur in cœlis. (S. *Aug. Hom.* 3. *in fest. Assumpt. beatæ Virginis.*)

SECOND POINT.

La troisième raison de ce grand miracle est que cette langue, ayant servi d'organe au Saint-Esprit pour convertir un million de pécheurs et leur rendre la vie de l'âme, méritoit d'être exempte des atteintes de la mort. Si ce n'est peut-être que cet humble et religieux silence qu'il garda long-temps, par une singulière modestie, pour cacher le trésor de la science et de son éloquence toute divine, ne mérite autant de gloire que le talent merveilleux de la prédication qu'il avoit reçu du ciel. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que son humilité a beaucoup contribué aux fruits merveilleux qu'il a faits par sa parole, parce que Dieu donne sa grâce aux humbles, et résiste aux orgueilleux, comme dit l'écriture sainte. Certainement, celle qu'il donna à l'humble saint Antoine, fut toute miraculeuse. Il avoit le don des langues, et dans ses prédications il se faisoit entendre de tous, comme s'il eût parlé en particulier à chacun en sa langue. Il combattoit l'hérésie avec tant de force et de zèle, qu'on l'appeloit le marteau des hérétiques. Il parloit avec tant d'onction, et possédoit si parfaitement l'Écriture-Sainte, que le pape l'ayant entendu une fois le nomma, par admiration, l'Arche du testament, comme celui qui gardoit la manne du ciel et la baguette miraculeuse de Moïse. En effet, ses sermons étoient souvent accompagnés de miracles, qui lui avoient acquis une si grande réputation, qu'on jugea, quand il mourut, qu'il falloit céler sa mort pour éviter le concours du peuple : mais en vain on s'efforça de la cacher, car les enfans inspirés de Dieu alloient criant par toute la ville de Padoue : Le saint est mort, le saint est mort !

Il étoit juste que ce grand saint ne fût pas enseveli dans le silence et dans l'oubli. Sa mémoire sera éternelle (1); et sa langue qui a parlé si hau-

(1) In memoriâ æternâ erit justus

tement de Dieu durant sa vie, nous apprendra encore après sa mort cette grande maxime : que le caractère des saints est de parler peu, ou de parler toujours de Dieu.

MÉDITATION.

21 JUIN. — Fête du B. Louis de Gonzague.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis; posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. PSAL. 20. 4.

Vous l'avez prévenu par les bénédictions de votre douceur : vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

PREMIER POINT.

JE trouve dans le bienheureux Louis de Gonzague, dit le cardinal Bellarmin (1), trois priviléges auxquels nous ne pouvons pas aspirer. Le premier est que Dieu l'a appelé à son service avant la première heure. Les autres, selon la parabole de la vigne, sont appelés à la première heure du jour, ou à la troisième, ou à la sixième, ou à la neuvième, ou à l'onzième : mais le bienheureux Louis a été appelé presque dès son enfance, puisque dès l'âge de sept ans, qui est la fin de l'enfance, il a été appelé à la connoissance de Dieu, au mépris du monde, et à la vie parfaite : car il avoit coutume de me dire que ce fut l'année de sa conversion. Auparavant il se formoit, je ne sais quelle idée de la gloire des armes; mais, cette année-là, par un regard merveilleux de la bonté de Dieu, il commença à rejeter tous les désirs du siècle, et à former le dessein de tendre à la perfection chrétienne. Et ce

(1) *Eminentissimi cardinalis Bellarmini è societate Jesu sermo habitus Romæ, anno* 1608, *in templo beatæ Mariæ Virginis annunciatæ, in die anniversario beati Aloysii Gonzaguæ è societate Jesu, etc.*

dessein ne fut point un vain projet, ni une pensée d'enfant, mais une résolution sérieuse et solide, comme il paroît, puisqu'il y persévéra, et s'y affermit de plus en plus jusqu'à la mort.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Considérez qu'on ne peut rien offrir à Dieu de plus agréable que les premiers fruits de la vie. Il en est, comme des premières fleurs du printemps, et des premiers rayons du jour qui réjouissent toute la nature, et qui rendent la beauté à toutes les créatures. Ceux qui ont eu le bonheur de commencer de bonne heure à servir Dieu, ont un grand avantage pour arriver à une étroite familiarité avec Dieu, et à un éminent degré de sainteté; comme il est aisé de le vérifier par l'exemple de saint Nicolas, de saint Paul premier anachorète, de saint Antoine, de saint Hilarion, et de plusieurs autres saints, qui ont consacré leurs premières années à la piété et à l'étude de la vertu Mais celui du bienheureux Louis de Gonzague nous doit suffire, vu qu'en ce peu d'années qu'il a vécu, il s'est acquis un si haut degré de gloire, que sainte Magdelaine de Pazzi ayant vu le rang qu'il tient entre les saints, s'écria d'une voix extatique : O fleur de ferveur! O quelle gloire à Louis fils d'Ignace! Je ne l'eusse jamais cru, si mon époux Jésus ne me l'eût montré.

Regrettez d'avoir si tard commencé à servir Dieu, et tâchez de réparer la perte de tant de momens si précieux que vous avez mal employés, en imitant la ferveur de ce grand saint, si vous ne pouvez pas imiter son innocence.

SECOND POINT.

Le second privilége, continue le cardinal Bellarmin, est qu'il fut prévenu d'un don de chasteté si rare, qu'il fut toute sa vie exempt de tout ce qui peut souiller le corps et l'esprit, c'est-a-dire de toute pensée et de tout mouvement déréglé. A la vérité, il se trouve plusieurs personnes dans l'Eglise

de Dieu qui demeurent long-temps vierges, ou du moins chastes, mais je n'en ai point trouvé qui fût entièrement exempt des aiguillons de la chair, sinon ce bienheureux jeune homme. Il peut se faire qu'il y en ait d'autres, mais pour moi je n'en connois point. Cette prérogative est très-considérable, et beaucoup plus précieuse que la grâce de résister aux tentations de la chair : ce qui est évident, par la raison que Jésus-Christ, qui a permis au démon de le tenter, n'a point voulu qu'il entreprît de l'attaquer de ce côté-là, et qu'il n'a point souffert que sa bienheureuse mère fût susceptible, non plus que lui, d'aucune mauvaise impression. Mais, direz-vous, ceux qui n'ont point à combattre de mouvemens déréglés, sont privés de la couronne et de l'honneur de la victoire. Il est vrai, mais cette perte est heureusement compensée par l'accroissement de la grâce et de la charité qui se fait par d'autres voies ; de même que ceux qui n'ont jamais péché, comme Jésus-Christ et la bienheureuse Vierge, n'ont point le mérite de la pénitence : mais c'est une perte heureuse qui est avantageusement compensée par le don de l'innocence et d'une grâce plus précieuse

SECONDE RÉFLEXION.

Il est incroyable que le bienheureux Louis, qui étoit redevable de sa naissance à la sainte Vierge, sans le secours de laquelle sa mère fût morte dans ses couches, obtînt aussi par son entremise ce don inestimable d'une pureté plus angélique qu'humaine. Ce fut devant l'image de cette reine des vierges, qui est en singulière vénération à Florence, qu'il fit vœu de perpétuelle virginité à l'âge de sept ans. Ce fut le jour de son Assomption qu'ayant résolu de quitter le monde pour garder plus parfaitement son vœu, il la pria instamment de lui impétrer de son Fils la lumière de son esprit pour connoître en quelle religion il devoit entrer, et qu'il entendit distinctement ces paroles : « Entrez

dans la compagnie de Jésus (1). » Aussi fut-il parfaitement reconnoissant envers sa souveraine maîtresse de toutes les grâces qu'il en avoit reçues. On dit que les deux premières paroles qu'il prononça dans son enfance furent Jésus et Marie. Ce furent aussi les deux dernières qu'il prononça en mourant. Il ne pouvoit mieux commencer une vie toute dévouée au pur amour du Fils et de la Mère. Il ne la pouvoit mieux finir.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Si le don de pureté qu'il reçut du ciel fut merveilleux, le soin qu'il prit pour le conserver ne fut pas moins considérable. C'étoit un ange en pureté, qui n'étoit non plus sujet aux tentations de la chair que ces bienheureux esprits : « Et toutefois cet ange mortifioit sa chair innocente étant dans le siècle, et l'accabloit de pénitences (2). Il ne commit jamais aucun péché mortel : il n'eut jamais aucune tentation de la chair : il n'eut jamais aucune pensée deshonnête, non pas même involontaire, et néanmoins ce saint si plein de Dieu, si chéri de Dieu, et si exempt des plaies qui sont fréquentes dans le monde, le fuit avec horreur, n'a point de repos qu'il n'en soit sorti (3). » Comment y pouvez-vous être en assurance, donnant tant de liberté à vos sens, et traitant si délicatement votre corps ?

TROISIÈME POINT.

Le dernier privilége, dit ce même cardinal, est l'exemption absolue de toutes distractions et de toutes divagations d'esprit dans l'oraison. Car il

(1) Societatem Jesu ingredere.

(2) Et tamen carnem suam innocentissimam angelus iste enecabat, etiam in sæculo. (*Lancius in Medit. de S. Aloys.*)

(3) Nullo se mortali peccato fœdavit : nullam impuram carnis tentationem sensit : nullam turpem cogitationem etiam invitus expertus est; et tamen tam Deo plenus, tam Deo charus tam à mundi vulneribus liber, mundum fugit. (*Ibid.*)

est constant qu'il n'y a rien de plus fréquent ni de plus importun que ces égaremens d'une imagination volage qui nous arrivent dans nos prières. Saint Augustin, sur le psaume 58, dit que c'est par cette raison que Dieu est appelé doux, parce qu'il a la bonté de souffrir nos inapplications, nos irrévérences et nos pensées extravagantes, lorsque nous lui parlons, et que nous sommes devant son trône, dont la seule vue fait trembler les séraphins. Et le prophète-roi ne fait-il pas assez voir combien notre cœur est volage, et combien il est difficile de l'arrêter, lorsqu'il dit : Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur pour vous offrir ses prières. S'il l'a trouvé, il l'avoit donc cherché. Et pourquoi l'avoit-il cherché, sinon parce qu'il s'étoit égaré? Mais ce que j'admire davantage, c'est qu'un jour, comme je lui demandois comment il pouvoit s'appliquer tellement à l'oraison qu'il y demeurât une heure entière sans aucune distraction, il me répondit qu'il s'étonnoit au contraire comment celui qui est devant Dieu peut penser à autre chose et perdre le respect en sa présence. Pour lui, on peut dire qu'en même temps qu'il posoit les genoux en terre pour prier, il fixoit son cœur en Dieu, et le regardoit comme présent, d'une vue si ferme et avec une application d'esprit si forte et si immuable, que rien ne l'en pouvoit détourner, jusques-là qu'encore qu'on ait coutume dans la compagnie de Jésus de visiter souvent au temps de l'oraison par l'ordre des supérieurs, pour voir si chacun est en son devoir, jamais il ne s'aperçut qu'on le visitât, ni qu'on entrât dans sa chambre, tant il étoit occupé de Dieu.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

« Admirez la vie du bienheureux Louis irrépréhensible à l'égard de ses égaux; et, pour ce qui regarde Dieu, toujours plongée et absorbée en lui par une union séraphique. Admirez cette âme si innocente, qu'à peine y peut-on remarquer une

légère tache ; et d'ailleurs offrant à Dieu de perpétuels sacrifices, de très-ferventes actions, ou, pour mieux dire, étant comme un sanctuaire qui répand de toutes parts l'odeur de la divinité. Admirez ce corps si réglé dans tous ses mouvemens, qu'il ne fait pas un geste qui ne soit dans la bienséance. Enfin, admirez ce cœur qui n'est jamais troublé d'aucune passion désordonnée, mais qui envoie sans cesse de saintes pensées, et de fervens désirs vers Dieu comme un parfum très-agréable à sa divine majesté. Mesurez-vous à cette excellente idée de sainteté qu'il vous a tracée dans sa vie, et soyez confus de vous en voir si éloigné. Pleurez vos défauts, et demandez-en pardon. Faites une sérieuse résolution de vous corriger, et d'imiter les mœurs angéliques de ce bienheureux, le plus fidèlement que vous pourrez (1). »

« Heureux celui qui abhorre l'impureté de tous les vices, et qui s'immole comme une hostie vivante et agréable au Seigneur. Heureux celui qui s'entretient intérieurement dans un continuel souvenir de Dieu ; car il sera sur la terre tout comme un ange du ciel, sacrifiant à son Seigneur avec révérence et avec amour (2). »

(1) Mirare beati Aloysii vitam quoad æquales irreprehensibilem, quoad Deum unione seraphicâ semper illi immersam, animam ejus vix ullo levi peccato maculatam, perpetuis autem ferventissimorum operum sacrificiis plenam, et tanquam tabernaculum quoddam divinum, et Deum ex omni parte spirans ; corpus nullo motu inordinato, nullo gestu indecenti indecorum ; cor ab inordinatis moribus nunquam perturbatum, sed sanctis cogitationibus ac desideriis gratissimum Deo, emittere odorem suavitatis nunquam ferè cessans. Confer te huic ideæ, et confundere, defle tuos defectus, et veniam pete. Propone emendationem, et quanto studio poteris, angelicos hujus beati mores imitare. (*Lancius in Medit. de S. Aloysio.*)

(2) Beatus quis ab omni abhorret turpitudine peccatorum, seque hostiam viventem, et Domino acceptam offert. Beatus qui semper in seipso Dei memoriam colit ; erit enim totus velut angelus cœlestis in terrâ, cum reverentiâ et amore sacrificans Domino. (*S. Ephrem. de Beatitud.*)

MÉDITATION.

28 JUIN. — Jour du B. Louis de Gonzague.

Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. 1. PETR. 5. 6.

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite.

REMARQUE.

SAINT Pierre nous avertit tous par ces paroles, dit le cardinal Bellarmin, qu'il y aura un jour une visite générale, où Jésus-Christ sera le visiteur, où tous les hommes seront visités, et où les témoins qu'on produira seront leurs propres consciences qui paraîtront alors à découvert. La fin de cette réformation générale ne sera pas de réformer les arrêts, ni de faire de nouvelles ordonnances, mais d'élever les humbles au comble de la gloire, et d'humilier les orgueilleux jusqu'à la dernière ignominie. De-là vient, que ce prince des apôtres console les fidèles, et leur dit : Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le temps de sa visite. Il faut premièrement examiner cet important avis, et ensuite nous verrons le rapport qu'il a avec la vie et les vertus du bienheureux Louis. Souvenez-vous que c'est le cardinal Bellarmin qui parle comme témoin oculaire de la vie angélique de ce bienheureux.

PREMIER POINT.

HUMILIEZ-VOUS sous la puissante main de Dieu. Ce conseil comprend en abrégé tout ce qui est nécessaire au salut. Car il y a cinq espèces d'humilités, qui se trouvent renfermées dans l'étendue de ce mot espèce, à le prendre dans un sens moins rigoureux.

La première humilie notre propre jugement, et le soumet aux maximes de la foi. Car il n'est pas difficile de fléchir les genoux, et de baisser la tête qui obéit au gré de la volonté; mais d'humilier l'entendement jusques à croire ce qu'il n'entend pas, c'est un acte d'humilité bien grand : et c'en est encore un plus grand de l'humilier jusques à croire des choses qui semblent répugner au sens humain, comme lorsqu'on lui commande de croire que ce qui paroît dans l'Eucharistie n'y est pas, et que ce qu'on ne voit pas y est, parce que c'est alors qu'il se laisse prendre comme captif dans les liens de l'autorité divine, pour s'assujettir à Jésus-Christ, selon les paroles de l'apôtre (1).

La seconde humilie notre présomption, et nous donne la défiance de nous-mêmes, afin de dépendre de Dieu, et de mettre toute notre confiance en sa bonté. Car c'est un acte d'humilité considérable dans un homme puissant, savant et vertueux, de se défier de ses forces, de ses propres lumières et de ses mérites; et de reconnoître devant Dieu sa foiblesse, son ignorance et son impuissance à faire le bien et à fuir le mal.

La troisième humilie notre libre arbitre, et le soumet par obéissance à toutes les volontés de Dieu. Car l'obéissance n'est autre chose qu'un assujettissement de la volonté créée à faire tout ce que la volonté incréée lui ordonne. De-là vient, que saint Paul dit que Jésus-Christ s'est humilié en se rendant obéissant jusqu'à la mort. Or, cette obéissance est vraiment humble et parfaite, lorsqu'elle est jointe à la charité, suivant ce que dit le Verbe incarné : « Celui qui m'aime, garde mes commandemens. Et plus bas : Celui qui ne garde point mes commandemens, ne m'aime point. »

La quatrième humilie le corps et l'esprit sous le joug de la croix, et nous soumet à toutes les souf-

(1) In captivitatem redigentes omnem intellectum, in obsequium Christi. (*I. Cor.* 10.)

frances, contradictions, et injures que la divine providence permet qu'il nous arrive, de quelle part qu'elles viennent. Et c'est cette vertu qui rend une œuvre parfaite, comme dit saint Jacques, parce que c'est une plus grande perfection d'endurer une injure avec patience, et d'être par-là humilié et assujetti à un ennemi, que d'être soumis à Dieu par obéissance, ou d'être assujetti à ses lieutenans par lesquels il nous gouverne.

Enfin la cinquième, qui est proprement la vertu d'humilité, humilie notre orgueil, et nous fait chercher toujours le plus bas lieu, à cause de la véritable connoissance et du mépris que nous avons de nous-mêmes.

Car celui qui est vraiment humble, connoissant clairement qu'il n'est rien, et que tout ce qu'il a vient de Dieu qui le lui peut ôter; et d'ailleurs sachant que les biens de l'âme sont incomparablement plus grands que les richesses, les honneurs, la noblesse, et les autres biens extérieurs, n'ose se préférer à personne, non pas même au plus vil ou au plus grand pécheur de tous les hommes; parce que le plus pauvre peut être le plus saint, et le plus grand pécheur peut se convertir, et être du nombre des prédestinés. C'est pourquoi il n'affecte jamais la préséance. Et, quoiqu'il garde le rang qui est dû à sa qualité, il est néanmoins toujours prêt dans son cœur à se mettre sous les pieds de tout le monde.

Voilà les cinq espèces d'humilités que saint Pierre nous recommande par ces paroles : Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève dans le temps de sa visite; comme s'il disoit: Humiliez-vous; car il est juste et raisonnable de soumettre votre esprit à la parole de Dieu, parce qu'il peut faire tout ce qu'il dit; de vous fier en sa bonté, parce qu'il peut vous secourir, et faire tout ce qu'il vous promet; d'obéir à ses volontés, parce qu'il peut vous récompenser; de souffrir pour son amour, parce qu'il peut vous rendre heureux, et vous dédommager de vos pertes; et enfin de vous abaisser

au-dessous de tous les hommes, parce qu'il vous élèvera au-dessus de tous. Humiliez-vous. Cela est absolument nécessaire : car si vous ne le faites de votre plein gré, il vous le fera faire par force ; et si vous refusez de croire, ou d'obéir, ou de souffrir, et de vous abaisser pendant cette vie, il vous confondra et humiliera pendant toute l'éternité. Humiliez-vous. Il vous est avantageux ; car celui qui s'humiliera par la foi, sera élevé jusqu'à la claire vue de Dieu. Celui qui s'humiliera par la défiance de ses forces, sera élevé jusqu'à l'impeccabilité. Celui qui s'humiliera par l'obéissance, sera élevé jusqu'à l'empire sur toutes les créatures. Celui qui s'humiliera par la patience, sera élevé jusqu'à l'impassibilité. Enfin, celui qui s'humiliera au-dessous des hommes, sera élevé jusqu'au trône de la Divinité (1).

SECOND POINT.

Considérez que toutes ces vertus qui sont inséparablement unies à l'humilité, et qui en portent le nom et le caractère, ont été dans un haut degre d'excellence en la personne du bienheureux Louis de Gonzague.

Car, premièrement, il a excellé dans la foi, il nous en a donné deux preuves signalées. La première, dans la disposition qu'il apportoit à la sainte communion, employant toute la semaine en divers actes de piété pour purifier son âme, ou pour la parer des vertus que requiert le bon usage d'un si auguste sacrement ; ce qui est une marque évidente d'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans ce mystère; comme, au contraire, la négligence qu'on y apporte est un signe manifeste d'une foi morte ou languissante. Car comment se peut-il faire qu'un homme soit parfaitement persuadé que Jésus-Christ est sous les espèces, et qu'il s'approche de lui avec tant de distractions, de froideur et d'irrévérence ?

(1) Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut ego vici et sedi cum Patre meo in throno ejus. (*Apoc.* 3. 21.)

La seconde preuve de l'excellence de sa foi est le grand mépris qu'il faisoit de toutes les choses présentes. Car, pour mépriser tout ce qui est sujet à l'inconstance du temps, il faut être fortement touché de la pensée de l'éternité. Si on venoit nous dire qu'il y a un grand trésor caché en certain lieu, et qu'il nous fût permis de l'emporter, ne diroit-on pas que ceux qui ne s'en mettroient pas en peine n'ajouteroient point de foi à l'avis qu'on leur donne? Or, quel plus grand trésor que celui du salut éternel que Dieu nous présente, et qu'il a mis en notre pouvoir? Si donc nous le négligeons, ne faut-il pas avouer que nous avons peu de foi? Et, tout au contraire, n'est-ce pas un acte de foi excellent de renoncer à toutes les grandeurs du monde et à toutes les délices de la vie présente, pour aspirer sans cesse au bonheur de la vie future? C'est ce que le bienheureux Louis de Gonzague a fait excellemment. Ce jeune prince, à l'âge de treize à quatorze ans, résolut de quitter le monde, pour n'avoir que Dieu en vue, et ne vivre que par les raisons éternelles qu'il prit dès-lors pour le principe de sa conduite, et qu'il garda parfaitement toute sa vie.

Trois ou quatre ans après, ayant enfin vaincu la résistance que son père faisoit à son dessein, il l'exécuta avec autant de joie, que s'il fût allé prendre possession d'un royaume. Que dis-je, d'un royaume? Toutes les grandeurs de la terre n'étoient pour lui qu'un objet de mépris: il ne les eût désirées que pour en faire un sacrifice. Il falloit dire qu'il l'accomplit avec autant de joie que s'il fût allé prendre possession du paradis. Aussi entra-t-il dans le noviciat, comme s'il fût entré dans le ciel, en disant ces paroles du prophète-roi: « C'est ici le lieu de de mon repos pour toujours; j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi (1). » Comme s'il eût dit: C'est ici le paradis de la terre, où l'on vit comme les a[illegible]es

(1) Hæc requies mea in sæculum sæculi: hîc habitabo, quoniam elegi eam. (*Card. Bellarm.*)

vivent dans le ciel. La paix de mon cœur n'y sera point troublée, j'y jouirai d'un profond repos. O quelle douceur de vie! ô quelle tranquillité de conscience! ô quel sujet de joie!

Secondement, il a excellé dans la défiance de soi-même et dans la confiance en Dieu. Car, quoiqu'il eût reçu du ciel un aussi excellent don de chasteté, comme nous avons vu dans la méditation précédente, il n'eût pas voulu s'exposer au moindre danger, ni donner la moindre liberté à ses sens, qu'il avoit tellement mortifiés, qu'il ne savoit pas même la place que son supérieur tenoit au réfectoire où il alloit tous les jours. Il fuyoit avec tant de soin, non-seulement la conversation familière avec les femmes, mais même leur seule vue, qu'il n'osoit pas regarder en face sa propre mère. Il traitoit son corps avec autant de rigueur, et l'affligeoit de jeûnes, de disciplines, de veilles, et de toutes sortes de pénitences, aussi impitoyablement que s'il eût eu besoin de ces remèdes pour résister aux plus violentes tentations, quoiqu'il fût exempt même des plus légers sentimens contre la virginité, dont il avoit fait vœu dès l'âge de sept ans. Enfin, dans sa dernière maladie, comme je le priois, dit son illustre panégyriste, de demander à Dieu qu'il lui prolongeât la vie, il me répondit qu'il se garderoit bien de le faire, par ce qu'il ne savoit pas s'il persévéreroit dans ses bonnes résolutions en vivant plus long-temps; tant il se défioit de lui-même.

En troisième lieu, il a excellé dans une rare obéissance, fondée sur une parfaite charité. Car pour les préceptes, il les a gardés si exactement et si heureusement accomplis, qu'au jugement de ceux qui ont ouï sa confession générale, dont je suis l'un (c'est toujours Bellarmin qui parle), il n'a jamais commis aucune offense mortelle. Et à l'égard des conseils, il est monté si haut par tous les degrés de l'obéissance religieuse, que pendant que j'ai vécu familièrement avec lui, je n'ai jamais vu en lui aucun sentiment contraire aux ordres des supérieurs, ni

la moindre replique, si ce n'est lorsqu'ils lui refusoient la permission de faire des pénitences. Car alors il répliquoit avec beaucoup de modestie, et les prioit instamment de lui accorder sa demande. « Il s'est donc humilié, à l'imitation de son maître, en se rendant obéissant jusqu'à de très-rigoureuses mortifications, que non-seulement il ne refusoit jamais, mais qu'il désiroit même avec une extrême ardeur (1).

Que dirai je de l'amour des souffrances ? Il avoit un continuel mal de tête, qu'il supportoit avec tant de patience qu'il ne lui échappoit jamais la moindre plainte. Il servoit les pauvres dans les hôpitaux avec tant de ferveur d'esprit et de si grandes fatigues de corps, qu'il s'en étonnoit lui-même. Et quelque temps avant sa dernière maladie, il me dit qu'il croyoit assurément mourir bientôt ; parce qu'il me semble, disoit-il, que Dieu ne me donne ce grand désir de servir les pauvres, et de souffrir en les soulageant, que pour me disposer à la mort qui est fort proche, et participer au calice de Jésus-Christ pendant ce peu de temps qui me reste. En effet, il tomba bientôt malade d'une fièvre lente et maligne, qui lui donna un long exercice de patience, et affoiblit tellement son corps, qui étoit déja fort délicat, qu'il ne lui restoit plus que les os ; si bien qu'étant contraint de demeurer couché sur les côtés, il s'y fit des plaies fort sensibles qui lui causoient de grandes douleurs, et néanmoins il les souffroit avec une admirable égalité d'esprit ; et quand on lui demandoit comment il se portoit, il répondoit avec un visage riant : Je suis très-bien, Dieu merci.

Enfin, pour venir à la dernière espèce d'humilité qui abaisse notre orgueil, et nous met au-dessous de tous les hommes, on peut dire que toute sa vie

(1) Humiliavit ergo semetipsum ad imitationem Domini sui, factus obediens usque ad gravissimas mortificationes, quas neu modò nunquam recusabat, sed magno semper desiderio expetebat.

n'a été qu'une continuelle pratique de cette vertu (1). Il souhaitoit qu'on ne connût point sa haute naissance, ni la qualité de prince de l'empire que son père tenoit dans le monde. Son désir étoit qu'on lui donnât les habits les plus vils, son ambition de prendre toujours le plus bas lieu, comme le dernier de tous, son plaisir d'être employé aux plus bas offices, au refus de ceux qui les fuyoient, et cela sans affectation, avec une simplicité si aimable, qu'on voyoit bien qu'il cherchoit sincèrement son mépris, et non pas la vaine estime de son humilité.

A toutes ces éminentes vertus il faut encore ajouter le désir ardent qu'il avoit de la vie éternelle, qui naissoit d'un très-pur amour de Dieu. De-là vient, comme j'ai déja dit, que lorsque je l'exhortai de prier Dieu qu'il lui prolongeât sa vie, il me répartit : Mon père, la plus grande faveur que Dieu puisse faire aux hommes, est de les appeler à soi, lorsqu'ils sont en état de grâce. Ayant donc maintenant, par son infinie bonté, une grande espérance de mon salut si je meurs de cette maladie, comment pourrois-je le prier de vivre plus long-temps dans ce monde, où il y a tant de tentations et de dangers ? C'est par la même raison qu'il s'entretenoit avec tant de plaisir de la vie éternelle : et comme je lui dis une fois qu'il pourroit bien aller jouir de Dieu sans demeurer dans le purgatoire, il en reçut tant de joie, qu'ayant passé presque toute la nuit dans la pensée du paradis, il ne croyoit pas y avoir été un moment ; et quand on lui dit qu'il y avoit employé la plus grande partie de la nuit, il en fut tout étonné. Enfin c'est ce même désir de voir Dieu, qui ne lui ôtoit pas seulement la peur de la mort, mais qui la lui rendoit très-aimable ; de sorte que l'ayant prié de m'avertir lorsqu'il seroit temps de faire la recommandation de l'âme, il le fit avec autant de tranquillité, et répondit à toutes les prières avec une aussi grande présence d'esprit, que si je les eus-

1) Tota ejus vita humilitas fuit.

faites pour un autre. Mais quelle merveille, si une âme si pure et si innocente, qui avoit commencé de si bonne heure à servir Dieu de tout son cœur, ne craignoit point la mort, mais au contraire la souhaitoit ardemment, désirant d'être dégagé de son corps, et d'être avec Jésus-Christ !

TROISIÈME POINT.

Considérez le sublime degré de gloire auquel Notre-Seigneur a élevé son fidèle serviteur, et les louanges qu'il donnera à sa rare humilité au jour de sa visite générale à la vue de l'univers. Les miracles qu'il fait par son intercession, après sa mort, en sont des preuves certaines. Car, après saint Ignace et son collègue saint François Xavier, je ne vois personne dans notre compagnie qu'il ait rendu illustre par tant de miracles, que le bienheureux Louis, quoiqu'il y ait des hommes d'une héroïque vertu, et même des martyrs en très-grand nombre. Que si vous me demandez pourquoi il a élevé en gloire ce jeune religieux, je ne vous en donnerai point d'autre raison que son bon plaisir. Qui oseroit y trouver à redire ? Ses desseins sont toujours adorables, quoiqu'ils nous soient inconnus. Néanmoins, s'il m'est permis de dire ce que j'en pense, il me semble que la divine providence l'a choisi entre tous pour le proposer non-seulement aux religieux, mais encore aux séculiers qui étudient dans nos colléges, comme un modèle d'innocence et de sainteté sur lequel ils puissent former leurs mœurs, et qui leur montre par expérience qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la vertu, et qui ne puisse aspirer à la perfection.

RÉFLEXION.

Si donc vous voulez profiter d'un si rare exemple, montez par les cinq degrés d'humilité que le bienheureux Louis a pratiqués à la perfection, et que le cardinal Bellarmin nous a si clairement expliqués.

1. Réglez toutes vos actions par les maximes de

la foi. Que le monde ne vous soit rien. Préférez infiniment à toutes les choses extérieures et passagères le bonheur d'être toujours appliqué à Dieu, et d'aspirer sans cesse à l'éternité. Celui qui aime Dieu, méprise tout, de ce haut degré où le met son assujettissement à Dieu. Dieu, dont l'éternité et l'immensité remplissent toutes choses, remplit seul et console l'âme, et il est seul la véritable joie de son cœur.

2. Défiez-vous de vous-même, et mettez toute votre confiance en Dieu. Si vous voulez avoir la paix du cœur, et une étroite union avec Dieu, vous devez quitter tout autre soin, pour vous donner tout entier à la garde de vous-même.

3. Regardez Dieu dans vos supérieurs. C'est une grande lâcheté d'obéir à un homme par respect humain.

4. Aimez la croix et la mortification de vos sens. Le bienheureux Louis de Gonzague avoit coutume de dire, lorsqu'on le prioit de modérer ses pénitences : Je suis venu dans la religion comme un fer tortu, il faut me redresser par la mortification.

5. Choisissez toujours le plus bas lieu. C'est le plus sûr, c'est le plus convenable à votre néant, c'est le plus honorable ; puisque celui qui est le plus bas, est le plus proche de Jésus-Christ, qui a bien voulu être traité comme le dernier de tous les hommes (1). Voilà l'échelle du paradis : voilà la porte du ciel, porte étroite, petite porte par où le Seigneur est entré dans son royaume. Il n'y entre après lui que les justes, qui sont les plus petits sur la terre, et les plus grands dans le ciel (2).

(1) Novissimus virorum

(2) Hæc porta Domini : justi intrabunt per eam.

MÉDITATION.

22 Juin. — Fête de saint Paulin.

Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in seculum seculi ; cornu ejus exaltabitur in gloria. Psal. 111.

Il a répandu ses libéralités sur les pauvres : sa justice demeurera éternellement, sa force sera élevée en gloire.

PREMIER POINT.

Considérez que saint Paulin a trouvé l'art de donner en n'ayant rien, et de se faire riche par la pauvreté. Car ayant tout donné aux pauvres à qui il n'a jamais rien refusé, il s'est donné lui-même : mais, en récompense, il a tout trouvé en Dieu, qui s'est donné à lui par un retour amoureux ; vérifiant ce que dit saint Jérôme, que celui qui ne possède rien sur la terre, a tous les trésors de Jésus-Christ dans le ciel. C'est pourquoi, lorsque les Goths le firent prisonnier, et le menacèrent de la mort s'il ne leur découvroit les trésors de son église, il dit ces belles paroles en s'adressant à Dieu : Seigneur, ne permettez pas qu'on me tourmente pour de l'or et de l'argent : car vous savez où sont tous mes biens. Il vouloit dire, si nous en croyons saint Augustin, que tous ses biens étoient en Dieu, ou plutôt que tous ses biens étoient Dieu même. Quand est-ce que vous pourrez dire de même ? Quand serez-vous tout aux pauvres par charité, afin que Dieu soit tout à vous par miséricorde et par bonté ? « Il n'y a rien qui soit plus divin que de faire du bien aux autres, l'un plus, l'autre moins, chacun selon ses forces. Faites en sorte que vous soyez le Dieu des misérables, en imitant la miséricorde de Dieu (1). »

(1) Nihil tam divinum homo habet, quàm de aliis benè mereri : tametsi ille majora, hic minora beneficia conferat, uterque nimirùm pro suis viribus. Fac calamitoso sis Deus, Dei misericordiam imitando. (*S. Greg. Naz.*)

SECOND POINT.

Considérez que ce grand saint s'étant fait riche par la pauvreté, a trouvé l'art de régner par la servitude, de s'ériger un tribunal dans la maison de son maître, et de devenir son juge en se rendant son esclave. Les Wandales étant venus d'Afrique avoient pillé sa maison et son église. Ce bon pasteur ne laissa pas néanmoins de ramasser tout ce qu'il put pour secourir les captifs de son diocèse ; mais n'ayant plus rien qu'il pût donner pour racheter le fils d'une veuve que le gendre du roi des Wandales avoit fait son esclave, il passa en Afrique pour s'offrir en sa place à son maître, qui le reçut en qualité de jardinier, et le prit en affection, se plaisant dans son entretien, et conversant familièrement avec lui. Le saint répondant de sa part à la faveur de son maître, lui présentoit tous les jours des fruits de son jardin. Mais un jour il prit occasion de lui prédire la mort prochaine de son beau-père, qu'il avoit apprise par révélation divine. Le roi en étant averti par son gendre, le voulut voir ; et d'abord qu'il l'aperçut, il reconnut que c'étoit un des juges qu'il avoit vus en songe la nuit précédente assis sur des siéges, qui lui ôtoient le fléau qu'il avoit dans sa main. Son maître étonné de ce prodige, s'étant informé qui il étoit, admira sa vertu, et lui offrit de riches présens en le renvoyant dans son pays. Mais le saint évêque se contenta des captifs de son diocèse qu'il ramena à Nole, où il fut reçu avec une allégresse incroyable de tout le peuple qui accouroit de toutes parts pour voir le libérateur commun, et célébrer le triomphe de sa charité, qui fut bientôt suivi d'un autre plus glorieux à son entrée dans le ciel. Car, peu de temps après, il sortit de ce monde comme d'une prison, pour prendre place parmi les anges dans le royaume de Jésus-Christ. Peut-on voir dans un plus beau jour la vérité de cette grande maxime, que servir pour l'amour de Dieu c'est régner ?

TROISIÈME POINT

Considérez que cet humble serviteur de Dieu a trouvé l'honneur en le fuyant, et que son humilité n'a servi qu'à le faire connoître, en le voulant cacher aux yeux du monde. Il étoit consul et préfet de la ville de Rome, lorsqu'il vendit tous ses biens pour soulager les pauvres, et qu'il fit bâtir une église à l'honneur de saint Félix, auquel il étoit si dévot, qu'il résolut de consacrer le reste de ses jours à servir son église en qualité de sacristain, et à y veiller toutes les nuits. Pour cet effet, il se logea dans un champ de la ville de Nole, où il vivoit inconnu et retiré des compagnies, s'entretenant des aumônes qu'on lui donnoit comme à un pauvre. Mais au lieu de se cacher comme il pensoit, et de s'anéantir dans l'opinion des hommes, il attira sur soi l'admiration de tout le monde par cette manière abjecte et méprisée. Les évêques d'Italie le vinrent visiter, ceux d'Afrique lui envoyèrent une ambassade solennelle, saint Augustin contracta une étroite amitié avec lui. Saint Jérôme ne pouvoit assez louer une oraison latine qu'il fit pour la défense de Théodose : le pape Anastase le reçut avec un grand honneur à Rome ; et depuis qu'il fut fait évêque de Nole, l'empereur lui écrivit comme à un saint ; et l'invitant à un concile, il lui promit qu'on en différeroit la conclusion jusqu'à sa venue.

Ne faut-il pas avouer que Dieu est admirable dans ses saints ? Et saint Jean Damascène n'avoit-il pas sujet de dire que nous les devons honorer comme les amis de Jésus-Christ, ses héritiers et ses enfans ? S'ils sont enfans de Dieu, leur naissance peut-elle être plus illustre ? S'ils sont ses héritiers, ne sont-ils pas trop riches ? Et s'ils sont ses amis, ne sont-ils pas trop honorés ? Je ne m'étonne donc plus si saint Paulin disoit la nuit de son trépas avec tant de joie : « J'ai préparé une lampe au Seigneur (1). » Ce n'étoit

(1) Paravi lucernam Christo meo.

pas une lampe éteinte comme celles des Vierges folles ; c'étoit une lampe ardente et luisante, ardente par sa charité, luisante par son humilité. Vivez comme lui, soyez humble et charitable comme lui, vous ne craindrez point les ténèbres de la mort. La gloire des justes est éternelle, leur vertu ne meurt jamais.

ENTRETIEN.

24 JUIN. — Fête de saint Jean-Baptiste.

Quis putas puer iste erit ? LUCÆ 1. 66.
Que pensez-vous, que sera cet enfant ?

IL est difficile de trouver une demande faite par tant de personnes, et tant de réponses faites à une seule demande. Les parens et les voisins de cet enfant s'informent curieusement de sa naissance ; la synagogue lui dépêche une ambassade solennelle pour lui demander : « Qui êtes-vous (1) ? » Toute la Palestine va fondre dans le désert pour le voir : les rois et les princes l'invitent en leurs palais pour le connoître : tout le monde demande qui est saint Jean, et tout le monde répond. Les prophètes disent que c'est un ange (2). Les anges disent que c'est un prophète (3). La synagogue croit que c'est le Messie. Le Messie dit que c'est le premier homme de la synagogue. Que dirons-nous nous autres ? Mais que ne pouvons-nous pas dire ? Que pouvons-nous dire qui égale son mérite ? Dirons-nous que c'est un prophète ? Il est plus que prophète (4). Que c'est un apôtre ? Il a fait lui seul l'office de douze apôtres, dit saint Pierre Damien. Qu'il est martyr ? C'est le premier des martyrs. Qu'il est vierge, doc-

(1) Tu quis es ?
(2) Ecce ego mitto angelum meum. (*Malach.* 3 1.)
(3) Ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ. (*Luc.* 2. 17.)
(4) Ipse prophetarum caput et finis.

teur, etc. ? Faisons mieux : laissons-le choisir lui-même : ne parlons qu'après lui, pour ne rien dire qui ne lui soit agréable. Qui êtes-vous ? C'est l'ami de l'époux, c'est le favori de Jésus (1). Il ne pouvoit faire une réponse plus avantageuse ni plus modeste : plus avantageuse, car elle comprend toute sa gloire ; plus modeste, car elle rapporte tout à la gloire de son maître. Il est la voix, et Jésus est le verbe du Père. Il est la lampe, et Jésus est la lumière. Il est le précurseur, et Jésus est le Messie. Il est l'ami, et Jésus est l'époux (2). Arrêtons-nous donc à cette avantageuse qualité : d'ailleurs, tout le monde aime la faveur ; et puisque la faveur est la source de toutes les grandeurs de saint Jean, que ce soit aussi le sujet de toutes nos louanges.

§. I. — La faveur de Jésus fait tous les saints. Saint Jean est son chef-d'œuvre.

La faveur de Jésus fait tous les saints, comme le soleil fait tous les astres. C'est le plus doux et le plus généreux mouvement de son cœur, l'extase de son amour, le secret de sa sagesse, le ressort de ses pouvoirs, le premier mobile de ses desseins, le centre des âmes, l'aimant des cœurs, le charme des esprits, la plénitude de toute la nature, dit saint Irénée. L'aimer, c'est une souveraine sagesse ; la rechercher, une nécessité générale ; la trouver, le haut point de la félicité. Qui ne la connoît point, est aveugle ; qui ne l'estime point, stupide ; qui la méprise, insensé ; qui la perd, misérable. Ses regards font tous nos amours, ses caresses nos joies, ses promesses nos espérances, ses menaces nos craintes, ses éloignemens nos malheurs, ses mépris nos désespoirs. Sa main est l'ouvrière de nos bonnes fortunes (3). Sa parole est un vent favorable qui pousse nos desseins à bon port. Ses

(1) Amicus sponsi.
(2) Sponsus decorus gloriâ.
(3) Manus Christi felicitatis artifex.

yeux sont les portes de la miséricorde par où descendent toutes les grâces (1). Il regarde un pécheur, et il en fait un apôtre. Il regarde un criminel, et il en fait un martyr. Il regarde une pécheresse scandaleuse, et il en fait un exemple public de pénitence. Ne vous en étonnez pas. C'est un plaisir de roi de tirer des hommes de la bassesse : c'est un plaisir digne d'un Dieu de les tirer du néant : c'est un plaisir d'un Dieu Sauveur de les tirer du péché, et d'élever sur leurs misères le trophée de sa miséricorde. S'il ne nous enrichissoit, que lui serviroient ses trésors ? S'il ne nous faisoit grands, que lui serviroit son pouvoir ? S'il ne nous caressoit, que deviendroient ses délices (2) ? Un cœur si divin ne peut être sans bonté : une bonté si généreuse ne peut être sans amour : un amour si précieux ne peut être sans faveur ; car il ne trouve point de prix qui le vaille, ni d'objet qui le mérite. De vrai le premier ouvrage qu'il fait à son entrée dans le monde, c'est un favori, c'est saint Jean, qui tient de sa faveur tout ce qu'il est, jusques à son propre nom ; et quoique toutes les merveilles qu'il opère sur la terre, soient des coups de faveur, puisque ce sont des ouvrages de grâce, je puis dire que saint Jean est son chef-d'œuvre, que c'est le premier de ses favoris, non-seulement pour le temps, mais encore pour l'excellence de ses mérites. Nous le verrons dans toutes les parties de sa vie, qui sont comme autant de marches et de degrés, par où il avance dans la faveur de son maître.

§. II. — Sa conception.

Sa conception n'est-elle pas un miracle de faveur où l'on voit la chasteté concevoir, la vieillesse refleurir, l'esprit d'un ange animer le corps d'un homme, la grâce prendre la place de la nature, le

(1) Oculi Jesu fenestræ gratiarum, et potentes misericordiæ januæ.

(2) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (*Prov.* 8. 31.)

fruit de la stérilité servir d'essai au fruit de la virginité? Ce lis, qui naît dans le désert; cette rose, qui s'épanouit parmi les rigueurs de l'hiver; ce flambeau, qui sort des ombres de la loi; cette fontaine, qui a pour sa source des entrailles plus sèches qu'un rocher; ce fruit produit par un arbre stérile, cette voix qui part d'un père muet; cet enfant que les prophètes prédisent, que les anges annoncent, que la nature admire, n'est-il pas l'ouvrage d'une main de faveur (1)? Main puissante, qui ouvre les barrières que la nature avoit fermées à sa naissance: main magnifique, qui verse sur lui les prémices de son amour, et les plus riches effusions de ses grâces: main miraculeuse, qui travaille par des ressorts inconnus à toute la nature: main miraculeuse, où je lis sans superstition toutes les destinées de cet enfant, sa grandeur dans le doigt de sa puissance, sa sainteté dans celui de son amour, sa pénitence dans sa justice, sa doctrine dans sa sagesse, sa gloire dans les desseins de son amoureuse providence. Oui, la main de Jésus conduira cet enfant par tous les degrés de sa vie: elle fera paroître sa force dans sa mort, sa vertu dans ses mœurs, sa sagesse dans ses paroles, sa magnificence dans ses œuvres, ses délices et ses caresses dans sa naissance.

§. III. — Sa sanctification.

Qui ôteroit les délices à la faveur des grands, ôteroit la fleur de sa tige, le rayon du soleil, la douceur du miel, l'éclat et le brillant des pierres précieuses. Le cœur du roi vaut mieux que ses présens. L'amour est un charme puissant qui va droit au cœur pour en faire l'ouverture, et verser ses douceurs et ses secrets dans le cœur d'un ami. Tibère étoit le prince le plus rusé et le plus dissimulé que l'empire romain ait jamais porté; et cependant, aux seules approches de son Séjan, ce serpent en-

(1) Etenim manus Domini erat cum illo. (*Luc.* 1. 66.)

tortillé de mille nœuds, développoit tous ses replis comme au rayon du soleil. Ce masque de prudence politique lui tomboit du visage ; toutes les portes de son cœur, qui étoient fermées aux autres, s'ouvroient à ce favori. Toutes ces glaces d'une froideur étudiée, amassées autour de sa poitrine, se fondoient au feu de son amour. Que si l'amour porte la douceur jusques dans le cœur des tigres, que sera-t-il dans le cœur d'un agneau ? S'il a tant de saillies dans le cœur d'un homme mortel, que sera ce dans le cœur d'un Homme-Dieu ? N'est-ce pas un effet d'une faveur délicieuse de voir un Dieu descendre de son trône, se dépouiller de sa pourpre royale, mettre bas son sceptre et sa couronne, se déguiser en homme, couvrir sa grandeur de nos bassesses, sa puissance de nos infirmités, sa félicité de nos misères, et se faire enfant pour caresser un enfant ? C'est une faveur sans doute, puisqu'elle est sans mérite : c'est une faveur divine, car la faveur des hommes ne devance point la naissance ; c'est une faveur qui passe le cours de la nature, car elle fait un miracle ; c'est une faveur qui passe le cours de la grâce, car elle fait un miracle de grâce : grâce qui d'un pécheur fait un saint, en un temps où tous les saints sont pécheurs. Le petit Moïse alloit flottant sur les eaux du Nil, exposé à la merci des vagues et des orages. De son berceau, la bonté de Dieu fait un vaisseau ; son amour lui sert de pilote, sa sagesse de gouvernail, sa providence de voiles, et sa faveur d'un doux zéphir qui le porte heureusement au port, et du port sur le trône, pour en faire l'instrument de sa puissance, le libérateur de son peuple, la terreur de l'Egypte, le dieu de Pharaon, l'étonnement et la merveille de l'univers. Saint Jean est entraîné pour quelque temps, comme un Moïse sur le torrent du péché originel ; mais enfin il arrive heureusement au port de la vie, avant même que de naître. Il trouve son salut dans Jésus qui étoit enfermé dans le chaste sein de Marie. Ce flambeau, dit saint Lau

rent Justinien, qui devoit luire devant l'arche, et éclairer la synagogue, étoit éteint dans les flancs de sa mère. Voici le soleil qui se présente pour l'allumer. Ce feu du Saint-Esprit, dit saint Bernard, qui, de la bouche de l'ange passant dans l'oreille de Marie, avoit produit le Sauveur dans ses entrailles virginales, passe de la bouche de Marie dans l'oreille d'Elisabeth, pour sanctifier dans son sein le premier des sauvés, avec tant d'avantage que le ciel, qui rebutoit auparavant tous les hommes, entre en jalousie avec la terre, et lui dispute la possession de cet enfant. Le ciel prétend que c'est un ange (1). La terre prétend que c'est un prophète (2). Le ciel dit que c'est l'étoile du matin qui devance l'aurore et le soleil; la terre, que c'est une voix qui éclate dans les déserts (3). Le ciel allègue qu'il l'a envoyé (4); la terre, qu'elle l'a accueilli dès son berceau. Mais qui ne voit que le ciel l'emporte sur la terre, que saint Jean respire plutôt la faveur du Saint-Esprit que l'air du monde, que son âme est plutôt assortie de vertus que son corps de membres, qu'il est plutôt citoyen du ciel que de la terre, qu'il vit plutôt à la grâce qu'à la nature, et à Jésus qu'à soi-même ? Quel miracle de faveur! Il rencontre le terme de sa béatitude au commencement de sa course : il trouve la vie dans la mort, le jour dans la nuit, la liberté dans la prison : il adore Jésus le premier des hommes, et le connoît avant que de se connoître lui-même. En même temps que le Sauveur du monde se présente, cet enfant, qui avoit le visage vers le dos de sa mère, se tourne pour lui rendre ses hommages; ce chérubin, par un mouvement miraculeux, se tourne vers le propitiatoire; cet héliotrope regarde son soleil, cette aiguille touchée de l'aimant se tourne vers

(1) Ecce ego mitto angelum meum. (*Malach.* 3. 1.)
(2) Et tu, puer, propheta altissimi vocaberis. (*Luc.* 1. 76.)
(3) Vox clamantis in deserto. (*Isaiæ.* 40. 3.)
(4) Fuit homo missus à Deo. (*Joan.* 1. 6.)

son pole, ce petit David saute de joie devant l'arche, cette voix éclate en la présence de son verbe; ce précurseur précipite le cours de la nature, pour annoncer le temps de la grâce; ce fervent messager, dit saint Augustin, commence son ambassade avant sa vie (1).

§. IV. — Sa naissance.

Levez-vous, belle aurore, voici le soleil qui s'avance. Aimable captif, rompez vos chaînes, voici votre libérateur. Sortez, petit Jonas, du ventre de la baleine pour prêcher la pénitence. Élisabeth, que tardez-vous de donner ce fruit au monde? Il est mûr, puisque le rayon du soleil l'a touché; vous ne sauriez trouver un astre plus favorable à sa naissance que Jésus et Marie. L'empereur du Japon Cambacondono se promettoit l'empire du monde, parce que le soleil en naissant lui étoit venu frapper la poitrine. On fait beaucoup de cas de la naissance d'un empereur romain qui vint au monde avec le soleil levant. On vit ce jour-là deux soleils se lever en même temps, le premier dans le ciel, le second dans l'empire; et le premier faire la cour au second, et couronner de ses rayons ce chef qui devoit porter un jour le diadême. Saint Jean est bien plus fortuné; l'astre qui préside à sa naissance, c'est Jésus. La maison où il loge, c'est Marie. Quelle plus heureuse alliance, Jésus et Marie! Marie mère de Jésus, Jésus dans le sein de Marie, l'eau de grâce dans la fontaine scellée, le fruit de vie dans le paradis des délices, le trésor de salut dans la terre bénie, le Soleil dans le signe de la Vierge. Quand le Soleil est au signe du Lion, c'est un feu qui embrase le monde, il grille les fleurs, il fait mourir les herbes de la campagne, il brûle les moissons et offense les plantes, il affoiblit les animaux, il fend la terre de sécheresse. Mais quand il est au signe de la Vierge, il corrige la malignité

(1) Fervens nuntius priùs gestivit nuntiare quàm vivere.

de ses rayons, ses effets sont moins violens, ses chaleurs plus modérées, ses influences plus bénignes et favorables. Quand je vois Jésus en Marie, je ne m'étonne pas s'il a des effets si salutaires : c'est un Dieu, non de rigueur, mais de douceur; non de colère, mais d'amour; non de sévérité, mais de clémence; non de justice, mais de miséricorde. Mais je m'étonne pourquoi il va choisir le sein d'une terre stérile pour y former l'or de la charité. Je demande qu'avoit fait cet enfant pour mériter cette grâce. Doucement, je m'avance trop. Chercher la cause de la faveur divine, c'est chercher la source du Nil, l'origine des vents, la naissance du Phénix.

Parmi les princes du monde, les uns donnent leur faveur, les autres la prodiguent, les autres la vendent, et les autres s'en jouent. Les uns aiment par intérêt, les autres par humeur, les autres par hasard, les autres pour le plaisir. Tibère aimoit Séjan, parce que ce courtisan lui avoit sauvé la vie, soutenant une voûte qui étoit près de lui tomber sur la tête, c'est intérêt. Auguste avoit un courage magnanime, mais il aimoit la paix : il rencontre dans Mécénas l'image de sa douceur, et dans Agrippa l'image de son courage; il les aime tous deux, c'est sympathie. Adrien prend ses délices dans l'entretien d'Antinoüs, il s'étoit laissé surprendre aux attraits et aux charmes que la nature avoit mis sur son visage, montrant bien que, s'il avoit la puissance d'un empereur, il ne laissoit pas d'avoir la foiblesse d'un homme, c'est une faveur d'enfant qui aime pour le plaisir. Un courtisan malheureux se plaignoit de bonne grâce à l'empereur Sigismond de ce qu'étant si libéral et magnifique il distribuoit mal ses trésors; et que lui, qui avoit blanchi dans son service, étoit encore à recevoir les premiers effets de sa faveur. Sigismond le voulut contenter. Il lui présente deux boîtes, dont l'une etoit pleine d'or, l'autre de plomb, et lui en donne le choix. Il fut si malheureux qu'il prit le plomb,

et laissa l'or. Alors, l'empereur prit occasion de lui dire : « Sache que je n'ai pas manqué de bonne volonté, mais que tu as manqué de bonheur (1). » Il vouloit dire, que les princes donnent souvent leur faveur à l'aventure, que c'est plutôt un présent de fortune que de sagesse, et que le hasard fait plus de favoris que le mérite. Je sais bien que Dieu n'est point sujet à ces défauts : mais s'il aimoit par hasard, je puis dire qu'il ne pouvoit mieux rencontrer que saint Jean : s'il aimoit par élection, il ne pouvoit mieux choisir : s'il aimoit par intérêt, qui lui a été plus fidèle? S'il aimoit pour le plaisir, qui lui a été plus agréable? S'il aimoit par sympathie, qui lui a été plus semblable? Mais non, son amour n'est pas semblable au nôtre ; il ne présuppose pas son objet, mais il le crée : il ne nous aime pas, parce que nous sommes aimables; mais nous sommes aimables, parce qu'il nous aime. « J'ai dit à mon Dieu : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez que faire de mes biens (2) (disoit David un des grands favoris de Dieu, parce qu'il étoit selon son cœur). Quand je considère les biens que vous versez à pleines mains dans mon sein; quand je me souvieus des périls dont vous m'avez arraché ; quand je compare ma condition présente avec celle où m'avoit engagé ma naissance, je ne puis m'empêcher de vous dire : Seigneur, qu'attendez-vous de moi? Qu'a fait ce petit vermisseau que vous avez mis sur le trône? Vraiment il paroît bien que vous êtes mon Dieu; car tout grand roi que je suis par votre grâce, je ne subsiste cependant que par le moyen de mes sujets. Si je leur donne des biens, ils me rendent des services ; si je les caresse, ils me rendent des soumissions; si je les fais grands, ils font paroître ma puissance. Mais vous, ô mon Dieu, qu'avez-vous à faire de mes biens? Il est donc vrai

(1) Scito ergo non mihi voluntatem, sed tibi fortunam defuisse.

(2) **Dixi Domino**: Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. (*Ps.* 15. 2.)

que l'amour de Jésus est franc sans obligation, libre sans contrainte, sage sans aventure, généreux sans intérêt. Il ne recherche point le profit, mais il veut du retour: il a la prévention, mais il veut de la correspondance: il nous devance, mais il faut suivre: il nous attire, mais il faut aller à lui: il descend, mais il faut monter vers lui. C'est ce que fait saint Jean dans sa sainte solitude.

§. V. — Sa solitude.

Dès l'enfance il vit dans la solitude, comme s'il étoit dans le ciel: il gouverne son corps, comme si c'étoit un ange. Les uns quittent le monde après l'avoir connu, il en sort avant que d'y être entré: les autres oublient le vice par vertu, après l'avoir commis par malice; il ne l'a jamais commis, parce qu'il ne l'a jamais connu. La pénitence est un remède pour les autres, et un préservatif pour lui. Il commence par où les autres seroient heureux de finir; son enfance est plus mûre que leur vieillesse; le premier pas qu'il fait dans la sainteté, est le terme de la perfection des patriarches et des prophètes; le dernier est celui du christianisme: et il est vrai de dire qu'en naissant c'est le dernier homme de la loi, et, en mourant, le premier homme de la grâce. Avant lui, dit saint Eucher, le ciel n'étoit qu'une vaste solitude, d'où les anges étoient tombés, et où les hommes ne pouvoient monter pour le remplir. Mais, maintenant, par un heureux changement, la solitude devient un ciel à la présence de saint Jean. Le ciel est la demeure des bienheureux, et le désert des saints. Le ciel nourrit des astres pour éclairer la terre. La solitude nourrit des astres pour embellir le ciel. Le ciel est le trône des vainqueurs, le désert le champ des combattans. Là se célèbrent les triomphes, ici se remportent les victoires. Le ciel est le séjour des anges, la solitude celui des hommes qui vivent comme des anges. **Heureuse solitude**, tu dois ton bonheur à cet ange

du grand conseil que tu as reçu du ventre d'une mère stérile pour te rendre féconde. Une mère stérile l'avoit engendré, une solitude stérile le devoit élever. Il n'en a pas été ingrat. Il a rendu l'une et l'autre féconde, avec cet avantage pour toi, qu'étant nourrice de cet enfant, tu es devenue mère d'un million de saints. Il fait sa course tout seul, parce qu'il est unique dans ses grandeurs, et singulier en ses excellences ; mais il ne sera pas sitôt en son couchant, que tu verras naître un million d'étoiles des restes de sa lumière. Regarde les Hilarion, les Antoine, les Macaire, les Pacôme, toute cette peuplade, non d'hommes, mais d'anges, non de corps, mais d'étoiles qui éclatent dans des retraites comme dans le paradis : tous ces rayons retournent à leur soleil, toutes ces lignes se rendent à leur centre, tous ces ruisseaux remontent à leur source ; et saint Jean est leur source, saint Jean est leur centre et leur soleil, tous ces astres en empruntent leurs lumières. En effet, le soleil n'est pas plus illustre dans sa sphère que saint Jean dans sa solitude : les mouvemens de son esprit sont plus vifs et plus mobiles que cet astre, sa vie plus réglée que ses courses, ses pensées plus lumineuses que ses rayons, son corps plus pur que sa lumière. L'on diroit, à voir comme il régit ses sens, que son âme est attachée au corps du soleil, il le remue aussi habilement que nous y sentons de peine.

C'est une pesante masse que le corps, c'est un pesant fardeau qui aggrave l'âme : elle porte le sépulcre où elle est enfermée ; elle anime son tombeau; elle traîne ses fers et sa prison ; elle donne la vie à celui qui lui donne la mort. O cendre ! ô carcasse ! ô pourriture ! est-ce là vivre ou mourir ? ou plutôt n'est-ce pas vivre d'une vie plus misérable que la mort ? Quelle merveille donc de voir un enfant courir légèrement sous le faix qui fait gémir les géans (1), et remuer si promptement cette machi-

(1) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?

ce dont tous les ressorts sont si aisés à démonter, et si difficiles à remonter ? Quelle merveille de voir tant d'innocence parmi une si grande fragilité de la nature, tant d'austérités parmi de si grandes foiblesses, un esprit si tranquille et si pur parmi de si épais nuages du corps, si vif, si perçant, si pénétrant, nonobstant la pesanteur de cette masse qui l'attire vers la terre ? Il n'a point d'yeux pour regarder les objets de la terre, point d'oreilles pour entendre les vanités du monde. point de sens pour goûter ses plaisirs. Son esprit est abîmé en Dieu, son entendement s'occupe à le connoître, sa volonté s'enflamme de son amour : ce n'est que feu, que flammes et qu'ardeurs qui transportent son cœur, et le font fondre en larmes. Il me prend envie d'aller visiter ce petit solitaire, et d'interrompre son repos. Que faites-vous, petit ermite, dans ce désert ? que cherchez-vous ? J'y cherche Dieu qui est banni du monde. Quelle est votre retraite ? J'en ai deux ; l'une pour le corps, c'est la terre, parce qu'il est terrestre ; l'autre pour l'âme, c'est le ciel, parce qu'elle est d'une nature céleste. Quelle est votre nourriture ? Le jeûne ? Vos habillemens ? Le cilice. Votre couche ? La terre dure. Vos délices ? Les larmes. Vos entretiens ? La prière. Votre compagnie ? Les anges. Votre emploi ? La pénitence. Eh ! quel crime avez-vous commis pour faire une si rigoureuse pénitence ? Je suis en état de pénitent, de peur de tomber en état de pécheur : je préviens la coulpe par la peine, je bannis les plaisirs dangereux par les douleurs salutaires, je ferme ces yeux qui doivent voir le Messie, à tous les objets périssables ; je sanctifie ces mains qui le doivent baptiser ; je purifie ce cœur qui est l'autel de son amour ; je conserve cette voix qui doit être l'organe de ses louanges. Pourquoi un silence si profond ? Parce que le verbe est muet. Pourquoi une vie si retirée ? Je suis content de n'être connu que dans le ciel, pendant que mon Jésus est inconnu sur la terre. Non, non, grand saint, vous avez beau vous dé-

rober aux yeux des hommes, une si grande lumière ne peut être long-temps cachée; cette voix éclatera bientôt, l'ami de Dieu sera bientôt connu des hommes.

§. VI. — Sa prédication.

Si la faveur des grands est un soleil que tous les hommes adorent, si tout le monde les regarde, si tous les yeux sont attachés à sa lumière; n'est-il pas plus raisonnable que ceux que Dieu chérit, et qu'il honore de sa faveur, soient honorés, non-seulement des sujets, mais encore des monarques; non-seulement d'une partie de la terre, mais de toutes les créatures qui se rendent sensibles pour obéir à leur commandement? Dès que Dieu jette ses regards favorables sur la personne d'Abraham, il lui peint sur le firmament l'image de sa future grandeur, il compte sa postérité sur le sable de la mer, il va choisir un peuple sorti de ses entrailles jusques dans le fond de la misère, persécuté en Egypte, vagabond dans les déserts, infidèle dans la Palestine, captif à Babylone, grossier en ses connoissances, sauvage en ses mœurs, terrestre en ses désirs, servile en sa condition, et lui donne son amour, sa connoissance, ses lois, son temple, ses sacrifices et ses autels: c'est un favori. Moïse remplit l'Egypte de miracles, il change l'eau des fleuves en sang, et il ouvre les flots de la mer pour donner passage à son peuple: c'est un favori. Josué commande au soleil (1), le soleil s'arrête tout court, la lune demeure immobile, toutes les sphères du ciel suspendent leur mouvement, l'intelligence motrice obéit à sa parole: c'est un favori. Ezéchias, couché dans son lit, d'un seul soupir fait reculer la mort de quinze années, et le soleil de dix lignes dans l'horloge d'Achaz: c'est un favori. Saint Grégoire transporte les montagnes; saint Antoine se fait servir par les lions: ce sont des favoris. Vé-

(1) Sol, contra Gabaon ne movearis. (*Josue.* 10. 12.)

ritablement, mon Dieu, il y a de l'excès en votre faveur, vous en êtes trop prodigue, vous honorez trop tous ceux qui vous aiment (1), mais par-dessus tous saint Jean. Car, pour agrandir les autres, je vois bien ce que vous faites, vous mettez le monde sous leurs pieds pour les faire paroître plus élevés, vous abaisez toutes les créatures sous leur puissance pour en faire les dieux de la nature. Mais, pour honorer saint Jean, vous baissez vous-même la tête. L'hémorroïsse trouve sa grandeur à la frange de votre robe, la Magdelaine à vos pieds, saint Jean l'évangéliste sur votre sein, saint Thomas dans votre côté, saint Jean-Baptiste sur votre tête. Pouvoit-il monter plus haut ? Pouviez-vous descendre plus bas ? Je ne m'étonne pas si les hommes l'honorent, si la synagogue lui dépêche des ambassades, si les rois respectent sa parole, puisqu'un Dieu s'abaisse pour l'honorer. Mais n'y a-t-il point de danger qu'il en abuse ? Nullement. Car, s'il vouloit s'élever, où pourroit-il monter plus haut que d'avoir un Dieu à ses pieds ? et, s'il le pouvoit, il n'a garde de le vouloir. Plus vous l'élevez, plus il s'abaisse : plus vous le montrez, plus il se cache.

Ce flambeau n'est fait que pour découvrir un Dieu caché dans les ténèbres du monde, cette voix n'est faite que pour publier vos grandeurs. C'est à mon avis ce que veut dire saint Jean au chapitre premier de son Apocalypse. Ce grand apôtre, dans son exil de Pathmos, levant les yeux au ciel (seul refuge qui reste à ceux que le monde persécute), entendit tout d'un coup un éclat de voix épouvantable qui fit trembler toute l'île. Etonné d'ouïr le bruit d'une trompette en un lieu où il n'avoit coutume d'entendre que le rugissement des lions, et le sifflement des serpens, il tourne la tête pour voir d'où venoit cette voix ; mais au lieu de voir celui qui parle et qui l'appelle, il n'aperçoit que Jésus dans son équipage mystérieux, au milieu de sept chandeliers

(1) Nimis honorificati sunt amici tui, Deus. (*Psal* 138. 17.)

avec sept flambeaux fort éclatans. Cette vision porte sa lumière avec elle. Saint Jean-Baptiste est une voix qui tonne dans le désert. Au bruit de cette trompette, tous les peuples lèvent la tête, la Palestine s'ébranle, la synagogue tourne les yeux pour connoître ce que c'est, on lui demande : Qui êtes-vous ? Mais il se cache pour faire paroître Jésus. Etes-vous un prophète ? Non. Le Messie ? Non. Elie ? Non. Et quoi donc ? « La voix de celui qui crie dans le désert (1). » Prenez garde, il y a du mystère en sa réponse, voilà la voix : où est celui qui parle ? Voilà le message : où est le messager ? Voilà l'ambassade : où est l'ambassadeur ? Il déclare la voix, il supprime la personne. Pourquoi l'un plutôt que l'autre ? Il ne pouvoit mieux faire, il ne veut point limiter nos pensées. Il nous donne la liberté de penser de lui ce que nous voudrons. Saint Jean est tout ce qu'il y a de grand. Cette voix est semblable au verbe qui porte l'idée de toutes les créatures, elle assemble ce qu'il a de grand dans l'un et l'autre testament. C'est un Josué qui renverse les murailles de Jérico au son des trompettes ; c'est un David qui donne la chasse au démon avec le son de sa harpe ; c'est un Elie qui épouvante les rois de la majesté de sa parole ; c'est un archange qui éveille le monde au premier avènement de Jésus, comme l'autre au second (2). Tout ce qu'il y a de grand dans les patriarches, de divin dans les prophètes, d'illustre dans les apôtres, de glorieux dans les martyrs, de beau dans les vierges, d'admirable dans la sagesse des docteurs, saint Jean est tout cela.

Saint Jean est tout ce qu'il veut, et n'est point ce qu'il ne veut pas (3). Il est tout, parce qu'il est la voix du verbe : cette voix dit tout, parce que saint Jean a la primauté partout. C'est une voix

(1) Vox clamantis in deserto. (*Is.* 4. 3.)

(2) In novissimâ tubâ, in voce archangeli. (*Thess.* 4. 15.)

(3) Putari Christus potuit, et noluit ; existimari Messias potuit, et noluit.

triomphante qui crie victoire dès le ventre de sa mère, comme cet enfant tant vanté dans l'histoire romaine. C'est une voix terrible qui crie la pénitence dans les déserts. Ses larmes condamnent nos délices, ses jeûnes nos gourmandises, son silence nos détractions, ses austérités nos froideurs (1). C'est une voix puissante qui brise les cèdres et humilie les rois (2). C'est une voix guerrière qui anime au combat, qui donne le signal à la conquête du ciel; et, non content de cela, il triomphe de la mort, il brise les fers et la prison, il force même les portes de l'enfer, pour annoncer aux lymbes les nouvelles de leur prochaine liberté.

§. VII. — Sa mort, et sa descente dans les lymbes.

QUINTIUS, général de l'armée des Romains, ayant défait Philippe roi de Macédoine, et arraché la Grèce de ses mains, s'avisa de célébrer les jeux isthmiques, pour rendre sa victoire plus signalée, remettant dans cette assemblée publique tous les Grecs dans la possession de leur ancienne liberté. Il se trouva sur la place une multitude incroyable de peuple, que la curiosité et le désir de la nouveauté avoient assemblée par deux mers. Tout le monde étoit en attente, chacun désiroit voir le succès de ce spectacle. Que deviendra désormais la Grèce, disoient-ils? quel sera l'état de sa fortune? que doit-on attendre d'une puissance étrangère? Ce bruit couroit par tous les rangs, et remplissoit le théâtre de murmures, et les esprits de curiosité et d'impatience, lorsque tout d'un coup on voit venir un héraut au milieu de l'assemblée, lequel, après avoir fait faire silence à son de trompe, publie à haute voix : La paix et la liberté de la Grèce. A cette voix tous les assistans furent saisis d'une joie si extraordinaire, qu'elle ne peut se concevoir. Ils eurent peine à se fier a leurs oreilles, ils s'entrere-

(1) Vox Domini concutientis desertum. (*Ps.* 28. 8.)
(2) Vox Domini confringentis cedros. (*Ib.* v. 5.)

gardoient les uns les autres ; et ne se croyant pas eux-mêmes, chacun demandoit : Qu'a-t-il dit ? On rappelle le héraut, non pas tant pour entendre que pour voir celui qui apportoit une si bonne nouvelle : on lui fait lire encore une fois ce qu'on ne pouvoit assez entendre. Derechef ce doux nom de paix et de liberté charme les esprits et les tient quelque temps comme hors d'eux-mêmes dans un profond silence : mais tout à coup la joie faisant son effet, et ne pouvant se contenir au-dedans, poussa mille cris d'allégresse, et fit retentir la terre de mille bénédictions aux Romains. On ne parla d'autre chose l'espace de trois jours : on disoit partout que c'étoient les premiers hommes du monde, et qu'il n'appartenoit qu'à eux de vaincre, puisqu'ils savoient si bien user de la victoire, au contentement même des vaincus. Jugez par-là de la joie que saint Jean apporta aux patriarches et aux prophètes qui étoient depuis si long-temps dans les lymbes. Ames saintes qui soupirez dans les ténèbres d'une triste captivité depuis tant de siècles, faites trève à vos regrets : faites silence dans ces sombres cachots ; voici l'aurore qui s'avance, et le soleil qui se lève. Allez, grand saint, porter la joie dans ces lieux de tristesse, et la liberté dans ces prisons : allez consoler les patriarches par votre agréable présence : allez raconter aux prophètes l'effet de leurs prédictions : allez donner à tous l'heureuse nouvelle de la venue du Messie, et mettre fin à votre ambassade. Pour moi, je ne trouve point de fin à vos louanges : l'éternité même n'y suffiroit pas.

MÉDITATION.

24 Juin. — Fête de saint Jean-Baptiste.

Erit magnus coram Domino. Luc. 1. 15.
Il sera grand devant le Seigneur

PREMIER POINT.

Considérez qu'il y en a qui sont grands à leurs yeux, et qui ont une haute idée de leur propre excellence et de leur mérite. Mais cette grandeur est fausse et dangereuse, parce que celui qui croit être quelque chose n'étant rien, se trompe lui-même, comme dit saint Paul (1); et plus il est grand dans son estime, plus il est petit en effet (2). C'est pourquoi le sage nous donne une maxime toute contraire, pour ne point déchoir par notre orgueil de la véritable grandeur. Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses (3). C'est ce que saint Jean a pratiqué divinement, prenant l'humiliation pour son partage, afin de laisser toute la gloire à Jésus-Christ (4). A t-il perdu pour cela un point de sa grandeur? Tout au contraire, il a égalé ou même surpassé les plus grands saints au jugement du Fils de Dieu, qui lui rend ce glorieux témoignage, qu'il n'y a jamais eu un plus grand homme sur la terre (5).

SECOND POINT.

Considérez qu'il y en a qui sont grands devant les hommes, et dont l'estime publique et univer-

(1) *Galat.* 6. 3.
(2) Quantò magis se elevat, tantò magis cadit: et tantò est inferior, quantò major sibi videtur. (*S. Greg.* 1. 3. *Past. cap.* 1. *Adm.* 18.)
(3) Quantò major es, humilia te in omnibus. (*Eccl.* 3. 20.)
(4) Illum oportet crescere, me autem minui. (*Joan.* 3. 30.)
(5) Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ. (*Matth.* 11. 11.)

selle est une marque d'excellence et de grandeur; mais elle n'est pas toujours certaine. Souvent ils estiment ce qui ne le mérite pas, comme les richesses et les charges honorables. Souvent ils se trompent dans le jugement qu'ils font des personnes vertueuses, prenant pour vertu ce qui n'en a que l'apparence. Mais quand même ils ne se tromperoient pas, leur estime est de peu d'importance; et ceux qui la méritent mieux, sont ceux qui la recherchent le moins. Saint Jean-Baptiste l'a méritée plus que tout autre, mais il n'en a point fait d'état. On est prêt à le recevoir comme un prophète, à le prendre pour Elie, et même à le reconnoître pour le Messie. Il ne tient qu'à lui de le dire, on le croira sur sa parole : mais il rejette, et l'honneur qui lui appartient, et celui qui ne lui appartient pas, pour nous apprendre, par son exemple, à mépriser le jour des hommes. Seigneur, vous savez que je ne désire point de paroître, ni d'avoir de l'éclat parmi les hommes (1). Leur jugement n'est qu'erreur, leur louange que vanité, leur faveur qu'un peu de fumée. Ils sont aveugles dans leurs choix, intéressés dans leurs desseins, inconstans dans leurs affections, foibles dans leur pouvoir, difficiles à gagner, difficiles à contenter, difficiles à conserver : tant ils sont bizarres dans leurs humeurs.

Tirez de-là cette conséquence, qu'autant ceux-là méritent de gloire, qui dédaignent d'être grands devant les hommes, et de fleurir dans le monde; autant doit-on blâmer ceux qui se plaisent à se perdre avec le monde, et à périr dans les misères du siècle (2).

(1) Diem hominis non desideravi, tu scis. (*Jerem.* 17. 16.)

(2) Quantùm illi laudandi atque prædicandi sunt, qui dignati non sunt cum mundo florere; tantùm increpandi et accusandi sunt, quos perire cum pereunte delectat. (*S. Aug. Epist.* 45.)

TROISIÈME POINT.

Considérez que d'être grand devant Dieu, c'est être véritablement grand, et que sa faveur doit être le seul objet de notre ambition; parce que c'est l'unique source de notre bonheur et de notre gloire. Pesez ce que l'ange Gabriel dit à Zacharie de la grandeur future de Jean-Baptiste : Il sera grand devant le Seigneur (1). Et apprenez en même temps en quoi consiste la solide grandeur dans les idées de la sagesse de Dieu. Il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer (2). Eh! dit saint Bernard, Jean-Baptiste qui est saint, qui est envoyé de Dieu, qui est l'ange de Dieu-même, mortifie son corps innocent; et vous qui êtes pécheur, vous voulez être superbement vêtu, mollement couché, délicatement traité. Et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère (3). Son corps n'avoit pas encore touché la terre, que son esprit s'élevoit déjà au-dessus des astres, et il voyoit du ventre de sa mère ce que les anges n'avoient pas encore vu dans le ciel (4). Et il convertira plusieurs des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu (5). Et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Elie (6), pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfans, et rappeler les incrédules à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait (7). Voilà la véritable mesure de la grandeur de saint Jean. Voulez-vous savoir à

(1) Erit magnus coram Domino. (*Luc.* 1. 14.)

(2) Vinum et siceram non bibet. (*Bern. Serm. de Nat. S. Joan. Bapt.*)

(3) Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ. (*Luc.* 1. 15.)

(4) Nondùm corpore contigerat terram, et jam mente in cœlestibus versabatur; ut cernere posset in utero quod angelos latebat in cœlo. (*Sixtus. Homil.* 4. *de S. Joan.*)

(5) Et multos filiorum Israël convertet ad Dominum Deum ipsorum. (*Luc.* 1. 15.)

(6) Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute [illegible]æ. *Ibid.*)

(7) *S. Luc.* 1. 15.

quel degré d'excellence il est parvenu? Voyez le rang qu'il tient auprès du Verbe. Toutes ses prédications, toutes ses actions, toutes les parties de sa vie ne sont que des préparations à la venue du Messie : il marche immédiatement devant lui, dit saint Bernard. Il approche aussi près de Dieu, que la voix de la parole (1). Car c'est la voix du Verbe, qui n'est qu'une expression de ses grandeurs. Il n'y a rien entre deux, il passe les patriarches et les prophètes : et, pour être au-dessus de lui, il faut être plus qu'homme, il faut être Dieu (2). Apprenez que la vertu fait toute la grandeur de l'homme, et le péché sa bassesse. « Il faut mesurer la grandeur d'une âme à la charité. Celle qui en a beaucoup, est assurément grande : celle qui en a peu, est petite : celle qui n'a rien du tout, n'est rien, selon ce que dit l'apôtre : Si je n'ai la charité, je ne suis rien (3). »

(1) Tantò propinquior Deo, quantò vox verbo vicina. (*S. Bern. Serm. de S. Joan. Bapt.*)

(2) Quisquis Joanne plus est, non tantùm homo, sed et Deus est. (*S. Aug. serm. 4. de S. Joan. Bapt.*)

(3) Quantitas cujusque animæ æstimetur de mensurâ charitatis; ut scilicet quæ multùm charitatis habet, magna; quæ parùm, parva; quæ nihil nihil sit, dicente apostolo : Si charitatem non habuero, nihil sum. (*S. Bern. serm. 27 in cant.*)

MÉDITATION

25 Juin. — Fête de saint Gallican.

Deo gratias, qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum. 1. Cor. 15. 57.

Rendons grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.

Deo autem gratias, qui semper triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco. 2. Cor. 2. 14.

Je rends grâces à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous en tous lieux l'odeur de sa connoissance.

PREMIER POINT.

Considérez que c'est la croix de Jésus-Christ qui a rendu saint Gallican victorieux de ses ennemis, et qui l'a fait triompher du roi des Scytes. A peine eut-il fait vœu de croire en Jésus-Christ, se voyant abandonné des siens, en danger de tomber entre les mains des barbares, qu'un ange lui apparut portant la croix, et lui dit : Prenez votre épée, et suivez-moi. Et en même temps il aperçut autour de soi des troupes armées qui l'encourageoient, en lui disant : Nous sommes venus pour vous accompagner, sortez de la ville, entrez dans le camp des ennemis; et regardant à droite et à gauche, l'épée nue à la main, avancez toujours, jusques à ce que vous soyez arrivé à la tente de leur roi. Son obéissance fut suivie d'une victoire miraculeuse. Une terreur soudaine troubla l'armée du Scythe, qui fut obligé, dans cette consternation générale, de se jeter aux pieds de Gallican et de lui demander la vie.

Apprenez que le chrétien n'a point d'autres armes que la croix, pour triompher de tous les ennemis de son salut. C'est son bouclier, c'est son épée,

c'est l'instrument de ses victoires, et son trophée contre les démons (1). L'âme qui a appris à combattre contre les puissances de l'enfer, ne porte point devant soi, ni des aigles, ni des dragons dans ses enseignes, dit saint Ambroise ; mais elle va au combat avec la croix de Jésus-Christ, et sous les auspices de son nom. C'est ce signe qui lui inspire de la force, c'est cet étendard qui la rend fidèle (2). Prenez la croix, portez-la hautement, ne la traînez pas comme les lâches, vous serez victorieux comme saint Gallican, vous le serez comme Constantin, sous lequel il combattoit (3).

SECOND POINT.

Considérez que c'est la croix de Jésus-Christ qui l'a fait triompher de lui-même, en renonçant à la gloire des armes et à tous les honneurs que la fortune lui promettoit comme le fruit de ses victoires. En effet, dès qu'il fut instruit dans les mystères de la foi, et qu'il eut reçu le baptême, il se fit un admirable changement dans son cœur, qui de victorieux le rendit captif de son libérateur, dont la vie et la mort lui causoient une grande admiration, et un généreux désir de l'imiter. Il disoit que cet état de pauvreté, d'humilité, et de souffrance que Jésus-Christ avoit embrassé, étoit digne d'un Dieu, qui est infiniment au-dessus de tous les biens de la terre, et qui n'est venu au monde que pour nous en enseigner le mépris : et quand ses capitaines lui parloient de son triomphe, de l'honneur de son consulat, et de son mariage futur avec la princesse Constance fille de sainte Hélène et sœur de Cons-

(1) Crux clypeus atque armatura, et trophæum est adversùs diabolum. (*S. Joan. Damas. lib. 4. orth. fidei, cap.* 12.)

(2) Exercitata mens ad prælium consummandum, non aquilarum præfert imagines nec dracones ; sed in cruce Christi, et in Jesu nomine progreditur ad prælium, hoc signo fortis, hoc vexillo fidelis. (*S. Ambros. lib.* 2. *de Abraham, cap* 7.)

(3) In hoc signo vinces.

tantin, il répondoit que le Fils de Dieu ayant mis sa gloire dans la croix ne lui permettoit pas de chercher celle du monde ; et que la princesse qui avoit consacré sa virginité à ce divin époux, lui apprenoit à mépriser les plaisirs, aussi-bien que les grandeurs du siècle ; qu'il étoit résolu de suivre son exemple, et qu'il ne pensoit plus à faire la guerre qu'à ses propres passions et à ses vices, qui étoient ses plus grands ennemis. Il ne tarda guère à exécuter un si généreux dessein ; il pressa tant l'empereur, qu'il lui permit de se retirer de la cour : il donna la liberté à cinq mille serviteurs, il distribua ses biens aux pauvres, et ne se réserva que quelques terres qu'il avoit auprès de la ville d'Ostie, à quatre lieues de Rome, pour servir à la subsistance de l'hôpital où il s'étoit enfermé avec un saint homme nommé Hilarin, pour s'employer aux exercices de la charité chrétienne. Cette merveilleuse conversion fit, d'un grand guerrier, un plus grand saint, dont la vertu attira l'admiration de l'univers. On venoit à Ostie de tous les quartiers du monde, pour voir ce favori du grand Constantin, ce général d'armée, deux fois consul de Rome, devenu serviteur des pauvres qu'il recevoit et traitoit dans sa maison, avec autant d'humilité, de douceur, et de ferveur que si c'eût été Jésus-Christ même.

Ne vous contentez pas de voir et d'admirer ce rare exemple de charité, tâchez de l'imiter : rangez-vous sous l'étendard de la croix ; Jésus-Christ vous appelle au combat, il vous attend avec toute la milice des anges, et vous prépare une couronne dans l'éternité (1)

TROISIÈME POINT.

Considérez que c'est la croix qui a rendu saint Gallican victorieux des tyrans et de la mort, et qui le fait triompher dans le ciel. Le service qu'il ren-

(1) Deus ipse omnium rector, ac dominus, cum omni angelorum militiâ certamen tuum expectat, tibique contra diabolum dimicanti parat æternitatis coronam. (*D. Ambr.*)

dit à Jésus-Christ crucifié dans la personne des pauvres l'espace de trente ans, durant le règne de Constantin et de ses enfans, méritoit une aussi riche couronne que celle du martyre. Il la trouva sous l'empire de Julien l'apostat, qui le bannit de l'Italie, et l'obligea de se retirer dans la ville d'Alexandrie, où, refusant de présenter de l'encens aux idoles, comme il l'avoit déjà refusé à Ostie, il fut condamné par le juge Raucian à perdre la tête. « Il étoit bienséant qu'un chef tant de fois victorieux par la vertu de la croix, entrât dans le ciel couronné de lauriers, et que le char de son triomphe fût tiré par la main des pauvres (1). »

Pourquoi donc, âme timide, craignez-vous de porter la croix, puisque c'est par elle qu'on parvient au royaume des cieux (2) ? il faut vous résoudre à souffrir, si vous voulez aimer Jésus, et vivre et mourir dans son service. Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ! Quelle gloire n'en recevriez-vous pas ? Quelle joie en auroient tous les saints, et quelle édification en retireroient tous les fidèles ?

(1) Decuit nimirùm ut toties victor cœlum laureatus ingrederetur, triumphalem currum manibus pauperum trahentibus.

(2) Quid igitur times tollere crucem, per quam itur ad regnum ? (*Lib. 2. de Imit. Christ. cap. ult.*)

MÉDITATION.

29 JUIN. — Fête de saint Pierre.

Sur l'élection de saint Pierre, et le changement de son nom.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. MATTH. 16. 18.

Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les rares prérogatives de l'élection de saint Pierre à la dignité de chef de l'Eglise (1).

1. Le Père éternel l'a choisi, en lui révélant la divinité de son Fils. « Vous êtes bienheureux, Simon fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux (2). »

2. Le Fils de Dieu l'a éprouvé, en sondant sa foi et son amour. Il sonda sa foi avant de lui promettre les clefs de son royaume. « Et vous autres, que dites-vous que je suis (3) ? » Il sonda son amour avant que de les lui donner. Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci (4) ?

3. Le Saint-Esprit l'a confirmé au jour de la Pentecôte, en répandant sur lui avec une riche effusion la plénitude de ses dons : « J'ai affermi les colonnes de son état, et j'ai rendu sa foi inébranlable (5). »

4. Toute la très-sainte Trinité lui a donné un pouvoir admirable sur l'enfer : Ses portes ne pré-

(1) *Vide Jacob. de Vorag. Archiep. Janu. serm. de S. Petro.*

(2) Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est. (*Matth.* 16. 17.)

(3) Vos autem quem me esse dicitis? (*Ibid.* 15.)

(4) Simon Joannis, diligis me plus his? (*Joan.* 21. 15.)

(5) Ego confirmavi columnas ejus. (*Psal.* 74. 4.)

vaudront point contre cette Eglise qui a Pierre pour fondement (1). Sur la terre : Tout ce qu'il y aura lié sera aussi lié dans le ciel (2). Sur le royaume des cieux : Les clefs lui en seront données (3).

Admirez ici la libéralité et la bonté infinie de Dieu. Pour un acte de foi, il donne à saint Pierre les clefs de son royaume ; « il lui donne l'autorité absolue dans sa maison, et il l'établit souverain dans tout son royaume (4). Pour une courte prière, il donne le paradis au bon larron (5). Et pour un verre d'eau il promet à chaque fidèle une éternelle récompense. Eh ! qui ne serviroit de grand cœur un maître si magnifique ? Seigneur, il n'appartient qu'a vous de traiter vos serviteurs avec une si excessive charité. Il n'y a que Dieu seul qu'on ne cherche jamais en vain, et qu'on peut toujours trouver quand on le cherche. Croyez-en votre propre expérience ; sinon, croyez-en, non pas moi, mais un saint qui dit, pour l'avoir expérimenté : Seigneur, vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous, et à l'âme qui vous cherche (6).

SECOND POINT.

Considérez pourquoi le Fils de Dieu changea le nom du prince des apôtres, avant que de lui promettre les clefs du royaume des cieux. Ce changement extérieur étoit une marque du changement intérieur qu'il vouloit faire dans sa personne et dans

(1) Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. (*Matth.* 16. 18.)

(2) Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis. (*Ibid.* 19.)

(3) Et tibi dabo claves regni cœlorum. (*Ibid.*)

(4) Constituit eum dominum domûs suæ, et principem omnis possessionis suæ. (*Psal.* 104.)

(5) Hodie mecum eris in paradiso. (*Luc.* 23. 43.)

(6) Solus est Deus, qui frustrà nunquam quæri potest ; nec cùm quæritur, inveniri non potest. Doceat te experimentum tuum, aut si non, experto credito, non mihi, sed sancto qui ait : Bonus es, Domine, sperantibus in te, animæ quærenti te. (*S. Bern. lib.* 3.)

ses mœurs ; en sa personne, l'établissant sur le trône de son Eglise ; et en ses mœurs, lui donnant un fonds de grâce et de vertu proportionné à la grandeur de son état : « Désormais on vous appellera Pierre (1). » Comme s'il lui disoit : Je veux faire un merveilleux changement en votre vie et en votre condition. Vous n'étiez jusqu'ici qu'un simple pêcheur, vous serez mon vicaire en terre. Vous n'aviez qu'une pauvre barque à gouverner, je vous donnerai le timon de mon Eglise. Vous n'aviez que des filets à manier, je vous donnerai le filet de l'évangile, dans lequel vous prendrez toutes les nations et tous les peuples de l'univers. Vous n'aviez que des flots et des vents à combattre, vous aurez sur les bras toutes les puissances du monde, et vous en serez victorieux. Enfin vous ne preniez auparavant que des poissons, je vous ferai pêcheur d'hommes, et je vous donnerai pour votre emploi la conquête des âmes, et l'empire de tous les cœurs (2).

Ce n'est pas seulement pour marquer le changement d'état qu'il change le nom de cet apôtre, c'est encore pour marquer le changement de ses mœurs. Et c'est par cette raison que les souverains pontifes qui succèdent à saint Pierre changent de nom à son exemple, pour se souvenir du changement de leur vie, qu'ils sont obligés par la dignité de leur charge de porter au plus haut point de la perfection. Aussi est-ce un effet ordinaire des grands honneurs de porter un changement remarquable dans les esprits (3). Mais il y a cette différence que, rencontrant un esprit bas, ils le rendent insolent ; s'il est timide, il devient cruel ; s'il est léger, il devient brutal et impie. Mais s'ils trouvent un esprit bien fait, un cœur noble et généreux, ils lui impriment d'excellentes qualités pour égaler sa volonté au pouvoir qu'il a de faire du bien à tout

(1) Tu vocaberis Cephas. (*Joan.* 1. 42.)
(2) Faciam vos fieri piscatores hominum. (*Matth.* 4. 19.)
(3) Honores mutant mores.

le monde. Louis XII, étant sollicité à venger les injures particulières qu'il avoit reçues avant son avénement à la couronne, fit une répartie digne d'un grand monarque. Le roi de France, répondit-il, ne venge point les querelles du duc d'Orléans. Cela veut dire : Je ne suis plus ce que j'étois étant duc d'Orléans, j'ai changé d'intérêts en changeant de qualité. Le sceptre que je porte, me donne le moyen de me venger, mais il m'en ôte la volonté : et si j'ai plus de puissance que j'en avois auparavant, je dois avoir aussi plus de clémence et de bonté. Les petites étoiles ont de malignes qualités, mais le soleil n'a que des influences favorables. Les foudres abattent tout, les torrens emportent tout, les embrasemens consument tout, mais la main du prince doit être comme celle de Dieu, qui est toujours pleine de biens, et qui ne prend les armes qu'à regret, pour faire justice de nos crimes.

TROISIÈME POINT.

Considérez pourquoi le Fils de Dieu ayant promis les clefs de son royaume à saint Pierre durant sa vie mortelle, il ne les lui a données qu'après sa glorieuse renaissance du tombeau.

En premier lieu, il n'étoit pas raisonnable que saint Pierre ouvrît le ciel avant son cher maître, qui ne le devoit ouvrir que par sa mort. Car le pouvoir des clefs dépendoit de sa passion, d'où tous les sacremens tirent leur origine et leur vertu. Il est vrai que toute la vie de Jésus-Christ étoit une passion continuelle. C'est pourquoi le Saint-Esprit joint souvent dans l'écriture sainte la naissance du Seigneur avec sa mort : Un Fils nous est donné, dit le prophète : il porte sur son épaule le signe de sa domination (1) ; et l'Eglise, dirigée par le même esprit : O Dieu, s'écrie-t-elle, qui avez voulu que Notre-Sauveur se revêtît de notre chair et souffrît

(1) Filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus. (*Isaïæ.* 9. 6.)

le supplice de la croix (1), pour montrer, par ces deux extrémités qui renferment toute sa vie, qu'elle n'a été qu'une perpétuelle souffrance. Mais, parce que cette continuelle souffrance n'a été consommée que par sa mort et par l'effusion de son sang, c'est à sa mort qu'on en attribue la force et la vertu, parce que c'est à elle que toutes les parties de sa vie se terminent.

En second lieu, le Sauveur du monde prévoyoit la chute de son disciple, et, dans cette vue, il ne vouloit lui donner le souverain pouvoir sur son Eglise, qu'après lui avoir fait pleurer sa faute, et recouvrer sa grâce par la pénitence, afin qu'on ne pût pas dire ni soupçonner qu'il eût jamais perdu les clefs du ciel.

De plus, il étoit à propos de les mettre entre les mains d'un homme qui n'eût pas l'esprit d'Elie pour fermer le ciel, ou pour en faire descendre le feu sur les pécheurs, mais un esprit de douceur pour compatir à leur misère, et les porter dans ses entrailles comme Moïse, qui souhaitoit d'être effacé du livre de vie, si Dieu ne détournoit sa colère, et ne pardonnoit à son peuple. C'est pourquoi il nous a donné pour chef un homme pécheur comme nous, mais pénitent; afin que de sa part il eût de la tendresse pour nous, se souvenant de sa fragilité; et que, de la nôtre, nous eussions plus de confiance en Dieu, et plus de courage et de ferveur pour faire pénitence à son exemple.

Enfin, il faut encore ajouter que le pouvoir de remettre les péchés, et d'ouvrir le ciel aux pecheurs par le moyen des sacremens, est un privilége, non de la synagogue, mais de l'Eglise qui est sortie du côté sacré de Jésus-Christ crucifié. La loi demande cette grâce et la promet à l'avenir, mais l'évangile la donne. La loi commande, mais l'évangile donne la force d'obéir. La loi menace, mais l'évangile con-

(1) Deus, qui Filium tuum carnem sumere, et crucem subire fecisti. (*Orat. in Dominicâ Palmarum.*)

sole. La loi nous montre le chemin du ciel, mais l'évangile nous l'ouvre. Il n'étoit donc pas convenable d'en donner les clefs à saint Pierre avant la fin de la synagogue ; il falloit attendre le temps de l'évangile, qui commence où la synagogue finit, c'est-à-dire à la mort de Jésus-Christ.

Quelle obligation n'avez-vous donc pas à cet adorable Sauveur, de vous avoir fait naître dans un temps si favorable, et d'avoir donné à son vicaire en terre un pouvoir aussi avantageux pour vous et pour tous les fidèles, qu'est celui de remettre les péchés, de purifier les âmes, de les retirer de l'abîme, de les réconcilier avec Dieu, de les justifier, de leur ouvrir les portes du paradis, de leur en faciliter et aplanir le chemin, et de les rétablir dans le droit que nous avons au royaume de Dieu par les mérites de son Fils ?

O bonté infinie de mon Sauveur, quelles actions de grâces vous puis-je rendre pour un bienfait si signalé ? Et je n'en sais pas user. Quelle excuse aurai-je après ma mort, si je trouve le ciel fermé faute de recourir de bonne heure aux clefs que vous avez laissées à vos ministres pour me l'ouvrir ?

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

Sur la dignité de S. Pierre, et son pouvoir souverain et universel dans l'Eglise, en qualité de chef.

Ecce lapis quem dedi coram Jesu : super lapidem unum septem oculi sunt. Ecce ego cælabo sculpturam ejus, ait Dominus exercituum ; et auferam iniquitatem terræ illius in die unâ. ZACH. 3. 9.

Voici la pierre que j'ai mise devant Jésus. Il y a sept yeux sur une seule pierre. C'est de ma main qu'elle sera taillée et ciselée, dit le Seigneur des armées ; et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre.

REMARQUE.

THÉODORET dit que cette pierre mystérieuse est une figure de Zorobabel qui devoit être, entre les mains de Dieu, comme une pierre angulaire, sur laquelle il vouloit rétablir la maison de David. Saint Jérôme assure que c'est la figure de Jésus-Christ, qui est l'unique fondement du salut (1). Le cardinal Pierre Damien (2) dit qu'elle représente les prélats de l'Eglise, et suivant sa pensée nous la prendrons ici pour une figure du pouvoir universel de saint Pierre en qualité de chef de toute l'Eglise.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ, en premier lieu, que le plus grand honneur qu'un homme mortel puisse recevoir sur la terre, est de tenir la place de Jésus-Christ dans la monarchie spirituelle de son Eglise. Car, si les plus grands saints se glorifient d'être les enfans de cette divine épouse, quelle gloire sera-ce d'en être le légitime chef, et par conséquent le père de

(1) Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est. (*I. Cor* 3. 11.)

(2) *Lib.* 2. *ep.* 2.

cette grande famille, qui comprend tous les élus et tous les peuples fidèles de l'univers? Or, c'est en cette qualité que nous devons honorer saint Pierre et tous ses successeurs, que le Fils de Dieu nous a laissés comme ses lieutenans sur la terre, et comme les pères de nos âmes à qui nous devons rendre une respectueuse obéissance. Car, si nous n'avons rien de plus cher que le salut éternel de nos âmes, nous ne pouvons assez reconnoître celui qui les a reçues en dépôt des mains de Jésus-Christ, qui les porte dans son sein, qui les enfante à la grâce, qui les nourrit à l'immortalité, et qui a les clefs du ciel pour leur donner entrée dans la gloire. Voilà la pierre fondamentale que le père éternel a posée de sa main, en présence de son Fils, pour soutenir tout l'édifice de son Eglise. Si vous ne bâtissez sur ce ferme rocher, si vous ne l'avez pour appui de votre foi, vous n'amassez que des ruines, votre salut ne peut être en sûreté.

SECOND POINT.

Considérez que le gouvernement de l'Eglise universelle est monarchique, et, par conséquent, que le chef qui la gouverne est unique. Car, si c'est le propre de la sagesse incréée de mettre l'ordre partout, il ne faut point douter qu'il n'ait mis dans son Eglise le plus parfait qui est celui de la monarchie. La nature multiplie les choses imparfaites; mais les excellentes sont uniques. Dans un royaume il y a plusieurs officiers, mais il n'y a qu'un roi. Dans le ciel il y a plusieurs étoiles, mais il n'y a qu'un soleil. Dans le corps il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'une tête. Ainsi, dans l'Eglise, il y a plusieurs prélats, plusieurs docteurs, plusieurs confesseurs, plusieurs martyrs, mais il n'y a qu'un chef visible de la monarchie universelle. Saint Pierre seul a reçu les clefs de Jésus-Christ (1), dit

(1) Solus Petrus claves accepit.

Optat de Milève; il n'y a qu'un pasteur de l'Eglise universelle (1), dit saint Bonaventure, sur le onzième chapitre de saint Luc. C'est un soleil, dit Hugues de Saint-Victor (au sermon soixante-quatrième), singulier dans son excellence, unique dans son pouvoir, parce qu'il est constant que c'est lui seul à qui on a dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise (2). Pourquoi lui seul ? Parce que, comme dit saint Cyprien : Dieu est un, Jésus-Christ est un, l'Eglise est une, et la chaire de l'Eglise est une, fondée sur saint Pierre par la voix de Jésus-Christ (3). Et encore : l'Eglise qui est unique, a été fondée sur un seul qui a reçu les clefs par la voix de Jésus-Christ (4). Pourquoi lui seul, encore une fois ? Parce que Dieu étant ennemi de la division, dit saint Jérôme, du nombre des douze apôtres il en choisit un, pour ôter, par l'unité du chef qu'il établit, toute occasion de schisme et de division entre les membres, qui ne doivent avoir qu'un cœur et qu'une âme, comme ils n'ont qu'un chef (5). Celui qui hait son prochain, se ferme tellement toutes les portes du ciel, qu'il n'en trouve plus par où il puisse entrer. Car, si quelqu'un bannit la charité de son cœur, avec quel front ose-t-il se présenter devant Dieu qui est la charité même ?

TROISIÈME POINT.

Considérez que l'Eglise universelle a son centre dans le cœur de Jésus-Christ. Par conséquent, comme dans un édifice le fondement est toujours

(1) Unus prælatus est universalis Ecclesiæ.

(2) Cùm soli Petro dictum esse constat : Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

(3) Deus unus, Christus unus, una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. (*S. Cypr. lib. Ep. 8. ad Cornel.*)

(4) Ecclesia quæ una est, super unum qui claves accepit, voce Domini fundata est. (*Apud eumdem.*)

(5) Unus eligitur, ut capite constituto, schismatis tolleretur occasio. (*Cæsarius, Hom. 4.*)

le plus près du centre ; de même dans l'Eglise saint Pierre, qui en est le fondement, est le plus près de Jésus-Christ. D'où il suit, qu'il a l'éminence sur tous ; et qu'au lieu que le fondement des édifices matériels est toujours le plus bas, parce que leur centre est dans la terre, saint Pierre, au contraire, est le plus haut et le plus élevé en dignité, parce que le centre de l'Eglise est dans le ciel.

De-là vient, qu'il a la primauté et la prééminence par-tout. Il est cette pierre angulaire dont parle le prophète, que le Sauveur devoit un jour poser aux acclamations du peuple, et sur laquelle il devoit attirer la grâce de Dieu (1). Il est le premier confesseur de la divinité de son maître : le premier baptisé de la main de Jésus-Christ : le premier confirmé par la descente du Saint-Esprit : le premier au lavement des pieds : le premier au tombeau du Sauveur ressuscité : le premier pasteur qui tient l'assemblée des apôtres après l'Ascension : le premier prédicateur de l'évangile qui convertit les Juifs et les Gentils : le premier qui fait des miracles après la réception du Saint-Esprit en confirmation de la foi : le premier crucifié pour le nom de Jésus-Christ. Que devons-nous faire nous autres, maintenant qu'il est dans le ciel, et que cette pierre fondamentale de l'Eglise militante est changée en un soleil, dont les influences favorables conservent l'univers, et s'étendent à toutes les parties du royaume de Jésus-Christ jusques à la consommation des siècles ?

QUATRIÈME POINT.

Considérez que saint Pierre n'a pas seulement l'unité et la prééminence de chef dans l'Eglise de Dieu, mais encore l'universalité en vertu de laquelle son pouvoir s'étend à tous les temps et à toutes les parties du monde. Car il est évident que les fondemens d'un édifice ne doivent pas avoir

(1) Et educet lapidem primarium, et exæquabit gratiam gratiæ ejus. (*Zach.* 4. 7.)

moins d'étendue que tout le corps du bâtiment, autrement les murailles portant à faux tomberoient bientôt en ruine. Or, l'Église s'étend d'une extrémité du monde à l'autre (1). Par conséquent l'autorité de saint Pierre, qui en est le fondement, doit avoir la même étendue, et renfermer tout l'univers. Que nos hérétiques s'opposent tant qu'ils voudront à sa grandeur, et qu'ils tâchent de détourner le sens de ces paroles : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, » je ne m'en étonne pas. Ce sont des acéphales qui ne veulent point de chef qui les gouverne. J'ai bien d'autres garans, et de plus fidèles interprètes des paroles de Jésus-Christ. J'écoute avec respect le sentiment commun des saints pères que Dieu a mis dans son Eglise comme les lumières qui nous éclairent, et les maîtres qui nous instruisent : Le Fils de Dieu, par ces paroles, dit S. Chrysostôme, établit saint Pierre le chef de l'univers (2). Pierre est appelé le roc sur lequel est appuyé l'ouvrage de la religion chrétienne, dit saint Ambroise (3). Par ces paroles, dit saint Grégoire, la charge de toute l'Église a été commise à saint Pierre (4). « Pierre paît les agneaux, et il paît aussi les ouailles. Il nourrit les enfans, et il nourrit aussi les mères : il gouverne les sujets et les prélats. Il est donc le pasteur généralement de tous, parce qu'il n'y a dans l'Eglise que des ouailles et des agneaux (5). »

Je m'arrête au témoignage de l'Eglise assemblée en corps, qui ne reconnoît point d'autre chef universel que saint Pierre. Faut-il assembler des con-

(1) A mari usque ad mare. (*Ps.* 71. 8.)

(2) Illis verbis Christus Petrum universo orbi præponit. (*Hom.* 55. *in Matth.*)

(3) Petra dicitur Petrus, saxum totius operis christiani (*Serm.* 47.)

(4) His verbis Petro totius Ecclesiæ cura commissa est.

(5) Pascit Petrus agnos, pascit et oves; pascit filios, pascit et matres : regit et subditos et prælatos. Omnium igitu pastor est, quia præter agnos et oves in Ecclesiâ nihil est.

ciles ? Lucencius, au concile général de Calcédoine, assure que jamais il ne s'en est tenu aucun sans l'autorité du pape. Faut-il présider à leurs assemblées ? Saint Pierre a présidé en personne au premier concile de l'Eglise, et, depuis, ses successeurs ont présidé aux autres, ou par eux-mêmes, ou par leurs légats qui représentoient leurs personnes. Faut-il confirmer leurs décrets ? Les pères du concile de Calcédoine prient le pape Léon d'honorer leur jugement de son approbation (1). Le concile d'Arles, en l'année 314, demande au pape Sylvestre la publication de ses canons ; et, au concile de Tours, en l'année 570, les évêques de l'église gallicane protestent qu'il ne se trouvera personne si téméraire que de contrevenir aux ordres des souverains pontifes, et que leurs prédécesseurs ont toujours déféré à leur autorité (2).

J'ai pour règle de ma conduite l'exemple des plus grands et des plus pieux monarques du monde ; et, sans emprunter les noms illustres des Constantin, des Théodose, des Marcian, sans compter les royaumes qui se sont rendus tributaires au Saint-Siége, pour honorer la chaire de saint Pierre ; depuis que nos rois ont reçu la lumière de la foi, de tant de têtes couronnées qui ont gouverné la monarchie, il n'y en a pas une qui ne se soit soumise à l'autorité spirituelle du vicaire de Jésus-Christ. Clovis fit présent au pape Hormisdas d'une couronne d'or enrichie de joyaux, à dessein de mettre son royaume sous la protection du prince des apôtres. Charlemagne obligea, par testament, ses enfans à défendre le Saint-Siége de toute leur puissance. Louis I, digne héritier de sa vertu, reçut le pape Etienne V avec des honneurs incroyables, et se prosterna devant lui trois fois jusqu'à terre. Saint Louis chargea par son testament ses enfans d'obéir au pape comme à leur père, s'ils

(1) Rogamus ut tuis decretis nostrum honores judicium.

(2) Patres nostri semper custodierunt quod eorum præcepit auctoritas.

vouloient regner heureusement. Et Henri-le-Grand, qui étoit capable de donner la foi à l'univers, crut qu'il ne la devoit donner à la France qu'après s'être soumis à l'obéissance de l'Eglise apostolique et romaine.

Que dirai-je du consentement des peuples ? Saint Paul ne disoit-il pas déjà de son temps, que la foi des Romains étoit publiée et annoncée par tout le monde ? N'est-ce pas la source d'où les ruisseaux coulent par toute la terre habitable ? N'est-ce pas de là, que saint Denys a porté la lumière de l'évangile dans la France, Boniface dans l'Allemagne, Augustin dans l'Angleterre, Kilian dans la Franconie ? N'est-ce pas là, que les saints persécutés ont toujours trouvé leur asile ? Et n'est-ce pas par la grâce de Dieu et du Saint-Siége apostolique, que les prélats prennent la qualité d'évêques et de pasteurs des âmes ? Tenons-nous donc au véritable sens de ces paroles : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise (1). Bâtissons sur ce fonds, établissons notre salut sur cette pierre fondamentale, soyons toujours étroitement unis à ce chef, comme membres fidèles du corps de l'Eglise. La branche se sèche, quand elle est séparée de sa racine ; le ruisseau tarit, quand il est séparé de sa source ; le corps meurt et pourrit, quand il est séparé de la tête ; et l'hérétique, le schismatique, le libertin et l'impie périssent, quand ils se séparent du chef de l'Eglise, de la racine de la foi, de la source inépuisable de la lumière et de la vie. Pierre, dit le Seigneur, mon Eglise est l'édifice du salut, et vous en êtes le fondement. C'est la famille des saints, et vous en êtes le père. C'est le vaisseau qui porte les prédestinés au port de l'éternité, et vous en êtes le gouverneur et le pilote. C'est le bercail de mes ouailles, et vous en êtes le pasteur universel. Les autres pasteurs ont leur troupeau particulier. Jean, vous fonderez les églises d'Asie : Thomas,

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.

vous porterez dans les Indes la lumière de ma doctrine : André, vous ferez fondre les glaces de la Scythie par la chaleur du feu divin que je suis venu apporter en terre ; mais pour vous, Pierre, je ne vous donne point d'autres bornes que celles de l'univers. Toutes les étoiles tirent leur lumière du soleil : tous les globes du ciel suivent le mouvement du premier mobile : toutes les rivières se vont rendre dans la mer pour s'y concentrer : et tout ce qu'il y a de vertus dans les fidèles, de science dans les docteurs, d'autorité dans les prélats, de stabilité dans les églises particulières, dépend de l'union qu'ils ont tous avec votre siége. Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Les Juifs s'efforceront de l'étouffer dans sa naissance, mais je rendrai tous leurs efforts inutiles. Les tyrans la persécuteront, et tâcheront de la noyer dans un déluge de sang ; mais elle s'élèvera glorieusement au-dessus des flots, qui ne serviront qu'à la porter partout, et à laisser en tous les lieux du monde des marques de ses victoires. Les hérétiques l'attaqueront par leurs impostures et leurs artifices, mais elle dissipera leurs erreurs ; et toutes les ténèbres de l'abîme ne pourront offusquer sa lumière. « Son trône éclatera devant moi comme un soleil, il subsistera éternellement comme la lune, et l'on verra dans le ciel le témoin fidèle de mes promesses (1). »

O Seigneur, je chanterai sans cesse vos miséricordes (2) : ma bouche annoncera votre vérité dans la succession de tous les âges. Car vous avez dit : La miséricorde s'établira pour jamais dans les cieux. J'ai préparé une alliance pour mes élus. Vous avez juré à votre serviteur : Je vous donnerai des successeurs jusqu'à la fin du monde ; je fonderai votre

(1) Thronus ejus sicut sol in conspectu meo : et sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis. (*Ps.* 88. 38.)
(2) *Ibid.* 1. *et seq.*

trône pour durer dans tous les siècles. Heureux est le peuple qui sait reconnoître ce bienfait, et vous louer avec des transports de joie d'une grâce si signalée. Ils marcheront dans la lumière de votre visage : ils se réjouiront durant tout le jour en votre nom, ils se glorifieront en votre justice. Car c'est à vous qu'appartient toute la gloire de leur vertu, et votre amour est toute notre force et notre élévation.

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

Sur la sainteté et les vertus de S. Pierre.

Super lapidem unum septem oculi sunt. Ecce ego cælabo sculpturam ejus, ait Dominus exercituum ; et auferam iniquitatem terræ illius in die unâ. ZACH. 3. 9.

Il y a sept yeux sur une seule pierre. C'est de ma main qu'elle sera taillée et ciselée, dit le Seigneur des armées : et j'effacerai en un jour l'iniquité de cette terre.

PREMIER POINT.

MESUREZ, en premier lieu, la sainteté du prince des apôtres, par les vertus qui ont éclaté durant sa vie.

Sa foi est incomparable ; et elle a cet avantage, qu'elle ne souffre jamais d'éclipse. « Pierre, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point (1). » La pierre sur laquelle Dieu grava de sa main la loi ancienne, fut brisée par Moïse en punition de l'idolâtrie des Juifs ; mais la pierre sur laquelle est gravée la loi nouvelle est inviolable. Les persécutions, les hérésies, la corruption des mœurs ne lui peuvent donner aucune atteinte.

Son humilité, comme le poids de la pierre, qu

(1) Rogavi pro te ut non deficiat fides tua, (*Luc*, 22-32.)

a fait chercher partout le centre de son néant; et il étoit tellement pénétré du mépris de l'honneur, qu'il en eut peur jusque dans l'opprobre de son supplice, et voulut être crucifié la tête en bas (1).

Sa pénitence ne dura pas moins que sa vie. On peut dire que son cœur, semblable à la pierre du désert, donna des eaux en si grande abondance depuis que le Fils de Dieu le frappa de ses regards, qu'il ne cessa d'arroser la terre de ses larmes, jusqu'à ce qu'elles furent changées en un fleuve de sang par les clous qui l'attachèrent à la croix.

Sa force étoit invincible. Dieu lui donna un cœur de diamant pour souffrir les insultes et les opprobres de ses persécuteurs avec un zèle héroïque, capable d'entreprendre la conquête de l'univers. Et, comme autrefois David prit une pierre qu'il mit dans sa fronde pour renverser Goliath, de même ce divin réparateur, voulant établir son Eglise sur les ruines de l'idolâtrie, prit une pierre du milieu du Jourdain, petite en apparence, c'est-à-dire, un pêcheur qui n'avoit ni lumière, ni adresse, ni force, mais il l'anima tellement de son esprit, qu'il renversa ce grand colosse de l'infidélité, en le frappant par la tête, et l'attaquant par la ville capitale de l'empire romain; puis il se servit de l'épée de saint Paul pour achever sa victoire, et assujettit toutes les nations à la foi par la force de sa parole. Car, en effet, c'est au courage de ces deux apôtres que nous devons la conversion du monde. Ce sont les deux yeux de l'Eglise, les deux mamelles de l'Epouse, les deux colonnes du temple du vrai Salomon, les deux pôles du ciel, et, pour ainsi dire, les deux bras avec lesquels le Fils de Dieu embrasse les quatre parties de l'univers.

Enfin, sa confiance et son amour n'ont rien d'égal. Le Sauveur du monde ne se contente pas que saint Pierre l'aime, s'il ne l'aime plus que tous les au-

(1) O virtus humilitatis ingenitæ! honorari etiam supplicii genere pertimescit. (*S. Aug. serm.* 27. *de Temp.*)

tres disciples (1). En voulez-vous voir une preuve miraculeuse? Regardez comme il marche sur les eaux pour aller trouver son maître. C'est l'amour qui le porte, dit saint Ambroise (2). Dès qu'il aperçoit son Sauveur, il n'a pas la patience d'attendre, il se jette dans la mer pour aller au-devant de lui, sans considérer le péril où il se met. O fervent disciple, ne craignez-vous point que la mer ouvre son sein, et vous enveloppe dans ses flots? Il n'a que Jésus-Christ en vue, il ne fait point de réflexion sur les eaux qui menacent de l'engloutir. Du moins, si vous ne craignez pas de perdre la vie, n'appréhendez-vous point de perdre, en vous noyant, la présence de votre maître? Qui lui donne cette assurance merveilleuse? L'amour. La charité, dit-il, bannit la crainte. Si donc j'aime mon Sauveur, je ne craindrai point le danger. L'amour transforme l'amant dans la chose aimée. Aimant donc mon maître qui marche sur les eaux, je deviendrai semblable à lui, et je marcherai sur les eaux comme lui. Son amour est l'aimant qui m'attire : quand je serois au fond de l'abîme, ne m'en peut-il pas retirer? Il est bien descendu du ciel en terre pour me chercher; craindroit-il de descendre au fond de la mer pour me sauver?

SECOND POINT.

Mesurez, en second lieu, la sainteté du prince des apôtres par la conformité qu'il a eue avec Jésus-Christ dans sa mort, aussi bien que dans sa vie. Il faut avouer que ce bon maître a comblé son cher disciple et son premier ministre d'une infinité de faveurs si excessives, qu'on diroit qu'il a voulu vérifier en sa personne, qu'entre amis tous biens sont communs.

(1) Diligis me plus his?

(2) Ambulavit Petrus in mari dilectione magis quàm pedibus. In navi enim positus considerat Dominum, et amore ejus ductus non cogitat labentes aquas; et dum Christum respicit, non respicit elementum.

Si Jésus est la pierre vive, saint Pierre l'est aussi, quoiqu'infiniment au-dessous de lui. Si Jésus est le fondement de l'Eglise, saint Pierre l'est aussi. Si Jésus est le chef de tous les fidèles, saint Pierre l'est aussi, mais toujours infiniment au-dessous de lui, et par dépendance de lui. Il lui donne son Eglise (1). Il lui donne ses enfans (2). Il lui donne la clef de ses trésors (3) : mais, tout bien considéré, il ne lui donne point de plus riche présent que sa croix. Il fut si libéral sur le calvaire, dit saint Ambroise, qu'il ne se réserva rien. Il laissa ses vêtemens aux soldats, sa mère à saint Jean, son paradis au bon larron, son esprit à son père, son corps au tombeau : mais pour sa croix, c'est le partage qu'il destina à saint Pierre, afin qu'il ne lui manquât rien pour le représenter en sa mort, comme il l'avoit suivi pendant sa vie. Il n'y a que cette différence que Jésus-Christ est crucifié la tête en haut, et saint Pierre la tête en bas. Pourquoi cela? Parce que, pour être le souverain pasteur, il faut être le serviteur des serviteurs de Dieu : parce que, pour être élevé au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, il ne laisse pas d'être sujet à Jésus-Christ; parce que Jésus-Christ l'a établi comme le chef visible de son Eglise sur la terre; et enfin, parce qu'il faut qu'il regarde le ciel comme le Fils de Dieu tourne les yeux de sa miséricorde vers la terre, afin qu'ils maintiennent l'Eglise par leur mutuelle correspondance; et que la croix qui leur est commune, soit comme le propitiatoire, d'où, comme les deux chérubins, ils se regardent et s'entretiennent mutuellement. Que dit ce grand apôtre? « Vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant (4). » Que dit le Fils de Dieu? « Vous êtes bienheureux, Simon Fils de Jonas, parce que ce n'est point la

(1) Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
(2) Pasce agnos meos.
(3) Tibi dabo claves Regni cœlorum.
(4) Tu es Christus Filius Dei vivi.

Chair ni le sang qui vous a révélé la gloire de ma divinité (1). »

O grand Saint, faites-nous part de vos lumières, pour connoître comme vous les grandeurs de Jésus; afin de participer à votre béatitude, pour le louer éternellement avec vous.

TROISIÈME POINT.

JUGEZ enfin de la sainteté de cet apôtre, par les miracles dont Dieu l'a favorisé pendant sa vie et après sa mort.

Pendant sa vie, son ombre seule guérissoit les malades, ce que nous ne lisons pas même de Jésus-Christ. Il a plus donné à ce disciple de force et de pouvoir qu'il n'en a voulu employer lui-même. Après sa mort ce privilége est passé à ses chaînes, qui ont toujours été en si grande vénération dans l'Eglise, à cause des miracles que Dieu opéroit par elles, que les souverains pontifes avoient coutume d'en envoyer les limailles enchâssées dans une clef d'or ou d'argent, comme un riche présent aux plus grands princes de la terre (2). La fête qu'on en fait encore aujourd'hui, en mémoire du miracle qui arriva du temps de Théodose le jeune, lorsque la chaîne que saint Pierre avoit portée à Jérusalem se joignit d'elle-même à celle de Rome, en présence du pape et de la fille de l'impératrice Eudoxie, qui l'avoit reçue de sa mère, montre assez l'honneur que le Fils de Dieu a voulu faire rendre à la sainteté de son vicaire en terre, et nous apprend en même temps à respecter les instrumens dont la divine providence se sert pour nous faire souffrir; nous souvenant que les chaînes dont les martyrs ont été liés, ont servi, non pas à les condamner, mais à les consacrer à l'immortalité.

(1) Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi.

(2) Meritò per omnes Christi ecclesias auro pretiosius habetur ferrum illud pœnalium vinculorum. (*S. Aug. serm.* 28. *de Sanctis.*)

« Heureuses chaînes, qui, de menotes et de liens se changeant en couronnes, en touchant cet apôtre en ont fait un martyr ! Heureux liens, qui ont fait aller leur prisonnier jusqu'à la croix de Jésus-Christ, non tant pour le condamner à la mort, que pour le consacrer à l'immortalité (1) ! »

MÉDITATION.

30 JUIN. — Fête de la commémoration de saint Paul.

Gratiâ Dei sum id quod sum; et gratia ejus in me vacua non fuit. I. COR. 15. 10.

Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu; et sa grâce n'a pas été sans fruit en moi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les richesses de la grâce dans la personne de cet apôtre. Il y a trois trésors en Dieu, où tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire sont renfermés. Le premier est un trésor de puissance, qui appartient au Père : le second est un trésor de sagesse, qui est attribué au Fils : le troisième est un trésor de miséricorde, qui est approprié au Saint-Esprit (2). C'est dans ces trois trésors que le Sauveur du monde a fait entrer saint Paul, pour répandre sur lui une riche effusion de sa grâce.

Il est entré dans le trésor de la miséricorde par sa conversion, et de persécuteur il est devenu apôtre. « Je suis, dit-il, le moindre des apôtres : et je

(1) Felices illi nexus, qui de manicis et compedibus in coronam mutandi, apostolum contingentes, martyrem reddiderunt. Felicia vincula, quæ reum suum usque ad Christi crucem non tàm condemnatura, quàm consecratura miserunt. (*S. Aug. serm.* 28. *de Sanctis.*)

(2) Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis? (*Deuter.* 32. 34.)

ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu : mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (1). Et ailleurs : « J'étois auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un calomniateur; mais j'ai reçu miséricorde parce que j'ai fait tous ces maux étant dans l'ignorance, et n'ayant point la foi. Et la grâce de Jésus-Christ s'est répandue sur moi avec abondance en me remplissant de la foi, et de la charité qui est en Jésus-Christ (2). »

Il est entré dans le trésor de la sagesse par son ravissement au troisième ciel, et c'est là qu'il a appris des secrets ineffables, que la langue d'un homme mortel ne peut expliquer. « Je vous déclare, mes frères, dit cet apôtre, que l'évangile que je vous ai prêché n'est point selon l'homme; parce que je ne l'ai point reçu, ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ (3). »

Il est entré dans le trésor de la puissance par le choix que Dieu fit de sa personne pour la conversion des Gentils, lorsqu'il dit aux fidèles assemblés à Antioche : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'emploi auquel je les ai destinés (4). » Car, en lui confiant la prédication de l'évangile parmi les peuples incirconcis, comme il l'avoit confiée à saint Pierre parmi les Juifs (5), il lui donna en même temps le pouvoir de chasser les démons, de lier et de délier les âmes, et de faire toutes sortes de miracles. Celui qui par sa puissance a établi Pierre apôtre des Juifs, m'a établi par la même puissance apôtre des Gentils (6).

Admirez la libéralité et la bonté de Jésus-Christ

(1) *I. Cor.* 15. 9. 10.
(2) *I. Tim.* 1. 13. 14.
(3) *Galat.* 1. 11. 12.
(4) *Act.* 13. 2.
(5) **Cùm vidisset quòd creditum est mihi evangelium præputii, sicut et Petro circumcisionis.** (*Galat.* 2. 7.)
(6) **Qui enim operatus est Petro in apostolatum circumcisionis, operatus est et mihi inter Gentes.** (*Galat.* 2. 8.)

envers ce grand apôtre. Remerciez-le de vous l'avoir donné pour maître. Priez-le de vous ouvrir le trésor de sa miséricorde, pour vous convertir, et changer de vie ; le trésor de sa puissance, pour surmonter tous les obstacles de votre salut ; et le trésor de sa sagesse, pour régler vos mœurs selon les maximes évangéliques que saint Paul vous a enseignées. « Prenez soin de faire que Notre-Seigneur vous trouve purs, irrépréhensibles, et dans la paix : et croyez que c'est pour votre salut qu'il vous attend avec une longue patience ; ainsi que Paul notre très-cher frère vous l'a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée (1). »

SECOND POINT.

Considérez le bon usage que saint Paul a fait de ce triple trésor pour le salut des âmes, et pour sa propre perfection. Il a profité avantageusement du trésor de la miséricorde, en quittant tout pour suivre Jésus-Christ, à la première invitation de la grâce (2). Il s'est dégagé de l'amour de la chair et du sang (3). Il s'est défait de l'amour du monde (4). Il s'est déchargé du fardeau de ses péchés (5) : il a renoncé aux plaisirs des sens (6) : il a méprisé tous les respects humains (7) : enfin, il s'est

(1) Satagite immaculati et inviolati ei inveniri in pace : et Domini nostri longanimitatem salutem arbitremini, sicut et charissimus frater noster, Paulus secundùm datam sibi sapientiam, scripsit vobis. (*II. Petr.* 3. 14. 15.)

(2) Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. (*Matth.* 19. 27.)

(3) Continuò non acquievi carni et sanguini. (*Galat.* 1. 16.)

(4) Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. (*Galat.* 6. 14.)

(5) Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum. (*Hebr.* 12. 1.)

(6) Castigo corpus meum, et in servitutem redigo. (*I. Cor.* 9. 27.)

(7) Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem. (*Galat.* 1. 10.)

quitté lui-même pour n'être plus qu'à Jésus-Christ, et ne vivre plus que pour sa gloire (1).

Secondement, il a fait un saint usage des deux autres trésors, en prêchant aux Gentils, et en pratiquant avec autant de sagesse que de force les maximes évangéliques qu'il enseignoit comme maître de l'univers. Qui peut dire, sinon lui-même, les actes héroïques de pauvreté, d'humilité, de patience, de confiance, de zèle, de mépris des choses de la terre, et de désir de voir son Sauveur, qu'il a exercés depuis sa conversion jusqu'à la mort? Pesez ce qu'il dit sommairement en sa seconde épître à Timothée.

Pour moi, je suis près d'être immolé; tout est disposé pour mon sacrifice (2). Mais de qui serai-je la victime, ajoute saint Augustin? De Dieu; car la mort des saints est précieuse devant le Seigneur. Jamais personne n'a dit avec tant de joie : Je m'en vais au festin, que saint Paul : je m'en vais au martyre et à la mort (3).

Le moment où je dois être dégagé approche (4). Et dégagé de quoi? De son corps, reprend le même docteur. Car il y a un lien fort doux, qui unit l'âme au corps, dont elle ne veut point qu'on la détache. Et c'étoit néanmoins une joie pour saint Paul, de penser qu'il en seroit un jour séparé; joie qu'il exprime bien par ces paroles : J'ai un ardent désir d'être dégagé des liens de mon corps (5). Je ne crains point la mort, je la désire, et je l'attends avec

(1) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. (*Ibid.* 2. 20.)

(2) Ego enim jam delibor. (*II. Tim.* 4.6.)

(3) Sacrificium ero. Cujus? Dei; quia pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Nullus cum tantâ exultatione dixit se epulaturum, quantâ Paulus se passurum.

(4) Et tempus resolutionis meæ instat. (*Tim. Ibid.*)

(5) Resolutionem dixit à corpore. Est enim quoddam dulce vinculum corporis, quo ligatus est homo, et solvi non vult. Tamen gratulabatur ipse sibi de hoc, quòd aliquandò solvendum esset, dicens : Cupio dissolvi.

joie. Pourquoi ? J'ai bien combattu (1). Il y a un mauvais combat qu'il faut fuir ; par exemple : contester avec le prochain, et vivre dans la discorde (2). Combattre la vérité connue, soit par orgueil ou par caprice (3). Résister aux inspirations divines (4). Il en a un bon et légitime, auquel il se faut résoudre pour obtenir la couronne (5) : Préparez-vous au combat, si vous voulez avoir la victoire. Si vous ne voulez rien souffrir, vous renoncez à la couronne (6). O que saint Paul s'en est bien acquitté ! O qu'il a soutenu de glorieux combats contre la chair, contre le démon, contre les puissances des ténèbres, contre les puissances du monde, contre les sages du siècle, contre la malice opiniâtre des Juifs, et contre l'aveuglement des infidèles ! O qu'il a bien fait valoir les grâces qu'il avoit puisées dans les trésors de la sagesse et de la puissance divine ! O qu'il a remporté de victoires ! O qu'il a glorieusement fourni sa carrière ! « J'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi que j'avois promise à Jésus-Christ (7). Je me suis conduit en toutes choses comme un bon serviteur de Dieu, par une grande patience dans les afflictions, dans les adversités, dans les oppressions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la science, par une longue soumission à souffrir, par la douceur, par la force du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, par

(1) Bonum certamen certavi. (*Tim.* 12. 7.)
(2) Non in contentione et æmulatione. (*Rom.* 13. 13.)
(3) Nihil per contentionem neque per inanem gloriam. *Philipp.* 2. 3.)
(4) Quis restitit ei, et pacem habuit? (*Job.* 9. 4.)
(5) Esto expeditus ad pugnam, si vis habere victoriam.
(6) Si pati non vis, recusas coronari. (*Lib.* 3. *de Imit. Christ. cap.* 19.)
(7) Cursum consummavi, fidem servavi. (*II. Tim. c.*)

les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, etc. (1). »

Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur qui est le juste juge me rendra au grand jour, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui désirent son avénement (2). Voilà la source de la joie de cet apôtre, et ce doit être aussi la nôtre. « Il se réjouissoit, parce que le Seigneur l'avoit assuré de la couronne et du triomphe après un si grand combat (3). » Et nous avons aussi la même assurance, si nous combattons courageusement comme lui jusqu'à la mort (4).

TROISIÈME POINT.

Considérez quelle est cette précieuse couronne que le Fils de Dieu a réservée aux travaux de saint Paul, et au bon usage qu'il a fait des trésors inestimables de sa grâce. Parmi tous les saints, ceux que nous honorons le plus dans l'Eglise militante, et qui possèdent plus de gloire dans l'Eglise triomphante, sont saint Pierre et saint Paul. L'un a les clefs de la puissance, l'autre les clefs de la science, tous deux les clefs de la miséricorde pour ouvrir le ciel à tous les fidèles, comme les deux protecteurs de l'Eglise universelle, et les deux princes que Dieu a établis sur toute la terre, pour distribuer ses grâces et ses faveurs (5).

C'est en cette qualité que nous les devons invoquer, tâchant de notre part de nous rendre dignes de leur protection spéciale par l'imitation de leurs vertus. Car, comme dit saint Bernard : la vie de ces

(1) *II. Cor.* 6. 4. *et seq.*

(2) In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. (*II. Tim.* 4. 8.)

(3) Certus securusque gaudebat, quia de victoriâ tanti certaminis certum eum securumque Dominus fecerat.

(4) Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. (*Apoc.* 2. 10.)

(5) Constitues eos principes super omnem terram. (*Ps.* 44. 17.)

deux apôtres, leur doctrine et leur mort contribuent à notre bien. Leur conversation nous porte à la continence et à la fuite du vice : leur prédication nous apprend la sagesse et la science des saints, et leur mort nous anime aux souffrances, et nous laisse un illustre exemple de patience (1). Ce sont ces trois sources d'eau vive qui arrosent toute la terre d'une liqueur céleste, plus douce que le lait que donna saint Paul au lieu de sang, et plus salutaire que celle des trois fontaines miraculeuses que sa tête fit sortir en bondissant trois fois après sa mort, et prononçant trois fois le sacré nom de Jésus, qu'il avoit si souvent écrit et proféré pendant sa vie. Ouvrez, Seigneur, votre trésor, faites couler sur nous cette source d'eau vive dont vous avez rempli le vase d'élection (2).

(1) Pro nobis facit apostolorum vita et doctrina, et mors ipsa. Etenim in conversatione continentiam, in prædicatione sapientiam, in passione suâ patientiam nobis contulerunt. (*S. Bern. serm. de SS. Apost. Petro et Paulo.*)

(2) Aperi, Domine, thesaurum tuum, fontem aquæ vivæ.

MÉDITATIONS
POUR LE MOIS DE JUILLET

2 JUILLET. — Fête de la Visitation de la sainte Vierge.

Fecit mihi magna qui potens est. LUC. 1. 49.

Celui qui est tout-puissant, a fait pour moi de grandes choses.

PREMIER POINT.

SOUVENT les choses les plus grandes paroissent petites à cause de leur éloignement. Il semble que le soleil n'a pas deux pieds d'étendue, si l'on en juge par l'apparence : et néanmoins il est incomparablement plus grand que la terre. On peut dire la même chose de la Visitation. Si vous la regardez de loin, ce n'est qu'un compliment, une visite ordinaire que la Vierge rend à sa cousine : mais si vous la regardez de près, il n'est rien de plus grand quant au mystère, quant au miracle, et quant aux vertus qu'elle pratique. C'est par ces trois preuves signalées qu'il faut juger de sa grandeur.

Considérez donc, premièrement, qu'il n'est rien de plus grand quant au mystère. Car tout ce qui se passe en secret dans le mystere de l'Incarnation à l'avantage de la bienheureuse Vierge, sainte Elisabeth le publie dans celui-ci ; et tout ce qui semble anéantir dans l'autre les perfections divines, la Vierge le relève ici par son cantique. Dans l'Incarnation, l'ange demande le consentement de la Vierge : dans la Visitation, sainte Elisabeth la loue de l'avoir donné, et l'en estime bienheureuse (1). Dans l'Incarnation, l'ange annonce à la Vierge qu'elle sera mère du Fils de Dieu : dans la Visitation, sainte Elisabeth la salue en cette qualité, et

(1) Beata quæ credidisti. (*Luc.* 1. 45.)

lui rend de profonds respects. Dans l'Incarnation, l'ange fait l'éloge du fils et de la mère, et dans la Visitation, sainte Elisabeth le publie. « D'où me vient, s'écrie-t-elle, que la mère de mon Seigneur s'approche de moi? Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de votre ventre est béni (1). »

Que dirai-je des grandeurs du Verbe incarné? Pouvoit-il plus les abaisser qu'en se revêtant de la nature humaine? Et la bienheureuse Vierge pouvoit-elle les relever plus hautement, et en faire mieux éclater la gloire que par ces admirables paroles: Mon âme rend gloire au Seigneur, et mon esprit s'est exalté dans le Dieu mon Sauveur (2)?

Prenons part à son bonheur, et tâchons de l'imiter. Ayons tous l'âme de Marie pour glorifier le Seigneur : ayons tous l'esprit de Marie pour nous réjouir en Dieu. Car, encore qu'il n'y ait qu'une mère de Jésus-Christ selon la chair, néanmoins Jésus-Christ est un fruit que tous peuvent produire selon la foi (3).

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, qu'il n'est rien de plus grand quant au miracle. Car jamais Dieu ne s'étoit servi de personne comme d'organe pour produire la grâce et sanctifier un pécheur: mais ici la parole de la Vierge sert d'organe au Saint-Esprit pour porter la joie, la lumière et la grâce dans l'âme d'un enfant, et pour en faire le premier des

(1) Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me? (*Luc.* 1. 43.)

Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. (*Ibid.* 42.)

(2) Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (*Ibid.* 46.)

(3) Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum : sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo. Nam etsi secundùm carnem una mater est Christi, secundùm fidem tamen omnium fructus est Christus. (*S. Ambr. lib.* 2. *Lucam.*)

prédestinés par un insigne miracle, qui est le seul qu'elle ait fait durant sa vie. « Car je n'ai pas plutôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein (1). » Voilà votre chef-d'œuvre, ô bienheureuse Vierge, chef-d'œuvre rare, puisque c'est le seul miracle que l'écriture-sainte nous marque : chef-d'œuvre digne de vous, qui portez la source de la grâce dans vos très-pures entrailles. O Vierge mère de mon Sauveur et de tous les prédestinés, faites encore un pareil miracle dans mon âme. Faites-lui entendre votre voix, portez-y la consolation, la lumière, la connoissance et l'amour de votre Fils (2).

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, qu'il n'est rien de plus grand quant aux vertus que la bienheureuse Vierge pratique. Sa foi est parfaite : car la foi est nécessaire aux miracles ; parce que, pour faire un miracle, il faut être uni à Dieu, comme l'instrument à la main de l'ouvrier, par soumission et dépendance. Or, la première et la plus grande soumission de notre esprit à Dieu, est celle de la foi ; parce qu'elle lui soumet la première et la plus noble de toutes nos puissances.

Son humilité est profonde. Car elle descend du plus haut degré de gloire dont une pure créature soit capable, qui est celle de la maternité divine, jusqu'au plus bas office d'une servante.

Sa charité est héroïque. Car elle va exercer les œuvres de la plus grande miséricorde ; et son zèle n'a point de moindre prétention, que d'écraser la tête du serpent, de détruire l'empire du démon, de délivrer le premier des saints de sa tyrannie, et de le tirer de ses prisons. Il ne faut donc pas s'étonner si ce petit prisonnier témoigne tant de

(1) Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo. (*Luc.* 1. 44.)

(2) Sonet vox tua in auribus meis : vox enim tua dulcis et facies tua decora. (*Cant.* 2. 14.)

joie en la présence de sa libératrice. Il tressaille de joie, dit saint Jérôme, à l'entrée de Marie, parce qu'il entendoit la voix du Seigneur qui parloit par la bouche de la Vierge. C'est pourquoi il désiroit avec ardeur de sortir du sein de sa mère, pour aller au-devant de lui (1). Je vois, lui fait dire saint Chrysostôme, le soleil de justice dans le sein de sa mère, et j'en reçois les premiers rayons, et les plus favorables influences. Voilà le sujet de ma joie. O quelle joie de voir Jésus ! mais qui le peut voir sans l'entremise de la bienheureuse Vierge ? Où peut-on voir le soleil que dans sa sphère ? O divine aurore, qui avez enfanté celui qui est la lumière du monde, faites-le naître dans nos cœurs par un ardent amour, qui nous tire des ténèbres du péché, et nous élève par les degrés des plus solides vertus, jusqu'à la claire vue de Dieu, et à la jouissance de notre souverain bien (2).

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

Exurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. Luc. 1. 39.

En ces jours-là, Marie se levant s'en alla en hâte vers les montagnes, et en la ville de Juda.

PREMIER POINT.

Considérez que la bienheureuse Vierge, qui est le miroir de la vraie sainteté, nous en représente les plus beaux traits dans sa visite. **1.°** En se levant et allant vers les montagnes. **2.°** En se hâtant et

(1) Ad introïtum Mariæ exultavit, et lusit. Audiebat enim verba Domini per os Virginis personantis, et de utero matris in occursum ejus gestiebat erumpere. (*S. Hieron. ep. ad Lætam.*)

(2) Vitam præsta puram, Iter para tutum, Ut videntes Jesum Semper collætemur.

marchant en diligence. 3.° En demeurant trois mois dans la maison de sa cousine.

Marie se levant, s'en alla vers les montagnes. Voilà l'idée d'une âme qui commence à servir Dieu. Il faut qu'elle se lève et qu'elle montre qu'elle se lève en quittant ses mauvaises habitudes, et sortant de l'abîme du péché où elle s'est malheureusement précipitée : qu'elle monte en portant ses pensées, ses désirs, ses actions et tous les mouvemens de son cœur au-dessus de la nature corrompue. Regardez ceux que Dieu appelle à une grande perfection, vous trouverez, dans l'écriture, qu'il leur commande presque à tous de se lever. Il le dit au patriarche Abraham : Levez-vous et parcourez toute cette terre (1). Il l'ordonne à Jacob : Levez-vous, et sortez de cette terre (2). Il l'enjoint à Josué : Levez-vous, et passez le Jourdain (3). Il y exhorte l'épouse des cantiques : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée (4). Il le commande au prophète Elie : Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire (5). Il dit au paralytique : Levez-vous et marchez(6); au fils de la veuve de Naïm : Jeune homme, je vous le dis : levez-vous (7); à la fille de Jaïre : ma fille, levez-vous (8); aux apôtres : afin que le monde connoisse que j'aime mon père, levez-vous, sortons d'ici (9); au prince des apôtres : levez-vous promptement (10).

Cela nous montre, que pour aspirer à la perfection, il ne faut pas demeurer assis, ni attaché à la terre, ni au monde, ni à soi-même. Levez-vous,

(1) Surge, perambula terram. (*Genes.* 13. 17.)
(2) Surge, et egredere de terrâ hâc. (*Genes.* 31. 13.)
(3) Surge, et transi Jordanem. (*Jos.* 1. 2.)
(4) Surge, propera, amica mea. (*Cant.* 2. 10.)
(5) Surge, comede; grandis tibi restat via. (*III. Reg.* 19. 7.)
(6) Surge, et ambula. (*Matth.* 9. 5.).
(7) Adolescens, tibi dico, surge. (*Luc.* 7. 14.)
(8) Puella, surge. (*Marc.* 5. 41.)
(9) Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, etc. surgite, eamus. (*Joan.* 14. 31.)
(10) Surge velociter. (*Act.* 12. 7.)

Jérusalem; voilà la lumière qui se lève, pour dissiper vos ténèbres (1). Si vous la voulez recevoir, il faut se lever, il faut monter, il faut se sauver dans les montagnes (2). Sauvez-vous sur la montagne pour éviter l'embrasement de Sodome (3). Passez au pays des montagnes, c'est-à-dire des plus sublimes vertus, de peur que vos ennemis ne vous viennent attaquer. Dites avec l'épouse : J'irai sur la montagne de la myrrhe, et sur la colline de l'encens (4). Je m'exercerai à la mortification de mes sens : je m'appliquerai sérieusement à l'oraison, qui est l'école de l'amour divin et de toutes les vertus. C'est le premier trait de la perfection que la bienheureuse Vierge nous a tracé dans ce mystère. La Vierge nous apprend par son exemple, dit le vénérable Bède, que l'âme qui a conçu spirituellement le Verbe, doit monter par les pas de l'amour jusqu'au sommet des vertus (5).

SECOND POINT.

Elle s'en alla en hâte vers les montagnes.

Remarquez, en premier lieu, trois mouvemens miraculeux que Jésus-Christ produit dans ce mystère, et qui tendent tous au même terme qui est la gloire de Dieu. Mouvement d'humilité et de charité qu'il opère par son divin Esprit dans la bienheureuse Vierge. Mouvement de joie, qu'il opère par l'entremise de la Vierge dans le cœur de saint Jean. Mouvement d'admiration et de reconnoissance qu'il opère par l'entremise de saint Jean dans le cœur de sainte Elisabeth.

(1) Surge, illuminare, Jerusalem; quia venit lumen tuum. (*Is.* 60. 1.)

(2) In monte salvum te fac. (*Genes.* 19. 17.)

(3) Ad montana conscendite, ne fortè occurrant vobis. (*Jos.* 2. 16.)

(4) Vadam ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. (*Cant.* 4. 6.)

(5) Exemplum Virgo tribuit, quòd omnis anima, quæ verbum mente concepit, virtutum cacumina gressu conscendat amoris.

Telles sont les visites intérieures du Saint-Esprit, lorsqu'il s'insinue dans nos cœurs. Il humilie, il enflamme, il réjouit, il ravit l'âme et la porte à glorifier son créateur.

Telles doivent être les nôtres. Elles doivent respirer la charité, inspirer la joie, et aspirer à la gloire de Dieu.

Remarquez, en second lieu, que tous ces mouvemens sont prompts, et surtout celui de la bienheureuse Vierge, qui monte avec plus de vîtesse, parce qu'elle a plus d'amour et une plus grande plénitude de Dieu. C'est pour nous apprendre qu'une âme qui se porte lâchement au service de Dieu et du prochain, recule plutôt qu'elle n'avance dans la perfection. Il faut qu'elle use de diligence et de ferveur en toutes ses actions (1). Soyez prompt, dit le sage, en toutes vos œuvres. Soyez prompt à faire pénitence. Chacun, dit saint Isidore, doit aller promptement à Dieu par la pénitence; de peur que s'il ne le veut pas lorsqu'il le peut, quand il le voudra trop tard, il ne soit plus en son pouvoir (2).

Soyez prompt à faire plaisir au prochain. Un don fait promptement est un double bienfait (3).

Soyez prompt à obéir aux inspirations divines, et aux ordres de vos supérieurs. Le Saint-Esprit est ennemi de la paresse, il ne peut souffrir la lenteur (4). Dès que la bienheureuse Vierge eut conçu Jésus-Christ, elle partit sans délai, et, comme dit saint Ambroise, elle fit paroître de la joie dans l'accomplissement de ses vœux, de la piété dans l'exécution de son devoir, et de la promptitude dans sa joie (5). Avez-vous vu un homme qui est

(1) In omnibus operibus tuis esto velox. (*Eccli.* 31. 27.)

(2) Festinare debet ad Deum pœnitendo unusquisque, dum potest; ne si, dum potest, noluerit, cùm tardè voluerit, non possit.

(3) Qui citò dat, bis dat.

(4) Nescit tarda molimina Spiritûs sancti gratia.

(5) Læta pro voto, religiosa pro officio, festina præ gaudio. (*S. Amor. in Luc.* 1. 39.)

prompt à faire son devoir? Il sera bon auprès des rois, il ne demeurera pas parmi les hommes du peuple (1).

TROISIÈME POINT.

MARIE demeura avec Elisabeth environ trois mois (2), et ne la quitta point qu'elle n'eût mis au monde le précurseur de Jésus-Christ.

Considérez que ce n'est pas assez de se lever, et de marcher avec ferveur dans le chemin du ciel, mais qu'il faut persévérer jusqu'à la fin. Lorsque David bénit Dieu de l'avoir revêtu de force, et d'avoir rendu sa voie parfaite, et sans aucune tache (3), il ne dit pas seulement qu'il lui a donné la légèreté des cerfs pour monter au plus haut degré des vertus, mais encore la fermeté pour s'y établir (4). Souvent les oiseaux qui ont des ailes pour voler fort haut, se contentent de faire leur nid fort bas, et dans les épines : mais le petit lézard qui n'en a point, se soutient de ses mains, et monte sur le palais du roi où il fait sa demeure (5). Voilà ce que doit faire l'humble serviteur de Dieu. Il doit s'aider de ses mains, c'est-à-dire, de la pratique des plus solides vertus, pour monter incessamment jusqu'à ce qu'il soit parvenu au palais du roi des rois, pour s'y établir si solidement qu'il n'en descende jamais. Car, comme dit Philon, la

(1) Vidisti virum velocem in opere suo? Coram regibus stabit, nec erit ante ignobiles. (*Prov.* 22. 29.)

(2) Mansit Maria cum illâ mensibus tribus. (*Luc.* 1. 56.)

(3) Deus qui præcinxit me virtute, et posuit immaculatam viam meam. (*Ps.* 17. 33.)

(4) Qui perfecit pedes meos tanquam cervorum, et super excelsa statuens me. (*Ps.* 17. 34.)

(5) Plerumque aves quos ad volatum penna sublevat, in vepribus residunt; et stellio, qui ad volatum pennas non habet, nitens manibus, regis ædificium tenet Quia nimirùm, etc. (*S. Greg. lib.* 6. *Mor. cap.* 5.)

Stellio manibus nititur, et moratur in ædibus regis. (*Prov.* 30. 28.)

vertu n'a point de temps limité (1) : elle est de tous les temps, elle les enferme tous, comme l'éternité qui n'a point de bornes ; c'est-à-dire, qu'elle agit toujours, et fait à chaque moment de nouveaux progrès jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme de la béatitude. Pesez cette excellente maxime de saint Ambroise : « Deux choses sont requises dans l'homme juste. La première, qu'il tâche continuellement d'acquérir de nouveaux mérites par ses bonnes œuvres : la seconde, qu'il les conserve (2). »

MÉDITATION.

4 JUILLET. — Fête de sainte Elisabeth, reine de Portugal.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus. CANT. 7. 10.

Je suis tout à mon bien-aimé, et son cœur est tourné vers moi.

PREMIER POINT.

SAINTE Elisabeth a cet avantage, que le monde n'a jamais partagé son cœur. Elle a parfaitement accompli ce que dit saint Bernard : « Tournez votre amour vers Dieu, en sorte que vous n'aimiez rien que lui ou pour l'amour de lui. Tournez aussi votre crainte vers lui ; parce que votre crainte est déréglée, si vous craignez autre chose que lui, ou que vous ne craigniez pas pour l'amour de lui. Enfin, tournez-y encore vos joies et vos tristesses, ce que vous ferez en ne vous attristant ni réjouissant que selon Dieu (3). »

(1) Virtus caret tempore. (*Philo. lib. de sacrif. Abel.*)

(2) Hæc duo ab homine requiruntur, ut et operibus nova quærat, et parta custodiat. (*Ambr. lib. 7. in Luc.*)

Hoc fac, et vives. (*Luc.* 10. 28.)

(3) Convertatur amor tuus, ut nihil diligas nisi Deum ipsum, aut certè propter ipsum. Convertatur etiam ad ipsum timor tuus ; quia perversus est timor omnis, quo metuit aliquid præter eum, aut non propter eum. Sic et gaudium

Considérez donc, en premier lieu, que sainte Elisabeth tourna dès son enfance tout son amour vers Dieu, et vers les pauvres pour l'amour de Dieu. Elle commença, à l'âge de huit ans, à réciter les heures canoniales, et continua cette dévotion jusqu'à la mort. Elle étoit si charitable envers les pauvres qu'elle commanda à son aumônier de ne refuser jamais l'aumône. Elle étoit si magnifique et si libérale, qu'il ne se bâtissoit aucun hôpital ni monastère dans son royaume, auquel elle ne voulût contribuer. Enfin, elle avoit tant de tendresse pour les pélerins et pour les orphelins, qu'on l'appeloit la mère des uns et des autres, parce qu'elle les regardoit tous comme ses propres enfans.

Heureux celui qui prend le soin des pauvres : le Seigneur les délivrera au mauvais jour (1). Que le Seigneur le conserve, et lui donne la vie, et le rende heureux sur la terre (2). Quel soin n'eut-il pas de notre sainte et de son page, qu'on avoit faussement accusés auprès du roi ? Ne délivra-t-il pas ce jeune homme de la mort par un trait admirable de sa providence ? et ne fit-il pas retomber sur son calomniateur le mal qu'il lui avoit procuré ?

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que sainte Elisabeth tourna toute sa crainte vers Dieu, bannissant de son cœur tous les respects humains, et ne craignant rien que l'offense de Dieu. Pendant son mariage, elle témoigna le respect qu'elle portoit à Dieu, par celui qu'elle rendoit à son mari, et par la patience héroïque avec laquelle elle souffroit

et tristitia convertantur ad ipsum : hoc fiet, si non nisi secundùm eum doleas aut læteris. (*S. Bern. de jejun.*)

(1) Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die malâ liberabit eum Dominus. (*Psal.* 40. 2.)

(2) Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terrâ, et non tradat eum in animam inimicorum ejus. (*Ibid.* 3.)

ses débauches et ses mauvaises humeurs; patience dont le fruit merveilleux fut la conversion du roi, après la mort duquel la sainte fit bien paroître le mépris qu'elle faisoit du monde et de toutes les vanités de la terre. Car aussitôt elle coupa ses cheveux, et prit l'habit des religieuses de sainte Claire, vérifiant par son exemple ce que dit saint Hilaire, qu'il faut renoncer à tous les biens de la terre, pour en avoir beaucoup d'autres plus précieux : qu'il faut mépriser tout pour suivre Jésus-Christ, et qu'on doit acheter l'éternité des biens spirituels par la perte générale des biens temporels (1).

TROISIÈME POINT

Considerez, en troisième lieu, que cette sainte princesse tourna toute sa joie et sa tristesse vers Dieu. Toute sa vie n'étoit qu'une continuelle pénitence, et toutes ses délices étoient de souffrir pour Dieu et de jouir de Dieu. Elle jeûnoit trois carêmes durant l'année. Le premier étoit celui de l'Eglise : le second, quarante jours avant la fête de saint Michel, en l'honneur du prince de la milice céleste, et de tous les bienheureux esprits. Le reste de l'année elle jeûnoit trois fois par semaine; et la veille des fêtes de Notre-Dame et des apôtres, elle ne prenoit que du pain et de l'eau.

Quelle excuse aurons-nous après un si grand exemple, si nous fuyons la mortification de nos sens, et si nous préférons les joies du siècle à celles du ciel ?

Quittons désormais toutes les douceurs trompeuses de cette vie, portons dès maintenant nos pensées dans les siècles à venir, tâchons tous les jours d'en goûter le bonheur par avance; et rejetant l'amertume dans tous les désirs du siècle, at-

(1) Neganda sunt terrena omnia, ut melioribus abundemus; et contemptu universorum Christus sequendus est, et spiritualium æternitas terrenorum est damno comparanda (*S. Hilar. in Evang.*)

:irons dans nos cœurs un pressentiment, une faveur, un avant-goût de la béatitude future (1).

MÉDITATION.

8 JUILLET. — Fête de saint Procope, martyr.

Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tuâ deduxisti me, et cum gloriâ suscepisti me. PSAL. 72. 24.

Vous m'avez tenu la main droite : vous m'avez conduit selon votre volonté, et vous m'avez reçu avec beaucoup de gloire.

REMARQUE.

SAINT Procope témoigna beaucoup de ferveur dans la foi depuis sa conversion : mais il signala son courage singulièrement dans son martyre, lorsqu'on lui fit étendre la main droite sur l'autel des faux dieux, et qu'on y versa avec un peu d'encens de la graisse fondue et ardente ; afin que si la douleur l'obligeoit à secouer ou remuer la main, on pût dire qu'il avoit offert de l'encens aux idoles. Mais Procope triompha glorieusement de cette industrieuse malice, tenant toujours la main ferme sans remuer, et prononçant ces paroles du prophète-roi : Seigneur, vous avez tenu ma main droite. Nous nous en servirons ici pour faire voir les faveurs particulières que cet illustre martyr a reçues de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la première faveur que Jésus-Christ fit à ce généreux martyr, fut de retenir sa main qu'il avoit armée contre les chrétiens, de peur qu'il ne la souillât du sang des fidèles. Car,

(1) Hujus vitæ dulcedinem relinquentes, jam nunc de futuris sæculis quotidiè cogitando, etiam in hoc tempore prægustare conemur ; et exclusâ de sensibus nostris sæcularium desideriorum amaritudine, quemdam beatitudinis saporem cordibus nostris attrahamus. (*S. Cesar. Homil.* 16.)

comme il alloit prendre possession du gouvernement d'Alexandrie que l'empereur Dioclétien lui avoit donné, avec ordre de faire mourir tous les chrétiens, il s'éleva un grand orage qui l'arrêta sur le chemin; et parmi les éclairs, et le bruit effroyable du tonnerre qui ébranloit la terre, il entendit une voix éclatante qui lui disoit: Néanias, où allez-vous? Je m'en vais, répondit-il, abolir le christianisme dans Alexandrie. C'est donc à moi, lui dit le Fils de Dieu, que vous déclarez la guerre? A ces paroles, Néanias lui demande: Qui êtes-vous qui me parlez de la sorte? Et au même instant il voit une croix plus claire que le cristal, d'où il sortit une voix qui lui disoit: Je suis Jésus crucifié, vrai Fils de Dieu. Néanias ajouta: Si vous êtes le Fils de Dieu, comment avez-vous été crucifié? Jésus lui répondit: Parce que je l'ai bien voulu. J'ai pris sur moi, par miséricorde, la peine de tous les péchés du monde, pour délivrer par ma mort tous les pécheurs de la mort éternelle qu'ils ont méritée. Cette reponse, jointe à la vue de la croix, lui imprima si fortement l'amour de Jésus-Christ crucifié, qu'il résolut de prendre son parti; et dès qu'il fut à Scythopolis, il fit faire secrètement par un orfèvre une croix d'or, qu'il honora toute sa vie comme l'instrument de son salut.

Apprenez de-là, que la croix est la fin de tous les maux et le commencement de tous les biens. O si Jésus crucifié entroit une fois en votre cœur, vous y trouveriez bientôt tout ce qui est nécessaire pour votre perfection.

Souvenez-vous de l'état de vie que vous avez embrassé, et ayez souvent l'image du crucifix devant les yeux. Vous avez sujet de vous confondre, lorsque vous considérez la vie de J. C., voyant que jusqu'à cette heure vous n'avez pas eu plus de soin d'y conformer la vôtre, quoiqu'il y ait déjà long-temps que vous soyez entré dans les voies de Dieu (1).

(1) Memor esto arrepti proposiți, et imaginem tibi pro-

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que la seconde faveur que le Fils de Dieu fit à saint Procope, fut de le tenir par la main dans les combats, et de le rendre victorieux des ennemis de l'empire. Car étant prêt à attaquer les Agaréniens, et craignant le succès de la bataille, il s'arma de la croix, en disant: Je verrai bientôt si celui qui m'a parlé est vraiment le Fils de Dieu. Et en même temps il entendit une voix qui lui dit: Ne craignez point, Néanias, je suis le Seigneur votre Dieu; je ne vous abandonnerai point. Alors, plein de confiance, il donne le signal du combat; et après un grand carnage des ennemis, il gagna la victoire sans perdre un seul de ses gens.

O qu'il est vrai, comme dit David, que ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, sont comme la montagne de Sion, qui n'est jamais ébranlée, et qui demeure toujours immobile (1)! Car il ne permettra pas qu'ils souffrent la violence des méchans, de peur que les bons ne tendent leurs mains vers l'iniquité. « Seigneur, faites du bien à ceux qui sont bons, et qui ont le cœur droit. Le Seigneur traitera ceux qui se détournent du droit chemin, et qui vont par des voies obliques, comme ceux qui sont ouvertement méchans. Que la paix règne dans Israël (2). O bon Jésus, soyez toujours à ma droite: tenez-moi par la main, et conduisez-moi en toutes mes actions selon votre sainte volonté (3)! »

pone crucifixi. Benè verecundari potes inspectâ vitâ Jesu Christi, quia necdum magis illi te conformare studuisti, licèt diù in viâ Dei fuisti. (*Lib. I. de Imit. Christ. cap.* 25.)

(1) Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion.... Non relinquet Dominus virgam peccatorum super sortem justorum; ut non extendant justi ad iniquitatem manus suas. (*Ps.* 124. 1. 3.)

(2) Benè fac, Domine, bonis, et rectis corde. Declinantes autem in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem. Pax super Israël. (*Ibid.* 4. *et* 5.)

(3) Utinam semper à dextris mihi sis, bone Jesu! utinam teneas manum meam dexteram semper! (*S. Bern.*)

TROISIÈME POINT.

Considérez que la troisième faveur que le Fils de Dieu fit à saint Procope, fut de le tenir par la main dans les tourmens de son martyre, de le combler de grâce, et de le couronner de gloire. Car, premièrement, il fut accusé par sa propre mère, qui, oubliant son sang et toutes les tendresses maternelles, le déféra à l'empereur. Mais Jésus-Christ lui fit la grâce de la convertir avec plusieurs autres, qui furent compagnons de ses souffrances. Secondement, Fabien, président de la Palestine, ne l'eut pas plutôt condamné à une obscure prison, que les anges le visitèrent, et le ravirent tellement par l'éclat de leur lumière, qu'il leur dit, craignant d'être trompé : Si vous êtes les anges de Jésus-Christ, prosternez-vous devant sa croix. Ce qu'ils firent au même instant.

En troisième lieu, peu de temps après, Jésus-Christ lui apparut; et le baptisant de sa main, il lui dit : Vous ne vous appellerez plus Néanias, mais Procope. Combattez si courageusement, que vous, avec plusieurs autres, emportiez la couronne de l'immortalité glorieuse.

Enfin, après ce baptême d'eau, il finit heureusement, par un baptême de sang, sa vie qu'il donna volontiers dans la ferveur de sa prière, pendant laquelle on lui coupa la tête.

Voilà un autre saint Paul, qui nous dit comme lui : Soyez mes imitateurs (1), comme je le suis de Jésus-Christ. Je persécutois l'Eglise avec excès. Mais quand il a plu à celui qui m'a choisi dès le ventre de ma mère, de m'appeler par sa grâce à la connoissance de son Fils Jésus-Christ, aussitôt, sans consulter la chair ni le sang, j'ai soumis ma volonté à la sienne, prêt à faire et à souffrir tout ce qu'il lui plairoit de m'ordonner pour sa gloire. Si vous trouvez quelque chose qui soit meilleur

(1) Imitatores mei estote. (*Galat.* 1. 13. 15. 16.)

que lui, prenez-le; mais malheur à celui qui pense qu'il y ait quelque chose de plus aimable que Jésus-Christ, qui est le souverain bien et la source de tous les biens.

Que rien ne vous paroisse ni relevé, ni admirable, ni digne d'être considéré, ou loué, ou désiré que ce qui est éternel (1). Mettez votre souverain plaisir en Jésus-Christ, qui est la vérité eternelle : et que votre extrême bassesse vous déplaise toujours, et ne vous donne que de la confusion et du mépris (2).

MÉDITATION.

12 Juillet. — Fête de saint Jean Gualbert, fondateur de l'ordre de Vallombreuse.

Ipse est pax nostra... ut duos condat in semetipso in unum novum hominem, faciens pacem, et reconciliet ambos in uno corpore Deo per crucem, interficiens inimicitias in semetipso. Ephes. 2. 14. 15. 16.

Il est notre paix... C'est lui qui a rompu en sa chair la muraille de séparation; afin de former en soi-même un seul homme nouveau des deux ennemis, en faisant la paix entr'eux, et de les réconcilier avec Dieu par la croix, les ralliant tous deux en un, et détruisant en soi-même l'inimitié qu'ils avoient l'un contre l'autre.

PREMIER POINT.

Considérez que la conversion de saint Jean Gualbert est un ouvrage de la croix de Jésus-Christ, qui en fit un homme nouveau, en détruisant dans son cœur la haine mortelle qu'il avoit conçue con-

(1) Nihil grande, nihil pretiosum, et admirabile; nihil reputatione appareat dignum, nihil altum, nihil verè laudabile et desiderabile, nisi quod æternum est. (*Vide S. Aug. in Psal.* 43.)

(2) Placeat tibi super omnia æterna veritas : displiceat tibi semper tua maxima vilitas. (*Lib.* 3. *de Imit. Christi, cap.* 4. 3.)

tre un soldat qui avoit offensé son père. Car l'ayant rencontré à son avantage, et lui pouvant ôter la vie, il se trouva changé tout d'un coup par le souvenir de Jésus-Christ crucifié, au nom duquel son ennemi lui demanda pardon en se prosternant à ses pieds. O que le nom de Jésus, et le souvenir de sa mort ont de force pour toucher les pécheurs les plus obstinés! C'est le propre de cet aimable Sauveur de faire fondre la dureté du cœur humain, tantôt par sa parole : « Mon âme, dit la sainte épouse, s'est attendrie à la voix de mon bien-aimé, sitôt qu'il a parlé (1). » Tantôt par son regard : « Le Seigneur se retournant regarda Pierre. Et Pierre, étant sorti dehors pleura amèrement (2). » Tantôt par la douceur de ses bienfaits : « Je soupirois, et vous m'entendiez, je flottois sur cette mer, et vous gouverniez ma course (3). C'est ainsi que vous avez peu à peu amolli mon cœur, en le touchant d'une main miséricordieuse (4). » Tantôt par son admirable condescendance : « Eh! que ne brisez-vous les portes du ciel, et que ne descendez-vous! Vous feriez fondre par votre seule présence les cœurs les plus endurcis, fussent-ils plus élevés que les montagnes, et plus durs que les rochers (5). »

Seigneur, je vous conjure par toutes vos miséricordes, par lesquelles vous nous avez délivrés de la mort éternelle, d'amollir mon cœur plus dur que la pierre et le fer, par votre très-sainte et puissante onction, et de faire que je sois à toute

(1) Anima mea liquefacta est, ut dilectus locutus est. (*Cant.* 5. 6.)

(2) Conversus Dominus respexit Petrum. Et egressus foràs Petrus flevit amarè. (*Luc.* 22. 61. 62.)

(3) Suspirabam, et audiebas me : fluctuabam, et gubernabas me. Ibam per viam seculi latam, nec deserebas me. (*S. Aug. lib.* 6. *Confes. cap.* 5. *in fine.*)

(4) Paulatim manu mitissimâ et misericordissimâ pertractans et componens cor meum. (*Ibid. initio. cap.*)

(5) Utinam disrumperes cœlos, et descenderes à facie tuâ montes effluerent. (*Is.* 64. 1)

heure, par le feu de la componction, comme une hostie vivante en votre divine présence (1).

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que saint Gualbert, après cet acte héroïque de charité, étant entré dans une église, et s'étant prosterné devant le crucifix pour faire sa prière, reçut un témoignage merveilleux de la faveur du ciel. Car le crucifix baissa miraculeusement la tête, comme pour lui donner le baiser de paix, et l'assurer du pardon de ses péchés. Notre-Seigneur voulut confirmer par ce miracle ce qu'il avoit dit dans l'évangile : « Heureux sont les miséricordieux, car ils recevront miséricorde (2). »

Pesez cette parole, et souvenez-vous qu'étant pécheur, vous avez besoin de la miséricorde de Dieu ; mais, pour l'obtenir, il faut que vous le fassiez vous-même, dit le sage : « L'homme qui est pauvre, est porté à la compassion (3), » et sa misère est heureuse en ce point, qu'elle lui apprend à faire miséricorde, parce qu'il en a besoin lui-même. Si donc vous connoissez le besoin que vous avez de la grâce de Dieu, usez du moyen qu'il vous présente. Pardonnez, afin qu'il vous pardonne. Car, si vous ne pardonnez point, votre père qui est dans le ciel ne vous pardonnera point aussi vos péchés (4). Prenez donc garde à vous. Si votre frère pèche contre vous, reprenez-le : et s'il se repent, pardonnez-lui. Et s'il pèche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il revienne vous trouver, en disant : Je me repens ; pardonnez-lui (5).

(1) Rogo te, Domine, per omnes miserationes tuas, quibus de morte æternâ liberati sumus, mollifica cor meum durum et lapideum, saxeum, et ferreum tuâ sacratissimâ et potenti unctione, et fac me per ignem compunctionis coram te omni horâ hostiam vivam fieri. (*S. Aug. in medit. c.* 35.)

(2) Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. (*Matth.* 5. 7.)

(3) Homo indigens misericors est. (*Prov.* 19. 22.)

(4) *Marc.* 11. 26.

(5) *Lucæ*, 17 3. 4.

TROISIÈME POINT.

Considérez l'impression merveilleuse que Notre-Seigneur fit par cette faveur dans le cœur de saint Gualbert. Il nous dit, par le Psalmiste, que son cœur s'est fondu comme la cire (1). Si donc l'âme vertueuse se fond ainsi par le feu de l'amour, et qu'étant fondue comme la cire, elle s'écoule dans le sein de Jésus, et que Jésus s'écoule mutuellement dans l'âme; que s'ensuivra-t-il de-là, qu'une parfaite union, et par suite une communication parfaite de toutes choses? C'est ce qui arriva à notre saint. Depuis ce miracle si signalé, il se donna tout à Jésus-Christ crucifié, et Jésus-Christ se donna tout réciproquement à lui. Il se fit un admirable mélange de ces deux cœurs, qui n'en firent qu'un, pour ainsi dire, par une si parfaite conformité de ce grand saint à toutes les volontés de son Sauveur, qu'il pouvoit dire, avec saint Paul: Jésus-Christ est ma vie, et mon bien est de mourir au monde et à moi-même (2).

Qu'une action héroïque est agréable à Dieu! Il n'en faut qu'une pour faire un saint, et le père de plusieurs saints.

(1) Factum est cor meum tanquam cera liquescens. (*Ps.* 21. 15.)

(2) Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. (*Philip.* 1. 21.)

MÉDITATION.

14 JUILLET. — Fête de saint Bonaventure.

Volavit ad me unus de seraphim : et in manu ejus calculus, quem forcipe tulerat de altari. ISAÏÆ, 6. 6.

Un des séraphins vola vers moi, tenant dans sa main un charbon de feu qu'il avoit pris avec des pincettes de dessus l'autel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Bonaventure a mérité de porter le nom de Séraphin et de Docteur séraphique, à cause de l'amour divin qui brûloit dans son cœur, et qu'il allumoit dans les autres par sa parole. Car il avoit dans un degré éminent les trois principales qualités de ce feu divin, la pureté, la lumière et l'ardeur, qui feront les trois points de notre méditation.

La pureté et l'innocence de son âme étoient si grandes, que son maître Alexandre de Halès disoit qu'Adam n'avoit point péché en lui, et que c'étoit un vrai Israélite sans déguisement et sans feinte. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si son cœur et sa langue furent trouvés entiers et sans aucune altération, soixante ans après sa mort. Son cœur étoit le siége de la pureté que tous les élémens respectent, et sa langue en étoit l'organe qui l'inspiroit a ceux qui écoutoient sa parole.

Heureux ceux qui ont le cœur pur (1). Ils monteront sur la montage du Seigneur, ils entreront dans son sanctuaire pour le contempler à jamais, et ils seront réciproquement son temple : il habitera en eux, et il s'y promènera comme dans un lieu délicieux : il sera leur Dieu, et ils seront son peuple (2). « Etudiez-vous donc à la pureté. Ayez

(1) Beati mundo corde. (*Matth.* 5. 8.)
(2) *II. Cor.* 6. 16.

soin de faire fleurir les lis dans votre cœur, si vous voulez y loger celui qui demeure parmi les lis. Que l'on connoisse si vos actions, vos affections et vos désirs sont des lis par la blancheur et l'odeur de leurs objets (1). »

SECOND POINT.

Considérez que saint Bonaventure n'avoit pas seulement la pureté de l'amour divin, mais encore la lumière. Les élémens les plus purs sont aussi les plus lumineux, parce qu'ils s'élèvent au-dessus des autres, et s'approchent plus du soleil qui est le centre de la lumière. De même, les âmes les plus pures sont aussi les plus capables de la science des saints, parce qu'elles sont plus unies au Verbe incarné en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. C'est ce que répondit un jour le séraphique Docteur à son intime ami le Docteur angélique, qui lui demandoit familièrement en quels livres il puisoit cette excellente doctrine qu'il enseignoit dans l'université de Paris. Car il lui montra le crucifix, en disant : Mon âme reçoit plus de lumière en priant au pied de la croix, et en servant à la messe, qui est une vive expression de Jésus-Christ crucifié, qu'en lisant tous les livres des docteurs.

Apprenez de-là, que la dévotion ne nuit point à l'étude des sciences, et que l'étude n'est point incompatible avec la dévotion : mais prenez garde que votre vanité, ou votre curiosité, et votre désir déréglé de savoir n'empêchent l'un et l'autre, et ne soient un grand obstacle à votre perfection.

(1) Cura habere lilia penès te, si vis habere hunc habitatorem liliorum habitantem in te. Opus tuum, studium tuum, desiderium tuum lilia esse protestentur moralis quidam rerum ipsarum candor atque odor. (*S. Bern. serm. 71. in cant.*)

TROISIÈME POINT.

Considérez que saint Bonaventure étoit incomparable dans la ferveur de l'amour. Saint Jean, dans son Apocalypse, dit qu'il vit sortir un ange de l'autel qui avoit pouvoir sur le feu (1). Tel étoit ce grand saint. Il sortoit de l'autel comme un séraphin brûlant d'amour, qui avoit pouvoir sur le feu, je veux dire, que sa dévotion envers le Saint-Sacrement étoit si grande, et qu'il y puisoit de si vives flammes de la plus pénétrante charité, qu'il étoit capable d'enflammer les autres, et de leur communiquer ce feu céleste que Jésus-Christ apporte encore tous les jours dans le monde en descendant sur nos autels. Il ne faut que lire ses ouvrages pour en être convaincu par sa propre expérience. Toutes ses paroles sont autant de charbons de feu qui échauffent et qui embrasent ceux qui les lisent avec un sincère désir d'en profiter. On sait ce qui lui arriva étant proche de la mort. Ne pouvant communier à cause d'un grand vomissement qui l'en empêchoit, il se fit appliquer la sainte hostie au côté, et par un miracle sans exemple l'hostie entra d'elle-même dans son sein, et pénétra jusqu'au cœur : marque signalée de l'amour qu'il avoit pour Jésus-Christ, et que Jésus-Christ avoit pour lui. Je ne dis rien des éminentes vertus qui accompagnoient sa charité : il en a fait un portrait dans son Séraphin à six ailes, qui le représente parfaitement, et nous apprend que, pour instruire et gouverner les âmes, il faut être, comme lui, chérubin par connoissance, et séraphin par amour. Voilà son vrai caractère en peu de mots.

(1) Angelus exivit de altari, qui habebat potestatem supra ignem (*Apoc.* 14. 18.)

MÉDITATION.

15 JUILLET. — Fête de saint Jacques, évêque de Nisibe

Zelo zelatus sum pro Domino. III. REG. 19. 14.

J'ai conçu un zèle ardent pour le Seigneur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce grand saint eut le zèle de saint Jean-Baptiste, dont il imita la pénitence dès son bas âge. Car dès qu'il eut l'usage de la raison, il se retira comme lui dans le désert, pour s'exercer à la mortification et à l'oraison; il s'habilla de peaux de chèvres, et s'armant d'une sainte haine contre lui-même, il fit une cruelle guerre à son corps et à ses sens. Durant l'été il couchoit sur la terre; l'hiver il s'enfermoit dans une grotte : mais en toutes les saisons de l'année il gardoit un jeûne perpétuel, et ne vivoit que d'herbes et de racines.

Comme l'on ne trouve point de fruit dans un arbre qui n'a point auparavant produit de fleurs, ainsi, celui qui ne se mortifie point dans sa jeunesse, et ne règle point ses mœurs, sera sans honneur et sans vertu dans sa vieillesse (1).

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ que saint Jacques eut aussi le zèle d'Elisée, qui fit dévorer par les ours les enfans qui se moquoient de lui. Car, sortant de son désert pour aller à la conquête des âmes, et s'employer à la conversion des infidèles, il punit certaines femmes insolentes qui se moquoient de lui, et se

(1) Sicut fructus non invenitur in arbore, in quâ flos priùs non apparuerit; sic in senectute honorem legitimum consequi non poterit, qui in adolescentiâ disciplinæ alicujus exercitatione non laboravit. (*S. Cypr. de* 12. *Abus.*)

railloient de son habit, en faisant tarir la fontaine où elles se baignoient, et blanchir leurs cheveux, pour leur apprendre à être sages. Une autre fois, quelques libertins lui demandant de quoi enterrer un de leurs compagnons qui contrefaisoit le mort pour le tromper, le saint levant les yeux au ciel, pria pour le défunt supposé, et donna l'aumône aux autres. Mais, comme ils pensoient s'aller réjouir avec leur compagnon qui avoit si bien fait le mort, ils trouvèrent qu'il l'étoit effectivement, et que ce n'étoit plus une feinte. Ce qui les obligea de retourner au saint qui en eut pitié, et rendit la vie à celui qui l'avoit perdue en pensant se jouer de la mort. O qu'il est vrai, comme dit le Sage, que Dieu n'a point fait la mort, et qu'il ne se réjouit point de la perte des vivans; mais que les méchans l'appellent à eux par leurs œuvres et par leurs paroles; et pensant se jouer avec elle, parce qu'ils la croient amie, ils y trouvent leur ruine pour le fruit de l'alliance qu'ils font ensemble (1).

Ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu (2). On peut bien tromper les hommes par artifice et par dissimulation : on peut bien se tromper soi-même par une secrète complaisance, et par un aveuglement volontaire; mais on ne peut tromper Dieu, parce qu'il pénètre le fond du cœur. Cherchez-le donc avec simplicité. Parce que ceux qui ne le tentent point le trouvent, et il se fait connoître à ceux qui se fient en lui (3). Car les pensées de malice séparent de Dieu; et quand les hommes veulent tenter la sagesse ou son pouvoir, il les convainc de folie. Sa sagesse n'entrera donc jamais dans une âme maligne. Le Saint-Esprit, qui est le maître de la science, fuit un homme dissimulé;

(1) *Sap.* 1. 13.

(2) Nolite errare : Deus non irridetur. (*Galat.* 6. 7.)

(3) Quoniam invenitur ab his, qui non tentant illum : apparet autem eis, qui fidem habent in illum. Perversæ enim cogitationes separant à Deo; probata autem virtus corripit insipientes.

il se retire des pensées qui sont sans intelligence, et l'iniquité survenant le bannit de l'âme.

TROISIÈME POINT.

Considérez, en dernier lieu, que notre saint a eu le zèle d'Elie pour la justice et pour la religion. Son zèle pour la justice fit qu'entendant un juge qui prononçoit une sentence très-injuste au pied d'une montagne, il se mit aussitôt en prière, et commanda à la montagne de se fendre : elle se brisa en mille pièces à l'heure même. Son zèle pour la religion le fit aller au concile de Nicée, et à Constantinople, où il s'opposa fortement aux desseins d'Arius, qui venoit à main armée pour entrer dans l'église d'Alexandre, évêque de Constantinople. Ses prières eurent tant de force, que cet hérésiarque mourut misérablement, lorsqu'il alloit exécuter son entreprise.

Ce même zèle le fit retourner à Nisibe, qui étoit assiégée par Sapor roi des Perses, et réduite à ce point que ses murailles étoient déjà toutes renversées. Mais saint Jacques, s'étant mis en prières, rétablit en une nuit une nouvelle muraille plus forte que la première, et dissipa l'armée des assiégeans par une nuée de mouches et de guêpes, qui mirent les chevaux en fureur, et les cavaliers en désordre.

Apprenez, de-là, le bonheur des communautés où il se trouve des personnes saintes et vertueuses; car elles attirent la protection de Dieu et les bénédictions du ciel. Vivez en sorte que votre bon exemple et vos ferventes prières puissent être utiles à vos frères. « Car nous ne vivons pas seulement pour nous. Tous ceux que nous aurons portés à la vertu en leur donnant l'exemple d'une vie sainte, seront pour nous autant de titres qui nous donneront droit à une récompense proportionnée dans le ciel; comme aussi, ceux que nous aurons mal édifiés par notre mauvaise conduite, n'eût-elle été imitée de personne, demanderont néanmoins ven-

geance pour tout le mal que nous aurons voulu leur faire (1). »

MÉDITATION.

17 JUILLET. — Fête de saint Alexis.

In mundo erat.... et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt. JOAN. 1. 10. 11.

Il étoit dans le monde.... et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans sa propre maison, et les siens ne l'ont point reçu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Alexis est une excellente image du Fils de Dieu, inconnu dans le monde, et maltraité des siens jusqu'à la mort. Comparez ici la copie avec l'original.

1. Jésus a quitté le ciel qui est la maison de son Père, abondante en toutes sortes de biens, pour vivre comme pauvre et comme un étranger inconnu dans le monde. Saint Alexis l'a parfaitement imité en ce point. La nuit même de ses noces, il sortit déguisé de la maison de son père Euphémien, sénateur romain ; il quitta sa mère et sa nouvelle épouse, et s'étant embarqué au port de Rome, il vint à Edesse, où il vendit toutes ses pierreries, et en donna l'argent aux pauvres.

Là, il trouva la perle évangélique, je veux dire, la pauvreté que Jésus-Christ est venu chercher lui-même pour nous en découvrir le prix.

Là, il vécut comme un pauvre qui mendioit son pain, n'étant connu que de Dieu et des saints, avec lesquels il avoit un grand commerce, étant pres-

(1) Nullus homo sibi solùm vivit : et quantoscumque exemplo sanctæ vitæ ædificaverit, cum tantis et pro tantis mercedem retributionis beatæ vitæ accipiet ; et quantiscumque exemplum malæ conversationis, etiamsi non sequantur, præbuit, pro tantis se malis noverit rationem redditurum.

que toujours aux pieds de l'autel de la bienheureuse Vierge.

Là, il demeura aussi long-temps qu'il put y être inconnu, triomphant glorieusement de la chair et du monde : mais sa sainteté commençant à éclater, il eut recours à la fuite, et s'en revint à Rome par l'inspiration du Saint-Esprit, pour y être reçu en pauvre et en inconnu dans sa propre maison.

Admirez la conduite de Dieu sur ce grand saint, et la participation toute particulière qu'il a eue à la vie inconnue de Jésus. « Aimez à son exemple à ne connoître point le monde, et à n'être point connu du monde (1). Voulez-vous gagner le ciel, que l'ange a perdu par son orgueil en se fiant trop à ses forces et à ses richesses ? Embrassez la pauvreté et l'humiliation qui l'accompagne, et le paradis est à vous (2). »

SECOND POINT.

Considérez, en second lieu, que Jésus-Christ étant venu dans le monde, comme dans sa propre maison, il y a été très-mal reçu, et très-maltraité par les siens. Saint Alexis a été fort semblable à son maître en cette rencontre : la tempête l'ayant jeté au port d'Ostie, il vint à la maison de son père, qui ne le reconnut point; et après lui avoir demandé l'aumône, il le pria, pour l'amour de Dieu, de lui permettre de se retirer en quelque coin de sa maison; et l'ayant obtenu, il passa dix-sept ans sous un degré sans se faire connoître. Il voyoit tous les jours son père, sa mère et sa femme, sans jamais leur dire un seul mot, par où ils pussent découvrir qui il étoit. Autant de fois qu'ils passoient devant lui, ou qu'il entendoit les plaintes qu'ils faisoient de leur cher Alexis, c'étoient autant de

(1) Ama nescire, et nesciri. (*S. Bern.* 1. *serm. de omn. Sanctis.*)

(2) Vis obtinere cœlum quod perdidit superbiens angelus, qui confisus est in virtute suâ et in multitudine divitiarum suarum ? Paupertatis vilitatem amplectere, tuum erit.

combats violens entre la nature et la grâce, et autant de victoires pour lui. Les serviteurs de la maison faisoient un grand mépris de lui, et souvent même leur insolence passoit plus loin que la moquerie : mais il souffroit tout sans se plaindre, et recevoit les injures avec autant de douceur que des bienfaits.

O disciple, vraiment digne de Jésus-Christ, qui a préféré l'amour de son maître à tous les sentimens et intérêts de la chair et du sang! « Heureux les pauvres de Jésus-Christ, dont la foi a tellement confondu la sagesse du monde, qu'on peut dire qu'ils ont seuls connu quel est le meilleur usage des richesses : savoir, qu'elles appauvrissent ceux qui les aiment, et qu'elles font riches et heureux ceux qui les méprisent pour l'amour de Jésus-Christ (1)! »

TROISIÈME POINT.

Considérez que Jésus-Christ, qui avoit été inconnu et méprisé durant sa vie mortelle, fut bientôt connu après sa mort, et son nom révéré par toute la terre. Saint Alexis est encore en cela une éclatante image de son divin maître. Car, sitôt qu'il expira, on entendit dans l'église de Saint-Pierre, où le pape célébroit la messe, une voix miraculeuse qui disoit : Qu'on cherche le serviteur de Dieu dans la maison d'Euphémien. On y va promptement : Euphémien y accourt le premier, et trouve que le pauvre qui logeoit chez lui étoit mort. Son visage éclatoit comme celui d'un ange : et dans sa main il tenoit un papier qu'Euphémien ne put tirer; sur quoi il en donna avis au pape et à l'empereur, qui s'y transportant tous deux, et se pros-

(1) Prorsus beati pauperes Christi, quorum fides sic elusit sapientiam mundi, ut soli quis sit optimus divitiarum usus invenerint : quòd videlicet divitiæ pauperem faciant, si diligantur; divitem et beatum, si pro Christo contemnantur. (*Abb. Guerric. serm. de omnibus Sanctis.*)

ternant devant le défunt, le prient de leur donner le papier qu'il tenoit : ce qu'il fit ; et alors on reconnut, par la lecture qu'on en fit, que c'étoit Alexis fils de la maison. Son corps fut porté dans l'église de Saint-Pierre, et quelque temps après enterré dans l'église de Saint-Boniface, avec un concours extraordinaire, que le ciel approuva par plusieurs miracles. « Voilà l'honneur qu'il fait à tous ses saints (1). Pratiquez la vertu durant votre vie, vous trouverez la gloire, sans la chercher dans le tombeau (2). »

MÉDITATION

20 JUILLET. — Fête de sainte Marguerite.

Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem. Ps. 90. 13.

Vous marcherez sur l'aspic et le basilic et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Saint-Esprit, qui avoit choisi sainte Marguerite pour son épouse et vouloit la rendre victorieuse du monde, de la chair et du démon, voulut aussi pour cet effet qu'elle fût instruite, dès son enfance, dans les mystères de la foi par une dame chrétienne fort vertueuse, qui l'éleva avec soin et lui imprima un grand désir de mourir pour Jésus-Christ, à l'exemple des martyrs dont elle lui racontoit les glorieux combats et les victoires.

O qu'il est important de planter de bonne heure l'arbre de la croix dans le cœur des enfans ! Jésus-Christ crucifié est un arbre de vie à ceux qui en-

(1) Gloria hæc est omnibus Sanctis ejus. (*Ps.* 149. 9.)
(2) Virtutem cole dum vivis, famam reperies in sepulcro.

cueillent les fruits, dit saint Bernard (1). « Car, encore qu'il y ait dans l'Eglise d'autres beaux grands arbres, qui nous peuvent secourir par leurs prières, par leurs services, par leurs instructions et par leurs bons exemples; néanmoins, il n'y a que Jésus-Christ, la sagesse de Dieu, qui soit proprement l'arbre vie (2). Les autres plantes nous peuvent bien donner de l'ombre, c'est-à-dire quelque consolation, mais non pas l'aliment de la vie ni les fruits éternels du salut. L'unique auteur de la vie, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, médiateur entre Dieu et les hommes, qui dit à son épouse : C'est moi qui suis votre salut (3). »

« O Seigneur, donnez-moi ce fruit qui est si doux à mon cœur. Il est fort haut; élevez donc mon désir, afin que j'y puisse atteindre : il est béni; sanctifiez donc aussi les petits services que je lui rends : il est incorruptible; purifiez donc mes affections : il est doux; réjouissez donc mon cœur, afin que tout son plaisir soit en vous seul (4). »

SECOND POINT.

Considérez que le désir du martyre, que sainte Marguerite conçut sous la conduite et par les entretiens de sa sage gouvernante, ne fut pas un dé-

(1) Lignum vitæ est apprehendentibus eum. (*S. Bern. serm.* 48. *in cant.*)

(2) Non comparabuntur huic omnia ligna sylvarum; quia etsi sint arbores pulchræ et magnæ, quæ opem ferre videantur orando, ministrando, docendo, exemplis juvando, solus tamen, Dei sapientia, Christus lignum est vitæ.

(3) Cætera quidem sylvarum ligna, etsi umbram solatii habent, sed non vitæ refectionem, non fructus perpetuos salutis. Unus est enim vitæ auctor, unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dicit sponsæ suæ : Salus tua ego sum. (*Ibid.*)

(4) O Domine, da mihi hunc fructum, dulcem fructum cordi meo. Altus est, attolle desiderium : benedictus est, sanctifica obsequium : imputribilis est, purifica affectum suavis est, lætifica cor, ut in te solo delectetur. (*Vide Origenem, Hom.* 15 *in cant.*)

sir foible et volage, mais généreux et efficace qui la fit triompher de la chair, du monde, et du démon : de la chair et du sang, en souffrant la persécution de son propre père, qui se rendit son délateur : du monde, en méprisant les magnifiques promesses du tyran, aussi bien que ses menaces, et du démon qui lui apparut en forme de dragon, pensant l'épouvanter dans les ténèbres de sa prison : mais elle le fit crever à ses pieds par le signe de la croix.

Admirez la force de la grâce dans cette sainte fille, que ni les menaces, ni les tourmens, ni la mort, ni toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler. Voyez d'où vient que vous êtes si lâche et si facile à renverser, que les plus foibles attraits de la chair vous emportent, que les respects humains vous arrêtent, que la moindre parole vous jette dans l'impatience, et que la plus légère tentation vous abat. C'est que vous êtes vide de Dieu, et plein de l'amour de vous-même, amour ennemi de la croix, où vous devriez chercher la force pour vaincre tous les ennemis de Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ qu'en même temps que sainte Marguerite eut vaincu le dragon infernal, une éclatante lumière venant du ciel chassa les ténèbres de sa prison, et la changea en un paradis ; une vertu secrète guérit ses plaies, et donna un nouvel éclat à sa beauté ; une voix miraculeuse se fit entendre, disant : Marguerite, servante du Seigneur, vous serez victorieuse. Et peu de temps après, comme elle étoit de nouveau dans les tourmens, parut une colombe blanche qui se reposa sur sa tête, tenant à son bec une couronne qui devoit être le fruit de ses victoires.

Apprenez que personne n'est couronné, s'il n'a vaillamment combattu. « Le combat où Dieu vous engage n'est pas un jeu, ni une affaire de peu d'importance. Vous avez les anges et le roi des

anges pour spectateurs, qui vous applaudissent lorsque vous remportez la victoire, et bénissent Dieu qui vous a donné la force de surmonter votre ennemi (1). »

MÉDITATION.

22 JUILLET. — Fête de sainte Magdelaine.

Vides hanc mulierem ? LUC. 7. 44.
Voyez-vous cette femme ?

PREMIER POINT.

VOYEZ-VOUS cette femme mondaine ?

C'est l'image d'une âme qui s'éloigne de Dieu et de soi-même pour s'attacher aux vanités du monde. « Qu'y a-t-il qui soit plus près de nous que notre cœur ? dit saint Grégoire. Qu'y a-t-il qui soit plus près de nous que ce qui est dans nous ? Et, néanmoins, lorsque ce cœur se répand et se dissipe par de mauvaises pensées, il s'égare et s'écarte loin de nous (2). » Car, comme dit le vénérable Bède, plus un pécheur commet de mauvaises actions, plus il se sépare de la grâce de Dieu, et par conséquent de soi-même (3). « Quel éloignement plus grand que celui d'une âme qui se sépare d'elle-même, non de lieu, mais de mœurs; non de pays, mais d'affection; et qui, par un divorce malheureux,

(1) Certamen tuum non est leve, nec risu dignum. Angelos et angelorum Dominum in luctâ, quæ tibi cum diabolo est, habes spectatores: vincenti, et adversarium prosternenti plaudunt angeli, et Deum laudant, qui tibi hostem vincendi dedit facultatem. (*Ephrem. de Pœnit.*)

(2) Quid vicinius nobis est corde nostro ? Quid vicinius nobis est eâ re quæ intra nos est ? Et tamen cùm per pravas cogitationes spargitur, à nobis cor longiùs evagatur. (*S. Greg.* 26. *Mor. cap.* 22.)

(3) Quantò enim quisque plus in pravo opere delinquit tantò à Dei gratiâ longiùs recedit, adeòque etiam à seipso (*Beda in cap.* 15 *Lucæ.*)

met entre elle et les saints un gouffre profond de luxure qui l'en éloigne? O que ce malheur est déplorable! Car celui qui se sépare de Jésus-Christ, est banni du ciel, qui est son pays, et se rend habitant du monde (1). »

O Seigneur, que les pécheurs sont aveugles, s'ils pensent s'enfuir de vous, en s'éloignant de votre miséricorde! Que gagnent-ils, sinon qu'étant injustes, ils rencontrent votre justice armée de vengeances et de peines pour les punir, et viennent se briser contre la sévérité de vos lois et la rigueur de votre colère (2)? Qu'ils se convertissent donc, et qu'ils vous cherchent, puisque vous n'abandonnez pas vos créatures, comme elles vous abandonnent, vous qui êtes leur créateur.

SECOND POINT.

Voyez-vous cette femme pénitente? C'est l'idée d'une véritable conversion. Cette pauvre pécheresse, ayant appris que Jésus-Christ mangeoit chez le Pharisien, apporta aussitôt un vase d'albâtre, plein d'une huile de senteur, et se tenant derrière lui, prosternée à ses pieds, elle les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa, et y répandit le parfum qu'elle portoit (3). Voulez-vous, à son exemple, vous convertir parfaitement? Rentrez en vous-même, sitôt que vous entendez la voix de l'inspiration divine qui vous rappelle; et considérant sérieusement l'état de votre âme, dites en

(1) Qui longinquiùs quàm à se recedere, nec regionibus, sed moribus separari, studiis discretum esse, non terris, et quasi interfuso luxuriæ secularis æstu, divortia habere sanctorum? Etenim qui se à Christo separat, exul est patriæ, civis est mundi. (*Apud eumdem.*)

(2) Subtrahentes se lenitati tuæ, et offendentes in rectitudinem tuam, et cadentes in asperitatem tuam. (*S. Aug. lib. 5. Conf. cap. 2.*)

(3) Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd accubuisset Jesus in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti, et stans retrò secùs pedes ejus lacrymis cœpit rigare pedes ejus. (*Luc. 7. 37. 38.*)

vous-même : « Où suis-je ? Quelle est la vie que je mène, que fais-je ? qu'espéré-je ? que désire-je ? que sera-ce de moi si je meurs en cet état ? où irai-je ? quelles peines me faudra-t-il payer pour mes péchés (1) ? » Touché de ces pensées, allez promptement vous jeter aux pieds du Fils de Dieu ; et pleurant vos péchés, dites-lui avec saint Augustin : « Où étois-je, mon Dieu, lorsque je vous offensois ? Vous étiez présent devant moi, et j'étois éloigné, et comme absent de moi-même ; et ne pouvant pas me trouver moi-même, je n'avois garde de vous trouver : mais enfin, me voilà à vos pieds où vous m'avez ramené par votre grâce. O que vous êtes bon, Seigneur, à ceux qui vous cherchent, qui se jettent entre vos bras, et qui pleurent dans votre sein après un long et pénible égarement ? Votre bonté est si grande, que vous essuyez leurs larmes : mais plus vous les consolez, plus ils en répandent, et trouvent de la joie dans leurs pleurs ; parce que ce n'est pas un homme de chair, mais vous-même qui les soutenez dans leur foiblesse, et qui les consolez dans leur misère (2). »

TROISIÈME POINT.

Voyez-vous cette femme sainte, et brûlant d'amour pour son divin maître ? C'est l'exemple d'une âme parfaitement unie à Jésus-Christ après sa conversion. Elle marque l'amour qu'elle porte à Dieu dans ses soupirs, dans ses désirs, dans ses actions, dans la paix de son cœur, et dans la fidélité qu'elle garde jusqu'à la mort. 1.° Elle soupire comme l'épouse dans les cantiques, et elle dit : Que mon bien-aimé vienne dans mon âme ; et qu'il en fasse le lieu de ses délices : qu'il y vienne pour arracher tout ce qui m'empêche de voler, comme la co-

(1) Ubi sum ? Quomodò vivo ? quid ago ? quid spero ? quid desidero ? quid erit si sic moriar ? quò ibo ? et quas tandem pœnas meorum scelerum persolvam ? (*Pintur. in cap. 46. Isaïæ.*)

(2) *S. Aug. lib. 5. Conf. cap. 1.*)

lombe, dans son sein, et m'y consumer dans le feu de son amour. 2.° Elle s'exhale toute en désirs. Eh! dit-elle, vous m'avez faite pour vous aimer, et vous me commandez de vous aimer de toute l'étendue de mon cœur: venez donc, et m'embrasez toute des flammes de votre amour; car je ne fais que languir, jusqu'à ce que je sois toute transportée et transformée en vous. 3.° Elle ne se contente pas de ces désirs, elle les met en pratique et demeure si fidèle à son époux, qu'elle ne s'en sépare jamais. Aussi ne la quitte-il point: mais la voyant si humble, qu'elle se contente de demeurer à ses pieds, il l'admet à les baiser; et la voyant si attachée et si soumise à sa parole, il la reçoit dans son cœur, qui est le centre de son âme, où elle jouit d'un admirable repos. Votre foi vous a sauvée : allez en paix (1). Imitez-la en ces trois points. Abaissez-vous aux pieds du Fils de Dieu par une profonde humilité, soumettez-vous à sa parole par une exacte obéissance à ses inspirations, unissez-vous à son sacré cœur par un amour fidèle et constant, et vous jouirez d'une paix que le monde ne peut donner, et d'un avant-goût du paradis.

MÉDITATION.

24 Juillet. — Fête de sainte Christine.

Deus, docuisti me à juventute meâ: et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua. Ps. 70. 17.

O Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeunesse : et jusqu'à présent j'annoncerai vos merveilles.

REMARQUE.

Il y a deux saintes de ce même nom, dont l'une est surnommée l'admirable, à cause des prodigieuses souffrances qu'elle embrassa volontairement

(1) Fides tua te salvam fecit: vade in pace. (*Luc.* 7. 50.)

pour le soulagement des âmes du purgatoire : l'autre est vierge et martyre, dont les tourmens ne cèdent en rien à ceux de la première : l'une est un miracle de charité et de compassion envers le prochain, l'autre est un miracle de charité et de fidelité envers Dieu ; l'une et l'autre est un miracle de patience et de courage.

PREMIER POINT.

CONTEMPLEZ sainte Christine martyre, comme un miracle de charité et de fidélité envers Dieu. Elle eut, pour maître, un ange qui l'instruisit dans la foi dès sa plus tendre jeunesse : elle eut, pour défenseur, un ange qui la rendit victorieuse de trois cruels tyrans ; dont le premier fut son propre père, qui lui fit souffrir en haine de la foi tout ce que la rage, non d'un père, mais du plus furieux ennemi peut inventer. Il la fit fouetter en sa présence avec tant d'inhumanité, que sa chair toute déchirée tomboit en terre par morceaux, que cette sainte fille prenoit avec un courage héroïque, pour en faire un sacrifice à Dieu, un trophée à sa vertu, et un reproche au plus inhumain de tous les pères. Son ange ayant guéri ses plaies, ce père barbare la fit mettre sur une roue de fer élevée de terre, commanda qu'on allumât du feu dessous. Mais le feu, par une vertu divine, épargnant la sainte, porta sa flamme contre les idolâtres, et les brûla. Le tyran transporté de rage la fit jeter dans le lac de Volsène. Mais son ange protecteur la ramena au bord, pleine de joie d'avoir été favorisée d'un triple baptême de feu, d'eau et de sang. Son père ayant été le lendemain trouvé mort dans son lit, Dion, qui succéda à sa charge de gouverneur, continua à tourmenter Christine, et commanda qu'on la couchât sur un berceau de fer rempli de poix, de résine, et d'huile bouillante : mais elle en sortit avec plus de vigueur qu'elle n'y étoit entrée, et s'en alla renverser l'idole d'Apollon dans son temple, de quoi Dion fut si saisi qu'il en mourut. Ju-

lien, qui prit sa charge, ne fut pas moins cruel envers notre invincible martyre: car il la fit jeter dans une fournaise ardente où elle demeura cinq jours, chantant les louanges de Dieu, et annonçant ses merveilles; et quoique le tyran, pour lui imposer silence, lui eût fait couper la langue et les mamelles, elle ne laissa pas de parler, et de publier hautement les grandeurs de Jésus-Christ jusqu'à la mort. C'est pourquoi elle fut, par le commandement du gouverneur, attachée à un arbre, et percée de tant de flèches, qu'il n'y eut partie de son corps, qui ne donnât un passage sanglant à son âme innocente, pour s'envoler au ciel dans la compagnie des anges. Car, comme dit saint Macaire, « les chœurs des anges prennent les âmes des justes comme leur propre héritage, et ils les portent dans la vie toute pure de la bienheureuse éternité (1). »

Venez donc voir les œuvres du Seigneur, et les miracles qu'il a faits sur la terre (2), par le ministère de ces charitables tuteurs des élus. Ce sont eux qui ont tiré Loth du feu de Sodôme, qui ont sauvé les trois enfans de la fournaise de Babylone, qui ont rendu la vue à Tobie, et qui ont délivré saint Pierre de la prison. Ce sont eux qui prient pour nous et avec nous, qui procurent notre salut auprès de Dieu, qui lui remontrent nos besoins, qui lui offrent nos vœux, qui lui portent nos soupirs, et qui lui présentent nos bonnes œuvres. O bienheureuses intelligences, qui combattez les démons en faveur de l'Eglise militante, défendez-nous dans le combat, de peur que nous ne périssions au jour du redoutable jugement (3).

(1) *S. Macar. Hom.* 22.

(2) Venite, et videte opera Domini quæ posuit prodigia super terram. (*Ps.* 45. 9.)

(3) Sancti angeli Dei, defendite nos in prælio, ne pereamus in tremendo judicio.

SECOND POINT.

Considérez sainte Christine l'admirable, comme un miracle de charité et de compassion envers le prochain, surtout envers les âmes du purgatoire Car, depuis que Notre-Seigneur lui eut fait voir les tourmens qu'elles souffrent dans ces flammes d'expiation, elle en fut tellement touchée, qu'encore qu'il lui offrît d'entrer dans le ciel, et de jouir de la béatitude, elle aima mieux retourner dans le monde pour travailler à leur délivrance, et souffrir pour leur soulagement. Il est impossible de dire les excessives rigueurs qu'elle exerça sur son corps, le jetant tantôt dans les fournaises de feu, et tantôt s'attachant aux gibets, et tantôt à la roue des criminels; tantôt se roulant sur les épines, et tantôt agaçant les chiens pour se faire déchirer. Il suffit de dire que toute sa vie fut un prodige de peine (1), et tous ses entretiens une censure du vice et une vive expression du dernier jugement. Il s'est trouvé d'autres saintes qui ont fait des choses merveilleuses pour le même dessein, et par le même motif de charité. Sainte Gertrude fit un transport aux âmes des trépassés de toutes ses bonnes œuvres. Sainte Thérèse n'en fit pas moins; et tous les ans, au jour des trépassés, elle régloit ce qu'elle vouloit faire pour eux durant toute l'année. Sainte Mechtilde versoit des torrens de larmes, comme si elle eût voulu éteindre le purgatoire, et faisoit des pénitences si effroyables à leur intention, que les démons en témoignoient leur dépit par l'organe des possédés : mais sainte Christine poussa son zèle plus avant, jusqu'à se priver plusieurs années de la vision béatifique, et retarder la possession de son souverain bien par un excès de charité plus admirable, pour avancer la délivrance des âmes que la justice de Dieu retient dans ses prisons après la mort. Perdit-elle quelque chose par ce délai? Au con-

(1) Unum vita tormentum fuit. (*Fasti Marian.* 24. *iulii.*)

traire, elle augmenta beaucoup en mérite et en gloire; et Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre par nos services, récompensa les momens passagers de sa pénitence par un surcroît éternel d'amour et de joie.

TROISIÈME POINT.

Considérez chacune de ces deux grandes saintes, comme un miracle de patience et de courage, qui vous doit humilier devant Dieu, voyant que vous n'avez pas la force de souffrir pour votre salut la centième partie de ce qu'elles ont enduré pour le prochain. Hélas! s'il y a sous la terre, non-seulement un purgatoire, mais un enfer, mais un feu dévorant et des tourmens éternels, à quoi pensons-nous, stupides que nous sommes? Pourquoi ne quittons-nous pas tout autre soin que celui d'éviter de si grands supplices; de peur que vivant selon le monde, nous ne tombions dans le malheur des mondains, et ne soyons subitement entraînés avec eux dans cet abîme effroyable de toutes sortes de maux? « Quel sommeil nous cause cette illusion? Quel oubli funeste nous retient (1)? Pourquoi ne donnons-nous pas la terre en échange pour le ciel? Pourquoi n'achèterons-nous pas les biens éternels au prix de ces biens fragiles? Pourquoi n'acquerrons-nous pas des biens permanens au prix des biens périssables, afin d'éviter les supplices de l'enfer, et de voir, et d'avoir, et de posséder pleinement ce que nous sommes curieux d'entendre, pour peu qu'on en puisse dire (2)? »

(1) Quis est iste, qui nos eludit somnus? Quæ est ista, quæ nos tenet oblivio lethalis? (*Is.*)

(2) Quare non cœlo mutamus terram? quare non perituris manentia comparamus? ut et supplicia devitemus inferni, et hæc quæ audire desideramus angustè, latè videre, habere, et tenere possimus?

MÉDITATION.

25 JUILLET. — Fête de saint Jacques.

(Voyez les Méditations du troisième jour de la retraite pour se préparer à la mort.)

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ? MATTH. 20. 22.

Pouvez-voux boire le calice que je boirai moi-même ?

PREMIER POINT.

PERSUADEZ-VOUS que ces paroles s'adressent à vous, et voyez si vous pouvez répondre avec autant de vérité que cet apôtre : « Je le peux. » Je suis prêt à boire le calice de la pénitence, le calice des souffrances, et le calice de la mort (1). Arrêtez-vous principalement à celui de la mort, et répondez aux demandes suivantes que vous devriez vous faire tous les jours avant que de prendre votre repos.

1.re DEMANDE. — Etes-vous entièrement dégagé de l'amour du monde ? Si vous y tenez encore par quelque attache, vous n'êtes pas bien préparé à la mort. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui (2). « Elie se hâtant d'aller au royaume des cieux, n'y peut monter avec son manteau ; mais il laisse au monde les habillemens du monde (3). On ôta le manteau à l'épouse qui cherchoit son époux (4). » Il le falloit ainsi, dit saint Ambroise : Il faut ôter le manteau à celle qui s'approche de Jésus-Christ, afin qu'elle aille voir Dieu

(1) *Vide Fabrum in Fest. S. Jacobi. Conc.* 5. *Aucta.*

(2) Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. (*I. Joan.* 2. 15.)

(3) Elias ad cœlorum regna festinans, non potest ire cum pallio ; sed mundi in mundo vestimenta dimittit. (*S. Hieron. ep.* 34. *ad Julianum.*)

(4) Tulerunt pallium meum. (*Cant.* 5. 7.)

ayant le cœur pur (1). Saint Grégoire, parlant des saints Nérée et Achillée, dit que le monde qui avoit encore toute sa fleur, étoit néanmoins tout flétri dans le cœur de ces généreux martyrs (2). Telle doit être la disposition de votre cœur. Il faut faire mourir l'amour de la vie, de la santé, des richesses, des honneurs et des plaisirs du monde, autrement vous n'êtes pas encore propre pour le royaume de Dieu (3).

SECOND POINT.

2.e DEMANDE. — Etes-vous exempt de tout péché, quant à la coulpe et quant à la peine? Avez-vous payé toutes vos dettes? Avez-vous pleinement satisfait à la justice de Dieu? Si vous étiez proche de la mort, ne vous pourroit-elle point dire ce que saint Jean dit presque à chacun de ces saints anges de l'Asie: « J'ai quelque chose à vous reprocher (4)? » Hélas, que de reproches elle vous pourroit faire! combien vous en fait maintenant votre propre conscience? Donnez-y ordre de bonne heure. Vous n'êtes-pas meilleur que cette grande sainte, nommée Euphrasie qui, se voyant pressée de la mort, disoit au Fils de Dieu: « Seigneur Jésus, laissez-moi encore une année pour pleurer mes péchés; car je n'ai point encore fait pénitence. Je ne vois en moi aucune œuvre de salut (5). »

(1) Benè tollitur ei pallium, quæ ad Christum propinquat; ut Deum visura mundo corde gradiatur.

(2) Erat tunc vita longa, salus continua, opulentia in diurnâ pace; et tamen cùm in seipso floreret, jam in eorum cordibus mundus aruerat. (*S. Greg. Hom.* 28. *in evangelia.*)

(3) Non es aptus regno Dei.

(4) Habeo adversùs te pauca? (*Apoc.* 2. 14.)

(5) Domine Jesu, dimitte vel unum annum, quatenùs doleam peccata mea; quia sine pœnitentiâ sum. Non est in me opus salutis. (*Sarius.* 13. *mart. et in Vitis PP. lib.* 5.)

TROISIÈME POINT.

3.e DEMANDE. — Avez-vous fait de bonnes œuvres qui méritent le paradis? De tout ce qui est dans le monde, il n'y a que vos bonnes œuvres qui vous doivent suivre après la mort. Ce sont là toutes vos richesses. En avez-vous assez pour acheter le ciel? Ne craignez-vous point qu'étant mises dans la balance, elles ne soient point trouvées de poids? Vous n'avez point ici de demeure permanente, il faut travailler pour l'éternité, et faire en sorte qu'étant sorti de ce monde vous trouviez une demeure dans le ciel. Mais vous n'y en trouverez point, si vous ne la bâtissez pendant le cours de votre vie. Y avez-vous bien pensé? votre édifice est-il bien avancé? sur quel fondement bâtissez-vous? Vous n'ignorez pas qu'il n'y en a point d'autre que Jésus Christ; qu'il faut s'appuyer sur sa croix, et sur les maximes de son évangile; que les uns bâtissent sur ce fondement avec de l'or et de l'argent et des pierres précieuses; les autres avec du bois, du foin et de la paille; et enfin, que le feu servira pour examiner leur ouvrage (1). Voyez donc quel est le vôtre. S'il n'est que de bois et de paille, vous souffrirez de la perte. Ayez donc soin de pratiquer de bonnes œuvres. Employez-y toutes vos forces, et ne perdez pas un seul moment (2). « Car c'est une loi inviolable et immuable, que les gens de bien méritent une vie très-heureuse, et les méchans, au contraire, une vie très-malheureuse (3).» Celui qui marche dans la justice, et qui est sincère dans ses paroles, et ami de la vérité, trouvera une demeure au plus haut des cieux, et ses yeux contempleront le roi de gloire dans l'éclat de sa beauté (4).

(1) *I. Cor.* 3. 12. *et seq.*

(2) Et quodcumque potest manus tua, instanter operare. (*Eccles.* 9. 10.)

(3) Incommutabilis enim est illa lex, quâ boni beatam vitam, mali verò miseram merentur. (*S. Aug. lib.* 1. *de lib. arbitr. cap.* 6.)

(4) Qui ambulat in justitiis, et loquitur veritatem.... iste

MÉDITATION.

25 JUILLET. — Fête de saint Christophe.

Dejicimur, sed non perimus; semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. II. COR. 4. 9. 10.

Nous sommes abattus, mais non entièrement perdus; portant toujours en notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus paroisse aussi visiblement dans nos corps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Christophe nous a appris, par son exemple, à porter la croix et la mortification de Jésus-Christ en notre cœur, en nos paroles et en nos corps. Il a porté Jésus-Christ crucifié en son cœur, et c'est l'amour de son Sauveur qui l'a rendu plus grand et plus fort d'esprit que de corps. Les louanges des hommes, les attraits de la chair, l'éclat du monde n'ont jamais pu ébranler sa constance, non plus que les tourmens des bourreaux. Les flèches que les tyrans firent décocher contre lui, ne firent aucune plaie sur son corps; mais celles de l'amour divin le percèrent jusques au fond de l'âme, et y allumèrent un feu qui ne put jamais s'éteindre.

Si c'est là, comme dit saint Bernard, la mesure de la vraie grandeur, ô que vous êtes petit! Que de foiblesse aux plus petites occasions de souffrir! que de lâcheté à suivre le bien que vous avez connu! que de légèreté à quitter celui que vous avez commencé! Il ne faut souvent qu'une vaine complaisance, un mépris, une flatterie, un souffle de vent pour vous séparer de Dieu.

in excelsis habitabit. Regem in decore suo videbunt oculi ejus. (*Isaiæ.* 33. 15. *et seq.*)

SECOND POINT.

Il a porté Jésus-Christ crucifié dans ses paroles. C'étoit un prédicateur apostolique, qui avoit un merveilleux empire sur les cœurs les plus endurcis. Saint Ambroise assure qu'il a converti à la foi quarante-huit mille âmes, entre lesquelles on compte deux femmes débauchées qu'on avoit envoyées pour le pervertir, et qu'il fit compagnes de son martyre. On dit qu'un jour, prêchant au peuple dans une campagne, son bâton qu'il avoit planté en terre en commençant son discours, fleurit par un miracle à la vue de ses auditeurs, dont plusieurs se convertirent. Eh! que votre cœur est sec, si la parole de Dieu ne lui fait produire ni fleurs, ni fruits, après l'avoir tant de fois entendue!

TROISIÈME POINT.

Il a porté Jésus-Christ dans son corps, qui devint, par un effet miraculeux de la grâce, en quelque façon invulnérable. On lui mit un casque tout rouge de feu sur la tête. On étendit son corps sur un banc de fer : on alluma du feu au-dessous pour le rôtir, et enfin, on l'arrosa de poix bouillante, sans qu'il en reçût aucune blessure : on l'attacha à un poteau, et l'on tira plusieurs flèches contre lui; mais bien loin de le blesser, elles s'écartoient toutes par une vertu divine, qui en renvoya une dans l'œil du bourreau, et le creva : sa blessure fut la cause de son bonheur; car il n'y eut pas plutôt appliqué le sang du martyr, qu'il reçut la vie du corps et de l'âme tout ensemble. Il ne restoit plus à la gloire de notre saint, après tant de victoires, que d'aller en triomphe dans le ciel; il y entra après s'être abaissé sous l'épée du tyran qui lui trancha la tête, nous montrant par son exemple que le ciel n'est que pour les humbles, et qu'il faut avoir jusqu'à la fin la soumission d'un petit enfant pour l'obtenir.

C'est ainsi qu'il faut, selon la pensée de l'apôtre,

glorifier Dieu, et le porter dans son corps (1). Ceux qui veulent être à Jésus-Christ, et lui donner de la gloire, doivent crucifier leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés (2). Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair (3). Ce combat est rude, dit saint Augustin, et ce qui est le plus fâcheux, il est interne. Mais celui qui est victorieux, a cet avantage, qu'il surmonte en même temps ses ennemis invisibles. Car, le démon et ses anges ne tentent que ce qui domine en vous selon la chair (4). Les hommes ne voient pas le démon contre lequel ils combattent; mais le remède est aisé. Qu'ils se surmontent intérieurement eux-mêmes, ils triompheront de lui extérieurement (5).

(1) Glorificate, et portate Deum in corpore vestro. (*I. Cor.* 6. 20.)

(2) *Galat.* 5. 24. — (3) *Ibid.* 17.

(4) Grave bellum, et quod molestius est, internum. In quo bello si sit quisque victor, illos quos non videt inimicos continuò superabit. Non enim tentat diabolus vel angeli ejus, nisi quod in te carnalier dominatur. (*S. Aug. in Ps.* 143.)

(5) Non vident diabolum homines, cum quo pugnant: sed facile habent remedium. Seipsos interiùs vincant, de illo foris triumphant. (*Idem. Serm.* 23. *in nov.*)

MÉDITATION.

26 JUILLET. — Fête de sainte Anne.

Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. ISAIÆ. 11. 1.

Il sortira une tige de la racine de Jessé, et il naîtra une fleur de sa racine.

REMARQUE.

Cette fleur, selon le sentiment commun des saints pères, c'est Jésus-Christ, qui est la fleur et le fruit de ce grand arbre du genre humain : sa tige, c'est la maison royale de David, de laquelle sainte Anne étoit issue. Voilà pourquoi nous lui appliquons cet éloge, et nous la regardons ici comme la racine de cette noble tige, et de cet admirable fleur (1) sur laquelle est descendue toute la source du Saint-Esprit avec la plénitude de ses dons.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que pour connoître l'excellence et le mérite de sainte Anne, il faut la regarder d'abord comme mère de la bienheureuse Vierge; parce que, comme la gloire de la très-sainte Vierge est d'avoir un Fils qui est Dieu, de même la gloire de sainte Anne est d'avoir une fille qui est mère de Dieu. Car, comme l'esprit humain ne peut comprendre l'excellence de la Vierge, en tant qu'elle a un Fils qui est Dieu, de même il ne peut parfaitement concevoir l'excellence de sainte Anne, en tant qu'elle a une fille qui est mère de Dieu. La raison en est, que la qualité de mère de Dieu et celle de Fils de Dieu sont d'une excellence incompréhensible et infinie. D'ailleurs, comme la Vierge, en tant que mère de Dieu, a un droit nature.

(1) *S. Hier. in cap.* 11. *Isaiæ.*

sur son Fils, et par suite sur tout ce qui appartient a son Fils ; de même sainte Anne, en tant que mère de la Vierge, a un droit naturel sur sa fille et sur tout ce qui est à sa fille. D'où il suit que, comme les prières de la Vierge ont un pouvoir tout particulier sur son Fils, de même les prières de sainte Anne sont tout-puissantes sur sa fille. C'est pourquoi nous devons recourir à elle avec un profond respect et une grande confiance. Son excellence nous oblige à l'honorer avec un respect et une estime incomparable ; son crédit envers sa fille nous excite à lui adresser nos vœux, et lui exposer nos besoins avec une ferme confiance, nous assurant qu'elle n'a pas moins de bonté que de pouvoir.

SECOND POINT

Considérez que pour concevoir l'excellence et le mérite de sainte Anne, il faut regarder la proximité et le rapport qu'elle a avec le Fils de Dieu. Une des plus grandes prérogatives de la bienheureuse Vierge est que sa chair, comme dit saint Augustin, est la chair de Jésus-Christ (1) ; et par conséquent que la chair qu'elle a donnée à son Fils, a été personnellement unie à sa divinité. Donc la chair de la Vierge étant la chair de sainte Anne, il semble qu'elle participe, en quelque manière, au privilége de sa fille, puisqu'il est vrai de dire que la chair de Jésus-Christ est une partie de la chair que sainte Anne a donnée à Marie. Jésus est la fleur de toutes les vertus : la tige de cette fleur, c'est Marie ; et sainte Anne est la racine de cette tige. Comme donc l'influence de la racine monte de la tige à la fleur, de même ce que sainte Anne communique immédiatement à Marie, passe de Marie à Jésus, et le Fils de Marie est le petit-fils de sainte Anne. O mère bienheureuse ! que votre stérilité de vingt ans a été avantageusement récom-

(1) Caro Christi, caro Mariæ.

pensée par cette fécondité, qui vous a acquis une gloire immortelle (1)!

TROISIÈME POINT.

Considérez que pour concevoir l'excellence et le mérite de sainte Anne, il faut avoir égard aux vertus qu'elle a pratiquées pour se rendre digne d'une telle fille, et par elle d'un tel fils.

A dire vrai, sa vie n'a été qu'un exercice continuel de prières, de jeûnes, d'aumônes, et de toutes sortes de bonnes œuvres. Arrêtez-vous à celle qu'elle fit en consacrant à Dieu la sainte Vierge à l'âge de trois ans; et jugez, si vous pouvez, de quel prix fut cette offrande, par laquelle elle donna une fille au Père éternel, une mère au Verbe incarné, une épouse au Saint-Esprit, une reine aux anges, une avocate aux pécheurs, une médiatrice aux âmes du purgatoire, une mère très-miséricordieuse à tous les hommes.

Après un si riche don que vous peut-elle refuser, si vous la priez avec l'humilité et le respect que vous devez? Confiez-vous donc en sa protection, et tâchez de l'imiter dans la pratique des vertus, et surtout dans l'union et la familiarité avec Jésus et Marie. « Heureux ceux qui veillent et qui mènent comme elle une vie sobre et chaste en la présence du Seigneur : il les protégera au jour du jugement, et ils le suivront partout, et le verront avec une souveraine joie, comme les compagnons et les amis de l'époux (2). »

(1) Ecce enim ex hoc beatam te dicent omnes generationes. (*Luc.* 1. 48.)

(2) Beati qui in Domino vigilant cum sobrietate et castitate. Protegentur enim ab eo in judicii die, et ut sponsi comites atque amici cum gaudio et lætitiâ eum consequentur et aspicient. (*Serm. S. Ephrem. in Beat.*)

MÉDITATION.

29 JUILLET. — Fête de sainte Marthe.

Hospes eram, et collegistis me. MATTH. 25. 35.

J'étois comme un étranger qui n'avoit point de retraite, et vous m'avez logé.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ, en la personne de sainte Marthe, l'amour que Notre-Seigneur porte à ceux qui mènent une vie humble et dévote dans l'exercice des bonnes œuvres. Il l'honoroit de ses visites. Il logeoit dans sa maison. Il y prenoit ses repas. Il lui parloit familièrement, il reprenoit son empressement avec douceur, il calmoit son cœur, il essuyoit ses larmes, il écoutoit favorablement ses prières, comme il parut à la résurrection du Lazare.

Voyez quelle faveur c'est de recevoir Jésus-Christ, et le loger dans son cœur. « Heureuse l'âme qui prépare son cœur avec soin et avec bienséance, afin d'y recevoir son roi Jésus avec honneur. Pesez, âme chrétienne, quelle est la majesté de celui que vous servez et recevez-le en sa propre personne par la communion, et en la personne de vos frères par les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. Pensez sérieusement à ce que vous devez faire pour lui préparer une demeure, et le loger (1). »

SECOND POINT.

CONSIDÉREZ, en la personne de sainte Marthe, avec quelle ferveur de dévotion ceux que Dieu appelle à la vie active, doivent servir Jésus-Christ

(1) Beata anima, quæ thalamum suum diligenter ac decenter adornat, ut eum digno et placito Christum regem honore suscipiat. O anima, considera quæ sit illa majestas suscipienda, cogita quâ curâ te illi præparare locum oporteat. (*S. Guaric. Abb. serm. 3. de Purific.*)

dans les offices les plus bas et les plus pénibles. Le grand amour qu'elle portoit à Jésus-Christ, alloit jusqu'à l'excès, pour ainsi dire, et ne pouvoit se contenter que ses domestiques lui apprêtassent à manger, elle vouloit s'y employer elle-même; et quand elle voyoit que sa sœur demeuroit en repos, et ne travailloit pas avec elle de concert, s'arrêtant aux pieds de son maître, elle s'en plaignit à lui par un zèle qui passoit un peu les bornes; mais depuis le charitable avis qu'il lui donna, elle modéra son inquiétude trop vive; et réduisant toutes choses à l'unité divine, elle trouva la paix de son âme, et le repos de sa conscience au milieu de son action et de son travail. Elle joignit les exercices de la vie contemplative à ceux de la vie active, et la pratique de la mortification à celle de l'oraison. Elle prioit cent fois le jour, et cent fois la nuit, se prosternant humblement pour adorer la majesté de Dieu. Elle ne mangeoit ni chair, ni œufs, ni fromage, et ne faisoit qu'un seul repas, si bien que sa vie étoit un jeûne perpétuel très-rigoureux, sa principale nourriture étant de faire la volonté de Dieu. Ce grand exemple attira beaucoup de saintes filles, qui s'assemblèrent auprès d'elle, et firent vœu de virginité. Pourquoi n'aura-t-il pas la même force sur vous?

Ame vertueuse, qui avez le bonheur de loger Jésus-Christ, de le servir en la personne des pauvres, et de l'avoir pour hôte et pour époux, appliquez-vous à votre intérieur, et soyez attentive à vous-même! Votre époux J. C. est immortel: gardez-vous de le quitter, de peur qu'il ne vous abandonne de son côté, et que, par un effroyable aveuglement, vous n'aimiez votre ennemi qui est infiniment éloigné de la beauté de la justice (1).

(1) O anima, quæ in te Christum habes, attende tibi, tibi ipsi vaca. Immortalis est Christus sponsus tuus, cave eum deseras, ne ab eo derelicta diligas inimicum tuum ab omni justitiæ pulchritudine remotissimum. (*S. Ephrem. de exercit.*)

TROISIÈME POINT.

Considérez en la personne de sainte Marthe l'heureuse mort dont Jésus-Christ récompense ceux qui ont bien travaillé durant leur vie. Huit jours avant que de mourir, elle vit l'âme de Magdelaine sa sœur portée au ciel par les anges avec un concert harmonieux, et le jour même de son trépas le Fils de Dieu la visita, et lui dit en l'invitant au paradis : Venez, ma chère hôtesse, je veux vous loger dans le ciel, et vous recevoir dans mon sein, comme vous m'avez logé dans votre maison, et reçu dans votre cœur. Vous m'avez nourri durant le temps de ma vie mortelle, je vous nourrirai éternellement de ma divinité même. Etant à l'agonie elle pria qu'on la mît sur la cendre en un lieu d'où elle pût contempler le ciel, et prenant le crucifix elle se fit lire la passion jusques à ces paroles : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains (1) ; » à la fin desquelles elle expira. O que J. C. est libéral envers ceux qui le servent ! O qu'heureux sont les travaux qu'ils prennent à son service ! Je ne m'étonne plus si le père Gaspard Barzée, ouvrier admirable et vraiment apostolique, disoit avec tant de ferveur, écrivant à saint Ignace, qu'il n'étoit point entré dans la compagnie de Jésus pour y être servi, mais pour y servir tous les autres ; qu'il s'y donnoit de grand cœur pour y être employé aux offices les plus bas, soit à porter les lettres par terre et par mer, et aller parmi les Turcs et les païens, soit à servir les pestiférés et les lépreux dans les hôpitaux, soit à voyager jusqu'aux extrémités du monde, et traverser les Indes, l'Ethiopie et les royaumes les plus barbares ; prêt à endurer la faim, la soif, le froid, le chaud, les pluies et les neiges ; en un mot, à suivre l'agneau partout où l'obéissance le lui ordonneroit. C'est trop d'honneur de servir Jésus-Christ crucifié ; c'est

(1) *Luc.* 23. 46.

trop de bonheur de le trouver à l'heure de la mort, et d'entendre ces paroles : Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur (1).

MÉDITATION.

31 Juillet. — Fête de saint Ignace.

Erit lumen Israël in igne, et sanctus ejus in flammâ. Isaiæ. 10. 17.

La lumière d'Israël sera comme un feu consumant, et le saint d'Israël sera comme la flamme qui devorera ses ennemis.

REMARQUE.

Le Prophète Isaïe, faisant allusion à la colonne de feu qui éclairoit les Israélites dans le désert, et qui foudroyoit leurs ennemis, assure que l'ange d'Israël qui tient la place de Dieu, comme le ministre de sa sainte providence, sera la gloire et la lumière de son peuple, et la terreur de ses ennemis qui réduira en poussière l'armée des Assyriens composée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Nous nous servirons de ces paroles dans un sens d'application pour représenter saint Ignace comme un homme tout de feu et de lumière, ou plutôt comme un ange tout brillant de connoissance, et tout brûlant d'amour.

De l'amour de S. Ignace envers Dieu.

PREMIER POINT.

Considérez la pureté de son amour, qu'on ne peut mieux exprimer que par ce qui est dit dans les actes authentiques de sa canonisation, que la charité de ce grand saint étoit dans un si haut degré de pureté, qu'elle avoit banni de son cœur

(1) Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui. (*Matth.* 25 21.)

l'amour de tout ce qui n'est point Dieu jusqu'à l'amour de lui-même (1). C'est pourquoi il disoit souvent dans ses entretiens familiers avec Dieu : « Eh ! Seigneur, qu'est-ce que je veux, ou que puis-je vouloir hors de vous? Seigneur, que désiré-je hormis vous (2) ? »

SECOND POINT.

Considérez la tendresse et la douceur de son amour. Il ne falloit que la vue d'une fleur pour le ravir en Dieu, et ce qui est merveilleux, en quelque conjoncture d'affaires et d'accidens fâcheux qu'il se trouvât, le seul souvenir de Dieu, comme dit l'auteur de sa vie, le combloit de joie, et le faisoit reposer dans le sein de la providence avec une tranquillité merveilleuse (3). De sorte qu'il pouvoit dire comme David : J'ai recherché le Seigneur au jour de mon affliction, et je ne me suis pas plutôt souvenu de Dieu, que j'ai été ravi de joie (4). Son cœur étoit si tendre aux sentimens de la dévotion, qu'aussitôt qu'il entroit dans l'oraison, soit mentale ou vocale, il fondoit en larmes qui couloient en telle abondance, qu'il en pensa perdre les yeux. La vue du ciel qu'il regardoit presque continuellement, lui étoit si agréable et lui donnoit tant de dégoût des choses de la terre, qu'on l'entendoit soupirer, et s'écrier amoureusement : « O que la terre me semble vile, lorsque je regarde le ciel (5) ! »

(1) Amorem omnium rerum quæ Deus non sunt, à seipso prorsùs abjecit, atque in eumdem transtulit Deum. Charitatem adeò puram in corde suo aluit, retinuitque, ut etiam suî ipsius amorem prorsùs amandârit.

(2) Quid ego, Domine, extra te volo, aut quid velim? Domine, quid volo extra te?

(3) Quantumlibet pressus curis, ac molestiis fatigatus in solâ Dei recordatione et quasi amplexu per summam delectationem acquiescebat.

(4) Memor fui Dei, et delectatus sum. (*Ps.* 76. 4.)

(5) Quàm sordet tellus dum cœlum aspicio!

TROISIÈME POINT

CONSIDÉREZ la force et l'ardeur de son amour, dont les marques les plus certaines sont les persécutions qu'il a souffertes, les vertus héroïques qu'il a pratiquées et les services signalés qu'il a rendus à Jésus-Christ. Il suffit de dire que la plus grande gloire de son divin maître étoit l'unique but de ses actions, et son amour le seul objet de ses désirs. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce, disait-il souvent, et je serai assez riche, je n'en demande pas davantage (1).

Il est difficile, dit le Sage, de tenir le feu longtemps caché dans son sein. C'est pourquoi le feu de l'amour divin qui brûloit dans le cœur de saint Ignace ne pouvoit se contenir dans son intérieur sans éclater au-dehors, et dans ses paroles, et dans ses prières. La moindre application à Dieu, comme la bénédiction de table, l'embrasoit de telle sorte, que son visage paroissoit tout en feu, son cœur palpitoit, ses veines s'enfloient, et ses cheveux se dressoient par la force et la chaleur de la flamme qui s'allumoit dans ses entrailles, et le mettoit même quelquefois en danger de sa vie. Pour ses paroles, on sait que lorsqu'il faisoit le catéchisme à Rome, il finissoit toujours par ces paroles : « Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos affections (2); » ce qu'il disoit avec tant de ferveur qu'on eût dit que ce n'étoient pas tant des paroles que des flammes qui sortoient de sa bouche, et qui alloient brûler le cœur de ses auditeurs.

Apprenez que les serviteurs de Jésus-Christ doivent avoir les qualités du feu qui échauffe et qui embrase tout ce qu'il trouve. Pesez ces paroles de saint Bonaventure : « Celui qui aime Dieu, ne désire pas seulement jouir de sa douceur et s'attacher

(1) Amorem tuum cum gratiâ tuâ mihi solùm dones, et dives sum satis, nec quicquam ultrà posco.

(2) *Matth.* 22. 37.

à lui ; mais il souhaite aussi que son bon plaisir soit accompli, son service augmenté, et son honneur agrandi. Il veut que tout le monde le connoisse, que tout le monde le serve et l'honore par-dessus toutes choses (1).

RÉFLEXION

Sur la pauvreté, le zèle, et le désintéressement de saint Ignace.

Comme Dieu fait toutes choses hors de soi, sans en tirer aucun avantage, ni profit, ni bien intérieur ; de même ce grand saint ne regardoit jamais son intérêt, ni son plaisir, ni sa satisfaction, mais seulement la gloire de Jésus, et sa plus grande gloire qui régnoit en toutes ses entreprises, en tous ses travaux, en toutes ses souffrances, et, ce qui est plus rare, en toutes les faveurs et les grâces qu'il recevoit du ciel ; toute sa gloire étoit de n'en chercher point d'autre que celle de Dieu. Je puis me glorifier sans péril, disoit saint Bernard, si je ne m'attribue rien de la gloire du créateur. Je suis sans doute en sûreté, parce qu'alors je me glorifie dans le Seigneur, et non pas contre le Seigneur (2). Mais cette fidélité est rare, comme dit le même père, et ne peut venir que de Dieu. Certainement, ne se glorifier qu'en Dieu seul, c'est une espèce de gloire qui ne peut venir que de Dieu. Et cette gloire n'est pas petite : elle est d'autant plus véritable qu'elle vient de la vérité, et s'appuye sur la vérité. Et d'ailleurs, elle est si rare, qu'à peine

(1) Amor Dei non tantùm desiderat ejus dulcedine frui, et ei adhærere, sed et etiam diligit ejus beneplacitum impleri, ejus cultum ampliari, et honorem sublimari. Vult eum ab omnibus amari, ab omnibus ei serviri, et super omnia honorari

(2) Securus glorior, si teste conscientiâ, de gloriâ conditoris nihil mihi usurpo. Securus planè, quia jam non contra Dominum, sed in Domino. (*Bern. serm.* 13. *in cant.*)

le petit nombre des parfaits s'en peut parfaitement glorifier (1). Mais si jamais personne a eu droit de le faire, ç'a été saint Ignace, qui étoit si embrasé du désir de la gloire de Dieu, qu'on eût dit qu'il étoit tout feu et tout zèle, et que toutes ses pensées, ses actions, ses vertus et les dons qu'il avoit reçus du ciel, s'étoient tous réunis, fondus et transformés au pur amour de Dieu, tant il étoit fidèle à les réduire tous à leur centre, et les renvoyer à leur principe. Origène dit que toutes les vertus portent le nom de Jésus, comme les filles portent le nom de leur père. Pour moi, je ne l'ai jamais mieux compris, qu'en contemplant les vertus de saint Ignace ; car elles étoient toutes marquées des caractères sacrés de cet adorable nom, et toutes brillantes des rayons de sa plus grande gloire. Si l'amour qu'il avoit pour son ordre l'obligea de veiller à sa conduite avec une rare et admirable prudence, ce ne fut pas parce que c'étoit son ouvrage. Il s'y regardoit si peu, qu'il ne voulut pas qu'elle portât seulement son nom, mais celui de Jésus-Christ, afin qu'on lui en attribuât toute la gloire. Il y prenoit si peu de part, qu'en mourant il ne nomma pas même un vicaire comme il le pouvoit, bien loin de choisir un successeur ; et quoiqu'il eût une incroyable tendresse pour sa compagnie qui lui étoit plus chère que la vie, son amour étoit néanmoins si réglé qu'il disoit que quand elle viendroit à se dissoudre, un quart-d'heure de réflexion suffiroit pour rendre le calme à son âme, si Dieu en disposoit ainsi pour sa gloire, qu'il aimoit par préférence à toutes choses.

Si sur la fin de sa vie il brûloit du désir du paradis, ce n'étoit pas pour fuir les travaux et les misères du monde, ni même pour assurer son salut, comme plusieurs le désirent, mais purement pour

(1) Reverâ gloriari in solo Deo, non nisi à Deo est. Nec mediocris ista gloria est ; quippè tam vera quàm de veritate et in veritate ; tam rara, ut vix vel paucitas perfectorum perfectè glorietur in eâ.

voir Jésus, et le glorifier davantage. Nous admirons saint Martin, qui étant près de recevoir la récompense de ses longs travaux, ne refusoit pas néanmoins de la différer autant que Dieu le jugeroit nécessaire pour le salut du prochain. Nous apprenons avec étonnement le zèle de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, lequel étant convié par les séraphins d'aller avec eux célébrer la fête de l'Ascension dans le ciel, s'excusa sur la célébrité du jour, disant qu'il ne pouvoit abandonner son peuple ce jour-là, sans lui distribuer le pain de la parole de Dieu, et lui apprendre le moyen de suivre Jésus-Christ dans la gloire. Saint Paul nous ravit, lorsqu'il dit aux Philippiens : « Je me trouve pressé de deux côtés, désirant de mourir et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi ; mais il est nécessaire, pour votre bien, que je demeure encore en cette vie (1). » A la vérité, voilà des sentimens bien désintéressés, et des intentions bien pures, qui ne regardent que la gloire de Dieu : cependant je n'admire pas moins le zèle de saint Ignace, qui disoit que s'il étoit assuré, d'une part, qu'en mourant bientôt il iroit au ciel, et de l'autre, qu'en vivant plus long-temps il pourroit contribuer quelque chose de plus au service de Dieu, en procurant le salut du prochain, quoiqu'avec incertitude du sien propre, il préfèreroit le bien spirituel des âmes, la gloire qui en reviendroit à Dieu, à l'assurance de son bonheur éternel. Et ne pensez pas que ce fût une saillie passagère de son grand cœur, causée par quelque ferveur de peu de durée. Ce feu céleste brûloit le jour et la nuit sur l'autel de son cœur sans jamais s'éteindre ; il l'entretenoit avec un soin si assidu et si constant, qu'en trente-cinq ans qu'il a vécu dans l'exercice d'une haute vertu, il ne manqua jamais à se recueillir à chaque heure et à chaque changement d'action, pour en faire la revue, et offrir

(1) *Philip.* 1. 23. 24.

celle qui suivoit, protestant que s'il lui en eût échappé une seule qu'il n'eût pas rapportée à la plus grande gloire de Dieu, ce manquement eût été capable de le faire mourir de regret

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

De la charité de S. Ignace envers le prochain.

Erit lumen Israël in igne, et sanctus ejus in flammâ. Isaiæ. 10. 17.

La lumière d'Israël sera comme un feu consumant, et le saint d'Israël sera la flamme qui dévorera ses ennemis.

PREMIER POINT.

Considérez que celui qui aime Dieu, aime son prochain par une suite nécessaire; parce que, comme dit saint Thomas (1), l'amour de Dieu nous tient lieu de fin, et l'amour du prochain nous tient lieu de moyen. Or, qui veut la fin efficacement, veut aussi nécessairement les moyens qui nous y conduisent; parce qu'il est de la fin dans les choses de pratique, comme des premiers principes dans les sciences spéculatives : et par conséquent, comme celui qui admet les premiers principes, doit aussi admettre les conclusions qui en sont les suites nécessaires; de même, quiconque veut efficacement parvenir à sa fin, doit par nécessité embrasser les moyens, sans lesquels il ne la peut acquérir. Il faut donc, premièrement, mesurer la charité que saint Ignace avoit pour le prochain, par l'excellence de sa charité envers Dieu. Car s'il est vrai, comme dit saint Augustin, que la charité n'aime que Dieu dans le prochain (2); il ne faut pas douter que le

(1) *S. Thom. 2. q. 44. art. 1. et 2.*

(2) In proximo non diligi nisi Deum. (*Aug. lib. 1. de doct. Chr.*)

zèle de saint Ignace pour le salut des âmes ne fût très-ardent, puisqu'il n'y regardoit que la gloire de Jésus-Christ, pour laquelle il avoit un amour incroyable. Pesez ces paroles remarquables, qui découvrent les sentimens de son cœur : « O qu'un homme est ingrat, et qu'il a le cœur dur, s'il ne connoît pas l'obligation très-étroite qu'il a de souffrir toutes sortes de travaux, et de procurer de toutes ses forces l'accroissement de la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1) ! »

SECOND POINT.

Considérez qu'on ne peut mieux connoître la charité de saint Ignace envers le prochain que par ses effets. Saint Grégoire, parlant des voyages de saint Paul, dit que ce grand apôtre, allant à Rome dans le dessein de gagner tout le monde à Jésus-Christ, portoit Dieu dans son cœur comme sous un pavillon de guerre. Il me semble que je puis dire de même de saint Ignace, qu'allant à Rome, comme saint Paul, il porte dans sa tête la conquête du monde, et dans son cœur le nom et l'esprit de Jésus, qui lui inspire ce généreux dessein (2). Il y va comme dans la ville capitale du monde pour y établir le centre de sa compagnie, et en étendre partout la circonférence. Il y va comme un soleil qui, sans se détacher de sa sphère, remplit tout cet univers de sa clarté; ou comme un grand arbre planté au milieu de l'Église, qui porte sa cîme jusqu'au ciel, et ses racines jusqu'aux contrées les plus éloignées de la terre (3). Il n'y a lieu de la terre si peu connu, où il n'étende ses soins ; et quoique le gouvernement de son ordre semble l'attacher à une seule ville,

(1) O ingratissimum, ô duri cordis hominem, qui nondum intelligit se ad labores perpetiendos, atque ad gloriam Domini nostri Jesu Christi summo conatu quærendam, et amplificandam longè, maximè obligatum !

(2) Cùm Paulus peteret Romam occupaturus mundum, latens sub ejus pectore quasi tentorio ibat Deus.

(3) Plantatio Domini ad glorificandum. (*Is.* 61. 3.)

son esprit est partout, sa charité embrasse tout; son cœur est un abîme où le monde ne paroît qu'un atôme; et quand tous les peuples viendroient fondre comme des fleuves dans ce vaste néant, il n'en seroit pas rempli. Prenez-moi un homme depuis le berceau jusqu'au tombeau, le zèle de notre saint s'étend à tous les âges, aussi-bien qu'à toutes les conditions, sans en excepter une seule. Considérez un enfant dans le sein de sa mère, comme un fruit encore attaché à l'arbre qui le porte, saint Ignace prend soin de son baptême, et fait des miracles sans nombre pour sauver la mère et le fils, le fruit et l'arbre tout ensemble. Regardez-le dans son enfance, saint Ignace prend soin de son instruction; c'est un ange visible qui lui apprend le chemin du ciel et les premiers élémens de la doctrine chrétienne, par un emploi charitable qu'il a fait passer en vœu dans son institut. Prenez-le dans sa jeunesse, saint Ignace a soin de ses études; et s'il ouvre des écoles comme des sources publiques où l'on puise les sciences humaines, c'est afin qu'en passant par des bouches sacrées, elles deviennent chrétiennes et divines. Prenez-le dans un âge plus mûr, saint Ignace se charge de sa direction, et n'abandonne point le soin de son âme qu'il ne l'ait mise dans le ciel. Il n'a point égard à la condition, parce qu'on peut se sauver en tout état. Il ne distingue point le noble du roturier, parce que le sang de Jésus-Christ fait toute notre noblesse, et la vertu notre grandeur. Il ne met point de différence entre les âmes, parce qu'elles sont toutes d'une même espèce, et coûtent toutes le même prix. Il va dans les hôpitaux pour faciliter le salut des âmes par le soulagement des corps. Il va dans les prisons pour briser les chaînes du péché; il assiste les criminels jusqu'au lieu du supplice, pour faire d'un infâme poteau une échelle du paradis; et, comme s'il n'étoit pas satisfait en sauvant les vivans, il ressuscite les morts, pour leur donner le moyen de se confesser, et se garantir de l'enfer.

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉREZ l'estime que saint Ignace faisoit des souffrances, et le grand courage avec lequel il les embrassoit pour le salut du prochain. Allez par tous les degrés de la plus profonde misère; descendez de la pauvreté dans le mépris, du mépris dans les tourmens, des tourmens dans la mort, de la mort dans le tombeau, du tombeau jusque dans les enfers : vous ne trouverez rien qui l'étonne, ni qui puisse arrêter son zèle. Il iroit au-delà, s'il apercevoit une seule âme, ou un seul rayon de la gloire de Dieu à travers ces effroyables abîmes. Car, qui pourroit retarder le cours impétueux de ses désirs? Les chaînes et les prisons? Il y a été plusieurs fois, mais jamais il n'y a perdu la joie et la liberté de l'esprit. Il y entroit avec l'innocence, il en sortoit avec honneur; mais il y demeuroit encore avec plus de satisfaction pour la gloire de Dieu. Les opprobres et les mépris? Il faisoit gloire de les souffrir, il les tenoit à honneur, c'étoit le plus doux concert qu'on eût pu faire retentir à son oreille; s'il y a un généreux orgueil et une sainte gloire, comme disent les pères, qui grossit le cœur des grands serviteurs de Dieu, toute son ambition étoit de s'anéantir soi-même, pour élever sur son néant l'honneur de Jésus-Christ, et rehausser l'éclat des perfections divines par les ombres de son propre abaissement. Les jeûnes continuels? C'étoit le lait de son enfance spirituelle, il en vivoit, comme saint Epiphane dit que l'ange qui prit soin du prophète Élie dans son bas âge, ne le nourrissoit que de flammes. Les persécutions et les injustes entreprises contre son ordre, et contre sa propre personne? C'étoit l'objet de sa douleur, mais non pas de sa crainte. Il plaignoit le malheur de ses ennemis, mais il ne redoutoit pas le mal qu'ils lui vouloient faire souffrir. Regardez-le parmi les peines les plus horribles, assommé, brisé de coups, accablé de calomnies: il y est comme un homme de

flammes au milieu des épines, pour me servir de la pensée de saint Chrysostôme, ou parmi la paille, qu'il consume sans en être offensé. Il souffre comme s'il enduroit dans un corps étranger ; il veille comme s'il étoit de la nature des astres, qui tournent sans cesse autour du pôle, et ne se couchent jamais. Il est infatigable au travail, invincible aux tourmens, impénétrable aux traits de la médisance, insensible aux injures, inébranlable aux frayeurs de la mort; et quand même il auroit tout l'enfer sur les bras, il ne craindroit ni les démons, car il a cent fois triomphé de ces puissances ténébreuses ; ni le feu, car son amour seroit capable de l'éteindre, comme le feu du ciel étouffe celui de la terre ; ni l'éternité, car elle ne lui seroit jamais ennuyeuse, pourvu qu'il ne fût point séparé de Dieu. Il n'y a qu'une chose qui lui paroît insupportable dans ces horribles cachots, ce sont les blasphèmes que les réprouvés vomissent contre Dieu : ce qu'il ne faut pas trouver étrange, vu que sa crainte répond à son amour; et, comme il ne respire que la plus grande gloire de Dieu, il ne craint que l'injure qu'on lui fait, et le péché qui lui déplaît.

RÉFLEXION

Sur le zèle de saint Ignace, dans l'établissement de la compagnie de Jésus.

Le zèle de saint Ignace ne pouvoit pas se contenir dans les bornes d'une vie aussi courte que celle d'un homme mortel, il a trouvé le moyen de passer les limites du temps, et de se faire croître avec les siècles, en formant des hommes apostoliques qui pussent suivre ses pas, et leur laissant ses idées également solides et relevées dans ses constitutions, qui sont toutes remplies du zèle de la plus grande gloire de Dieu, et du salut des âmes qu'il leur vouloit inspirer. Car il en parle si sou-

vent, qu'il fait assez connoître combien il avoit à cœur qu ils l'eussent toujours en vue. C'est pour cela qu'il a voulu qu'ils ne fussent point attachés à certains lieux, ni à certaines maisons, ni à certaines provinces, mais qu'ils fussent prêts à aller et demeurer partout où ils pourroient procurer le plus grand service de Dieu (1), afin de travailler dans toutes les contrées de la terre habitable. Chose merveilleuse! dix personnes dans la naissance de cette compagnie, animées de l'esprit de saint Ignace, et remplies du même zèle, entreprennent tout l'univers. Faber s'efforce d'exterminer l'hérésie de l'Allemagne. Jaïus tâche d'éteindre le schisme d'Angleterre, et de réunir ce royaume à l'Eglise. Laines et Salmeron assistent, en qualité de docteurs et de théologiens du pape, au concile de Trente. Saint François Xavier embrasse lui seul tout l'orient, et, dans l'espace de dix ans, baptise plus d'un million d'âmes, convertit les îles et des royaumes entiers; et ne pouvant contenter son zèle, il se fait exposer à l'entrée de la Chine, pour travailler au moins, comme saint Paul dans la prison, à la conversion des peuples et à la conquête de ce grand empire. Les autres s'occupent à rétablir la piété et le fréquent usage des sacremens dans l'Italie, dans la France, dans l'Espagne et dans tout l'empire: tout cela par la sage conduite de saint Ignace, qui a vu, en l'espace de quinze ans qu'il a été général, son ordre étendu par toute la terre en plus de cent maisons, et plus de peuples gagnés à Jésus-Christ par ses enfans, que Calvin et Luther n'en ont infectés et corrompus en un siècle, depuis que leur hérésie s'est répandue comme un mal contagieux parmi les fidèles. C'est par le même motif qu'il a embrassé toutes sortes de fonctions, d'où l'on peut recueillir un plus grand fruit pour le salut des âmes. Dans quelques ordres, comme remarque saint Thomas, les emplois sont limités, les pénitences réglées, et le supérieur n'y peut rien ajouter

(1) Sub quâcumque mundi plagâ.

sans excéder son pouvoir. Mais dans le nôtre, le supérieur me peut donner tel emploi qu'il lui plaira, m'ordonner tout ce qui n'est point péché, et m'imposer les pénitences qu'il jugera me devoir être plus utiles. Ailleurs les missions font un ordre, la doctrine chrétienne en fait un autre, la rédemption des captifs un autre, l'assistance qu'on rend aux malades un autre : mais, selon le dessein de saint Ignace, un jésuite doit travailler aux missions, enseigner le catéchisme aux enfans, secourir les soldats sur mer et sur terre, visiter les malades dans les hôpitaux, s'exposer au service des pestiférés, se mêler parmi les captifs, et demeurer avec les forçats à la cadène, pour contribuer par-là au salut de ces pauvres abandonnés. Les plus nobles causes de l'univers n'ont que des fins limitées : les anges mêmes, qui gouvernent les cieux, qui règlent le mouvement de la mer, qui veillent à la conservation des élémens, qui sont commis à notre garde, et qui rapportent tout leur ministère à la gloire de Dieu, ont néanmoins des bornes dans leurs fonctions, puisque l'un n'a soin que d'un globe, l'autre d'un élément, l'autre d'un homme. Mais, ô étendue admirable du cœur d'Ignace ! son zèle embrasse toutes sortes de fonctions, sans épargner aucun travail pour conduire les âmes à leur dernière fin. Il ne fuit rien que les charges honorables, se contentant du travail qui les accompagne, sans en tirer autre revenu que la peine et la fatigue. Tout le corps de la compagnie, et chaque particulier travaille sur les mêmes idées, et dans le même esprit. Saint Xavier est nonce apostolique, mais c'est au bout du monde, parmi les infidèles du Japon, et les barbares de la Maurique. Joseph Anchieta est fait évêque, mais c'est dans les déserts où personne ne s'empresse d'aller chercher les ouailles égarées du troupeau de Jésus-Christ. Oviedo est patriarche, mais c'est parmi des Ethiopiens, où il faut, de pasteur des âmes, devenir laboureur, et bêcher la terre pour gagner sa

vie, et ne rien prétendre que la prison, les fers, le martyre, la mort. Enfin, c'est dans la même vue de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'il a étendu les bornes de toutes les vertus, dont il nous recommande la pratique, les portant au-dessus de la perfection qui leur est propre. Car, bien que la pauvreté de notre compagnie, la mortification, le silence, la modestie et les autres vertus morales qu'elle cultive, prises dans leur nature spécifique, soient dans un degré de perfection inférieur; parce, néanmoins, qu'elles servent à l'exécution d'un institut très-parfait, pour des desseins et pour des fins plus relevés que ne sont leurs propres objets, et que la perfection de chaque chose consiste à joindre sa fin, il est évident qu'elles deviennent plus parfaites par le rapport qu'elles ont à la plus grande gloire de Dieu, d'où elles tirent leur valeur. L'amour même qui règne dans la contemplation, semble se surpasser soi-même, en quittant les caresses de Dieu, lorsqu'il est nécessaire, pour s'occuper à la plus grande gloire de Dieu. Alors, il est plus pur, plus désintéressé, plus agissant; et, pour me servir des termes de saint Thomas, il semble que la charité a plus de vigueur et de force, lorsqu'elle quitte la consolation dont elle jouit dans la contemplation de la divinité, pour chercher la gloire de Dieu dans la conversion des autres (1). Or, c'est ce qu'a fait saint Ignace, et ce qu'il prétend que nous fassions nous-mêmes. Il veut que nous nous efforcions de trouver Dieu partout, et de le servir, non tant par l'espérance d'un bonheur infini qu'il nous promet, que par le motif de lui plaire: il veut que nous tâchions d'acquérir les vertus solides, et de les porter au plus haut point de leur perfection, parce qu'elles nous sont nécessaires dans un degré

(1) Videtur fortioris charitatis quòd homo prætermissâ consolatione quâ in contemplatione reficitur, gloriam Dei in aliorum conversione quærat. (*S. Thom. in* 3. *dist.* 35. *q.* 1. *n.* 4. *quæst* 2.)

héroïque, pour répondre à l'excellence de notre vocation : en un mot, il veut que nous soyons du nombre de ces ouvriers évangéliques que saint Paul appelle des vases d'honneur (1), qui sont épris d'un désir insatiable de sauver les âmes avec un si grand détachement, et un si profond oubli d'eux-mêmes, qu'ils ne pensent point qu'il doive y avoir pour eux ni plaisir, ni honneur, ni vie, ni mort, parce qu'ils sont tout appliqués au service de Dieu, sans avoir aucun soin de ce qui leur peut arriver, de même que s'ils n'étoient plus, comme en effet, ils ne veulent plus être, que pour avancer l'honneur de Dieu, et chercher son pur amour en toutes choses (2). Voilà l'esprit de saint Ignace, qui vit encore dans ses enfans. Il est aisé de reconnoître les traits de leur père sur leur visage; et quand nous n'aurions point d'autres preuves de son admirable sainteté, il suffiroit de jeter les yeux sur son ouvrage pour en admirer l'ouvrier.

Il n'y a peut-être gens au monde dont on parle tant que des Jésuites, et que l'on connoisse moins. Les simples en médisent par ignorance, les sages par soupçon, les politiques par intérêt, les méchans par haine, les libertins par caprice, les égaux par envie, les petits par opinion et légèreté. Ne me seroit-il pas permis ici de défendre leur innocence, en repoussant les traits de la calomnie qui l'attaquent? Non. Les persécutions sont le patrimoine de Jésus-Christ et l'héritage de saint Ignace. Les enfans ne doivent pas se plaindre que le bien de leur père leur soit échu en partage. N'aurois-je pas au moins quelque droit de publier leurs louanges, et de faire connoître ce qu'ils sont? Non, il me suffit de dire ce qu'ils doivent être; et que s'ils étoient tels que le pinceau de la médisance a coutume de les dépeindre, saint Ignace auroit été bien trompé, quand il a cru laisser des héritiers de son

(1) Vas in honorem. (*Rom.* 9. 21.)
(2) Ad majorem Dei gloriam.

esprit. Car, quand il a voulu former un Jésuite, il n'a pas prétendu en faire un homme idolâtre de l'honneur, mais un homme mort au monde, attaché à la croix, qui ne veut vivre que pour le salut des âmes; un homme à qui les honneurs et les mépris, les délices et les croix, l'abondance et la disette, le travail et le repos ne sont qu'une même chose. Je dis trop peu; un homme à qui les mépris sont des honneurs, les calomnies des éloges, les injures des bienfaits, et les croix des délices pour le service de Jésus-Christ. Il n'a pas prétendu en faire un homme intéressé, mais un homme qui prît à tâche de servir tout le monde, et de souffrir de tout le monde, de travailler sans récompense, d'obliger sans retour, d'aimer sans reconnoissance, d'être ami de tous, et d'avoir tous les méchans pour ennemis. Il n'a pas prétendu en faire un homme mondain, qui s'attachât à la faveur des grands, et qui ne cherchât que les emplois honorables: mais un homme du ciel, un homme qui embrassât le salut de tous les hommes, dont le zèle eût assez de force pour souffrir toutes sortes de tourmens pour la gloire du Fils de Dieu, assez d'humilité pour s'abaisser aux pieds des pauvres, et vivre dans les hôpitaux plus volontiers que dans les louvres; assez d'étendue pour entreprendre la réduction des hérétiques, la conversion des infidèles, la justification des pécheurs, la sanctification des justes, le salut de toutes les nations de la terre.

Voilà quel a été le projet de ce grand saint, voilà quel doit être un Jésuite pour se conformer à ses désirs. Un Jésuite, selon le dessein de saint Ignace, devroit avoir une foi capable de faire des miracles pour convertir les idolâtres, comme saint François Xavier; une science assez profonde pour parler dans les conciles, comme le père Laines; dans les écoles, comme Suarez; dans les chaires, comme Strada; une charité assez ardente pour souffrir le martyre, et renouveler la ferveur de la

primitive église, une prudence chrétienne propre pour gouverner la conscience des grands, et une simplicité prête à traiter avec les plus petits, et vaquer à l'instruction des enfans. Il devroit, s'il étoit possible, converser avec Dieu familièrement, comme un Moïse; combattre courageusement pour sa gloire, comme un Josué; se déclarer ouvertement contre le vice, comme un Elie; prêcher la pénitence, comme un saint Jean; fonder l'Eglise en des terres nouvelles, comme un apôtre; paroître aux yeux de tous les hommes, comme un ange, que saint Jean vit dans le globe du soleil tout investi des rayons de la gloire de Dieu, pour éclairer le prochain sans toucher à un seul pour se l'approcher. Si vous croyez que j'en dis trop, souvenez-vous que ce n'est point l'ouvrage des hommes que je loue, mais un chef-d'œuvre de la grâce: si je n'en dis pas assez, pardonnez à la foiblesse de mes forces, qui m'oblige à succomber sous la grandeur de mon sujet, et de recourir au silence pour suppléer au défaut de mes paroles.

MÉDITATION

POUR LE MÊME JOUR.

De la charité de saint Ignace envers ceux de sa compagnie qui vivoient sous sa conduite.

Erit lumen Israël in igne, et Sanctus ejus in flammâ. ISAIÆ. 16. 17.

La lumière d'Israël sera comme un feu consumant, et le saint d'Israël sera la flamme qui devorera ses ennemis.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que saint Ignace, dans ses constitutions, nous a parfaitement exprimé ses sentimens sur la charité que doit avoir un supérieur envers ses inférieurs. Car, par l'une des qualités de général, il veut que sa vie soit un parfait exemple de toutes les vertus, mais sur-tout d'une excellente charité, et d'une véritable humilité, dont l'éclat le rende aimable à Dieu et aux hommes (1). Il ajoute que sa charité doit être si fervente et si généreuse, qu'il soit prêt à souffrir de grand cœur la mort même pour le bien de la compagnie, et pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). Et, dans les règles du provincial, il lui enjoint (3) d'avoir toujours devant les yeux la charité et la douceur de Notre-Seigneur, et de se rendre aimable à ses inférieurs par de continuelles démonstrations de la charité qu'il a pour eux, et du soin qu'il

(1) Ut vir sit cujus in omni virtutum genere exemplum reliquos de societate juvet; ac præcipuè in eo splendor charitatis erga omnes proximos, et imprimis erga societatem, ac veræ humilitatis, quæ Deo et hominibus amabilem eum reddant, sit conspicuus. (*P.* 9. *Const.* c. 2. *n.* 2.)

(2) Paratissimus, cùm opus esset, ad mortem pro societatis bono, in obsequium Jesu Christi Domini nostri subeundam. (*Ibid.* *n.* 5.)

(3) *Reg.* 3 *et* 4.

en prend. Il dit la même chose à l'égard des autres supérieurs (1), et leur recommande de parler souvent à ceux qui sont sous leur conduite, de leur témoigner beaucoup d'affection, et de pourvoir à leurs besoins avec un amour de père.

Remarquez que cet esprit de charité et de douceur doit régner dans toutes les communautés bien réglées, mais principalement dans la compagnie de Jésus; parce que, comme dit saint François Xavier: « La compagnie de Jésus n'est autre chose qu'une compagnie d'amour et de concorde, avec laquelle la dureté et la crainte servile sont incompatibles (2). »

SECOND POINT.

Considérez que saint Ignace a fait son portrait sans y penser, en prescrivant aux supérieurs les devoirs d'une parfaite charité. Car il aimoit si tendrement tous ses enfans, il les recevoit avec tant de douceur, il leur parloit avec tant d'affabilité, il les prévenoit d'une manière si obligeante, il les traitoit avec tant d'estime, il en parloit si bien, il étoit si sensible à tout ce qui pouvoit les affliger, il caressoit si tendrement ceux qui étoient auprès de lui, il consoloit si charitablement ceux qui en étoient éloignés, il prioit pour tous avec tant de larmes, qu'on eût dit qu'il les portoit tous dans son sein comme Moïse (3); ou plutôt qu'il les avoit tous dans son cœur, comme saint Paul, qui disoit aux Corinthiens : « Vous êtes dans mon cœur à la vie et à la mort (4). » On en pourroit apporter une infinité de preuves; mais le seul témoignage d'Al-

(1) *Reg.* 23.

(2) Societas Jesu nihil est aliud quàm societas amoris et concordiæ, à quâ acerbitas ac timor servilis longissimè abhorrent. (*S. Xav. Epist. lib.* 2. *ep.* 9.)

(3) Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum suum. (*Num.* 11. 12.)

(4) In cordibus nostris estis ad commoriendum et convivendum. (*II. Cor.* 7. 3.)

phonse Salmeron, nous doit suffire pour former une haute idée de la vertu de notre saint. Car, étant tombé malade par l'excès de ses travaux, saint Ignace le consola si charitablement par les lettres qu'il lui écrivit, que le malade attribuant sa guérison à la joie qu'il en avoit reçue, l'assura que ses lettres lui avoient rendu la vie, qu'il n'eût pu autrement garantir par aucun remède; qu'il y avoit clairement reconnu l'excès de son affection paternelle envers ses enfans qu'il portoit tous dans ses entrailles, et qu'il prioit Dieu de lui donner l'occasion et le moyen de lui témoigner le respect et la reconnoissance qu'il devoit à un si bon père. Bel exemple pour tous ceux qui gouvernent et conduisent les âmes! « Recevez cette instruction, vous qui exercez la justice sur la terre. Apprenez que vous devez faire l'office de mères envers vos sujets, et non pas de maîtres pour dominer sur des esclaves. Faites-vous plutôt aimer que craindre. Soyez doux, quittez cette humeur farouche, épargnez la rigueur des peines, ouvrez-leur votre sein, traitez-les avec douceur, et non avec faste. Pourquoi rendez-vous votre joug plus pesant à ceux dont vous devez plutôt porter vous-mêmes le fardeau (1)? »

TROISIÈME POINT.

Considérez jusques où saint Ignace étendoit sa charité envers les siens. Il n'y a sorte de bons offices qu'il ne leur rendît: il n'y a rien qu'il ne fît pour pourvoir à tous leurs besoins spirituels et corporels. Il y employoit les jeûnes, les veilles, les prières continuelles pour obtenir de Dieu les grâ-

(1) Erudimini, qui judicatis terram; discite subditorum vos esse matres debere, non dominos: studete magis amari quam metui: mansuescite, ponite feritatem, suspendite verbera, producite ubera: pectora lacte pinguescant, non typho turgeant. Quid jugum vestrum super eos aggravatis, quorum potiùs onera portare debetis? (*S. Bern. serm* 2. 3. *in cant.*)

ces qui leur étoient nécessaires. Mais son principal soin étoit de remédier à leurs défauts, et de les porter à la plus haute perfection. Ce qu'il faisoit avec un rare discernement des esprits, et un succès admirable, accomplissant parfaitement ce sage et charitable avis de saint Bernard : Paissez vos ouailles d'esprit, de parole et d'œuvre ; paissez-les par vos prières, par vos exhortations et par votre bon exemple (1). C'est pourquoi on peut dire de lui ce que saint Chrysostôme dit de saint Paul, dans la quatrième homélie sur les louanges de cet apôtre : « Qu'il surpassoit en sollicitude et en tendresse tous les pères, non-seulement ceux qui engendrent dans l'ordre de la nature, mais encore ceux qui engendrent dans celui de la grâce ; que tous ses biens, toutes ses paroles, son corps et son âme, tout étoit sacrifié au service de ceux qu'il aimoit ; qu'il s'empressoit de tendre à ses frères une main secourable dans leurs chutes, de soutenir ceux qui n'étoient pas encore tombés, de relever ceux qui l'étoient déjà et de guérir leurs blessures, leur prodiguant lui-même les soins les plus assidus, et remplissant à leur égard lui tout seul les charges et les fonctions de tous (2). »

(1) Pasce mente, pasce ore, pasce opere, pasce animi oratione, verbi exhortatione, exempli exhibitione. (*S. Bern. serm. 2. de resurrect.*)

(2) Cunctos non carnales tantùm, sed spirituales etiam patres sollicitudine et pietate superabat : et pecunias, et verba, et corpus, et animam pro his quos diligebat, impendens, conabatur erigere labantes, stantes verò firmare, humi jacentes attollere, sanare contritos, ipse sedulus ægrotorum minister, et unus omnium personas et exercitium custodiens.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DES MÉDITATIONS

CONTENUES DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

VIE DE JÉSUS DANS LES SAINTS.

MÉDITATIONS POUR LE MOIS DE JANVIER.

15 *Janvier*. Méditation pour la fête de saint Maur, disciple de saint Benoît. *page* 21

17 *Janvier*. Méditation pour la fête de saint Antoine. 25

21 *Janvier*. Méditation pour la fête de sainte Agnès. 30

22 *Janvier*. Entretien pour la fête de saint Vincent. 33

Méditation pour le même jour. 61

25 *Janvier*. Méditation pour la fête de la conversion de saint Paul. 63

29 *Janvier*. Méditation pour la fête de saint François de Sales, évêque de Genève. 68

Lettre du pape Alexandre VII à son neveu, contenant un excellent éloge de saint François de Sales, qui peut servir d'une très-utile lecture au jour de sa fête. 78

POUR LE MOIS DE FEVRIER.

1.er *Février*. Méditation pour la fête de saint Ignace, Martyr. 79

5 *Février*. Méditation pour la fête de sainte Agathe. 82

5 *Février*. Méditation pour la fête des Martyrs du Japon, canonisés par le pape Urbain VIII. 86

6 *Février*. Méditation pour la fête de sainte Dorothée. 91

7 *Février*. Méditation pour la fête de saint Romuald. 95

9 *Février*. Méditation pour la fête de saint Etienne, fondateur de l'ordre de Grandmont. 98

10 *Février*. Méditation pour la fête de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît. 101

24 *Février*. Méditation pour la fête de saint Mathias, apôtre. 104

POUR LE MOIS DE MARS.

6 *Mars.* Méditation pour la fête de sainte Colette, vierge, qui a réformé l'ordre de sainte Claire. *page* 107
7 *Mars.* Méditation pour la fête de saint Thomas d'Aquin. 110
8 *Mars.* Meditation pour la fête de saint Jean de Dieu, fondateur de l'ordre de la Charité. 117
9 *Mars.* Méditation pour la fête de sainte Françoise, fondatrice des Oblates de la tour des Miroirs. 120
12 *Mars.* Méditation pour la fête de saint Grégoire-le-Grand, pape et docteur de l'Eglise. 124
20 *Mars.* Méditation pour la fête de saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge. 129
21 *Mars.* Méditation pour la fête de saint Benoît 132

POUR LE MOIS D'AVRIL.

2 *Avril.* Méditation pour la fête de saint François de Paul, fondateur de l'ordre des Minimes. 135
25 *Avril.* Méditation pour la fête de saint Marc. 147
30 *Avril.* Méditation pour la fête de sainte Catherine de Sienne. 151

POUR LE MOIS DE MAI.

1.er *Mai.* Méditation pour la fête de saint Philippe et de saint Jacques. 154
2 *Mai.* Méditation pour la fête de sainte Avoie. 157
3 *Mai.* Méditation pour l'invention de la sainte Croix. 163
4 *Mai.* Méditation pour la fête de sainte Monique, mère de saint Augustin. 168
6 *Mai.* Méditation pour la fête de saint Jean devant la porte Latine. 172
8 *Mai.* Méditation pour la fête de l'apparition de saint Michel Archange. 175
10 *Mai.* Méditation pour la fête de saint Isidore, laboureur. 176
19 *Mai.* Méditation pour la fête de saint Pierre Célestin. 183
20 *Mai.* Méditation pour la fête de saint Bernardin de Sienne. 187
25 *Mai.* Méditation pour la fête de sainte Marie-Magdelaine de Pazzi. 191
26 *Mai.* Méditation pour la fête de saint Philippe de Néry, fondateur des prêtres de l'oratoire de Rome. 197

POUR LE MOIS DE JUIN.

2 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. *page* 200
11 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Barnabé, apôtre. 203
13 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Antoine de Padoue. 207
21 *Juin.* Méditation pour la fête du bienheureux Louis de Gonzague. 211
21 *Juin.* Autre méditation pour le jour du bienheureux Louis de Gonzague. 217
22 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Paulin. 227
24 *Juin.* Entretien pour la fête de saint Jean-Baptiste. 230
24 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Jean-Baptiste. 247
25 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Gallican. 251
29 *Juin.* Méditation pour la fête de saint Pierre. *Sur l'élection de saint Pierre, et le changement de son nom.* 255
Méditation pour le même jour. *Sur la dignité de saint Pierre et son pouvoir souverain et universel dans l'Eglise en qualité de chef* 261
Méditation pour le même jour. *Sur la sainteté et les vertus de saint Pierre.* 269
30 *Juin.* Méditation pour la commémoration de saint Paul. 274

POUR LE MOIS DE JUILLET.

2 *Juillet.* Méditation pour la fête de la Visitation, 281
Méditation pour le même jour. 284
4 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Elisabeth, reine de Portugal. 289
8 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Procope, martyr. 292
12 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Jean Gualbert, fondateur de l'ordre de Vallombre. 296
14 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Bonaventure. 300
15 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Jacques, évêque de Nisibe. 303
17 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Alexis. 306
20 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Marguerite. 309
22 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Magdelaine. 313
24 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Christine. 315
25 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Jacques. 320
25 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Christophe. 323
26 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Anne. 326

29 *Juillet.* Méditation pour la fête de sainte Marthe. *page* 329
31 *Juillet.* Méditation pour la fête de saint Ignace. 332
Méditation pour le même jour. *De l'amour de saint Ignace envers Dieu, de sa charité envers le prochain.* 338
Méditation pour le même jour. *De la charité de saint Ignace envers ceux de sa compagnie, qui vivoient sous sa conduite.* 349

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. DEVALOIS, avenue du Maine, 144.

246.7
N851

45688

NOUET, S. J., JACQUES
AUTHOR

L'Homme D'Oraison Ses Méditations
TITLE Et Entretiens.
Édition Revue Et Corrigée. Tome 9.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

45688

55